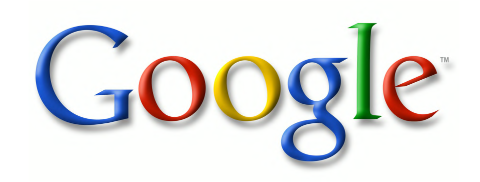
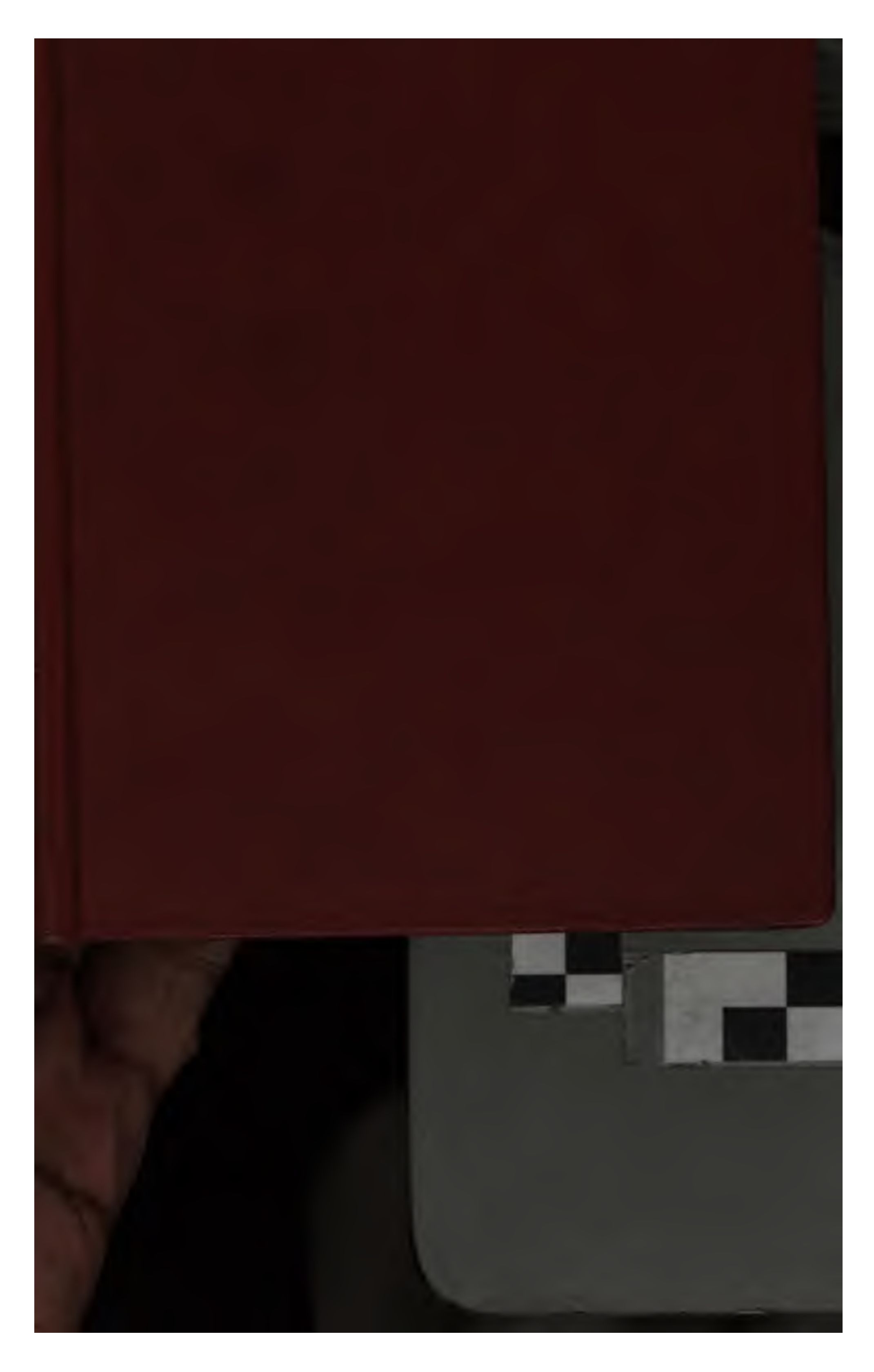
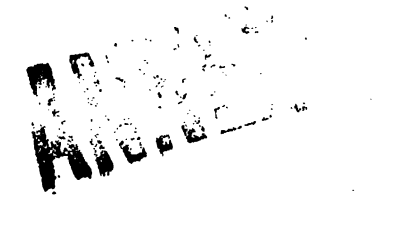






NKO
Corneille



NKO
Corneille

ŒUVRES

DE

P. CORNEILLE.

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT, L'AINÉ,
CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE SAINT-MICHEL,
IMPRIMEUR DU ROI.

OEUVRES

DE

P. CORNEILLE

AVEC

LE COMMENTAIRE DE VOLTAIRE,

ET LES JUGEMENTS DE LA HARPE.

TOME SIXIÈME.



A PARIS,

CHEZ JANET ET COTELLE, LIBRAIRES,

M DCCC XXI.

L'HÉRACLIUS
ESPAGNOL,
OU
LA COMÉDIE FAMEUSE:

DANS CETTE VIE TOUT EST VÉRITÉ, ET TOUT MENSONGE.

Fête représentée devant Leurs Majestés, dans le salon royal du palais.

PAR DON PÉDRO CALDÉRON DE LA BARCA.

PRÉFACE DE VOLTAIRE.

Il s'est élevé depuis long-temps une dispute assez vive, pour savoir quel était l'original, ou l'*Héraclius* de Corneille, ou celui de Caldéron; n'ayant rien vu de satisfaisant dans les raisons que chaque parti alléguait, j'ai fait venir d'Espagne l'*Héraclius* de Caldéron, intitulé : *En esta vida todo es verdad y todo mentira,* imprimé séparément in-4°, avant que le recueil de Caldéron parût au jour. C'est un exemplaire extrêmement rare, et que le savant D. Gregorio Mayans y Siscar, ancien bibliothécaire du roi d'Espagne, a bien voulu m'envoyer. J'ai traduit cet ouvrage, et le lecteur attentif verra aisément quelle est la différence du genre employé par Corneille, et de celui de Caldéron; et il découvrira au premier coup d'œil quel est l'original.

Le lecteur comparera le théâtre espagnol avec le français. Si après cela il reste des disputes, ce ne sera pas entre les personnes éclairées.

PERSONNAGES QUI PARLENT.

PHOCAS.
HÉRACLIUS, fils de Maurice.
LÉONIDE, fils de Phocas.
ISMÉNIE.
ASTOLPHE, montagnard de Sicile, autrefois ambassadeur de Maurice vers Phocas.
CINTIA, reine de Sicile.
LISIPPO, sorcier.
FRÉDÉRIC, prince de Calabre.
LIBIA, fille du sorcier.
LUQUET, paysan gracieux, ou bouffon.
SABANION, autre bouffon, ou gracieux.
MUSICIENS ET SOLDATS.

COMÉDIE FAMEUSE:

DANS CETTE VIE TOUT EST VÉRITÉ, ET TOUT MENSONGE.

PREMIÈRE JOURNÉE.

Le théâtre représente une partie du mont Etna; d'un côté on bat le tambour et on sonne de la trompette; de l'autre, on joue du luth et du théorbe; des soldats s'avancent à droite, et Phocas paraît le dernier; des dames s'avancent à gauche, et Cintia, reine de Sicile, paraît la dernière. Les soldats crient, *Vive Phocas!* Phocas répond, *Vive Cintia!* allons, soldats, dites en la voyant, *Vive Cintia!* Alors les soldats et les dames crient de toute leur force, *Vive Cintia et Phocas!*

Quand on a bien crié, Phocas ordonne à ses tambours et à ses trompettes de battre et de sonner en l'honneur de Cintia. Cintia ordonne à ses musiciens de chanter en l'honneur de Phocas; la musique chante ce couplet:

Sicile, en cet heureux jour,
Vois ce héros plein de gloire,

Qui règne par la victoire,
Mais encor plus par l'amour[1].

Après qu'on a chanté ces beaux vers, Cintia rend hommage de la Sicile à Phocas; elle se félicite d'être la première à lui baiser la main : Nous sommes tous heureux, lui dit-elle, de nous mettre aux pieds d'un héros si glorieux; ensuite, cette belle reine, se tournant vers les spectateurs, leur dit : C'est la crainte qui me fait parler ainsi; il faut bien faire des compliments à un tyran. La musique recommence alors, et on répète que Phocas est venu en Sicile par un heureux hasard. L'empereur Phocas prend alors la parole, et fait ce récit, qui, comme on voit, est très à propos :

Il est bien force que je vienne ici, belle Cintia, dans une heure fortunée, car j'y trouve des applaudissements, et je pouvais y entendre des injures. Je suis né en Sicile, comme vous savez, et quoique couronné de tant de lauriers, j'ai craint qu'en voulant revoir les montagnes qui ont été mon berceau, je ne trouvasse ici plus d'oppositions que de fêtes, attendu que personne n'est aussi heureux dans sa patrie que chez les étrangers, sur-tout quand il revient dans son pays après tant d'années d'absence.

Mais, voyant que vous êtes politique et avisée, et que vous me recevez si bien dans votre royaume de Sicile, je vous donne ici ma parole, Cintia, que je vous maintiendrai en paix chez vous, et que je n'étancherai, ni sur vous ni sur la Sicile, la soif hydropique de sang de mon superbe héritage; et, afin que vous sachiez qu'il n'y a ja-

[1] Il y a dans l'original mot à mot :

Que ce Mars jamais vaincu,
Que ce César toujours vainqueur,
Vienne dans une heure fortunée
Aux montagnes de Trinacrie.

mais eu de si grande clémence, et que personne jusqu'à présent n'a joui d'un tel privilège, écoutez attentivement.

J'ai la vanité d'avouer que ces montagnes et ces bruyères m'ont donné la naissance, et que je ne dois qu'à moi seul, non à un sang illustre, les grandeurs où je suis monté. Avorton de ces montagnes, c'est grace à ma grandeur que j'y suis revenu. Vous voyez ces sommets du mont Etna dont le feu et la neige se disputent la cime; c'est là que j'ai été nourri, comme je vous l'ai dit; je n'y connus point de père; je ne fus entouré que de serpents; le lait des louves fut la nourriture de mon enfance; et, dans ma jeunesse, je ne mangeai que des herbes. Élevé comme une brute, la nature douta long-temps si j'étais homme ou bête, et résolut enfin, en voyant que j'étais l'un et l'autre, de me faire commander aux hommes et aux bêtes. Mes premiers vassaux furent les griffes des oiseaux, et les armes des hommes contre lesquels je combattis; leurs corps me servirent de viande et leurs peaux de vêtements.

Comme je menais cette belle vie, je rencontrai une troupe de bandits, qui, poursuivis par la justice, se retiraient dans les épaisses forêts de ces montagnes, et qui y vivaient de rapine et de carnage. Voyant que j'étais une brute raisonnable, ils me choisirent pour leur capitaine; nous mîmes à contribution le plat pays; mais bientôt, nous élevant à de plus grandes entreprises, nous nous emparâmes de quelques villes bien peuplées; mais ne parlons pas des violences que j'exerçai. Votre père régnait alors en Sicile, et il était assez puissant pour me résister; parlons de l'empereur Maurice, qui régnait alors à Constantinople. Il passa en Italie, pour se venger de ce qu'on lui disputait la souveraineté des fiefs du saint empire romain. Il ravagea toutes les campagnes, et il n'y eut ni hameau ni ville qui ne tremblât en voyant les aigles de ses étendards.

Votre père, le roi de Sicile, qui voyait l'orage approcher de ses états, nous accorda un pardon général, à nos voleurs et à moi (ô sottes raisons d'état!): il eut recours à mes bandits comme à des troupes auxiliaires, et bientôt mon métier infame devint une occupation glorieuse. Je combattis l'empereur Maurice avec tant de succès, qu'il mourut de ma main dans une bataille. Toutes ses grandeurs, tous ses triomphes s'évanouirent; son armée me nomma son capitaine par terre et par mer: alors je les menai à Constantinople, qui se mit en défense; je mis le siége devant ses murs pendant cinq années, sans que la chaleur des étés, ni le froid des hivers, ni la colère de la neige, ni la violence du soleil, me fissent quitter mes tranchées: enfin les habitants, presque ensevelis sous leurs ruines, et demi-morts de faim, se soumirent à regret, et me nommèrent César. Depuis ma première entreprise jusqu'à la dernière, qui a été la réduction de l'Orient, j'ai combattu pendant trente années; vous pouvez vous en apercevoir à mes cheveux blancs, que ma main ridée et malpropre peigne assez rarement.

Me voilà à présent revenu en Sicile; et quoiqu'on puisse présumer que j'y reviens par la petite vanité de montrer à mes concitoyens celui qu'ils ont vu bandit, et qui est à présent empereur, j'ai pourtant encore deux autres raisons de mon retour. Ces deux raisons sont des propositions contraires, l'une est la rancune, et l'autre l'amour. C'est ici, Cintia, qu'il faut me prêter attention.

Eudoxe, qui était femme et amante de Maurice, et qui le suivait dans toutes ses courses, la nuit comme le jour (à ce que m'ont dit plusieurs de ses sujets), fût surprise des douleurs de l'enfantement le jour que j'avais tué son mari dans la bataille; elle accoucha dans les bras d'un vieux gentilhomme, nommé Astolphe, qui était venu en ambassade vers moi de la part de l'empereur Maurice, un

peu avant la bataille, je ne sais pour quelle affaire. Je me souviens très bien de cet Astolphe, et si je le voyais, je le reconnaîtrais. Quoi qu'il en soit, l'impératrice Eudoxe donna le jour à un petit enfant (si pourtant on peut donner le jour dans les ténèbres). La mère mourut en accouchant de lui. Le bonhomme Astolphe, se voyant maître de cet enfant, craignit qu'on ne le remît entre mes mains; on prétend qu'il s'est enfermé avec lui dans les cavernes du mont Etna, et on ne sait aujourd'hui s'il est mort ou vivant.

Mais laissons cela, et passons à une autre aventure; elle n'est pas moins étrange; et cependant elle ne paraîtra pas invraisemblable; car deux aventures pareilles peuvent fort bien arriver. On admire les historiens, et on ne tire du profit de leur lecture que quand la vérité de l'histoire tient du prodige.

Il faut que vous sachiez qu'il y avait une jeune paysanne nommée Éryphile. L'amour aurait juré qu'elle était reine, puisqu'en effet l'empire est dans la beauté; elle fut dame de mes pensées; il n'y a, comme vous savez, si fière beauté qui ne se rende à l'amour. Or, madame, le jour qu'elle me donna rendez-vous dans son village, je la laissai grosse. Je mis auprès d'elle un confident attentif.

Quand j'eus vaincu et tué l'empereur Maurice, ce confident m'apprit qu'à peine la nouvelle en était venue aux oreilles d'Éryphile, que, ne pouvant supporter mon absence, elle résolut de venir me trouver; elle prit le chemin des montagnes; les douleurs de l'enfantement la surprirent en chemin dans un désert; mon confident, qui l'accompagnait, alla chercher du secours, et voyant de loin une petite lumière, il y courut. Pendant ce temps-là un habitant de ces lieux incultes arriva aux cris d'Éryphile; elle lui dit qui elle était, et ne lui cacha point que j'étais le père de l'enfant; elle crut l'intéresser davantage par cette confidence, et craignant de mourir dans les dou-

leurs qu'elle ressentait, elle remit entre les mains de cet inconnu mon chiffre gravé sur une lame d'or, dont je lui avais fait présent.

Cependant mon confident revenait avec du monde; l'inconnu disparut aussitôt, emportant avec lui mon fils et le signe avec lequel on pouvait le reconnaître. La belle Éryphile mourut, sans qu'il nous ait été jamais possible de retrouver ni le voleur ni le vol. Je vous ai déja dit que la guerre et mes victoires ne m'ont pas laissé le temps de faire les recherches nécessaires. Aujourd'hui, comme tout l'Orient est calme, ainsi que je vous l'ai dit, je reviens dans ma patrie, rempli des deux sentiments de tendresse et de haine, pour m'informer de deux vies qui me tourmentent: l'une est celle du fils de Maurice, l'autre de mon propre fils.

Je crains qu'un jour le fils de Maurice n'hérite de l'empire, je crains que le mien ne périsse; j'ignore même encore si cet enfant est un fils ou une fille. Je veux n'épargner ni soins ni peines; je chercherai par toute l'île, arbre par arbre, branche par branche, feuille par feuille, pierre par pierre, jusqu'à ce que je trouve ou que je ne trouve pas, et que mes espérances et mes craintes finissent.

CINTIA.

Si j'avais su votre secret plus tôt, j'aurais fait toutes les diligences possibles; mais je vais vous seconder.

PHOCAS.

Quel repos peut avoir celui qui craint et qui souhaite? Allons, ne différons point.

CINTIA, *à ses femmes.*

Allons, vous autres, pour prémices de la joie publique, recommencez vos chants.

PHOCAS.

Et vous autres, battez du tambour, et sonnez de la trompette.

CINTIA.

Faites redire aux échos :

PHOCAS.

Faites résonner vos différentes voix.

LE CHŒUR.

Sicile, en cet heureux jour,
Vois ce héros plein de gloire,
Qui règne par la victoire,
Mais encor plus par l'amour.

UNE PARTIE DU CHŒUR.

Que Cintia vive! vive Cintia!

L'AUTRE PARTIE.

Que Phocas vive! vive Phocas!

(On entend ici une voix qui crie derrière le théâtre, *Meurs.*)

PHOCAS.

Écoutez, suspendez vos chants : quelle est cette voix qui contredit l'écho, et qui fait entendre tout le contraire de ces cris, Vive Phocas?

LIBIA, *derrière le théâtre.*

Meurs de ma malheureuse main.

CINTIA.

Quelle est cette femme qui crie? Nous voilà tombés d'une peine dans une autre; c'est une femme qui paraît belle; elle est toute troublée; elle descend de la montagne, elle court; elle est prête à tomber.

PHOCAS.

Secourons-la; j'arriverai le premier.

LIBIA.

Meurs de ma main malheureuse, et non pas des mains d'une bête.

PHOCAS, *en tendant les bras à Libia lorsqu'elle est prête à tomber du penchant de la montagne.*

Tu ne mourras pas, je te soutiendrai, je serai l'Atlas du ciel de ta beauté; tu es en sûreté, reprends tes esprits

CINTIA, *à Libia.*

Dis-nous qui tu es.

LIBIA.

Je suis Libia, fille du magicien Lisippo, la merveille de la Calabre. Mon père a prédit des malheurs au duc de Calabre son maître; il s'est retiré depuis en Sicile, dans une cabane, où il a pour tout meuble son almanach, des sphères, des astrolabes et des quarts de cercle; nous partageons entre nous deux le ciel et la terre : il fait des prédictions, et j'ai soin du ménage; je vais à la chasse; je suivais une biche que j'avais blessée, lorsque j'ai entendu des tambours et des trompettes d'un côté, et de la musique de l'autre. Étonnée de ce bruit de guerre et de paix, j'ai voulu m'approcher, lorsqu'au milieu de ces précipices, j'ai vu une espèce de bête en forme d'homme, ou une espèce d'homme en forme de bête; c'est un squelette tout courbé, une anatomie ambulante; sa barbe et ses cheveux sales couvraient en partie un visage sillonné de ces rides que le temps, ce maudit laboureur, imprime sur les sillons de notre vie pour n'y plus rien semer. Cet homme ressemblait à ces vieux étançons de bâtiments ruinés, qui, étant sans écorce et sans racine, sont prêts à tomber au moindre coup de vent. Cette maigre face, en venant à moi, m'a toute remplie de crainte.

PHOCAS.

Femme, ne crains rien; ne poursuis pas; tu ne sais pas quelles idées tu rappelles dans ma mémoire : mais où ne trouve-t-on pas des hommes et des bêtes? Il y a là-dedans quelque chose de prodigieux.

CINTIA.

Vous pourrez trouver aisément cet homme; car si les tambours et la musique l'ont fait sortir de sa caverne, il n'y a qu'à recommencer, et il approchera.

PHOCAS.

Vous dites bien; faisons entendre encore nos instruments.

(La musique recommence, et on chante encore.)

Sicile, en cet heureux jour,
Vois ce héros plein de gloire, etc.

(Après cette reprise, l'empereur Phocas, la reine Cintia, et la fille du sorcier s'en vont à la piste de cette vieille figure qui donne de l'inquiétude à Phocas, sans qu'on sache trop pourquoi il a cette inquiétude. Alors ce vieillard, qui est Astolphe lui-même, vient sur le théâtre avec Héraclius, fils de Maurice, et Léonide, fils de Phocas. Ils sont tous trois vêtus de peaux de bêtes.)

ASTOLPHE.

Est-il possible, téméraires, que vous soyez sortis de votre caverne sans ma permission, et que vous hasardiez ainsi votre vie et la mienne!

LÉONIDE.

Que voulez-vous, cette musique m'a charmé; je ne suis pas le maître de mes sens.

(On entend alors le son des tambours.)

HÉRACLIUS.

Ce bruit m'enflamme, me ravit hors de moi; c'est un volcan qui embrase toutes les puissances de mon ame.

LÉONIDE.

Quand, dans le beau printemps, les doux zéphirs et le bruit des ruisseaux s'accordent ensemble, et que les gosiers harmonieux des oiseaux chantent la bienvenue des roses et des œillets, leur musique n'approche pas de celle que je viens d'entendre.

HÉRACLIUS.

J'ai entendu souvent dans l'hiver les gémissements de la croupe des montagnes, sous la rage des ouragans, le bruit de la chute des torrents, celui de la colère des nuées:

mais rien n'approche de ce que je viens d'entendre, c'est un tonnerre dans un temps serein; il flatte mon cœur, et l'embrase.

ASTOLPHE.

Ah! je crains bien que ces deux échos, dont l'un est si doux, et l'autre si terrible, ne soient la ruine de tous trois.

HÉRACLIUS ET LÉONIDE, *ensemble.*

Comment l'entendez-vous?

ASTOLPHE.

C'est qu'en sortant de ma caverne pour voir où vous étiez, j'ai rencontré dans cette demeure obscure une femme, et je crains bien qu'elle ne dise qu'elle m'a vu.

HÉRACLIUS.

Et pourquoi, si vous avez vu une femme, ne m'avez-vous pas appelé, pour voir comment une femme est faite? car, selon ce que vous m'avez dit, de toutes les choses du monde que vous m'avez nommées, rien n'approche d'une femme; je ne sais quoi de doux et de tendre se coule dans l'ame à son seul nom, sans qu'on puisse dire pourquoi.

LÉONIDE.

Moi, je vous remercie de ne m'avoir pas appelé pour la voir. Une femme excite en moi un sentiment tout contraire; car, d'après ce que vous en avez dit, le cœur tremble à son nom, comme s'apercevant de son danger; ce nom seul laisse dans l'ame je ne sais quoi qui la tourmente, sans qu'elle le sache.

ASTOLPHE.

Ah! Héraclius, que tu juges bien! ah! Léonide, que tu penses à merveille!

HÉRACLIUS.

Mais comment se peut-il faire qu'en disant des choses contraires, nous ayons tous deux raison?

ASTOLPHE.

C'est qu'une femme est un tableau à deux visages : re-

gardez-la d'un sens, rien n'est si agréable; regardez-la d'un autre sens, rien n'est si terrible. C'est le meilleur ami de notre nature, c'est notre plus grand ennemi; la moitié de la vie de l'ame, et quelquefois la moitié de la mort; point de plaisir sans elle, point de douleur sans elle aussi: on a raison de la craindre, on a raison de l'estimer. Sage est qui s'y fie, et sage qui s'en défie. Elle donne la paix et la guerre, l'alégresse et la tristesse; elle blesse et elle guérit, c'est de la thériaque et du poison. Enfin elle est comme la langue, il n'y a rien de si bon quand elle est bonne, et rien de si mauvais quand elle est mauvaise, etc.

LÉONIDE.

S'il y a tant de bien et tant de mal dans la femme, pourquoi n'avez-vous pas permis que nous connussions ce bien par expérience pour en jouir, et ce mal pour nous en garantir?

HÉRACLIUS.

Léonide a très bien parlé. Jusqu'à quand, notre père, nous refuserez-vous notre liberté? et quand nous instruirez-vous qui vous êtes et qui nous sommes?

ASTOLPHE.

Ah! mes enfants! si je vous réponds, vous avancez ma mort. Vous demandez qui vous êtes; sachez qu'il est dangereux pour vous de sortir d'ici. La raison qui m'a forcé à vous cacher votre sort, c'est l'empereur Héraclius, cet Atlas chrétien.

(Cette conversation est interrompue par un bruit de chasse. Héraclius et Léonide s'échappent, excités par la curiosité. Les deux paysans gracieux, c'est-à-dire les deux bouffons de la pièce, viennent parler au bonhomme Astolphe, qui craint toujours d'être découvert. Cintia et Héraclius sortent d'une grotte.)

HÉRACLIUS.

Qu'est-ce que je vois?

CINTIA.

Quel est cet objet?

HÉRACLIUS.

Quel bel animal!

CINTIA.

La vilaine bête!

HÉRACLIUS.

Quel divin aspect!

CINTIA.

Quelle horrible présence!

HÉRACLIUS.

Autant j'avais de courage, autant je deviens poltron près d'elle.

CINTIA.

Je suis arrivée ici très résolue, et je commence à ne plus l'être.

HÉRACLIUS.

O vous, poison de deux de mes sens, l'ouïe et la vue, avant de vous voir de mes yeux, je vous avais admirée de mes oreilles; qui êtes-vous?

CINTIA.

Je suis une femme, et rien de plus.

HÉRACLIUS.

Et qu'y a-t-il de plus qu'une femme? et si toutes les autres sont comme vous, comment reste-t-il un homme en vie?

CINTIA.

Ainsi donc vous n'en avez pas vu d'autres?

HÉRACLIUS.

Non; je présume pourtant que si : j'ai vu le ciel, et si l'homme est un petit monde, la femme est le ciel en abrégé.

CINTIA.

Tu as paru d'abord bien ignorant, et tu parais bien savant; si tu as eu une éducation de brute, ce n'est point

en brute que tu parles. Qui es-tu donc, toi qui as franchi le pas de cette montagne avec tant d'audace?

HÉRACLIUS.

Je n'en sais rien.

CINTIA.

Quel est ce vieillard qui écoutait, et qui a fait tant de peur à une femme?

HÉRACLIUS.

Je ne le sais pas.

CINTIA.

Pourquoi vis-tu de cette sorte dans les montagnes?

HÉRACLIUS.

Je n'en sais rien.

CINTIA.

Tu ne sais rien!

HÉRACLIUS.

Ne vous indignez pas contre moi; ce n'est pas peu savoir que de savoir qu'on ne sait rien du tout.

CINTIA.

Je veux apprendre qui tu es, ou je vais te percer de mes flèches.

(Cintia est armée d'un arc, et porte un carquois sur l'épaule; elle veut prendre ses flèches.)

HÉRACLIUS.

Si vous voulez m'ôter la vie, vous aurez peu de chose à faire.

CINTIA, *laissant tomber ses flèches et son carquois.*

La crainte me fait tomber les armes.

HÉRACLIUS.

Ce ne sont pas là les plus fortes.

CINTIA.

Pourquoi?

HÉRACLIUS.

Si vous vous servez de vos yeux pour faire des blessu-

res, tenez-vous-en à leurs rayons : quel besoin avez-vous de vos flèches?

CINTIA.

Pourquoi y a-t-il tant de grace dans ton style, lorsque tant de férocité est sur ton visage? Ou ta voix n'appartient pas à ta peau, ou ta peau n'appartient pas à ta voix. J'étais d'abord en colère, et je deviens une statue de neige.

HÉRACLIUS.

Et moi je deviens tout de feu.

(Au milieu de cette conversation, arrivent Libia et Léonide, qui se disent à peu près les mêmes choses que Cintia et Héraclius se sont dites. Toutes ces scènes sont pleines de jeu de théâtre. Héraclius et Léonide sortent et rentrent. Pendant qu'ils sont hors de la scène, les deux femmes troquent leurs manteaux; les deux sauvages en revenant s'y méprennent, et concluent qu'Astolphe avait raison de dire que *la femme est un tableau à double visage*. Cependant on cherche de tout côté le vieillard Astolphe, qui s'est retiré dans sa grotte. Enfin Phocas paraît avec sa suite, et trouve Cintia et Libia avec Héraclius et Léonide.)

CINTIA, *en montrant Héraclius à Phocas.*

J'ai rencontré dans les forêts cette figure épouvantable.

LIBIA.

Et moi, j'ai rencontré cette figure horrible; mais je ne trouve point cette vieille carcasse qui m'a fait tant de peur.

PHOCAS, *aux deux sauvages.*

Vous me faites souvenir de mon premier état : qui êtes-vous?

HÉRACLIUS.

Nous ne savons rien de nous, sinon que ces montagnes ont été notre berceau, et que leurs plantes ont été notre nourriture : nous tenons notre férocité des bêtes qui l'habitent.

PHOCAS.

Jusque aujourd'hui, j'ai su quelque chose de moi-même; et vous autres, pourrai-je savoir aussi quelque chose de vous, si j'interroge ce vieillard qui en sait plus que vous deux?

LÉONIDE.

Nous n'en savons rien.

HÉRACLIUS.

Tu n'en sauras rien.

PHOCAS.

Comment! je n'en saurai rien? Qu'on examine toutes les grottes, tous les buissons et tous les précipices. Les endroits les plus impénétrables sont sans doute sa demeure; c'est là qu'il faut chercher.

UN SOLDAT.

Je vois ici l'entrée d'une caverne toute couverte de branches.

LIBIA.

Oui, je la reconnais; c'est de là qu'est sorti ce spectre qui m'a fait tant de peur.

PHOCAS, *à Libia.*

Eh bien! entrez-y avec des soldats, et regardez au fond.

(Héraclius et Léonide se mettent à l'entrée de la caverne.)

LÉONIDE.

Que personne n'ose en approcher, s'il n'a auparavant envie de mourir.

PHOCAS.

Qui nous en empêchera?

LÉONIDE.

Ma valeur.

HÉRACLIUS.

Mon courage. Avant que quelqu'un entre dans cette demeure sombre, il faudra que nous mourions tous deux.

PHOCAS.

Doubles brutes que vous êtes, ne voyez-vous pas que votre prétention est impossible?

HÉRACLIUS ET LÉONIDE, *ensemble.*

Va, va, arrive, arrive; tu verras si cela est impossible.

PHOCAS.

Voilà une impertinence trop effrontée; allons, qu'ils meurent.

CINTIA.

Qu'il ne reste pas dans les carquois une flèche qui ne soit lancée dans leur poitrine[1].

(Comme on est prêt à tirer sur ces deux jeunes gens, Astolphe sort de son antre, et s'écrie:

Non pas à eux, mais à moi; il vaut mieux que ce soit moi qui meure: tuez-moi, et qu'ils vivent.

(Tout le monde reste en suspens, en s'écriant:)

Qu'est-ce que je vois? quel étonnement! quel prodige! quelle chose admirable!

(Les deux paysans gracieux prennent ce moment intéressant pour venir mêler leurs bouffonneries à cette situation, et ils croient que tout cela est de la magie: Phocas reste tout pensif.)

CINTIA.

Je n'ai jamais vu léthargie pareille à celle dont le discours de ce bonhomme vient de frapper Phocas.

[1] Le lecteur peut ici remarquer que, dans cet amas d'extravagances, ce discours de Cintia est peut-être ce qui révolte le plus; on ne s'étonne point que, dans un siècle où l'on était si loin du bon goût, un auteur se soit abandonné à son génie sauvage pour amuser une multitude plus ignorante que lui. Tout ce que nous avons vu jusqu'à présent n'est que contre le bon sens; mais que Cintia, qui a paru avoir quelques sentiments pour Héraclius, et qui doit l'épouser à la fin de la pièce, ordonne qu'on le tue, lui et Léonide, cela choque si étrangement tous les sentiments naturels, qu'on ne peut comprendre que *la Comédie fameuse* de don Pédro Caldéron de la Barca n'ait pas en cet endroit excité la plus grande indignation.

PHOCAS, *à Astolphe.*

Cadavre ambulant, en dépit de la marche rapide du temps, de tes cheveux blancs et de ton vieux visage brûlé par le soleil, je garde pourtant dans ma mémoire les traces de ta personne; je t'ai vu ambassadeur auprès de moi. Comment es-tu ici? Je ne cherche point à t'effrayer par des rigueurs; je te promets, au contraire, ma faveur et mes dons: lève-toi, et dis-moi si l'un de ces deux jeunes gens n'est pas le fils de Maurice, que ta fidélité sauva de ma colère?

ASTOLPHE.

Oui, seigneur, l'un est le fils de mon empereur, que j'ai élevé dans ces montagnes sans qu'il sache qui il est, ni qui je suis; il m'a paru plus convenable de le cacher ainsi que de le voir en votre pouvoir, ou dans celui d'une nation qui rendait obéissance à un tyran.

PHOCAS.

Eh bien! vois comment le destin commande aux précautions des hommes. Parle, qui des deux est le fils de Maurice?

ASTOLPHE.

Que c'est l'un des deux, je vous l'avoue; lequel c'est des deux, je ne vous le dirai pas.

PHOCAS.

Que m'importe que tu me le cèles? empêcheras-tu qu'il ne meure, puisqu'en les tuant tous deux je suis sûr de me défaire de celui qui peut un jour troubler mon empire?

HÉRACLIUS.

Tu peux te défaire de ta crainte à moins de frais.

PHOCAS.

Comment?

LÉONIDE.

En assouvissant ta fureur dans mon sang: ce sera pour

moi le comble des honneurs de mourir fils d'un empereur, et je te donnerai volontiers ma vie.

HÉRACLIUS.

Seigneur, c'est l'ambition qui parle en lui, mais en moi c'est la vérité.

PHOCAS.

Pourquoi?

HÉRACLIUS.

Parceque c'est moi qui suis Héraclius.

PHOCAS.

En es-tu sûr?

HÉRACLIUS.

Oui.

PHOCAS.

Qui te l'a dit?

HÉRACLIUS.

Ma valeur [1].

PHOCAS.

Quoi! vous combattez tous deux pour l'honneur de mourir fils de Maurice?

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Oui.

PHOCAS, *à Astolphe.*

Dis, toi, qui des deux l'est?

HÉRACLIUS.

Moi.

LÉONIDE.

Moi.

ASTOLPHE.

Ma voix t'a dit que c'est l'un des deux; ma tendresse taira qui c'est des deux.

[1] On voit que, dans cet amas d'aventures et d'idées romanesques, il y a de temps en temps des traits admirables. Si tout ressemblait à ce morceau, la pièce serait au-dessus de nos meilleures.

PHOCAS.

Est-ce donc là aimer, que de vouloir que deux périssent pour en sauver un? Puisque tous deux sont également résolus à mourir, ce n'est point moi qui suis tyran. Soldats, qu'on frappe l'un et l'autre.

ASTOLPHE.

Tu y penseras mieux.

PHOCAS.

Que veux-tu dire?

ASTOLPHE.

Si la vie de l'un te fait ombrage, la mort de l'autre te causerait bien de la douleur.

PHOCAS.

Pourquoi cela?

ASTOLPHE.

C'est que l'un des deux est ton propre fils; et pour t'en convaincre, regarde cette gravure en or que me donna autrefois cette villageoise qui m'avoua tout dans sa douleur, qui me donna tout, et qui ne se réserva pas même son fils. A présent que tu es sûr que l'un des deux est né de toi, pourras-tu les faire périr l'un et l'autre?

PHOCAS.

Qu'ai-je entendu! qu'ai-je vu!

CINTIA.

Quel événement étrange!

PHOCAS.

O ciel! où suis-je? Quand je suis prêt de me venger d'un ennemi qui pourrait me succéder, je trouve mon véritable successeur sans le connaître; et le bouclier de l'amour repousse les traits de la haine. Ah! tu me diras quel est le sang de Maurice, quel est le mien.

ASTOLPHE.

C'est ce que je ne te dirai pas. C'est à ton fils de servir de sauvegarde au fils de mon prince, de mon seigneur.

PHOCAS.

Ton silence ne te servira de rien; la nature, l'amour paternel parleront; ils me diront sans toi quel est mon sang; et celui des deux en faveur de qui la nature ne parlera pas, sera conduit au supplice.

ASTOLPHE.

Ne te fie pas à cette voix trompeuse de la nature. Cet amour paternel est sans force et sans chaleur quand un père n'a jamais vu son fils, et qu'un autre l'a nourri. Crains que dans ton erreur tu ne donnes la mort à ton propre sang.

PHOCAS.

Tu me mets donc dans l'obligation de te donner la mort à toi-même, si tu ne me déclares qui est mon fils.

ASTOLPHE.

La vérité en demeurera plus cachée. Tu sais que les morts gardent le secret.

PHOCAS.

Eh bien! je ne te donnerai point la mort, vieil insensé, vieux traître, je te ferai vivre dans la plus horrible prison; et cette longue mort t'arrachera ton secret piéce à piéce.

(Phocas renverse le vieil Astolphe par terre; les deux jeunes gens le relèvent.)

HÉRACLIUS ET LÉONIDE.

Non, ta fureur ne l'outragera pas; que gagnes-tu à le maltraiter?

PHOCAS.

Osez-vous le protéger contre moi?

LES DEUX ENSEMBLE.

S'il a sauvé notre vie, n'est-il pas juste que nous gardions la sienne?

PHOCAS.

Ainsi donc l'honneur de pouvoir être mon fils ne pourra rien changer dans vos cœurs?

HÉRACLIUS.

Non pas dans le mien : il y a plus d'honneur à mourir fils légitime de l'empereur Maurice, qu'à vivre bâtard de Phocas et d'une paysanne.

LÉONIDE.

Et moi, quand je regarderais l'honneur d'être ton fils comme un suprême avantage, qu'Héraclius n'ait pas la présomption de vouloir être au-dessus de moi.

PHOCAS.

Quoi! l'empereur Maurice était-il donc plus que l'empereur Phocas?

LES DEUX.

Oui.

PHOCAS.

Et qu'est donc Phocas?

LES DEUX.

Rien.

PHOCAS.

O fortuné Maurice! ô malheureux Phocas! je ne peux trouver un fils pour régner, et tu en trouves deux pour mourir. Ah! puisque ce perfide reste le maître de ce secret impénétrable, qu'on le charge de fers, et que la faim, la soif, la nudité, les tourments le fassent parler.

LES DEUX ENSEMBLE.

Tu nous verras auparavant morts sur la place.

PHOCAS.

Ah! c'est là aimer. Hélas! je cherchais aussi à aimer l'un des deux. Que mon indignation se venge sur l'un et sur l'autre, et qu'elle s'en prenne à tous trois.

(Les soldats les entourent.)

HÉRACLIUS.

Il faudra auparavant me déchirer par morceaux.

LÉONIDE.

Je vous tuerai tous.

PHOCAS.

Qu'on châtie cette démence; qu'espèrent-ils? qu'on les traîne en prison, ou qu'ils meurent.

ASTOLPHE.

Mes enfants, ma vie est trop peu de chose, ne lui sacrifiez pas la vôtre.

LIBIA, *à Phocas.*

Seigneur....

PHOCAS.

Ne me dites rien; je sens un volcan dans ma poitrine, et un Etna dans mon cœur.

(Cette scène terrible, si étincelante de beautés naturelles, est interrompue par les deux paysans gracieux. Pendant ce temps-là, les deux sauvages se défendent contre les soldats de Phocas. Cintia et Libia restent présentes sans rien dire. Le vieux sorcier Lisippo, père de Libia, arrive.)

LISIPPO.

Voilà des prodiges devant qui les miens sont bien peu de chose; je vais tâcher de les égaler. Que l'horreur des ténèbres enveloppe l'horreur de ce combat; que la nuit, les éclairs, les tonnerres, les nuées, le ciel, la lune et le soleil obéissent à ma voix.

(Aussitôt la terre tremble, le théâtre s'obscurcit; on voit les éclairs, on entend la foudre, et tous les acteurs se sauvent en tombant les uns sur les autres.)

C'est ainsi que finit la première journée de la pièce de Caldéron.

FIN DE LA PREMIÈRE JOURNÉE.

SECONDE JOURNÉE.

Il y a des beautés dans la seconde journée comme il y en a dans la première, au milieu de ce chaos de folies inconséquentes. Par exemple, Cintia, en parlant à Libia de ce sauvage qu'on appelle Héraclius, lui parle ainsi : « Nous « sommes les premières qui avons vu combien sa rudesse « est traitable.... J'en ai eu compassion, j'en ai été trou« blée; je l'ai vu d'abord si fier, et ensuite si soumis avec « moi! Il s'animait d'un si noble orgueil, en se croyant le « fils d'un empereur; il était si intrépide avec Phocas; il « aimait mieux mourir que d'être le fils d'un autre que de « Maurice! enfin sa piété envers ce vénérable vieillard! « tout doit te plaire comme à moi. »

Cela est naturel et intéressant. Mais voici un morceau qui paraît sublime; c'est cette réponse de Phocas au sorcier Lisippo, quand celui-ci lui dit que ces deux jeunes gens ont fait une belle action, en osant se défendre seuls contre tant de monde. Phocas répond : « C'est ainsi qu'en « juge ma valeur; et en voyant l'excès de leur courage je « les ai crus tous deux mes fils. »

Phocas dit enfin au bonhomme Astolphe qu'il est content de lui et des deux enfants qu'il a élevés, et qu'il les veut adopter l'un et l'autre; mais il s'agit de les trouver dans les bois et dans les antres où ils se sont enfuis. On propose d'y envoyer de la musique au lieu de gardes : « Car, dit Astolphe, puisque le son des instruments les a « fait sortir de notre caverne, il les attirera une seconde « fois. » On détache donc des musiciens avec les deux paysans gracieux.

Cependant, le sorcier persuade à Phocas que toute cette aventure pourrait bien n'être qu'une illusion; qu'on n'est sûr de rien dans ce monde, que la vérité est par-tout jointe au mensonge. « Pour vous en convaincre, dit-il, « vous verrez tout-à-l'heure un palais superbe, élevé au « milieu de ces déserts sauvages; sur quoi est-il fondé? sur « le vent; c'est un portrait de la vie humaine. »

Bientôt après, Héraclius et Léonide reviennent au son de la musique, et Héraclius fait l'amour à Cintia, à peu près comme *Arlequin sauvage*. Il lui avoue d'ailleurs qu'il se sent une secrète horreur pour Phocas. Les paysans gracieux apprennent à Héraclius et à Léonide que Phocas est à la chasse au tigre, et qu'il est dans un grand danger. Léonide s'attendrit au péril de Phocas; ainsi la nature s'explique dans Léonide et dans Héraclius; mais elle se dément bien dans le reste de la pièce. On les fait tous deux entrer dans le palais magnifique que le sorcier fait paraître; on leur donne des habits de gala. Cintia leur fait encore entendre de la musique. On répond en chantant à toutes leurs questions. On chante à deux chœurs. Le premier chœur dit : « On ne sait si leur origine royale est « mensonge ou vérité. » Le second chœur dit : « Que leur « bonheur soit vérité et mensonge. » Ensuite on leur présente à chacun une épée.

« Je ceins cette épée en frissonnant, dit Héraclius : je « me souviens qu'Astolphe me disait que c'est l'instrument « de la gloire, le trésor de la renommée, que c'est sur le « crédit de son épée que la valeur accepte toutes les or- « donnances du trésor royal : plusieurs la prennent comme « un ornement, et non comme le signe de leur devoir. Peu « de gens oseraient accepter cette feuille blanche, s'ils sa- « vaient à quoi elle oblige. »

Pour Léonide, quand il voit ce beau palais, et ces riches habits dont on lui fait présent : « Tout cela est beau,

«dit-il; cependant je n'en suis point ébloui; je sens qu'il «faut quelque chose de plus pour mon ambition.» L'auteur a voulu ainsi développer dans le fils de Maurice l'instinct du courage, et dans le fils de Phocas l'instinct de l'ambition. Cela n'est pas sans génie et sans artifice; et il faut avouer (pour parler le langage de Caldéron) qu'il y a des traits de feu qui s'échappent au milieu de ces épaisses fumées.

Phocas vient voir les deux sauvages ainsi équipés; ils se prosternent tous deux à ses pieds, et les baisent. Phocas les traite tous deux comme ses enfants. Héraclius se jette encore une fois à ses pieds et les baise encore, avilissement qui n'était pas nécessaire. Léonide, au contraire, ne le remercie seulement pas; Phocas s'en étonne. «De «quoi aurais-je à te remercier? lui dit Léonide: si tu me «donnes des honneurs, ils sont dus à ma naissance, quelle «qu'elle soit: si tu m'as accordé la vie, elle m'est odieuse, «quand je me crois le fils de Maurice. Je ne hais pas cette «arrogance,» répond Phocas. Les paysans gracieux se mêlent de la conversation. La reine Cintia et Libia arrivent; elles ne donnent aucun éclaircissement à Phocas, qui cherche en vain à découvrir la vérité.

Au milieu de toutes ces disparates, arrive un ambassadeur du duc de Calabre, et cet ambassadeur est le duc de Calabre lui-même. Il baise aussi les pieds de Phocas, pour mériter, dit-il, de lui baiser la main. Phocas le relève, et le prétendu ambassadeur parle ainsi:

«Le grand duc Frédéric, sachant, ô empereur! que vous «êtes en Sicile, m'envoie devers vous, et devers la reine «Cintia, pour vous féliciter tous deux; vous, de votre ar«rivée, et elle, de l'honneur qu'elle a de posséder un tel «hôte; il veut mériter de baiser sa main blanche. Mais, «pour venir à des matières plus importantes, le grand «duc mon maître m'a chargé de vous dire qu'étant fils de

« Cassandre, sœur de l'empereur Maurice, dont le monde « pleure la perte, il ne doit point vous payer les tributs « qu'il payait autrefois à l'empire; mais que s'il ne se « trouve point d'héritier plus proche que Maurice, c'est à « mon maître qu'appartient le bonnet impérial et la cou-« ronne de laurier, comme un droit héréditaire. Il vous « somme de les restituer. »

PHOCAS.

Ne poursuis point, tais-toi; tu n'as dit que des folies. De si sottes demandes ne méritent point de réponse, c'est assez que tu les aies prononcées.

LÉONIDE.

Non, seigneur, ce n'est point assez; ce palais n'a-t-il pas des fenêtres par lesquelles on peut faire sauter au plus vite monsieur l'ambassadeur?

HÉRACLIUS.

Léonide, prends garde, il vient sous le nom sacré d'ambassadeur: n'aggravons point les motifs de mécontentement que peut avoir son maître.

PHOCAS, *à l'ambassadeur.*

Pourquoi restes-tu ici? n'as-tu pas entendu ma réponse?

FRÉDÉRIC.

Je ne demeurois que pour vous dire que la dernière raison des princes, est de la poudre, des canons et des boulets[1].

PHOCAS.

Eh bien, soit. — Que ferons-nous, Cintia?

CINTIA.

Pour moi, mon avis est qu'ayant l'honneur de vous avoir pour hôte, je continue à vous divertir par des festins, des bals, de la musique et des danses.

[1] Le lecteur remarque assez ici l'érudition de Caldéron, et celle des spectateurs à qui il avait à faire. De la poudre et des balles au cinquième siècle sont dignes de la conduite de cette pièce.

PHOCAS.

Vous avez raison : entrons dans ces jardins, et divertissons-nous pendant que l'ambassadeur s'en ira.

(Léonide et Héraclius restent ensemble. Le vieux bonhomme Astolphe vient se jeter à leurs pieds. Ce vieillard, qui n'a pas un souffle de vie, dit qu'il a rompu les portes de sa prison. *Qu'on me donne mille morts*, ajoute-t-il, *j'y consens, puisque j'ai eu le bonheur de vous voir tous deux dans une si grande splendeur et une si grande majesté.*)

LÉONIDE.

En quelle majesté nous vois-tu donc, puisque tu nous laisses encore dans le doute où nous sommes, et que tu ôtes l'héritage à celui qui y doit prétendre, pour le donner sottement à celui qui n'y a point de droit?

HÉRACLIUS.

Léonide, tu lui payes fort mal ce que tu lui dois.

LÉONIDE.

Qu'est-ce donc que je lui dois? Il a été notre tyran dans une éducation rustique; il a été le voleur de ma vie au milieu des précipices et des cavernes. Ne devait-il pas, puisqu'il savait qui nous étions, nous élever dans des exercices dignes de notre naissance, nous apprendre à manier les armes?

PHOCAS, *qui entre doucement sur la pointe du pied pour les écouter.*

En vérité, Léonide parle très bien, et avec un noble orgueil.

HÉRACLIUS.

Mais il est clair qu'il a protégé celui de nous deux qui est le fils de Maurice, qu'il s'est enfermé dans une caverne avec lui. Y a-t-il une fidélité comparable à cette conduite généreuse? et dis-moi, n'est-ce pas aussi une piété bien signalée d'avoir aussi conservé le fils de Phocas qu'il con-

naissait, et qui était en son pouvoir? N'a-t-il pas également pris soin de l'un et de l'autre?

PHOCAS, *derrière eux.*

En vérité, Héraclius parle fort sagement.

LÉONIDE.

Quelle est donc cette fidélité? Il a été compatissant envers l'un, tandis qu'il était cruel envers l'autre. Il eût bien mieux fait de s'expliquer, et de nous instruire de notre destinée : mourrait qui mourrait, et régnerait qui régnerait.

HÉRACLIUS.

Il aurait fait fort mal.

LÉONIDE.

Tais-toi : puisque tu prends son parti, tu me mets si fort en colère, que je suis prêt de....

ASTOLPHE.

De quoi? ingrat, parle.

LÉONIDE.

D'être ingrat, puisque tu m'appelles ainsi, vieux traître! vieux tyran!

(Léonide lui saute à la gorge et le jette par terre; Héraclius le relève.)

ASTOLPHE.

Ah! je suis tout brisé.

HÉRACLIUS.

Il faut que ma main qui t'a secouru punisse ce brutal.

(Les deux princes tirent alors l'épée avec de grands cris; les deux paysans gracieux s'en vont en disant chacun leur mot.)

ASTOLPHE.

Mes enfants, mes enfants, arrêtez!

(Phocas paraît alors. Cintia et le sorcier arrivent.)

PHOCAS, *à Héraclius.*

Ne le tue pas.

CINTIA.

Ne te fais point une mauvaise affaire.

HÉRACLIUS.

Non, seigneur, je ne le tuerai pas, puisque vous le défendez. Il vivra, madame, puisque vous le voulez.

(Léonide relevé s'excuse devant Phocas et Cintia de sa chute; il dit qu'on n'en est pas moins valeureux pour être maladroit, et veut courir après Héraclius pour se venger; Phocas l'en empêche, et, doutant toujours lequel des deux est son fils, il dit à Cintia :)

J'ai beaucoup vu dans ces jeunes gens, et je n'ai rien vu; mais, dans mes incertitudes, je sens que tous deux me plaisent également, qu'ils sont également dignes de moi, l'un par son courage opiniâtre, et l'autre par sa modération.

FIN DE LA SECONDE JOURNÉE.

TROISIÈME JOURNÉE.

La troisième journée ressemble aux deux autres. La reine Cintia donne toujours des concerts aux deux sauvages pour les polir; et ces deux princes, qui sont devenus les meilleurs amis du monde, s'épuisent en galanterie sur les yeux et sur la voix de Cintia et de Libia. Enfin Libia découvre à Héraclius, en présence de Léonide, qu'Héraclius est le fils de Maurice. Comment le savez-vous? dit Héraclius. C'est, répond Libia, que mon père me l'a dit quand il a craint que Phocas ne le fît mourir avec son secret.

LIBIA.

Oui, c'est à vous, Héraclius, qu'appartient l'empire invincible de Constantinople.

CINTIA.

Oui, non seulement l'empire, mais aussi la Sicile où je règne, qui est une colonie feudataire.

LIBIA.

Mais tandis que Phocas vivra, il faut garder ce secret; il y va de votre vie.

CINTIA.

Gardons bien le secret tant qu'il vivra; car l'empereur est hydropique de mon sang, et il s'assouvirait du votre et du mien.

LIBIA.

Oui, gardons le secret, et voyez comment vous pourrez le déclarer par quelque belle action.

CINTIA.

Silence, et voyons comment vous pourrez vous y prendre.

LIBIA.

Si vous trouvez quelque chemin,

CINTIA.

Si vous trouvez quelque moyen,

LIBIA.

Je ne doute pas qu'au même moment

CINTIA.

Je ne doute pas que sur-le-champ

LIBIA.

Plusieurs ne vous suivent.

CINTIA.

Plusieurs ne vous proclament.

LIBIA.

Mais il me paraît impossible

CINTIA.

Je vois évidemment l'impossibilité

TOUTES DEUX ENSEMBLE.

Que vous réussissiez tant que Phocas sera en vie.

LÉONIDE.

Écoutez, Libia.

HÉRACLIUS.

Cintia, attendez.

LÉONIDE.

Incertain sur tout ce que j'ai entendu,

HÉRACLIUS.

Étonné de tout ce que j'apprends,

LÉONIDE.

Je meurs de chagrin.

HÉRACLIUS.

Je vis dans la joie.

PHOCAS, *dans le fond du théâtre, ayant feint de dormir.*

Déja ils sont informés de cette tromperie, et persuadés de la vérité à mon préjudice; il est bien force qu'entre deux sentiments si contraires et si distincts, celui d'en-

nemi et celui de père, le sang fasse son devoir. Je vais leur parler tout-à-l'heure : mais non, il vaut mieux que je les observe finement, car il est clair qu'ils dissimulent avec moi, et qu'ils ne se confient qu'à elles; de manière que je vais une seconde fois faire semblant d'avoir sommeil.

Je flotte toujours dans mes incertitudes : mon cœur se partage nécessairement en deux sentiments contraires, celui de père et celui d'ennemi; allons, voyons si la nature se fera connaître. Je viens pour leur parler. Mais non, il vaut mieux les épier avec prudence; il est clair qu'ils dissimulent avec moi, et qu'ils ne se confient qu'à des femmes. Il faudra bien enfin que ce songe finisse.

LÉONIDE, *sans voir Phocas.*

J'avoue que je me suis senti pour Phocas je ne sais quelle affection secrète; mais je vois à présent que ce sentiment ne venait que de mon orgueil, qui aspirait à l'empire. La même tendresse me prend actuellement pour Maurice, et je sens que ce faux amour que je croyais sentir pour Phocas n'était, au fond, que de la haine, quand j'imagine qu'il est un tyran, et qu'il m'ôte l'empire qui était à moi[1].

HÉRACLIUS.

Je vis abhorré de Phocas. Je me vois dans le plus grand danger. Mais, n'importe; je triomphe d'avoir su quel noble sang échauffe mes veines, quoiqu'à présent ce feu soit attiédi.

PHOCAS, *derrière eux.*

Je ne peux rien avérer sur ce qu'ils disent : approchons-nous pour les écouter; peut-être que du mensonge on passera à la vérité. Je me sens trop troublé par les in-

[1] On sent combien ce discours est absurde : comment l'empire était-il à Léonide? parlerait-il autrement si on lui avait dit qu'il est le fils de Maurice? Tout cela paraît d'une démence inconcevable.

quiétudes de tout ce songe, dont la rêverie est un vrai délire.

LÉONIDE.

Je n'ai ni frein, ni raison, ni jugement; je ne veux que régner; et je ferai tout pour y parvenir.

HÉRACLIUS.

Et moi je n'ai d'autre ambition, d'autre desir que d'être digne de ce que je suis. Laissons au ciel l'accomplissement de mes desseins. Il soutiendra ma cause.

(Ici Héraclius se retire un moment sans qu'on en sache la raison.)

LÉONIDE.

Il est parti, et je reste seul. Non, je ne suis pas seul; mes inquiétudes, mes peines sont avec moi; je suis si saisi d'horreur en voyant le traître qui m'empêche de ceindre mon front du laurier sacré des empereurs, que je ne sais comment je résiste aux emportements de ma colère.

HÉRACLIUS, *revenant.*

J'avais fui de ces lieux pour calmer mes inquiétudes; mais, ayant trouvé du monde dans le chemin, je rentre ici pour ne parler à personne.

LÉONIDE.

Cependant si Libia m'a fait entendre, en m'en disant davantage, que, quand Phocas sera mort, il faudra bien que tout le monde prenne mon parti, je dois espérer[1]. Mais quoi? je me suis senti une secrète inclination pour Phocas. Un empire ne vaut-il pas mieux que cette secrète inclination? Sans doute : donc, qu'est-ce que je crains? pourquoi resté-je en suspens?

[1] Libia ne lui a rien dit de cela; c'est à Héraclius qu'elle a tenu ce propos : il faut donc qu'elle ait tenu le même discours, tantôt à Héraclius, tantôt à Léonide. Apparemment qu'il y a dans cette scène un jeu de théâtre, tel que chacun des deux princes puisse croire que Libia s'adresse à lui, l'appelle Héraclius, et déclare qu'il est fils de Maurice.

HÉRACLIUS.

Que prétend là Léonide?

(Léonide tire ici son poignard, Héraclius tire le sien, et Phocas, qui était endormi, s'éveille.)

LÉONIDE.

Qu'il meure.

HÉRACLIUS.

Qu'il ne meure pas.

PHOCAS.

Qu'est-ce que je vois?

LÉONIDE.

Tu vois qu'Héraclius voulait te donner la mort, et que c'est moi qui me suis opposé à sa fureur.

HÉRACLIUS.

C'est Léonide qui voulait t'assassiner, et c'est moi qui te sauve la vie.

PHOCAS.

Ah! malheureux, je ne suis ni endormi, ni éveillé; j'entends crier : Qu'il meure; j'entends crier : Qu'il ne meure pas; je confonds ces deux voix, aucune n'est distincte; ce sont deux métaux fondus ensemble que je ne peux démêler : il m'est impossible de rien décider. Si je m'arrête à l'action et aux paroles, tout est égal de part et d'autre; chacun d'eux a un poignard dans la main!

HÉRACLIUS.

Je me suis armé de ce poignard quand j'ai vu que Léonide tirait le sien pour te frapper.

PHOCAS.

Prenons garde; je ne peux, il est vrai, porter un jugement assuré sur les voix que j'ai entendues, sur l'action que j'ai vue; mais l'épouvante que j'ai ressentie dans mon cœur me dit, par des cris étouffés, que c'est toi, Héraclius, qui es le traître. Le fer que j'ai vu briller dans ta main, ce couteau, cet acier, le fil de ce poignard, font hérisser

mes cheveux sur ma tête. Défends-moi, Léonide : toute ma valeur tremble encore à l'idée de cette fureur, de cette aveugle hardiesse, de cette sanglante audace; il me semble que je le vois encore escrimer avec cet aspic de métal et ces regards de basilic.

HÉRACLIUS.

Eh! seigneur, quand je mets à vos pieds, non seulement ce poignard, mais aussi ma vie, pourquoi vous fais-je peur?

PHOCAS.

Lisippo, Cintia, Libia, puisque vous êtes mes amis et mes commensaux, sachez qu'Héraclius me veut faire périr.

HÉRACLIUS.

Ah! si une fois ils en sont persuadés, ils me tueront. Ah, ciel! où m'enfuirai-je dans un si grand péril?

(Il s'en va, et on le laisse aller.)

PHOCAS, *quand Héraclius est parti.*

Défendez-moi contre lui.

LÉONIDE.

Moi, seigneur, je vous défendrai. (*à part.*) Dieu merci, j'en suis tiré.... Oui, seigneur, je le suivrai; son châtiment sera égal à sa trahison; je lui donnerai mille morts.

PHOCAS.

Cours, Léonide; la fuite du traître est un nouvel indice de son crime.

LISIPPO, LES FEMMES.

Quel mal vous prend subitement, seigneur?

PHOCAS.

Je ne sais ce que c'est; c'est une léthargie, un évanouissement, un tournement de tête, un spasme, une frénésie, une angoisse; mes idées sont toutes troublées; je ne sais si c'est un songe, si tout cela est vrai ou faux. C'est un crépuscule de la vie; je ne suis ni mort ni vivant: chacun

d'eux prétend qu'il voulait me sauver au lieu de me tuer. Je ne sais quoi me dit au fond du cœur qu'Héraclius est coupable, et que si Léonide ne m'avait secouru, Héraclius se serait baigné dans mon sang. Je jurerais que cet Héraclius est le fils de Maurice; toute ma colère crève sur lui. Dites-moi ce que vous en pensez, et si je juge bien ou mal.

CINTIA.

Tout cela est si obscur, qu'on ne peut pas juger de leur intention : il faut les entendre : notre jugement ne peut atteindre à ce qui n'est pas sur les lèvres.

PHOCAS, *à Lisippo.*

Et toi, magicien, ne nous diras-tu rien sur cette étrange aventure?

LISIPPO.

Si je pouvais parler, je vous aurais déja tout dit; mais la déité qui m'inspire me menace si je parle.

PHOCAS.

Mais ne pourrais-tu pas forcer ta fille Libia, la reine Cintia, et les autres, à dire ce qu'ils savent de ces prodiges?

TOUS ENSEMBLE.

On ne pourra nous y obliger, ni nous faire violence.

PHOCAS.

Pourquoi?

LIBIA.

Il faut céder à la fatalité.

CINTIA.

Le terme des destinées est arrivé.

ISMÉNIA.

Oui, ce jour même, cet instant même.

TOUS ENSEMBLE.

Nous sommes entraînés par la force de l'enchantement.

(Ils disparaissent tous avec le palais. Phocas et Lisippo restent sur la scène.)

PHOCAS.

Écoute, espère tout de moi.

LISIPPO.

C'est en vain; je dois vous laisser dans la situation où vous êtes. Jugez par ce que vous avez vu des raisons de mon silence. (*Il sort.*)

PHOCAS.

Eh bien, tu t'en vas aussi?

(On entend derrière la scène des cris de chasseurs.)

A la forêt, à la montagne, au buisson, au rocher.

(Libia et Cintia, derrière la scène, appellent Phocas.)

PHOCAS.

Ils m'ont tous laissé ici dans la plus grande incertitude; je n'ai pu savoir autre chose d'eux tous, sinon qu'Héraclius m'a voulu secourir, après que je l'ai vu le poignard à la main pour me tuer, et que Léonide est un assassin, quand mon cœur me dit qu'il volait à mon secours. O abyme impénétrable! que de choses tu me dis, et que de choses tu me caches!

(On entend derrière le théâtre :)

Voilà le tigre que Phocas a lancé qui va vers la montagne.

CINTIA, *dans le fond du théâtre.*

Allons, courons après lui. Sans doute, puisque Phocas n'a point paru depuis hier, le tigre l'a déchiré, et il revient pour chercher quelque nouvelle proie[1].

(Tous les chasseurs appellent ici leurs chiens, et les nomment par leurs noms.)

PHOCAS, *sur le devant du théâtre.*

Ainsi donc, afin que la conclusion de cette terrible aventure réponde à son commencement, voici mon tigre

[1] Il y a dans l'original *hambriento*, qui veut dire *affamé*, de *hambre*, *faim*.

qui revient sur moi poursuivi par les chiens, sans que j'aie le temps de me mettre en défense. J'ai des vassaux, des domestiques, des amis, et aucun d'eux ne vient à mon secours.

(Héraclius et Léonide arrivent chacun de leur côté, vêtus de peaux de bêtes, comme ils l'étaient à la première journée de cette pièce.)

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Je t'ai entendu, j'accours à ta voix.

HÉRACLIUS.

Je reviens pour savoir....; mais que vois-je?

LÉONIDE.

Je viens savoir....; mais qu'aperçois-je?

HÉRACLIUS.

Tu aperçois mon ancien habit de peaux.

LÉONIDE.

Tu vois aussi le mien.

HÉRACLIUS.

Mais ai-je vu ce que j'ai songé?

LÉONIDE.

Mais ai-je rêvé ce que j'ai vu?

HÉRACLIUS.

Qu'est devenu ce beau palais? où était-il?

LÉONIDE.

Qui a emporté cet édifice?

PHOCAS.

De quel palais, de quel édifice parlez-vous? Depuis hier jusqu'à cette heure j'ai couru après mon tigre; les rochers ont été mon lit; aujourd'hui j'ai fait ce que j'ai pu pour retrouver le chemin, jusqu'à ce qu'enfin j'ai entendu les cris des bêtes sauvages, les aboiements des chiens; j'ai appelé, vous êtes venus; sûrement Cintia et Libia vous auront dit où j'étais, car elles vous auront trouvés à leur ordinaire au son de la musique. Soyez les bien venus.

(Tous les chasseurs derrière le théâtre :)

Allons tous, allons tous ; nous les découvrirons ici.

(Les dames arrivent avec les deux paysans gracieux et une suite nombreuse. Les paysans gracieux sont fort étonnés de voir qu'Héraclius et Léonide n'ont plus leurs beaux habits.)

Qu'avez-vous fait, dit un des gracieux, de tous ces ornements, de ces belles plumes, de ces joyaux?

LÉONIDE.

Je n'en sais rien.

(Les dames font des compliments à Phocas sur le bonheur qu'il a eu d'échapper au tigre. Les deux paysans gracieux soutiennent à Héraclius et à Léonide qu'ils les ont vus dans un beau palais ; ni l'un ni l'autre n'en veut convenir.)

PHOCAS.

Quoi qu'il en soit de ce palais, qui sans doute est un enchantement, j'ai déja dit que j'aimais mieux vous faire du bien à l'un et à l'autre, que de me venger de l'un des deux ; allons-nous-en dans un autre palais, où vous changerez vos vêtements de sauvages en habits royaux, et où nous ferons des festins et des réjouissances.

LÉONIDE.

O ciel ! sera-ce une fiction? et ce que nous avons vu était-il une vérité? Quel est le certain? quel est l'incertain? je n'y conçois rien ; mais n'importe, allons-nous-en où nous serons bien logés, pompeusement vêtus et bien servis : que ce soit une vérité ou un mensonge, qui jouit, jouit ; soit que les choses soient vraies ou non, je me jette à tes pieds, je baise ta main pour l'honneur que je reçois.

PHOCAS.

Léonide parle très sagement. Et toi, Héraclius, ne me remercies-tu pas aussi des graces que je te fais?

HÉRACLIUS.

Non, seigneur ; quand je vois que la pourpre et l'émail

de Tyr ne causent que des peines, et que les pompes royales sont si passagères qu'on ne sait pas si elles sont un mensonge ou une vérité, je vous prie de me rendre à ma première vie. Habitant des montagnes, compagnon des bêtes sauvages, citoyen des précipices, je n'envie point ces grandeurs qui paraissent et qui disparaissent, et qu'on ne sait si elles sont vraies ou fausses.

PHOCAS.

Je ne t'entends point.

HÉRACLIUS.

Et moi je m'entends un peu.

(Le vieil Astolphe et Lisippo arrivent, et s'arrêtent au fond du théâtre.)

ASTOLPHE.

J'ai su que Léonide et Héraclius étaient avec Phocas; je viens les voir, mais je n'ose approcher.

LISIPPO.

Je veux savoir quel parti ils auront pris, et je vais de ce côté.

PHOCAS, *à Héraclius.*

Eh bien, ingrat, tu méprises donc mes bontés?

HÉRACLIUS.

Non, j'en fais tant de cas que je ne veux pas les exposer à un nouveau danger. Je me jette à tes pieds, je te supplie de m'éloigner de toi : mon ambition ne veut d'autre royaume que celui de mon libre arbitre.

PHOCAS.

N'est-ce pas agir en désespéré au mépris de mon honneur?

HÉRACLIUS.

Non, seigneur, il ne s'agit que du mien.

PHOCAS.

Tes refus sont une preuve de ta trahison. Que fais-je? je réprime ma colère.

CINTIA.

Quelle trahison pouvez-vous avoir découverte en lui, puisqu'il arrive tout-à-l'heure?

PHOCAS.

Va, ingrat, puisque tu abhorres mes faveurs, je vois bien que tu es le fils de mon ennemi.

HÉRACLIUS.

Eh bien! c'est la vérité; et puisque tu sais le secret d'un prodige que je ne puis comprendre, que je me perde ou non, je suis le fils de Maurice, et je m'enorgueillis à tel point d'un si beau titre, que je te dirai mille fois que Maurice est mon père.

PHOCAS.

Je m'en doutais assez; mais de qui le sais-tu?

HÉRACLIUS.

D'un témoin irréprochable; c'est Cintia qui me l'a dit.

CINTIA.

Moi! comment? quand? et de qui aurais-je pu le savoir?

HÉRACLIUS.

C'est Astolphe qui vous l'a dit quand on l'a amené devant vous.

ASTOLPHE.

Ils vont me tuer! quel espoir me reste-t-il? Moi, madame, je vous l'ai dit?

CINTIA.

Non, Astolphe ne m'a rien dit, et moi je ne t'ai point parlé.

HÉRACLIUS.

S'il vous a dit ce grand secret, je le paye assez par ma mort; et toi, charitable impie, qui m'as caché tant d'années la gloire de ma naissance, puisque tu l'as révélée aujourd'hui, pourquoi es-tu si hardi de la nier à présent, et de manquer de respect à Cintia?

CINTIA.

Je t'ai déja dit que je ne sais rien du tout.

HÉRACLIUS, *à Cintia.*

Pour toi, je ne te réplique rien; mais à celui-ci, qui, après m'avoir ôté l'honneur, m'ôte le jugement, et la vie que je lui ai sauvée dans ce riche palais, je veux le planter là.

ASTOLPHE.

Quoi? quel palais?

LÉONIDE, *à Héraclius.*

Arrête, ne le maltraite point sans raison; car s'il est vrai que nous avons été dans ce palais, il n'est pas vrai que nous soyons, toi le fils de Maurice, et moi le fils de Phocas. Libia m'a dit, comme à toi, que Maurice est mon père, et je n'en ai rien cru.

LIBIA.

Moi! je te l'ai dit? quand t'ai-je vu? quand t'ai-je parlé?

LÉONIDE.

Dans ce même palais où nous étions tous. Tu m'as dit que ton père, le sorcier, l'avait deviné par sa profonde science.

LISIPPO.

(*à part.*) Ah! voilà l'enchantement rompu. (*à Léonide.*) Et comment ma fille Libia a-t-elle pu flatter ainsi ton audace, et me faire dire ainsi ce que je n'ai point dit?

UN DES PAYSANS GRACIEUX.

Il faut que le diable s'en méle; il est déchaîné.

PHOCAS.

Puisque cette confusion augmente, venons à bout de sortir de ce profond abyme. — Astolphe, j'ai voulu savoir ton secret; j'ai employé des moyens qui m'ont instruit. On m'a appris qu'être Héraclius c'est être fils de Maurice.

ASTOLPHE.

Ce serait donc la première vérité que le mensonge aurait dite.

PHOCAS.

Mais afin qu'il ne reste aucun scrupule dans l'esprit de Léonide, explique-toi clairement.

ASTOLPHE.

Seigneur, puisque vous le savez, que puis-je dire?

CINTIA.

Et toi, traître Lisippo, pourquoi viens-tu ici?

LISIPPO, *à Phocas.*

Seigneur, je vois la colère de la divinité pour laquelle je gardais le silence. Ses sourcils froncés me menacent; il n'est plus temps de feindre: Léonide est votre fils; c'est assez que je l'affirme, et qu'Astolphe ne le nie pas.

PHOCAS.

C'est plus qu'il ne faut. Mes vassaux, mes sujets, Léonide est votre prince.

TOUS LES ACTEURS *crient:*

Vive Léonide!

PHOCAS.

Vive Léonide, et meure Héraclius!

CINTIA.

Arrêtez.

PHOCAS.

Prétendez-vous empêcher la mort d'Héraclius?

CINTIA.

Oui, je l'empêche; il est venu sur votre parole et sur la mienne, il faut la tenir; et si vous voulez le faire mourir, commencez par enfoncer votre poignard dans mon sein.

PHOCAS.

Quelle parole ai-je donc donnée?

CINTIA.

De ne le faire mourir, ni de l'emprisonner.

PHOCAS.

Eh bien! pour vous et pour moi j'accomplirai ma promesse. Allez, vous autres; faites démarrer cette barque qui est sur la rive, percez-en le fond. — Madame, je le laisserai vivant, puisque je ne lui donne point la mort; il ne sera point prisonnier, puisque je l'envoie courir la mer à son aise. Allez, qu'on l'enlève, qu'on le mette dans cette barque.

HÉRACLIUS, *aux gens de Phocas.*

Non, rustres, non, point de violence. J'irai moi-même à mon tombeau, puisque mon tombeau est dans ce bateau. Adieu, Cintia, charmant prodige, le premier et le dernier que j'ai vu. Adieu, Astolphe, mon père, je vous laisse au pouvoir de mon ennemi, qui en mentant a dit la vérité, et qui a dit la vérité en mentant[1].

PHOCAS.

Espère mieux, et vois si j'ai de la compassion. Je ne t'envie point la consolation d'être avec cet Astolphe qui t'a servi de père. Qu'on entraîne aussi ce malheureux vieillard.

ASTOLPHE.

Allons, mon fils, je ne me soucie plus de la vie, puisque je vais mourir avec toi.

CINTIA.

Quelle pitié!

LIBIA.

Quel malheur!

LES PAYSANS GRACIEUX.

Quelle confusion!

PHOCAS.

A présent, afin que les échos de leurs gémissements ne viennent point jusqu'à nous, commençons nos réjouis-

[1] C'est que Phocas a fait semblant de savoir qu'Héraclius était fils de Maurice, n'en étant pas certain, et voulant tirer cet aveu d'Astolphe. Ainsi, selon Caldéron, *tout est mensonge et vérité.*

sances; que Léonide vienne à ma cour, que tout le monde le reconnaisse; que tous mes vassaux lui baisent la main, et qu'ils disent à haute voix, Vive Léonide!

HÉRACLIUS.

O cieux! favorisez-moi!

ASTOLPHE.

O cieux! ayez pitié de nous!

(La musique chante: *Vive Léonide!*)

LÉONIDE.

Que tout ceci soit une vérité ou un mensonge, que cela soit certain ou faux, que l'enchantement finisse ou qu'il dure, je me vois, en attendant, héritier de l'empire; et quand le destin envieux voudrait reprendre le bien qu'il m'a fait, il ne m'empêchera pas d'avoir goûté une si grande félicité à côté d'un si grand péril.

HÉRACLIUS.

Cieux, favorisez-moi!

ASTOLPHE.

Cieux, ayez pitié de nous!

(La musique recommence, et chante: *Vive Léonide!* On entend de l'artillerie, des tambours et des trompettes.)

PHOCAS, *à Héraclius et à Astolphe.*

Je vous crois exaucés. J'entends de loin des trompettes, des tambours et du canon, qui paraissent vouloir changer nos divertissements en appareil de guerre.

CINTIA, *qui apparemment s'en était allée, et qui revient sur le théâtre.*

Je regardois d'une vue de compassion le combat des vents et des flots, et ce gonflement passager des vagues qui se jouent en bouillonnant sur ces vastes champs verts et salés, lorsque j'ai vu de loin dans le golfe une vaste cité de navires, qui ont fait une salve en venant reconnaître le port.

PHOCAS.

C'est apparemment quelque roi voisin, feudataire de l'empire (comme ils le sont tous) qui vient nous payer les tributs.

LISIPPO.

Seigneur, en observant de plus près ces voiles enflées, je penche à croire plutôt....

PHOCAS.

Quoi?

LISIPPO.

Que c'est la flotte du prince de Calabre, dont l'ambassadeur est venu vous menacer.

PHOCAS.

Que cette idée ne trouble point notre joie et nos divertissements! Cette flotte ne m'inspire aucune épouvante; je vais enrôler du monde; et pendant que ces vaisseaux répéteront leurs salves d'artillerie, qu'on répéte nos chants d'alégresse.

LÉONIDE.

Vous verrez que Léonide remplira les devoirs où sa naissance l'engage.

CINTIA.

Je te suis malgré moi avec mes gens.

(Ils suivent Phocas. Astolphe et Héraclius restent. Tous deux ensemble s'écrient : *O cieux! ayez pitié de nous!* On voit avancer la flotte de Frédéric, et on entend : *A terre! à terre! aux armes! aux armes! guerre! guerre!*)

HÉRACLIUS ET ASTOLPHE.

Secourez-nous, ô pouvoirs divins!

TROUPE DE SOLDATS DE PHOCAS.

Vive Léonide! vive Léonide!

FRÉDÉRIC, *grand duc de Calabre, descendant de son vaisseau.*

Prenons terre, formons nos escadrons; que les enne-

mis surpris soient épouvantés : qu'ils ne sachent mon débarquement que par moi, puisque les eaux et les vents m'ont été si favorables : que le sang et le feu fassent voir un autre élément. Le destin m'a fait prince de Calabre; je suis neveu de Maurice, sa mort me donne droit à la pourpre impériale. Pourquoi payerais-je des tributs, au lieu de venger la perte des tributs qu'on me doit? sur-tout lorsque je sais que le fils posthume de Maurice est perdu, et qu'un vieillard dont on n'a jamais entendu parler depuis qu'il arracha cet enfant à sa mère, l'a élevé dans les rochers de la Sicile : les destinées ne m'appellent-elles pas à l'empire, puisque le tyran est ici mal accompagné? n'est-ce pas à moi de soutenir mes droits par mer et par terre, et de venger à-la-fois Frédéric et Maurice? Enfin, quand je n'aurais d'autre raison d'entreprendre cette guerre glorieuse, que les prédictions sinistres de Lisippo, cette raison me suffirait; et je veux montrer à la terre que ma valeur l'emporte sur ses craintes.

(On voit de loin Astolphe sur le rivage, et Héraclius qui s'élance hors du bateau percé où on l'avait déjà porté. Le bateau s'enfonce dans la mer.)

FRÉDÉRIC.

Quelle voix entends-je sur les eaux? qu'arrive-t-il donc vers ces lieux horribles? quel bruit de destruction! Autant que ma vue peut s'étendre, autant que je peux prêter l'oreille, ceci est monstrueux. J'entends la voix d'un homme; mais il souffle comme un animal : ce n'est point un oiseau, car il ne vole pas : ce n'est point un poisson, car il ne nage pas; il est poussé par les vagues qui se brisent contre ces rochers.

(Astolphe sur le rivage embrasse Héraclius qui sort de la mer.)

HÉRACLIUS.

O cieux! ayez pitié de nous!

ASTOLPHE.

Ô cieux! nous implorons votre secours.

FRÉDÉRIC.

Il paraissait qu'il n'y en avait qu'un au milieu des ondes, et maintenant en voilà deux sur le rivage.

ASTOLPHE, *à Héraclius.*

Je rends grace au ciel qui t'a délivré de la mer.

FRÉDÉRIC.

Par quel prodige ces deux créatures, au milieu des algues marines, des vents, des flots et du limon, au lieu d'être couverts d'écailles, sont-ils couverts de poils? Qui êtes-vous?

ASTOLPHE.

Deux hommes si infortunés, que le destin qui voulait nous donner la mort n'a pu en venir à bout.

HÉRACLIUS.

Nous sommes les enfants des rochers; la mer n'a pu nous souffrir, et nous rend à d'autres rochers. Si vous êtes des soldats de Phocas, usez contre nous du pouvoir que vous donne la fortune: ce serait une cruauté d'avoir pitié de nous; et afin que vous soyez obligés de nous ôter cette malheureuse vie, sachez que je suis le fils de Maurice. Ce vieillard que sa fidélité a banni si long-temps de la cour, m'a sauvé deux fois la vie sur la terre et sur la mer. C'est le généreux Astolphe[1]. Je vous conjure, en me donnant la mort, d'épargner le peu de jours qui lui restent. Je me jette à vos pieds : accordez-moi la mort que j'implore:

[1] Le fond de cette scène paraît intéressant et admirable : on aurait pu en faire un chef-d'œuvre, en y mettant plus de vraisemblance et de convenance. Il me semble qu'une telle scène donnerait l'idée de la vraie tragédie, c'est-à-dire d'une péripétie attendrissante, toute en action, sans aucun embarras, sans le froid recours des lettres écrites long-temps auparavant, sans rien de forcé, sans aucun de ces raisonnements alambiqués qui font languir le tragique.

pourquoi hésitez-vous? pourquoi refusez-vous de finir mes tourments?

FRÉDÉRIC.

Pour te tendre les bras. Ce que tu m'as dit attendrit tellement mon ame, que je sauverais ta vie aux dépens de la mienne. Il est peut-être étrange que je te croie avec tant de facilité; mais je sens une cause supérieure qui m'y force. Le ciel paraît ici manifester sa justice, et la vertu de ce noble vieillard que je respecte et que j'embrasse.

HÉRACLIUS et ASTOLPHE.

Eh! qui es-tu donc? parle.

FRÉDÉRIC.

Je suis le duc de Calabre. Vous me voyez comblé de joie. Le sang qui coule dans mes veines, ô fils de Maurice! est ton sang. Je suis le fils de Cassandre, sœur de Maurice; tes destins sont conformes aux miens, ton étoile est mon étoile.

HÉRACLIUS.

Je reprends mes esprits; et plus je te considère, plus il me semble que je t'ai déja vu.

FRÉDÉRIC.

Cela est impossible; car je n'ai jamais approché des cavernes et des précipices où tu dis qu'on a élevé ta jeunesse.

HÉRACLIUS.

C'est la vérité; mais je t'ai vu sans te voir.

FRÉDÉRIC.

Comment? me voir sans me voir!

HÉRACLIUS.

Oui.

FRÉDÉRIC.

Ceci est une nouveauté égale à la première; mais avant de l'approfondir, va, je te prie, à ma galère capitaine; et après qu'on t'aura donné des habits, et qu'on t'aura paré

comme tu dois l'être, tu m'apprendras ce que je veux savoir, et qui me ravit déja en admiration.

HÉRACLIUS.

Je t'ai déja dit que je suis le fils des montagnes, accoutumé au travail et à la peine; et quoique j'aie beaucoup souffert, écoute-moi; je me reposerai en te parlant.

FRÉDÉRIC.

Puisque c'est pour toi un soulagement, parle.

HÉRACLIUS.

Écoute, tu vois ces rochers, ces montagnes, dont le faîte est défendu par les volcans de l'Etna....

(Ce discours d'Héraclius est interrompu par des cris derrière la scène.)

Aux armes! aux armes! aux combats! aux combats!

PHOCAS.

Tombons sur eux avant que leurs escadrons soient formés.

UN SOLDAT *de Frédéric arrivant sur la scène.*

Déja on voit l'armée que Phocas a levée pour s'opposer à la hardiesse de votre débarquement.

FRÉDÉRIC.

On dit que c'est le premier bataillon; il faut s'empresser d'aller à sa rencontre.

HÉRACLIUS.

Je vous accompagnerai. Vous verrez que l'épée que vous ne m'avez donnée que comme un ornement vous rendra quelque service.

ASTOLPHE.

Quoique ma caducité ne me permette pas de vous servir, je peux mourir du moins, et vous me verrez mourir le premier à vos côtés.

FRÉDÉRIC.

J'espère en vous deux. J'attends de vous mon triomphe: déja mes soldats s'avancent avec audace.

(Les troupes de Phocas paraissent, les trompettes et les clairons sonnent la charge, la bataille se donne : on entend d'un côté, *Vive Phocas*, et de l'autre, *Vive Frédéric!* Puis tous ensemble crient : *Aux armes! aux armes! combattons! combattons!*)

HÉRACLIUS, *l'épée à la main.*

Suivez-moi, je connais tous les sentiers ; si vous marchez de ce côté, vous pourrez tout rompre.

CINTIA, *paraissant armée, à la tête des siens.*

Non, vous ne romprez rien ; c'est à moi de défendre ce poste.

HÉRACLIUS.

Qui pourra soutenir ma fureur ?

CINTIA.

Moi.

HÉRACLIUS.

Quel objet frappe mes yeux !

CINTIA.

Qu'est-ce que je vois !

HÉRACLIUS.

Vous voyez le changement de nos destins : je défendais contre vous un passage quand je vous ai vue pour la première fois, et à présent vous en défendez un contre moi.

CINTIA.

Ajoute que tu me regardais alors avec des yeux d'admiration, et à présent c'est moi qui t'admire.

HÉRACLIUS.

Qu'admirez-vous en moi ? rien que les vicissitudes incompréhensibles de ma vie. Je vous trouve ici ; vous voulez que je fuie ; moi fuir, et fuir de vos yeux ! ce sont deux choses si impossibles, que si elles arrivaient, elles diraient qu'elles ne peuvent pas arriver.

CINTIA.

Sans te dire ici que mon bonheur est de te voir en vie,

ce bonheur ne sera-t-il pas plus grand si tu enfonces ce passage, et si tu restes victorieux?

HÉRACLIUS.

Je ne veux point vaincre à ce prix en combattant contre vous.

CINTIA, *à Libia qui l'accompagne.*

Libia, ne m'abandonne point; j'ai soin de ma réputation et de la tienne.

HÉRACLIUS.

Je ne sais si je dois vous croire.

CINTIA.

Pourquoi non?

HÉRACLIUS.

Parceque si vous me traitez avec tant de bonté à présent, vous direz peut-être, comme vous avez déja fait, que vous ne vous en souvenez plus, et que mon bien et mon mal vous sont indifférents.

(Des voix s'élèvent au fond du théâtre.)

LES SOLDATS DE FRÉDÉRIC.

C'est par là qu'Héraclius a passé.

FRÉDÉRIC.

Passez tous après lui.

HÉRACLIUS, *à Cintia.*

Malheureux que je suis! quand je voudrais fuir [1], je ne pourrais; vos troupes reviennent avec les miennes. Voyez-vous cette troupe qui s'effraie, et qui abandonne le poste que vous gardiez? Fuyez, vous pourrez à peine sauver votre vie.

CINTIA.

Non, tu pourrais fuir; les autres ne fuiront pas.

[1] On ne conçoit rien à ce discours d'Héraclius. Tantôt il parle en héros, tantôt en poltron. Si c'est une ironie avec Cintia, il est difficile de s'en apercevoir.

LÉONIDE, *arrivant.*

Tournez tête, soldats; ils ont forcé le passage que gardait Cintia; défendons sa vie, je serai le premier à mourir.

HÉRACLIUS, *se jetant sur Léonide.*

Oui, tu mourras de ma main, ingrat, inhumain, cruel!

LÉONIDE.

Je ne suis point étonné de te voir en vie. Je suis persuadé que la mer n'a eu pitié de toi que pour préparer mon triomphe.

(Ils combattent tous deux.)

HÉRACLIUS.

Tout-à-l'heure tu vas le voir.

CINTIA.

Je ne peux me déclarer, malgré le desir que j'en ai. Je crains ma ruine si Héraclius est vainqueur, puisque son pouvoir détruira le mien. Si Léonide l'emporte, mes espérances sont perdues; il est contre mes intérêts. Que ferai-je? O ciel, secourez-moi[1]!

(On entend les tambours.)

PHOCAS.

Brute, infidèle à ton maître, qui en brisant ton frein, brise les lois et le devoir, puisque tu oses ainsi prendre le mors aux dents, demeure, et en courant ainsi déchaîné, ne fuis pas.

[1] On ne conçoit rien à ce discours de Cintia. Je l'ai traduit fidèlement.

Pues
No me puedo declarar,
Aunque quisiera, al temer
Si vence Heraclio, mi ruina,
Pues es contra mi poder;
Si Leonido, mi esperanza;
Pues es contra mi interes,
¿Qu'he de hacer? cielos piadosos!

Comment peut-elle craindre Héraclius qui est amoureux d'elle?

FRÉDÉRIC, *à Héraclius.*

Charge-moi ce Phocas.

PHOCAS *tombe en sautant aux ennemis.*

O ciel! ma vie est perdue!

HÉRACLIUS, *courant sur lui.*

C'est mon ennemi, qu'il meure.

LÉONIDE.

Qu'il ne meure pas.

PHOCAS.

Malheureux! qu'ai-je entendu? tout est toujours équivoque entre eux. Toujours ces voix, « qu'il meure, qu'il ne meure pas! » Qui des deux me tue? qui des deux me défend? je suis toujours en doute, je suis confondu.

HÉRACLIUS.

Ne sois plus en doute à présent. Si tu as voulu faire ici l'essai de ta tragédie, la voici terminée. La vérité se montre. Nous avons changé de rôle Léonide et moi.

PHOCAS.

Quel rôle?

HÉRACLIUS.

Celui de Léonide était d'être cruel, le mien d'être humain; il disait la première fois, « qu'il meure, » et moi, « qu'il ne meure pas. » Tout est changé; c'est lui qui te défend, et c'est moi qui te donne la mort.

CINTIA.

Héraclius, je suis à ton côté.

PHOCAS.

Ce n'était donc pas un vain présage quand j'ai cru voir ton glaive ensanglanté?

LÉONIDE.

Je ne me suis donc pas trompé non plus, en devinant que c'était cette femme avant de l'avoir vue.

(Libia, Frédéric et des soldats s'approchent.)

LIBIA.

C'est ici qu'est tombé Phocas.

FRÉDÉRIC.

C'est ici que son cheval l'a jeté par terre.

LÉONIDE.

Je ne suis donc venu ici que pour ma perte!

(Troupe de soldats.)

UN SOLDAT.

Accourez tous.... Mais que vois-je?

HÉRACLIUS.

Vous voyez un tyran à mes pieds; vous voyez, dans les mêmes campagnes où Maurice fut tué, la mort de Maurice vengée par son fils.

PHOCAS, *à terre.*

Non, tu n'es pas son fils.

LE SOLDAT.

Qui est-il donc?

PHOCAS.

Un hydropique de sang, qui, ne pouvant boire celui des autres, apaise sa soif dans le sien propre.

(Phocas meurt en disant ces paroles; mais comment peut-il dire qu'Héraclius a versé son propre sang? il faut donc qu'il se croie son père; mais comment peut-il le croire?)

CINTIA.

Déja tous ses gens sont en fuite, et les miens ayant secoué le joug de la tyrannie, disent et redisent:

Vive Héraclius! qu'Héraclius vive!
Qu'il ceigne son front du sacré laurier!
Il doit régner, il est fils de Maurice.

(Les soldats et le peuple disent ces paroles avec Cintia. Ils font une couronne.)

HÉRACLIUS.

Cette couronne appartient à Frédéric, il l'a méritée; c'est à lui qu'on doit la victoire.

FRÉDÉRIC.

Je n'ai voulu que briser le joug du tyran, et non pas ravir la couronne au légitime possesseur. Vous l'êtes; c'est à vous de régner.

HÉRACLIUS.

Je ne sais si je l'oserai.

FRÉDÉRIC.

Pourquoi non?

HÉRACLIUS.

C'est que j'ignore si tout ce que je vois est mensonge ou vérité.

FRÉDÉRIC.

Comment?

HÉRACLIUS.

C'est que je me suis déja vu traité et vêtu en prince, et qu'ensuite j'ai repris mes anciens habits de peaux.

(Il veut parler du château enchanté et de son habit de gala.)

LISIPPO.

C'est moi qui vous ai trompé par mes enchantements je vous ai menti; j'ai menti aussi à Frédéric, quand je lui prédis en Calabre des infortunes: Dieu lui a donné la victoire, je vous demande pardon à tous deux.

LIBIA.

J'implore à vos pieds sa grace.

HÉRACLIUS.

Qu'il vive, pourvu qu'il n'use plus de sortiléges.

ASTOLPHE.

Et moi, si je peux mériter quelque chose de vous, je demande la grace du fils de Phocas.

HÉRACLIUS.

Léonide fut mon frère, nous fûmes élevés ensemble qu'il soit mon frère encore.

LÉONIDE.

Je serai votre sujet soumis et fidèle.

HÉRACLIUS.

Si par hasard une grandeur si inespérée s'évanouit, je veux goûter un bonheur que je ne perdrai pas. Je donne la main à Cintia.

CINTIA.

Je tombe à vos pieds.

(Les tambours battent, les clairons sonnent, le peuple et les soldats s'écrient :)

Vive Héraclius ! qu'Héraclius vive !

FRÉDÉRIC.

Que ces applaudissements finissent.

HÉRACLIUS.

Espérons qu'un roi sera heureux quand il commencera son règne par être détrompé, quand il connaîtra qu'il n'y a point de félicité humaine qui ne paraisse une vérité, et qui ne puisse être un mensonge.

FIN DE LA COMÉDIE FAMEUSE.

DISSERTATION DE VOLTAIRE

SUR

L'HÉRACLIUS DE CALDÉRON.

Quiconque aura eu la patience de lire cet extravagant ouvrage, y aura vu aisément l'irrégularité de Shakespeare, sa grandeur et sa bassesse, des traits de génie aussi forts, un comique aussi déplacé, une enflure aussi bizarre, le même fracas d'action et de moments intéressants.

La grande différence entre l'*Héraclius* de Caldéron et le *Jules César* de Shakespeare, c'est que l'*Héraclius* espagnol, est un roman moins vraisemblable que tous les contes des *Mille et une Nuits*, fondé sur l'ignorance la plus crasse de l'histoire, et rempli de tout ce que l'imagination effrénée peut concevoir de plus absurde. La pièce de Shakespeare, au contraire, est un tableau vivant de l'histoire romaine, depuis le premier moment de la conspiration de Brutus jusqu'à sa mort. Le langage, à la vérité, est souvent celui des ivrognes du temps de la reine Élisabeth; mais le fond est toujours vrai, et ce vrai est quelquefois sublime.

Il y a aussi des traits sublimes dans Caldéron, mais presque jamais de vérité, ni de vraisemblance, ni de naturel. Nous avons beaucoup de pièces ennuyeuses dans notre langue, ce qui est encore pis; mais nous n'avons rien qui ressemble à cette démence barbare.

Il faudrait avoir les yeux de l'entendement bien bouchés pour ne pas apercevoir dans ce fameux Caldéron la nature abandonnée à elle-même. Une imagination aussi

déréglée ne peut être copiste ; et sûrement il n'a rien pris ni pu prendre de personne.

On m'assure d'ailleurs que Caldéron ne savait pas le français, et qu'il n'avait même aucune connaissance du latin ni de l'histoire. Son ignorance paraît assez quand il suppose une reine de Sicile du temps de Phocas, un duc de Calabre, des fiefs de l'empire, et sur-tout quand il fait tirer du canon.

Un homme qui n'avait lu aucun auteur dans une langue étrangère aurait-il imité l'*Héraclius* de Corneille pour le travestir d'une manière si horrible ? Aucun écrivain espagnol ne traduisit, n'imita jamais un auteur français jusqu'au règne de Philippe V ; et ce n'est même que vers l'année 1725 qu'on a commencé, en Espagne, à traduire quelques uns de nos livres de physique : nous, au contraire, nous prîmes plus de quarante pièces dramatiques des Espagnols du temps de Louis XIII et de Louis XIV. Pierre Corneille commença par traduire tous les beaux endroits du *Cid ;* il traduisit *le Menteur, la Suite du Menteur ;* il imita *Don Sanche d'Aragon*. N'est-il pas bien vraisemblable qu'ayant vu quelques morceaux de la pièce de Caldéron, il les ait insérés dans son *Héraclius*, et qu'il ait embelli le fond du sujet ? Molière ne prit-il pas deux scènes du *Pédant joué* de Cyrano de Bergerac, son compatriote et son contemporain ?

Il est bien naturel que Corneille ait tiré un peu d'or du fumier de Caldéron ; mais il ne l'est pas que Caldéron ait déterré l'or de Corneille pour le changer en fumier.

L'*Héraclius* espagnol était très fameux en Espagne, mais très inconnu à Paris. Les troubles qui furent suivis de la guerre de la fronde commencèrent en 1645. La guerre des auteurs se faisait quand tout retentissait des cris : *Point de Mazarin*. Pouvait-on s'aviser de faire venir une tragédie de Madrid pour faire de la peine à Corneille ? et

quelle mortification lui aurait-on donnée? Il aurait été avéré qu'il avait imité sept ou huit vers d'un ouvrage espagnol. Il l'eût avoué alors comme il avait avoué ses traductions de Guillem de Castro, quand on les lui eut injustement reprochées, et comme il avait avoué la traduction du *Menteur*. C'est rendre service à sa patrie que de faire passer dans sa langue les beautés d'une langue étrangère. S'il ne parle pas de Caldéron dans son examen, c'est que le peu de vers traduits de Caldéron ne valait pas la peine qu'il en parlât.

Il dit dans cet examen que son *Héraclius* est un *original dont il s'est fait depuis de belles copies*. Il entend toutes nos piéces d'intrigues où les héros sont méconnus. S'il avait eu Caldéron en vue, n'aurait-il pas dit que les Espagnols commençaient enfin à imiter les Français, et leur faisaient le même honneur qu'ils en avaient reçu? aurait-il sur-tout appelé l'*Héraclius* de Caldéron une belle copie?

On ne sait pas précisément en quelle année la *Famosa Comedia* fut jouée; mais on est sûr que ce ne peut être plus tôt qu'en 1637, et plus tard qu'en 1640. Elle se trouve citée, dit-on, dans des romances de 1641. Ce qui est certain, c'est que le docteur maître Emmanuel de Guera, juge ecclésiastique, chargé de revoir tous les ouvrages de Caldéron après sa mort, parle ainsi de lui en 1682 : *Lo que mas admiro y admiré en este raro ingenio fue que à ninguno imito*. Maître Emmanuel aurait-il dit que Caldéron n'imita jamais personne, s'il avait pris le sujet d'*Héraclius* dans Corneille? Ce docteur était très instruit de tout ce qui concernait Caldéron; il avait travaillé à quelques unes de ses comédies : tantôt ils faisaient ensemble des piéces galantes, tantôt ils composaient des actes sacramentaux, qu'on joue encore en Espagne. Ces actes sacramentaux ressemblent, pour le fond, aux anciennes piéces italien-

nes et françaises, tirées de l'Écriture; mais ils sont chargés de beaucoup d'épisodes et de fictions. Le peuple de Madrid y courait en foule. Le roi Philippe IV envoyait toutes ces pièces à Louis XIV les premières années de son mariage.

Au reste, il est très inutile au progrès des arts de savoir qui est l'auteur original d'une douzaine de vers. Ce qui est utile, c'est de savoir ce qui est bon ou mauvais, ce qui est bien ou mal conduit, bien ou mal exprimé, et de se faire des idées justes d'un art si long-temps barbare, cultivé aujourd'hui dans toute l'Europe, et presque perfectionné en France.

On fait quelquefois une objection spécieuse en faveur des irrégularités des théâtres espagnol et anglais. Des peuples pleins d'esprit se plaisent, dit-on, à ces ouvrages; comment peuvent-ils avoir tort?

Pour répondre à cette objection tant rebattue, écoutons Lope de Vega lui-même, génie égal pour le moins à Shakespeare. Voici comme il parle à peu près dans son épître en vers, intitulée *Nouvel art de faire des comédies en ce temps:*

Les Vandales, les Goths, dans leurs écrits bizarres,
Dédaignèrent le goût des Grecs et des Romains;
Nos aïeux ont marché dans ces nouveaux chemins;
Nos aïeux étaient des barbares [1].

L'abus règne, l'art tombe, et la raison s'enfuit.
Qui veut écrire avec décence,
Avec art, avec goût, n'en recueille aucun fruit.
Il vit dans le mépris, et meurt dans l'indigence [2].

[1] *Mas como le sirvieron muchos barbaros*
Que ensenaron al vulgo a sus rudezas.

[2] *Muere sin fama y galardon.*

Je me vois obligé de servir l'ignorance;
J'enferme sous quatre verrous [1]
Sophocle, Euripide et Térence.
J'écris en insensé, mais j'écris pour des fous.

Le public est mon maître, il faut bien le servir;
Il faut pour son argent lui donner ce qu'il aime.
J'écris pour lui, non pour moi-même,
Et cherche des succès dont je n'ai qu'à rougir.

Il avoue ensuite qu'en France, en Italie, on regardait comme des barbares les auteurs qui travaillaient dans le goût qu'il se reproche, et il ajoute qu'au moment qu'il écrit cette épître, il en est à sa quatre cent quatre-vingt-troisième pièce de théâtre : il alla depuis jusqu'à plus de mille. Il est sûr qu'un homme qui a fait mille comédies n'en a pas fait une bonne.

Le grand malheur de Lope et de Shakespeare était d'être comédiens : mais Molière était comédien aussi; et au lieu de s'asservir au détestable goût de son siècle, il le força à prendre le sien.

Il y a certainement un bon et un mauvais goût; si cela n'était pas, il n'y aurait aucune différence entre les chansons du Pont-Neuf et le second livre de Virgile. Les chantres du Pont-Neuf seraient bien reçus à nous dire : Nous avons notre goût; Auguste, Mécène, Pollion, Varius, avaient le leur; et la Samaritaine vaut bien l'Apollon palatin.

Mais quels seront nos juges? diront les partisans de ces pièces irrégulières et bizarres. Qui? toutes les nations, excepté vous. Quand tous les hommes éclairés de tous pays, *quibus est equus et pater et res*, se réuniront à estimer le second, le troisième, le quatrième et le sixième

[1] *Encierro los preceptos con seis llaves*, etc.

livre de Virgile, et le sauront par cœur, soyez sûr que ce sont là des beautés de tous les temps et de tous les lieux. Quand vous verrez les beaux morceaux de *Cinna* et d'*Athalie* applaudis sur les théâtres de l'Europe, depuis Pétersbourg jusqu'à Parme, concluez que ces tragédies sont admirables avec leurs défauts; mais si on ne joue jamais les vôtres que chez vous seuls, que pouvez-vous en conclure?

HÉRACLIUS,

EMPEREUR D'ORIENT,

TRAGÉDIE.

1647.

REMARQUE DE VOLTAIRE

SUR UN PASSAGE

CONCERNANT HÉRACLIUS.

Louis Racine, fils de l'admirable Jean Racine, a fait un traité de la poésie dramatique, avec des remarques sur les tragédies de son illustre père. Voici comme il s'explique sur l'*Héraclius* de Corneille.

« On croiroit devoir trouver quelque ressem-
« blance entre *Héraclius* et *Athalie*, parcequ'il
« s'agit dans ces pièces de remettre sur un trône
« usurpé un prince à qui ce trône appartient, et
« ce prince a été sauvé du carnage dans son en-
« fance. Ces deux pièces n'ont cependant au-
« cune ressemblance entre elles, non seulement
« parcequ'il est bien différent de vouloir remettre
« sur le trône un prince en âge d'agir par lui-
« même, ou un enfant de huit ans; mais par-
« ceque Corneille a conduit son action d'une
« manière si singulière et si compliquée, que
« ceux qui l'ont lue plusieurs fois, et même l'ont

« vu représenter, ont encore de la peine à l'en-
« tendre, et qu'on se lasse à la fin

« D'un divertissement qui fait une fatigue.

« Dans *Héraclius*, sujet et incidents, tout est de « l'invention du génie fécond de Corneille, qui, « pour jeter de grands intérêts, a multiplié des « incidents peu vraisemblables. Croira-t-on une « mère capable de livrer son propre fils à la « mort, pour élever sous ce nom le fils de l'em- « pereur mort? Est-il vraisemblable que deux « princes, se croyant toujours tous deux ce qu'ils « ne sont pas, parcequ'ils ont été changés en « nourrice, s'aiment tendrement, lorsque leur « naissance les oblige à se détester, et même à se « perdre? Ces choses ne sont pas impossibles; « mais on aime mieux le merveilleux qui naît « de la simplicité d'une action, que celui que « peut produire cet amas confus d'incidents ex- « traordinaires. Peu de personnes connoissent « *Héraclius*; et qui ne connoît pas *Athalie*?

« Il y a d'ailleurs de grands défauts dans *Héra- « clius*. Toute l'action est conduite par un per- « sonnage subalterne qui n'intéresse point : c'est « la reconnoissance qui fait le sujet, au lieu que « la reconnoissance doit naître du sujet, et cau-

« ser la péripétie. Dans *Héraclius*, la péripétie « précède la reconnoissance. La péripétie est la « mort de Phocas : les deux princes ne sont re- « connus qu'après cette mort ; et comme alors « ils n'ont plus à le craindre, qu'importe au spec- « tateur qui des deux soit Héraclius ? Il me pa- « roît donc que le poëte qui s'est conformé aux « principes d'Aristote, et qui a conduit sa pièce « dans la simplicité des tragédies grecques, est « celui qui a le mieux réussi. »

J'avoue que je ne suis pas de l'avis de M. Louis Racine en plusieurs points. Je crois qu'une mère peut livrer son fils à la mort pour sauver le fils de son empereur ; mais, pour rendre vraisemblable une action si peu naturelle, il faudrait que la mère eût été obligée d'en faire serment, qu'elle eût été forcée par la religion, par quelque motif supérieur à la nature : or, c'est ce qu'on ne trouve pas dans l'*Héraclius* de Pierre Corneille ; Léontine même est d'un caractère absolument incapable d'une piété si étrange ; c'est une intrigante, et même une très méchante femme, qui réserve Héraclius à un inceste* : de

* A qui faut-il en croire sur les intentions de Corneille ? n'est-ce pas plutôt à Corneille lui-même qu'à son commentateur ? Or, loin d'attribuer à Léontine le détestable pro-

tels caractères ne sont pas capables d'une vertu surnaturelle.

Je ne crois pas impossible qu'Héraclius et Martian aient de l'amitié l'un pour l'autre; je remarque seulement que cette amitié n'est guère théâtrale, et qu'elle ne produit aucun de ces grands mouvements nécessaires au théâtre.

A l'égard du dénouement, je crois que le critique a entièrement raison; mais je ne conçois pas comment il a voulu faire une comparaison d'*Athalie* et d'*Héraclius,* si ce n'est pour avoir une occasion de dire qu'*Héraclius* lui paraît un mauvais ouvrage.

Il faut bien pourtant qu'il y ait de grandes beautés dans *Héraclius*, puisqu'on le joue toujours avec applaudissement, quand il se trouve des acteurs convenables aux rôles.

Les lecteurs éclairés se sont aperçus sans doute

jet de *réserver Héraclius à un inceste*, Corneille dit expressément, dans la préface de sa pièce : « Comme Phocas « presse Héraclius d'épouser Pulchérie, Léontine, *pour « empêcher cette alliance incestueuse du frère et de la sœur,* « avertit Héraclius de sa naissance. » Peut-on mieux justifier Léontine, et n'est-il pas un peu étrange que Voltaire, en commentant Corneille, lui prête des intentions désavouées d'une manière si positive par Corneille lui-même? P.

qu'une tragédie écrite d'un style dur, inégal, rempli de solécismes, peut réussir au théâtre par les situations, et qu'au contraire une pièce parfaitement écrite peut n'être pas tolérée à la représentation. *Esther,* par exemple, est une preuve de cette vérité : rien n'est plus élégant, plus correct, que le style d'*Esther;* il est même quelquefois touchant et sublime : mais quand cette pièce fut jouée à Paris, elle ne fit aucun effet; le théâtre fut bientôt désert : c'est sans doute que le sujet est bien moins naturel, moins vraisemblable, moins intéressant que celui d'*Héraclius*. Quel roi qu'Assuérus, qui ne s'est pas fait informer les six premiers mois de son mariage de quel pays est sa femme; qui fait égorger toute une nation, parcequ'un homme de cette nation n'a pas fait la révérence à son visir; qui ordonne ensuite à ce visir de mener par la bride le cheval de ce même homme, etc.!

Le fond d'*Héraclius* est noble, théâtral, attachant; et le fond d'*Esther* n'était fait que pour des petites filles de couvent, et pour flatter madame de Maintenon.

A MONSEIGNEUR

SÉGUIER,

CHANCELIER DE FRANCE.

MONSEIGNEUR,

Je sais que cette tragédie n'est pas d'un genre assez relevé pour espérer légitimement que vous y daigniez jeter les yeux, et que, pour offrir quelque chose à votre grandeur qui n'en fût pas entièrement indigne, j'aurois eu besoin d'une parfaite peinture de toute la vertu d'un Caton ou d'un Sénèque; mais comme je tâchois d'amasser des forces pour ce grand dessein, les nouvelles faveurs que j'ai reçues de vous m'o

donné une juste impatience de les publier; et les applaudissements qui ont suivi les représentations de ce poëme m'ont fait présumer que sa bonne fortune pourroit suppléer à son peu de mérite. La curiosité que son récit a laissée dans les esprits pour sa lecture m'a flatté aisément, jusqu'à me persuader que je ne pouvois prendre une plus heureuse occasion de leur faire savoir combien je vous suis redevable; et j'ai précipité ma reconnoissance, quand j'ai considéré qu'autant que je la différerois pour m'en acquitter plus dignement, autant je demeurerois dans les apparences d'une ingratitude inexcusable envers vous. Mais quand même les dernières obligations que je vous ai ne m'auroient pas fait cette glorieuse violence, il faut que je vous avoue ingénument que les intérêts de ma propre réputation m'en imposoient une très pressante nécessité. Le bonheur de mes ouvrages ne la porte en aucun lieu où elle ne demeure fort douteuse, et où l'on ne se défie, avec raison, de ce qu'en dit la voix publique, parcequ'aucun d'eux n'y fait connoître l'honneur que j'ai d'être connu de vous. Cependant on sait par toute l'Europe l'accueil favorable que Votre Grandeur fait aux gens de lettres; que l'accès auprès de vous est

ouvert et libre à tous ceux que les sciences ou les talents de l'esprit élèvent au-dessus du commun; que les caresses dont vous les honorez sont les marques les plus indubitables et les plus solides de ce qu'ils valent; et qu'enfin nos plus belles muses, que feu monseigneur le cardinal de Richelieu avoit choisies de sa main pour en composer un corps tout d'esprits, seroient encore inconsolables de sa perte, si elles n'avoient trouvé chez Votre Grandeur la même protection qu'elles rencontroient chez Son Éminence. Quelle apparence donc qu'en quelque climat où notre langue puisse avoir entrée, on puisse croire qu'un homme mérite quelque véritable estime, si ses travaux n'y portent les assurances de l'état que vous en faites dans les hommages qu'il vous en doit? Trouvez bon, MONSEIGNEUR, que celui-ci, plus heureux que le reste des miens, affranchisse mon nom de la honte de ne vous en avoir point encore rendu, et que, pour affermir ce peu de réputation qu'ils m'ont acquis, il tire mes lecteurs d'un doute si légitime, en leur apprenant non seulement que je ne suis pas tout-à-fait inconnu, mais aussi même que votre bonté ne dédaigne pas de répandre sur moi votre bienveillance et vos graces: de sorte que, quand votre

vertu ne me donneroit pas toutes les passions imaginables pour votre service, je serois le plus ingrat de tous les hommes, si je n'étois toute ma vie très véritablement,

MONSEIGNEUR,

Votre très humble, très obéissant,
et très fidèle serviteur,
P. CORNEILLE.

PRÉFACE DE CORNEILLE.

Voici une hardie entreprise sur l'histoire, dont vous ne connoîtrez aucune chose dans cette tragédie que l'ordre de la succession des empereurs Tibère, Maurice, Phocas, et Héraclius. J'ai falsifié la naissance de ce dernier; mais ce n'a été qu'en sa faveur, et pour lui en donner une plus illustre, le faisant fils de l'empereur Maurice, bien qu'il ne le fût que d'un préteur d'Afrique de même nom que lui. J'ai prolongé la durée de l'empire de son prédécesseur de douze années, et lui ai donné un fils, quoique l'histoire n'en parle point, mais seulement d'une fille nommée Domitia, qu'il maria à un Priscus, ou Crispus. J'ai prolongé de même la vie de l'impératrice Constantine : comme j'ai fait régner ce tyran vingt ans au lieu de huit, je n'ai fait mourir cette princesse que dans la quinzième année de sa tyrannie, quoiqu'il l'eût sacrifiée à sa sûreté avec ses filles dès la cinquième. Je ne me mettrai pas en peine de justifier cette licei que j'ai prise; l'événement l'a assez justifiée,

les exemples des anciens que j'ai rapportés sur *Rodogune* semblent l'autoriser suffisamment : mais, à parler sans fard, je ne voudrois pas conseiller à personne de la tirer en exemple. C'est beaucoup hasarder, et l'on n'est pas toujours heureux; et, dans un dessein de cette nature, ce qu'un bon succès fait passer pour une ingénieuse hardiesse, un mauvais le fait prendre pour une témérité ridicule.

Baronius, parlant de la mort de l'empereur Maurice, et de celle de ses fils, que Phocas faisoit immoler à sa vue, rapporte une circonstance très rare, dont j'ai pris l'occasion de former le nœud de cette tragédie, à qui elle sert de fondement. Cette nourrice eut tant de zèle pour ce malheureux prince, qu'elle exposa son propre fils au supplice, au lieu d'un des siens qu'on lui avoit donné à nourrir. Maurice reconnut l'échange, et l'empêcha par une considération pieuse que cette extermination de toute sa famille étoit un juste jugement de Dieu, auquel il n'eût pas cru satisfaire, s'il eût souffert que le sang d'un autre eût payé pour celui d'un de ses fils. Mais quant à ce qui étoit de la mère, elle avoit surmonté l'affection maternelle en faveur de son prince, et l'on peut dire que son

enfant étoit mort pour son regard. Comme j'ai cru que cette action étoit assez généreuse pour mériter une personne plus illustre à la produire, j'ai fait de cette nourrice une gouvernante. J'ai supposé que l'échange avoit eu son effet; et de cet enfant sauvé par la supposition d'un autre, j'en ai fait Héraclius, le successeur de Phocas. Bien plus, j'ai feint que cette Léontine ne pouvoit cacher long-temps cet enfant que Maurice avoit commis à sa fidélité, vu la recherche exacte que Phocas en faisoit faire; et se voyant même déja soupçonnée, et prête à être découverte, se voulut mettre dans les bonnes graces de ce tyran, en lui allant offrir ce petit prince dont il étoit en peine, au lieu duquel elle lui livra son propre fils Léonce. J'ai ajouté que par cette action Phocas fut tellement gagné, qu'il crut ne pouvoir remettre son fils Martian aux mains d'une personne qui lui fût plus acquise, d'autant que ce qu'elle venoit de faire l'avoit jetée, à ce qu'il croyoit, dans une haine irréconciliable avec les amis de Maurice, qu'il avoit seuls à craindre. Cette faveur où je la mets auprès de lui donne lieu à un second échange d'Héraclius, qu'elle nourrissoit comme son fils sous le nom de Léonce, avec Martian, que Phocas lui avoit

confié. Je lui fais prendre l'occasion de l'éloignement de ce tyran, que j'arrête trois ans, sans revenir, à la guerre contre les Perses; et à son retour, je fais qu'elle lui donne Héraclius pour son fils, qui est dorénavant élevé auprès de lui sous le nom de Martian, pendant qu'elle retient le vrai Martian auprès d'elle, et le nourrit sous le nom de son Léonce, qu'elle avoit exposé pour l'autre. Comme ces deux princes sont grands, et que Phocas, abusé par ce dernier échange, presse Héraclius d'épouser Pulchérie, fille de Maurice, qu'il avoit réservée exprès seule de toute sa famille, afin qu'elle portât par ce mariage le droit et les titres de l'empire dans sa maison, Léontine, pour empêcher cette alliance incestueuse du frère et de la sœur, avertit Héraclius de sa naissance. Je serois trop long si je voulois ici toucher le reste des incidents d'un poëme si embarrassé, et me contenterai de vous avoir donné ces lumières, afin que vous en puissiez commencer la lecture avec moins d'obscurité. Vous vous souviendrez seulement qu'Héraclius passe pour Martian, fils de Phocas, et Martian pour Léonce, fils de Léontine, et qu'Héraclius sait qui il est, et qui est ce faux Léonce; mais que le vrai Martian, Phocas, ni Pulchérie, n'en savent rien,

non plus que le reste des acteurs, hormis Léontine et sa fille Eudoxe.

On m'a fait quelque scrupule de ce qu'il n'est pas vraisemblable qu'une mère expose son fils à la mort pour en préserver un autre : à quoi j'ai deux réponses à faire; la première, que notre unique docteur Aristote nous permet de mettre quelquefois des choses qui même soient contre la raison et l'apparence, pourvu que ce soit hors de l'action, ou, pour me servir des termes latins de ses interprètes, *extrà fabulam*, comme est ici cette supposition d'enfant, et nous donne pour exemple OEdipe, qui, ayant tué un roi de Thèbes, l'ignore encore vingt ans après; l'autre, que l'action étant vraie du côté de la mère, comme je l'ai remarqué tantôt, il ne faut plus s'informer si elle est vraisemblable, étant certain que toutes les vérités sont recevables dans la poésie, quoiqu'elle ne soit pas obligée à les suivre. La liberté qu'elle a de s'en écarter n'est pas une nécessité, et la vraisemblance n'est qu'une condition nécessaire à la disposition, et non pas au choix du sujet, ni des incidents qui sont appuyés de l'histoire. Tout ce qui entre dans le poëme doit être croyable; et il l'est, selon Aristote, par l'un de ces trois moyens, la vérité, la

vraisemblance, ou l'opinion commune. J'irai plus outre; et, quoique peut-être on voudra prendre cette proposition pour un paradoxe, je ne craindrai point d'avancer que le sujet d'une belle tragédie doit n'être pas vraisemblable. La preuve en est aisée par le même Aristote, qui ne veut pas qu'on en compose une d'un ennemi qui tue son ennemi, parceque, bien que cela soit fort vraisemblable, il n'existe dans l'ame des spectateurs ni pitié ni crainte, qui sont les deux passions de la tragédie; mais il nous renvoie la choisir dans les évènements extraordinaires qui se passent entre personnes proches, comme d'un père qui tue son fils, une femme son mari, un frère sa sœur; ce qui, n'étant jamais vraisemblable, doit avoir l'autorité de l'histoire ou de l'opinion commune pour être cru: si bien qu'il n'est pas permis d'inventer un sujet de cette nature. C'est la raison qu'il donne de ce que les anciens traitoient presque les mêmes sujets, d'autant qu'ils rencontroient peu de familles où fussent arrivés de pareils désordres, qui font les belles et puissantes oppositions du devoir et de la passion.

Ce n'est pas le lieu de m'étendre ici plus au long sur cette matière: j'en ai dit ces deux mots

en passant, par une nécessité de me défendre d'une objection qui détruiroit tout mon ouvrage, puisqu'elle va à en saper le fondement, et non par ambition d'étaler mes maximes, qui peut-être ne sont pas généralement avouées des savants. Aussi ne donné-je ici mes opinions qu'à la mode de M. de Montaigne, non pour bonnes, mais pour miennes. Je m'en suis bien trouvé jusqu'à présent; mais je ne tiens pas impossible qu'on réussisse mieux en suivant les contraires.

PERSONNAGES.

PHOCAS, empereur d'Orient.

HÉRACLIUS, fils de l'empereur Maurice, cru Martian, fils de Phocas, amant d'Eudoxe.

MARTIAN, fils de Phocas, cru Léonce, fils de Léontine, amant de Pulchérie.

PULCHÉRIE, fille de l'empereur Maurice, maîtresse de Martian.

LÉONTINE, dame de Constantinople, autrefois gouvernante d'Héraclius et de Martian.

EUDOXE, fille de Léontine, et maîtresse d'Héraclius.

CRISPE, gendre de Phocas.

EXUPÈRE, patricien de Constantinople.

AMINTAS, ami d'Exupère.

UN PAGE de Léontine.

La scène est à Constantinople.

HÉRACLIUS.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

PHOCAS, CRISPE.

PHOCAS.

Crispe, il n'est que trop vrai, la plus belle couronne
N'a que de faux brillants dont l'éclat l'environne[1];
Et celui dont le ciel pour un sceptre fait choix,

[1] On trouve souvent dans Corneille de ces maximes vagues et de ces lieux communs, où le poëte se met à la place du personnage. S'il y a dans Racine quelque passage qui ressemble au début de Phocas, c'est celui d'Agamemnon dans *Iphigénie* :

> Heureux qui, satisfait de son humble fortune,
> Libre du joug superbe où je suis attaché,
> Vit dans l'état obscur où les dieux l'ont caché !

Mais que cette réflexion est pleine de sentiment! qu'elle est belle! qu'elle est éloignée de la déclamation!

Au contraire, les premiers vers de Phocas paraissent une amplification; les vers en sont négligés. Ce sont *les faux brillants qui environnent une couronne;* c'est *celui dont le ciel a fait choix pour*

Jusqu'à ce qu'il le porte, en ignore le poids[1].
Mille et mille douceurs y semblent attachées,
Qui ne sont qu'un amas d'amertumes cachées:
Qui croit les posséder les sent s'évanouir[2];
Et la peur de les perdre empêche d'en jouir:
Sur-tout qui, comme moi, d'une obscure naissance
Monte par la révolte à la toute-puissance,
Qui de simple soldat à l'empire élevé
Ne l'a que par le crime acquis et conservé;
Autant que sa fureur s'est immolé de têtes,
Autant dessus la sienne il croit voir de tempêtes[3];
Et comme il n'a semé qu'épouvante et qu'horreur,

un sceptre, *et qui en ignore le poids;* ce sont *mille et mille douceurs* qui sont *un amas d'amertumes cachées.*

J'ajouterai encore que cette déclamation conviendrait peut-être mieux à un bon roi qu'à un tyran et à un meurtrier qui règne depuis long-temps, et qui doit être très accoutumé aux dangers d'une grandeur acquise par les crimes, et à ces amertumes cachées sous mille douceurs.

[1] *Jusqu'à ce qu'il le porte:* on doit, autant qu'on le peut, éviter ces cacophonies; elles sont si désagréables à l'oreille, qu'on doit même y avoir une grande attention dans la prose. Que sera-ce donc dans la poésie? tout y doit être coulant et harmonieux.

[2] Si ces douceurs sont des amertumes, comment se plaint-on de les sentir s'évanouir? Quand on veut examiner les vers français avec des yeux attentifs et sévères, on est étonné des fautes qu'on y trouve.

[3] Cette phrase n'est pas correcte, *qui comme moi s'est élevé au trône*, *il croit voir des tempêtes;* cet *il* est une faute*, surtout quand ce *qui comme* est si éloigné. Cela est en même temps négligé et forcé; négligé, parceque ce mot vague de *tempêtes* n'est là que

* Faites la construction de la phrase, sans en rien supprimer, et vous verrez que cet *il* est nécessaire. P.

Il n'en recueille enfin que trouble et que terreur[1].
J'en ai semé beaucoup; et depuis quatre lustres
Mon trône n'est fondé que sur des morts illustres;
Et j'ai mis au tombeau, pour régner sans effroi,
Tout ce que j'en ai vu de plus digne que moi[2].
Mais le sang répandu de l'empereur Maurice,
Ses cinq fils à ses yeux envoyés au supplice,
En vain en ont été les premiers fondements,
Si pour m'ôter ce trône ils servent d'instruments.
On en fait revivre un au bout de vingt années.
Bysance ouvre, dis-tu, l'oreille à ces menées[3];
Et le peuple, amoureux de tout ce qui me nuit,
D'une croyance avide embrasse ce faux bruit,
Impatient déja de se laisser séduire[4]

pour la rime; forcé, parcequ'il est difficile de voir autant de tempêtes qu'on a fait de crimes.

[1] C'est le fond de la même pensée exprimé par une autre figure. On doit éviter toutes ces amplifications. Ce tour de phrase, *comme il n'a semé*, *comme il voit en nous*, etc., est très souvent employé par Corneille : il ne faut pas le prodiguer, parcequ'il est prosaïque.

[2] Ce vers est beau : je ne sais cependant si un empereur, qui a eu assez de mérite et de courage pour parvenir à l'empire, du rang de simple soldat, avoue si aisément qu'il a immolé tant de personnes plus dignes que lui de la couronne; il doit les avoir crues dangereuses, mais non plus dignes que lui de la pourpre. En général, il n'est pas dans la nature qu'un souverain s'avilisse ainsi soi-même : c'est à quoi tous les jeunes gens qui travaillent pour le théâtre doivent prendre garde; les mœurs doivent toujours être vraies.

[3] On ouvre l'oreille à un bruit, et non à des menées; on les découvre.

[4] *Se laisser séduire à quelqu'un* n'est plus d'usage, et au fond

Au premier imposteur armé pour me détruire,
Qui s'osant revêtir de ce fantôme aimé [1],
Voudra servir d'idole à son zele charmé [2].
Mais sais-tu sous quel nom ce fâcheux bruit s'excite [3]?

CRISPE.

Il nomme Héraclius celui qu'il ressuscite.

c'est une faute : *je me suis laissé aimer, persuader, avertir par vous*, et non pas *aimer, persuader, avertir à vous.*

[1] Peut-on se vêtir d'un fantôme? l'image est-elle assez juste? comment pourrait-on se mettre un fantôme sur le corps? Toute métaphore doit être une image qu'on puisse peindre*.

[2] Quelles expressions forcées! Pour sentir à quel point tout cela est mal écrit, mettez en prose ces vers :

Le peuple est impatient de se laisser séduire au premier imposteur armé pour me détrôner, qui, s'osant revêtir d'un fantôme aimé, voudra servir d'idole à son zèle charmé.

Entendra-t-on un tel langage? ne sera-t-on pas révolté de cette foule d'impropriétés et de barbarismes? Le sévère Boileau a dit :

Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

Mais souvenons-nous aussi que lorsque Corneille faisait les beaux morceaux du *Cid*, des *Horaces*, de *Cinna*, de *Pompée*, il était un admirable écrivain.

[3] Un bruit ne s'excite point sous un nom. Qu'il est difficile de parler en vers avec justesse! mais que cela est nécessaire!

* Après avoir tourné long-temps autour de cette idée, en parlant de la justesse des métaphores, voilà ce que Voltaire établit enfin comme une régle de goût. A une page ou deux de distance, on verra les nouveaux développements qu'il donne à cet étrange paradoxe. Nous nous contentons d'observer ici que la métaphore qu'il reprend nous semble en effet vicieuse, non parcequ'il serait difficile ou même impossible de la peindre, mais parcequ'elle est beaucoup trop recherchée : on ne se fait pas un vêtement d'un fantôme, comme Tartufe se fait un manteau de la religion. La métaphore de Molière est naturelle ; celle de Corneille ne l'est pas. P.

PHOCAS.

Quiconque en est l'auteur devoit mieux l'inventer.
Le nom d'Héraclius doit peu m'épouvanter;
Sa mort est trop certaine, et fut trop remarquable
Pour craindre un grand effet d'une si vaine fable.
Il n'avoit que six mois; et, lui perçant le flanc,
On en fit dégoutter plus de lait que de sang[1];
Et ce prodige affreux, dont je tremblai dans l'ame[2],
Fut aussitôt suivi de la mort de ma femme.
Il me souvient encor qu'il fut deux jours caché,
Et que sans Léontine on l'eût long-temps cherché:
Il fut livré par elle, à qui, pour récompense,
Je donnai de mon fils à gouverner l'enfance[3],
Du jeune Martian, qui d'âge presque égal,
Étoit resté sans mère en ce moment fatal.

[1] Sa mort est trop certaine, et fut trop remarquable....
Il n'avait que six mois; et, lui perçant le flanc,
On en fit dégoutter plus de lait que de sang.

Expressions trop familières, trop prosaïques : *et lui perçant le flanc* est un solécisme; il faut *en lui perçant*.

[2] Ce prodige n'est point affreux, c'est seulement une croyance puérile, assez commune autrefois, que les enfants au berceau avaient du lait dans les veines. Phocas même l'insinue assez en disant: *Il n'avait que six mois, et on en fit dégoutter plus de lait que de sang*. Cette conjonction *et* signifie évidemment que ce lait était une suite, une preuve de son enfance, et par là même exclut le prodige: mais, si c'en était un, que signifierait-il? à quoi servirait-il?

[3] *Je donnai à Léontine son enfance à gouverner. — Juge par là combien ce conte est ridicule.* — Tout est jusqu'ici de la prose un peu commune et négligée. Le milieu entre l'ampoulé et le familier est difficile à tenir.

Juge par là combien ce conte est ridicule.

CRISPE.

Tout ridicule il plaît; et le peuple est crédule:
Mais avant qu'à ce conte il se laisse emporter,
Il vous est trop aisé de le faire avorter[1].
Quand vous fîtes périr Maurice et sa famille,
Il vous en plut, seigneur, réserver une fille[2],
Et résoudre dès-lors qu'elle auroit pour époux
Ce prince destiné pour régner après vous.
Le peuple en sa personne aime encore et révère[3]
Et son père Maurice et son aïeul Tibère,
Et vous verra sans trouble en occuper le rang
S'il voit tomber leur sceptre au reste de leur sang.
Non, il ne courra plus après l'ombre du frère,
S'il voit monter la sœur sur le trône du père.
Mais pressez cet hymen: le prince aux champs de Mar[s]
Chaque jour, chaque instant, s'offre à mille hasards;
Et n'eût été Léonce, en la dernière guerre[4],
Ce dessein avec lui seroit tombé par terre[5],
Puisque, sans la valeur de ce jeune guerrier,

[1] On ne se laisse point *emporter à un conte;* on fait avorter des desseins, et non pas des contes.

[2] Cela est du style d'affaires; *Il plut à votre majesté donner tel ordre:* il n'y a pas là de faute contre la langue, mais il y en a contre le tragique.

[3] Cette *personne* se rapporte à *ce prince;* et c'est de cette fille que Phocas a réservée, c'est de Pulchérie que Crispe veut parler.

[4] Ces expressions sont bannies aujourd'hui, même du style familier.

[5] On a déja repris ailleurs ces façons de parler vicieuses. Toute métaphore qui ne forme point une image vraie et sen-

Martian demeuroit ou mort ou prisonnier[1].
Avant que d'y périr, s'il faut qu'il y périsse,
Qu'il vous laisse un neveu qui le soit de Maurice,
Et qui, réunissant l'une et l'autre maison,

sible est mauvaise; c'est une règle qui ne souffre point d'exception : or, quel peintre pourrait représenter une idée qui tombe par terre[*]?

[1] On ne peut dire qu'un homme serait *demeuré mort* si on ne l'avait secouru. Ces mots, *demeurer mort*, signifient qu'il était mort en effet. On peut bien dire qu'on demeurerait estropié, parcequ'un estropié peut guérir, qu'on demeurerait prisonnier, parcequ'un prisonnier peut être délivré : mais non pas qu'on demeurerait mort, parcequ'un mort ne ressuscite pas.

[*] C'est ici où Voltaire s'explique sans détour : il veut, sans aucune exception, que l'on puisse peindre chaque métaphore. On ne revient pas d'étonnement qu'une idée aussi bizarre, aussi destructive de toute poésie, ait pu se former dans la tête d'un homme qui non seulement avait cultivé toute sa vie l'art des vers, mais qui en avait fait d'excellents. Rien ne prouve mieux combien le meilleur juge est sujet à s'égarer lorsqu'il discute à froid ce qui ne doit être senti qu'avec enthousiasme. En mesurant, si nous l'osons dire, avec le compas des grammairiens, la valeur de chaque expression de Corneille, il semblerait que Voltaire eût oublié que lui-même avait été poëte. Mais quelques exemples feront mieux sentir ce que son système a d'étrange, et combien il pourrait induire en erreur les jeunes gens qui, sur la foi de son nom, croiraient ne pouvoir pas choisir de meilleur guide. Quel est le peintre qui oserait essayer, d'après le principe de Voltaire, de faire voir dans un tableau des mains *avides de sang qui volent à des parricides*; un nom *qui chatouille l'orgueilleuse foiblesse d'un cœur*; un pouvoir qui *s'achemine à grands pas vers sa chute*; des pleurs *mis dans une balance avec les lois d'un état*; des yeux qu'*on voit venir de toutes parts*; une victoire qu'*on irrite dans les bras du vainqueur*, ou qui *se laisse attendrir aux pleurs d'une femme*; des murs qui vont *prendre la parole*; des portes qui *n'obéissent* qu'à un seul homme; des mains qui *promettent*; un glaive qui *marche*; des coursiers qui ne *connoissent plus le frein*, ou Dieu lui-même *mettant un frein à la fureur des flots*, etc., etc.?

Il faudrait transcrire tout Racine et tout Boileau, si l'on voulait épuiser toutes les métaphores hardies dont leur poésie est animée, et que pourtant

Tire chez vous l'amour qu'on garde pour son nom[1].

PHOCAS.

Hélas! de quoi me sert ce dessein salutaire,
Si pour en voir l'effet tout me devient contraire[2]?
Pulchérie et mon fils ne se montrent d'accord
Qu'à fuir cet hyménée à l'égal de la mort;
Et les aversions entre eux deux mutuelles

[1] On a déja repris ailleurs cette expression, *tirer l'amour;* on ne tire l'amour chez personne.

[2] *Tout me devient contraire pour en voir l'effet* n'est pas français; c'est un solécisme.

aucun peintre n'entreprendrait de peindre. Molière, La Fontaine lui-même, en sont pleins; et Voltaire, quoiqu'il n'ait que médiocrement enrichi la langue poétique, en offrirait en foule : comment donc a-t-il pu se permettre ce paradoxe insoutenable? Il est, nous le répétons, des métaphores vicieuses, et l'on pourrait en citer quelques unes dans nos meilleurs poëtes. Telle est celle-ci, par exemple, empruntée d'une des plus belles tragédies de Voltaire :

Nous préserve le ciel de ce funeste abus,
Berceau de la mollesse, et tombeau des vertus!

Un abus qui se trouve berceau et tombeau, dans le même vers, est évidemment une figure que le bon goût réprouve. Il en serait de même de ce compliment si déplacé de Polyphonte à Mérope :

Je sais que vos appas, encor dans leur printemps,
Pourraient s'effaroucher de l'hiver de mes ans.

Certainement aucun peintre ne pourrait représenter ces jeunes appas qui s'effarouchent d'un hiver : mais ce n'est point là le vice de cette métaphore, c'est qu'elle est pleine de recherche et d'affectation. Nous ne nous arrêterons donc plus ni à cette singulière imagination, que Voltaire renouvelle de temps en temps, ni à son idée, non moins étrange, d'essayer les vers en les mettant au creuset de la prose. Ces deux paradoxes auraient pu déshonorer son commentaire, s'il n'était rempli d'ailleurs de remarques très précieuses, et sur le caractère particulier du génie de Corneille, et sur l'art de la tragédie. P.

Les font d'intelligence à se montrer rebelles[1].
La princesse sur-tout frémit à mon aspect;
Et, quoiqu'elle étudie un peu de faux respect,
Le souvenir des siens, l'orgueil de sa naissance,
L'emporte à tous moments à braver ma puissance[2].
Sa mère, que long-temps je voulus épargner,
Et qu'en vain par douceur j'espérai de gagner,
L'a de la sorte instruite; et ce que je vois suivre
Me punit bien du trop que je la laissai vivre[3].

CRISPE.

Il faut agir de force avec de tels esprits[4],
Seigneur, et qui les flatte endurcit leurs mépris.
La violence est juste où la douceur est vaine.

PHOCAS.

C'est par là qu'aujourd'hui je veux dompter sa haine.
Je l'ai mandée exprès, non plus pour la flatter,
Mais pour prendre mon ordre, et pour l'exécuter[5].

CRISPE.

Elle entre.

[1] Et les aversions entre eux deux mutuelles
Les font d'intelligence à se montrer rebelles,

n'est pas français. *Des aversions qui font d'intelligence!* que de barbarismes!

[2] *L'emporte à braver*, autre barbarisme.

[3] . . . . Ce que je vois suivre
Me punit bien du trop que je la laissai vivre,

est d'une prose familière et trop incorrecte.

[4] On dit *entrer de force*, *user de force*; je doute qu'on dise *agir de force*; le style de la conversation permet *agir de tête*, *agir de loin*; et s'il permet *agir de force*, la poésie ne le souffre pas.

[5] C'est une faute de construction : il faut, *mais pour lui donner*

SCÈNE II.

PHOCAS, PULCHÉRIE, CRISPE.

PHOCAS.

Enfin, madame, il est temps de vous rendre.
Le besoin de l'état défend de plus attendre;
Il lui faut des Césars, et je me suis promis
D'en voir naître bientôt de vous et de mon fils.
Ce n'est pas exiger grande reconnoissance
Des soins que mes bontés ont pris de votre enfance,
De vouloir qu'aujourd'hui, pour prix de mes bienfaits,
Vous daigniez accepter les dons que je vous fais.
Ils ne font point de honte au rang le plus sublime;
Ma couronne et mon fils valent bien quelque estime[1]:
Je vous les offre encore après tant de refus;
Mais apprenez aussi que je n'en souffre plus,
Que de force ou de gré je me veux satisfaire[2],
Qu'il me faut craindre en maître, ou me chérir en père,

des ordres, car le *je* doit gouverner toute la phrase. Ne nous rebutons point de ces remarques grammaticales; la langue ne doit jamais être violée. Phocas parle très bien et très convenablement; je ne sais si on en peut dire autant de Pulchérie.

[1] *Le rang le plus sublime!* et *une couronne et un fils qui valent de l'estime!* Est-ce là l'auteur des beaux morceaux de *Cinna?*

[2] *Se satisfaire* n'est pas le mot propre; on ne dit *je veux me satisfaire* que dans le discours familier; je veux contenter mes goûts, mes inclinations, mes caprices.

Mais enfin dans la vie il faut se satisfaire.
MOLIÈRE.

Je veux me satisfaire *de gré* est un pléonasme; et je veux me sa—

Et que, si votre orgueil s'obstine à me haïr,
Qui ne peut être aimé se peut faire obéir.

PULCHÉRIE.

J'ai rendu jusqu'ici cette reconnoissance
A ces soins tant vantés d'élever mon enfance[1],
Que, tant qu'on m'a laissée en quelque liberté,
J'ai voulu me défendre avec civilité[2];
Mais, puisqu'on use enfin d'un pouvoir tyrannique,
Je vois bien qu'à mon tour il faut que je m'explique,
Que je me montre entière à l'injuste fureur[3],
Et parle à mon tyran en fille d'empereur.
Il falloit me cacher avec quelque artifice
Que j'étois Pulchérie, et fille de Maurice[4],

tisfaire *de force* est un contre-sens : on se fait obéir de gré ou de force; mais on ne se satisfait pas de force. Phocas entend qu'il réduira de gré ou de force Pulchérie; mais il ne le dit pas.

[1] Cela n'est pas français : on ne rend point une reconnaissance à des soins, on a de la reconnaissance, on la témoigne, on la conserve; *j'ai rendu cette reconnaissance!*

[2] *Que.... j'ai voulu*, etc. C'est encore une faute contre la langue. *Avec civilité* est du ton de la comédie.

[3] Il faudrait *à la fureur de*, etc.; on ne pourrait dire *à la fureur* généralement que dans un cas tel que celui-ci : *la fermeté brave la fureur.* L'épithète d'*injuste* est faible et oiseuse avec le mot *fureur.* Enfin la *fureur* ne convient pas ici; ce n'est point une fureur de marier Pulchérie à l'héritier de l'empire.

[4] Sans examiner ici le style, je demande si une jeune personne élevée par un empereur peut lui parler avec cette arrogance : on ne traite point ainsi son maître dans sa propre maison. Voyez comme Josabet parle à Athalie; elle lui fait sentir tout ce qu'elle pense : cette retenue habile et touchante fait beaucoup plus d'impression que des injures. Électre aux fers, n'ayant rien à ménager, peut éclater en reproches; mais Pulchérie, bien traitée, doit-

Si tu faisois dessein de m'éblouir les yeux[1]
Jusqu'à prendre tes dons pour des dons précieux[2],
Vois quels sont ces présents, dont le refus t'étonne:
Tu me donnes, dis-tu, ton fils et ta couronne;
Mais que me donnes-tu, puisque l'une est à moi[3],

elle s'emporter tout d'un coup? peut-elle parler en souveraine? Un sentiment de douleur et de fierté, qui échappe dans ces occasions, ne fait-il pas plus d'effet que des violences inutiles? Ce n'est pas que j'ose condamner ici Pulchérie; mais, en général, ces tyrans qu'on traite avec tant de mépris dans leurs palais, au milieu de leurs courtisans et de leurs gardes, sont des personnages dont le modèle n'est pas dans la nature.

[1] Cela n'est pas français: on ne *fait* pas dessein; on *a* dessein.

[2] Il semble que ce soit Phocas qui prenne ses dons pour des dons précieux: il fallait, pour l'exactitude, *jusqu'à me faire prendre tes dons pour des dons précieux.*

[3] Non, assurément, jamais femme n'a été héritière de l'empire romain. Pulchérie a moins de droit au trône que le dernier officier de l'armée*; il ne lui sied point du tout de dire: *Il est à moi ce trône; c'est à moi d'y voir tout le monde à mes pieds.* Elle lui propose de *laver ce trône avec son sang*: j'observerai que si un trône est teint de sang, il n'est point lavé de sang. Si elle prétend qu'on lave un trône teint du sang d'un empereur avec le sang d'un autre empereur, elle doit dire, *lavé par le tien*, et non *du tien.* Elle répète ce mot encore, *le bourreau de mon sang.* Elle dit qu'elle a le cœur *franc et haut*: on doit bien rarement le dire; il faut que cette hauteur se fasse sentir par le discours même. On a déja remarqué que l'art consiste à déployer le caractère d'un personnage et tous ses sentiments par la manière dont on le fait parler, et non par la manière dont ce personnage parle de lui-même.

* L'empire romain était électif, et presque toujours à la discrétion des légions, qui n'attendaient le suffrage ni du peuple, ni du sénat: cependant on vit souvent les enfants, et même les femmes et les sœurs des empereurs, disposer de l'empire après eux. Ainsi Pulchérie, sœur de Théodose II, en disposa en faveur de Martian, qu'elle éleva au trône en l'épousant. Dans le

Et l'autre en est indigne, étant sorti de toi?
Ta libéralité me fait peine à comprendre:
Tu parles de donner, quand tu ne fais que rendre;
Et puisque avecque moi tu veux le couronner,
Tu ne me rends mon bien que pour te le donner.
Tu veux que cet hymen que tu m'oses prescrire
Porte dans ta maison les titres de l'empire,
Et de cruel tyran, d'infame ravisseur,
Te fasse vrai monarque, et juste possesseur.
Ne reproche donc plus à mon ame indignée
Qu'en perdant tous les miens tu m'as seule épargnée:
Cette feinte douceur, cette ombre d'amitié,
Vint de ta politique, et non de ta pitié.
Ton intérêt dès-lors fit seul cette réserve [1]:
Tu m'as laissé la vie afin qu'elle te serve;
Et mal sûr dans un trône où tu crains l'avenir,
Tu ne m'y veux placer que pour t'y maintenir;
Tu ne m'y fais monter que de peur d'en descendre:
Mais connois Pulchérie, et cesse de prétendre [2].

[1] *Faire une réserve*, pour dire *épargner les jours d'une princesse;* cela n'est pas noble: *faire une réserve* est style d'affaires.

[2] Ce verbe *prétendre* exige absolument un régime: ce n'est point un verbe neutre; ainsi la phrase n'est point achevée: on pourrait dire, *cessez d'aimer et de haïr*, quoique ce soient des verbes actifs, parcequ'en ce cas cela veut dire, *cessez d'avoir des sentiments d'amour et de haine;* mais on ne peut dire, *cessez de prétendre, de satisfaire, de secourir.*

bas empire, ces exemples devinrent encore plus fréquents. Irène, Zoé, Théodora, Eudoxie, régnèrent, soit par elles-mêmes, soit en se choisissant des époux. C'est donc une exagération de dire que Pulchérie, censée fille de l'empereur Maurice, avait moins de droits à l'empire que le dernier officier de l'armée. P.

Je sais qu'il m'appartient ce trône où tu te sieds,
Que c'est à moi d'y voir tout le monde à mes pieds :
Mais comme il est encor teint du sang de mon père,
S'il n'est lavé du tien, il ne sauroit me plaire ;
Et ta mort, que mes vœux s'efforcent de hâter,
Est l'unique degré par où j'y veux monter.
Voilà quelle je suis, et quelle je veux être.
Qu'un autre t'aime en père, ou te redoute en maître,
Le cœur de Pulchérie est trop haut et trop franc
Pour craindre ou pour flatter le bourreau de son sang.

PHOCAS.

J'ai forcé ma colère à te prêter silence [1],
Pour voir à quel excès iroit ton insolence :
J'ai vu ce qui t'abuse et me fait mépriser,
Et t'aime encore assez pour te désabuser.
N'estime plus mon sceptre usurpé sur ton père,

[1] Cette réponse ne fait-elle pas voir que Phocas ne devait pas se laisser braver ainsi*? Le moyen de parler encore à quelqu'un qui vient de vous dire qu'il ne veut que votre mort? Comment Phocas peut-il encore raisonner amiablement avec Pulchérie après une telle déclaration? est-il possible qu'il lui propose encore son fils?

* Phocas ménage ici Pulchérie, parcequ'il a un grand intérêt politique à la ménager. Elle est fille de Maurice, dont la mémoire est chère au peuple ; et, en lui faisant épouser son fils, Phocas croit qu'il légitimerait, en quelque sorte, son usurpation. C'est ainsi que, dans la tragédie d'*Oreste*, Égysthe se laisse braver par Électre, dans l'espérance de lui faire épouser son fils, à qui Électre apporterait en dot le grand nom d'Agamemnon, dont elle est la fille, et dont Égysthe a usurpé le trône. Notez qu'Électre ne le traite pas avec plus d'égards que Pulchérie n'en montre ici à Phocas. Il est vrai qu'Électre est dans les fers, et que ses emportements, comme Voltaire vient de le dire, paraissent plus motivés que ceux de Pulchérie. P.

Ni que pour l'appuyer ta main soit nécessaire.
Depuis vingt ans je régne, et je régne sans toi;
Et j'en eus tout le droit du choix qu'on fit de moi.
Le trône où je me sieds n'est pas un bien de race:
L'armée a ses raisons pour remplir cette place;
Son choix en est le titre[1]; et tel est notre sort
Qu'une autre élection nous condamne à la mort.
Celle qu'on fit de moi fut l'arrêt de Maurice;
J'en vis avec regret le triste sacrifice:
Au repos de l'état il fallut l'accorder;
Mon cœur, qui résistoit, fut contraint de céder:
Mais pour remettre un jour l'empire en sa famille
Je fis ce que je pus, je conservai sa fille,
Et, sans avoir besoin de titres ni d'appui,
Je te fais part d'un bien qui n'étoit plus à lui.

PULCHÉRIE.

Un chétif centenier des troupes de Mysie,
Qu'un gros de mutinés élut par fantaisie[2],

[1] Un *bien de race*, une *armée qui a ses raisons*, un choix *qui est le titre d'une place*, toutes expressions plates ou obscures. Phocas d'ailleurs a très grande raison de dire à cette Pulchérie que le trône de l'empire romain ne passe point aux filles; mais il devait le dire auparavant, et mieux.

[2] Encore une fois, on ne parle point ainsi à un empereur romain reconnu et sacré depuis long-temps: il peut avoir passé par tous les grades militaires, comme tant d'autres empereurs, et comme Théodose lui-même, sans que personne soit en droit de le lui reprocher. Mais ce qui paraît plus répréhensible, c'est que tant d'injures et tant de mépris doivent absolument ôter à Phocas l'envie de donner son fils à Pulchérie, puisqu'il ne croit pas qu'Héraclius soit en vie, et qu'il n'a pas un intérêt pressant à marier son fils avec une fille qui n'aime point le fils, et qui outrage le

Oser arrogamment se vanter à mes yeux
D'être juste seigneur du bien de mes aïeux!
Lui qui n'a pour l'empire autre droit que ses crimes
Lui qui de tous les miens fit autant de victimes,
Croire s'être lavé d'un si noir attentat
En imputant leur perte au repos de l'état!
Il fait plus, il me croit digne de cette excuse!
Souffre, souffre à ton tour que je te désabuse:
Apprends que si jadis quelques séditions
Usurpèrent le droit de ces élections,
L'empire étoit chez nous un bien héréditaire;
Maurice ne l'obtint qu'en gendre de Tibère;
Et l'on voit depuis lui remonter mon destin
Jusqu'au grand Théodose, et jusqu'à Constantin[2].
Et je pourrois avoir l'ame assez abattue....

PHOCAS.

Eh bien! si tu le veux, je te le restitue
Cet empire, et consens encor que ta fierté
Impute à mes remords l'effet de ma bonté[3].

père. Il ne sera peut-être pas inutile de remarquer ici que saint Grégoire-le-Grand écrivait à ce même Phocas, *Benignitatem pietatis vestræ ad imperiale fastigium pervenisse gaudemus.* Nous ne prétendons pas que Pulchérie dût imiter la lâche flatterie de ce pape; ce n'est qu'une note purement historique.

[1] Il fallait, *lui qui n'eut à l'empire autre droit que ses crimes;* on n'a point des droits *pour*, mais des droits *à;* c'est un solécisme.

[2] La race, le sang, la maison, la famille, remonte à une tige, à Constantin; mais le destin ne remonte pas*.

[3] Un homme doux et faible pourrait parler ainsi; mais *notandi*

* L'expression que Voltaire reprend est très usitée et très noble en poésie. P.

Dis que je te le rends, et te fais des caresses,
Pour apaiser des tiens les ombres vengeresses,
Et tout ce qui pourra sous quelque autre couleur
Autoriser ta haine, et flatter ta douleur;
Pour un dernier effort je veux souffrir la rage
Qu'allume dans ton cœur cette sanglante image[1].
Mais que t'a fait mon fils? étoit-il, au berceau,
Des tiens que je perdis le juge ou le bourreau?
Tant de vertus qu'en lui le monde entier admire
Ne l'ont-elles pas fait trop digne de l'empire?
En ai-je eu quelque espoir qu'il n'ait assez rempli?
Et voit-on sous le ciel prince plus accompli?
Un cœur comme le tien, si grand, si magnanime....

PULCHÉRIE.

Va, je ne confonds point ses vertus et ton crime;

sunt tibi mores. Est-il vraisemblable qu'un guerrier dur et impitoyable, tel que Phocas, s'excuse doucement envers une personne qui vient de l'outrager si violemment, et qu'il lui offre toujours son fils? S'il y était forcé par la nation, si, en mariant son fils à Pulchérie, il excluait Héraclius du trône, il aurait raison : mais Héraclius n'en aura pas moins de droits, supposé qu'en effet on ait des droits à un empire électif, et supposé sur-tout qu'Héraclius soit en vie, ce que Phocas ne croit point.

[1] *Une rage qu'une sanglante image allume!* il n'est point d'ailleurs de sanglante image dans ce couplet*.

* Voltaire oublie que, parmi les reproches que Pulchérie vient de faire à Phocas, elle l'accuse d'avoir été le bourreau de sa famille :

Lui qui de tous les miens fit autant de victimes.

Voilà l'image sanglante qu'elle lui remet sous les yeux, et à laquelle Phocas fait allusion dans sa réponse :

Pour apaiser des tiens les ombres vengeresses, etc. P.

Comme ma haine est juste, et ne m'aveugle pas,
J'en vois assez en lui pour les plus grands états[1];
J'admire chaque jour les preuves qu'il en donne;
J'honore sa valeur, j'estime sa personne,
Et penche d'autant plus à lui vouloir du bien[2]
Que s'en voyant indigne il ne demande rien,
Que ses longues froideurs témoignent qu'il s'irrite
De ce qu'on veut de moi par-delà son mérite,
Et que de tes projets son cœur triste et confus
Pour m'en faire justice approuve mes refus[3].
Ce fils si vertueux d'un père si coupable,
S'il ne devoit régner, me pourroit être aimable[4];
Et cette grandeur même où tu le veux porter[5]

[1] Cette phrase n'est pas française : on est digne de gouverne de grands états; on a assez de mérite pour être élu empereur mais *je vois assez de mérite en lui pour un royaume, pour une ar mée*, etc., ne peut se dire, parceque le sens n'est pas complet. L mot *pour*, sans verbe, signifie tout autre chose; cet ouvrage étai excellent *pour* son temps; Phocas est bien patient *pour* un homm violent. De plus, on ne doit point dire que le fils d'un empereu est digne de gouverner les plus grands états; car quel plus gran état que l'empire romain?

[2] Je penche d'autant plus à lui vouloir du bien, etc.;
expression de comédie.

[3] Que ses longues froideurs témoignent qu'il s'irrite
De ce qu'on veut de moi par-delà son mérite,
Et que de tes projets son cœur triste et confus
Pour m'en faire justice approuve mes refus.

Cela n'est pas d'un style élégant.

[4] On ne peut dire, *il m'est aimable, haïssable;* et pourtant l'o dit, *il m'est agréable, désagréable, odieux, insupportable, indiffé rent.* On en a dit la raison.

[5] *Porter à une grandeur*, cela n'est ni élégant, ni correct: et u

Est l'unique motif qui m'y fait résister.
Après l'assassinat de ma famille entière,
Quand tu ne m'as laissé, père, mère, ni frère,
Que j'en fasse ton fils légitime héritier!
Que j'assure par là leur trône au meurtrier!
Non, non; si tu me crois le cœur si magnanime
Qu'il ose séparer ses vertus de ton crime,
Sépare tes présents, et ne m'offre aujourd'hui
Que ton fils sans le sceptre, ou le sceptre sans lui.
Avise; et si tu crains qu'il te fût trop infame[1]
De remettre l'empire en la main d'une femme,
Tu peux dès aujourd'hui le voir mieux occupé.
Le ciel me rend un frère à ta rage échappé;
On dit qu'Héraclius est tout prêt de paroître:
Tyran, descends du trône, et fais place à ton maître[2].

motif qui fait y résister! à quoi? à cette grandeur où l'on veut porter Martian?

[1] Corneille emploie souvent ce mot *avise;* il était très bien reçu de son temps. *Qu'il te fût infame* n'est pas français : la langue permet qu'on dise, *cela m'est honteux*, mais non pas, *cela m'est infame;* et cependant on dit, *il est infame à lui d'avoir fait cette action*. Toutes les langues ont leurs bizarreries et leurs inconséquences.

[2] Vers admirable; il le serait encore plus, si l'on pouvait parler ainsi à un empereur dans une simple conversation. Il n'y a qu'une situation violente qui permette les discours violents. Il est toujours étrange que Phocas persiste à vouloir offrir son fils à une princesse que tout autre ferait enfermer pour l'empêcher de conspirer, et pour avoir un otage.

N. B. En général, toutes les scènes de bravade doivent être ménagées par gradation. Un empereur et une fille d'empereur ne se disent point d'abord les dernières duretés, et, quand une fois on a laissé échapper de ces reproches et de ces menaces qui ne lais-

PHOCAS.

A ce compte, arrogante, un fantôme nouveau[1],
Qu'un murmure confus fait sortir du tombeau,
Te donne cette audace et cette confiance!
Ce bruit s'est fait déja digne de ta croyance[2].
Mais....

PULCHÉRIE.

Je sais qu'il est faux; pour t'assurer ce rang
Ta rage eut trop de soin de verser tout mon sang:
Mais la soif de ta perte en cette conjoncture
Me fait aimer l'auteur d'une belle imposture.
Au seul nom de Maurice il te fera trembler:
Puisqu'il se dit son fils, il veut lui ressembler;
Et cette ressemblance où son courage aspire
Mérite mieux que toi de gouverner l'empire[3].
J'irai par mon suffrage affermir cette erreur,
L'avouer pour mon frère et pour mon empereur,
Et dedans son parti jeter tout l'avantage
Du peuple convaincu par mon premier hommage.

sent plus lieu à la conversation, tout doit être dit. La scène aurait fini très heureusement par ce beau vers, *Tyran, descends du trône, et fais place à ton maître;* mais, quand on entend ensuite, *à ce compte*, *arrogante*, etc., les injures multipliées révoltent le lecteur, et font languir le dialogue.

[1] *A ce compte* est du style négligé et du ton familier qu'on se permettait alors mal à propos. Ce mot *arrogante* conviendrait à Pulchérie, s'il était possible qu'un empereur et une fille d'empereur se dissent des injures grossières.

[2] Un bruit ne se peut faire digne ni indigne; cela n'est pas français, parcequ'on ne peut s'exprimer ainsi en aucune langue.

[3] C'est une faute en toute langue, parcequ'une ressemblance ne peut ni gouverner ni mériter.

Toi, si quelque remords te donne un juste effroi,
Ors du trône, et te laisse abuser comme moi[1];
Prends cette occasion de te faire justice.

PHOCAS.

Oui, je me la ferai bientôt par ton supplice:
Ma bonté ne peut plus arrêter mon devoir;
Ma patience a fait par-delà son pouvoir[2].
Qui se laisse outrager mérite qu'on l'outrage;
Et l'audace impunie enfle trop un courage.
Tonne, menace, brave, espère en de faux bruits,
Fortifie, affermis ceux qu'ils auront séduits;
Dans ton ame à ton gré change ma destinée;
Mais choisis pour demain la mort ou l'hyménée[3].

PULCHÉRIE.

Il n'est pas pour ce choix besoin d'un grand effort

[1] Elle fait deux fois cette proposition, et la seconde est bien moins forte que la première; mais peut-elle sérieusement lui parler ainsi? Je sais que ces bravades réussissent auprès du parterre; mais je doute qu'un lecteur instruit les approuve, quand elles ne sont pas nécessaires, et quand elles sont si fortes qu'elles doivent rompre tout commerce entre les deux interlocuteurs.

[2] Comment une patience fait-elle par-delà son pouvoir? jamais on ne peut faire que ce qu'on peut.

[3] Phocas enfin la menace; mais quelle raison a-t-il de persister à lui faire épouser son fils, qui ne veut pas d'elle, et dont elle ne veut pas? Il n'en a d'autre raison que celle qui lui a été suggérée par son confident Crispe à la première scène. Crispe lui remontre que ce mariage attirerait à la maison de Phocas l'affection du peuple, qu'on suppose attaché à la maison de Maurice; mais la haine implacable et juste de Pulchérie détruit cette raison. N'aurait-il pas fallu que les grands et le peuple eussent demandé le mariage de Pulchérie et de Martian?

A qui hait l'hyménée, et ne craint point la mort.

PHOCAS.

Dis, si tu veux encor, que ton cœur la souhaite[1].

SCÈNE III.

PHOCAS, PULCHÉRIE; HÉRACLIUS, *cru Martian, et sachant qu'il est Héraclius*[2]; CRISPE.

PHOCAS, *à Héraclius.*

Approche, Martian, que je te le répète[3]:
Cette ingrate furie, après tant de mépris,
Conspire encor la perte et du père et du fils;
Elle-même a semé cette erreur populaire
D'un faux Héraclius qu'elle accepte pour frère:
Mais quoi qu'à ces mutins elle puisse imposer,
Demain ils la verront mourir, ou t'épouser.

[1] Il me semble que cette scène serait bien plus vraisemblable, bien plus tragique, si l'auteur y avait mis plus de décence et plus de gradation. Un mot échappé à une princesse qui est dans la situation de Pulchérie fait cent fois plus d'effet qu'une déclamation continuelle et un torrent d'injures répétées.

[2] J'ai cru qu'il serait utile pour le lecteur d'ajouter dans cett scène et dans les suivantes, aux noms des personnages, les nom sous lesquels ils paraissent, et d'indiquer encore s'ils se connai sent eux-mêmes, ou s'ils ne se connaissent pas, pour lever tou équivoque, et pour mettre le lecteur plus aisément au fait. C'e une triste nécessité.

[3] On doit répéter le moins qu'on peut. Mais si Pulchérie, q Phocas nomme *ingrate furie*, conspire la perte du père et du fi il est bien étrange que le père s'opiniâtre à vouloir que son épouse cette furie.

HÉRACLIUS, *cru Martian.*

Seigneur....

PHOCAS.

Garde sur toi d'attirer ma colère.

HÉRACLIUS, *cru Martian.*

Dussé-je mal user de cet amour de père,
Étant ce que je suis, je me dois quelque effort
Pour vous dire, seigneur[1], que c'est vous faire tort[2],
Et que c'est trop montrer d'injuste défiance
De ne pouvoir régner que par son alliance :
Sans prendre un nouveau droit du nom de son époux,
Ma naissance suffit pour régner après vous.
J'ai du cœur, et tiendrois l'empire même infame
S'il falloit le tenir de la main d'une femme.

PHOCAS.

Eh bien! elle mourra; tu n'en as pas besoin[3].

HÉRACLIUS, *cru Martian.*

De vous-même, seigneur, daignez mieux prendre soin.
Le peuple aime Maurice; en perdre ce qui reste
Nous rendroit ce tumulte au dernier point funeste.

[1] Le sens de la phrase est, *je dois vous dire, quoi qu'il m'en coûte;* mais il ne doit pas faire *effort* pour *dire;* ce n'est pas sur cet effort qu'il se fait que son devoir tombe : d'ailleurs il ne fait point d'effort, puisqu'il n'aime point Pulchérie, puisqu'il croit même être son frère ; et puis comment se doit-on un effort?

[2] . . . . Que c'est vous faire tort....

est trop du style de la comédie.

[3] Ce mot semble condamner toute la scène précédente. Phocas avoue qu'il n'avait nul besoin de marier Pulchérie à son fils ; il semble, au contraire, qu'il devait avoir un besoin très pressant de ce mariage pour former un nœud intéressant.

Au nom d'Héraclius à demi soulevé,
Vous verriez par sa mort le désordre achevé[1].
Il vaut mieux la priver du rang qu'elle rejette,
Faire régner une autre, et la laisser sujette;
Et d'un parti plus bas punissant son orgueil[2]....

PHOCAS.

Quand Maurice peut tout du creux de son cercueil,
A ce fils supposé, dont il me faut défendre,
Tu parles d'ajouter un véritable gendre!

HÉRACLIUS, *cru Martian.*

Seigneur, j'ai des amis chez qui cette moitié[3]....

PHOCAS.

A l'épreuve d'un sceptre il n'est point d'amitié,
Point qui ne s'éblouisse à l'éclat de sa pompe,
Point qu'après son hymen sa haine ne corrompe[4].
Elle mourra, te dis-je.

[1] On n'achève point un désordre, comme on achève un projet, une affaire, un ouvrage. Ce n'est pas là le mot propre.

[2] On peut être puni de son orgueil par un hymen disproportionné; mais on ne peut pas dire, *être puni d'un hymen*, comme on dit, *être puni du dernier supplice. Parti plus bas* est déplacé : il semble que Martian soit un parti bas, et qu'on menace Pulchérie d'un parti plus bas encore.

[3] L'usage a permis qu'en quelques occasions on puisse appeler sa femme *sa moitié.*

Mânes du grand Pompée, écoutez sa moitié.

Ce mot fait là un effet admirable; c'est la moitié du grand Pompée qui parle : mais il est ridicule de dire d'une fille à marier, *cette moitié.*

[4] Ces trois *point* font un mauvais effet dans la poésie; et *point qu'après* est encore plus dur et plus mal construit; et *point qui ne s'éblouisse à l'éclat de la pompe d'un sceptre* est du galimatias. Ce

PULCHÉRIE.

Ah! ne m'empêchez pas
De rejoindre les miens par un heureux trépas.
La vapeur de mon sang ira grossir la foudre
Que Dieu tient déja prête à le réduire en poudre[1];
Et ma mort, en servant de comble à tant d'horreurs....

PHOCAS.

Par ses remerciements juge de ses fureurs.
J'ai prononcé l'arrêt, il faut que l'effet suive.
Résous-la de t'aimer, si tu veux qu'elle vive[2];
Sinon, j'en jure encore, et ne t'écoute plus[3],
Son trépas dès demain punira ses refus.

n'est point écrire comme l'auteur des beaux vers répandus dans *Cinna;* c'est écrire comme Chapelain.

[1] Cette figure n'est-elle pas un peu outrée et recherchée? Ce qui est hors de la nature ne peut guère toucher. On reproche à notre siècle de courir après l'esprit, d'affecter des pensées ingénieuses; c'était bien plutôt le goût du temps de Corneille que du nôtre. Racine et Boileau corrigèrent la France, qui depuis est retombée quelquefois dans ce défaut séduisant. La vapeur d'un peu de sang ne peut guère servir à former le tonnerre. Une fille va-t-elle chercher de pareilles figures de rhétorique?

[2] Je crois qu'on pourrait dire en vers, *résoudre de*, aussi bien que *résoudre à*, quoique ce soit un solécisme en prose; mais il est plus essentiel de remarquer qu'il est bien étrange qu'un monarque dise à son fils : *Résous cette princesse à t'aimer, ou je la ferai mourir.* Il n'y a aucun exemple dans le monde d'une pareille proposition : elle paraît d'autant plus extraordinaire, que Phocas a dit qu'on n'a nul besoin de Pulchérie. En un mot, cela n'est pas dans la nature.

[3] *Il en jure encore;* il n'a pourtant point juré, et il répète, pour la sixième fois, qu'il tuera cette Pulchérie, ou qu'il la mariera

SCÈNE IV.

PULCHÉRIE; HÉRACLIUS, *se connoissant;* MARTIAN, *se croyant Léonce.*

HÉRACLIUS.

En vain il se promet que sous cette menace
J'espère en votre cœur surprendre quelque place[1]:
Votre refus est juste, et j'en sais les raisons.
Ce n'est pas à nous deux d'unir les deux maisons;
D'autres destins, madame, attendent l'un et l'autre:
Ma foi m'engage ailleurs aussi-bien que la vôtre.
Vous aurez en Léonce un digne possesseur[2];
Je serai trop heureux d'en posséder la sœur.
Ce guerrier vous adore, et vous l'aimez de même;
Je suis aimé d'Eudoxe autant comme je l'aime[3]:

[1] Que d'incongruités! quel galimatias! quel style!

[2] Le lecteur doit savoir que Léonce, dont on n'a point encore parlé, passe pour le fils de Léontine, ancienne gouvernante du prince Héraclius, fils de Maurice, et du prince Martian, fils de Phocas. On ne sait point encore que ce prétendu Léonce a été changé en nourrice, et qu'il est le véritable Martian. Il eût été à souhaiter peut-être que dès la première scène ces aventures eussent été éclaircies; mais avec un peu d'attention il sera aisé de suivre l'intrigue : il est triste qu'on ait besoin de cette attention, qui *d'un divertissement nous fait une fatigue*, comme dit Boileau.

[3] Cette Eudoxe est une fille de Léontine, que par conséquent Martian croit sa sœur. On n'a point encore parlé d'elle, et le véritable Héraclius, cru Martian, s'occupe ici de l'arrangement d'un double mariage.

On ne s'arrêtera point à la faute grammaticale *aimé autant*

Léontine leur mère est propice à nos vœux;
Et, quelque effort qu'on fasse à rompre ces beaux nœud
D'un amour si parfait les chaînes sont si belles,
Que nos captivités doivent être éternelles.

PULCHÉRIE.

Seigneur, vous connoissez ce cœur infortuné:
Léonce y peut beaucoup; vous me l'avez donné,
Et votre main illustre augmente le mérite
Des vertus dont l'éclat pour lui me sollicite:
Mais à d'autres pensers il me faut recourir:
Il n'est plus temps d'aimer alors qu'il faut mourir [1];
Et quand à ce départ une ame se prépare [2]....

comme je l'aime, ni à ces *beaux nœuds*, ni à cet *amour parfait*, ni à ces *chaînes si belles*, à ces *captivités éternelles*. Quinault a passé pour avoir le premier employé ces expressions, dont Corneille s'était servi avant lui dans presque toutes ses pièces. Il paraît étrange que le public se soit trompé à ce point: mais c'est que ces expressions firent une grande impression dans Quinault, qui ne parle jamais que d'amour, et qui en parle avec élégance; elles en firent très peu dans les ouvrages de Corneille, dont les beautés mâles couvrent toutes ces petitesses trop fréquentes. Tous ces vers, d'ailleurs, sont du style de la comédie, et d'un style dur, rampant, incorrect.

[1] Ce beau vers paraît la condamnation de tout ce que vient de dire Héraclius, qui n'a parlé que de mariage: on s'attendait qu'il parlerait d'abord à Pulchérie du péril affreux où elle est, *et dicat jam nunc debentia dici*. Aussi tous ces personnages ont beau parler d'amour et de tyrans, et de mort, aucun d'eux ne touche: aucun n'inspire de terreur jusqu'ici: mais l'intrigue commence à attacher, et c'est beaucoup. Le principal mérite de cette pièce est dans l'embarras de cette intrigue, qui pique toujours la curiosité.

[2] Ce mot *départ* est faible, et *une ame* aussi. Tâchez de ne jamais faire suivre un vers fort et bien frappé par un vers languissant qui l'énerve.

HÉRACLIUS.

Redoutez un peu moins les rigueurs d'un barbare:
Pardonnez-moi cė mot; pour vous servir d'appui
J'ai peine à reconnoître encore un père en lui[1].
Résolu de périr pour vous sauver la vie,
Je sens tous mes respects céder à cette envie;
Je ne suis plus son fils, s'il en veut à vos jours,
Et mon cœur tout entier vole à votre secours.

PULCHÉRIE.

C'est donc avec raison que je commence à craindre,
Non la mort, non l'hymen où l'on me veut contraindre,
Mais ce péril extrême où pour me secourir
Je vois votre grand cœur aveuglément courir.

MARTIAN, *se croyant Léonce.*

Ah, mon prince! ah, madame! il vaut mieux vous résoud
Par un heureux hymen à dissiper ce foudre[2].
Au nom de votre amour et de votre amitié,
Prenez de votre sort tous deux quelque pitié.
Que la vertu du fils, si pleine et si sincère[3],

[1] Le lecteur doit ici se souvenir qu'Héraclius sait bien que Phocas n'est point son père, mais qu'il n'a point dit son secret à Pulchérie : cela cause peut-être un peu d'embarras, et c'est au lecteur à voir s'il aimerait mieux que Pulchérie fût instruite ou non. Mais il y a aujourd'hui beaucoup de lecteurs si rebutés des mauvais vers, qu'ils ne se soucient point du tout de savoir qui est Martian, et qui est Héraclius, et qu'ils s'intéressent fort peu à Pulchérie.

[2] Comment dissipe-t-on un foudre par un hymen? Toute métaphore, encore une fois, doit être juste. *Dissiper ce foudre* n'est là que pour rimer à *résoudre*. Ce style est trop négligé.

[3] Une vertu *pleine et sincère* n'est pas le mot propre : une vertu n'est ni pleine ni vide.

Vainque la juste horreur que vous avez du père[1];
Et, pour mon intérêt, n'exposez pas tous deux[2]....

HÉRACLIUS.

Que me dis-tu, Léonce? et qu'est-ce que tu veux?
Tu m'as sauvé la vie; et, pour reconnoissance,
Je voudrois à tes feux ôter leur récompense;
Et, ministre insolent d'un prince furieux,
Couvrir de cette honte un nom si glorieux;
Ingrat à mon ami, perfide à ce que j'aime,
Cruel à la princesse, odieux à moi-même!
Je te connois, Léonce, et mieux que tu ne crois;
Je sais ce que tu vaux, et ce que je te dois.
Son bonheur est le mien, madame; et je vous donne
Léonce et Martian en la même personne;
C'est Martian en lui que vous favorisez[3].

[1] *Vainque* est trop rude à l'oreille; *horreur de* est permis en vers *.

[2] Martian, cru Léonce, amoureux de Pulchérie, veut ici que Pulchérie épouse Héraclius, cru Martian, amoureux d'Eudoxe. Je remarquerai, à cette occasion, que toutes les fois qu'on cède ce qu'on aime, ce sacrifice ne peut faire aucun effet, à moins qu'il ne coûte beaucoup : ce sont ces combats du cœur qui forment les grands intérêts; de simples arrangements de mariage ne sont jamais tragiques, à moins que, dans ces arrangements mêmes, il n'y ait un péril évident et quelque chose de funeste. *N'exposez pas tous deux* n'est pas français; il faut, *ne les exposez pas tous deux.*

[3] Cela veut dire, pour le spectateur, qu'Héraclius, cru Martian, voit dans Léonce un autre lui-même; et cela veut dire aussi, dans l'esprit de l'auteur, que Léonce est le vrai Martian : c'est ce qui se débrouillera par la suite, et ce qui est ici un peu embrou[illé];
mais un spectateur bien attentif peut aimer à deviner cette énigme

* Et même en prose. P.

Opposons la constance aux périls opposés[1].
Je vais près de Phocas essayer la prière;
Et si je n'en obtiens la grace tout entière[2],
Malgré le nom de père, et le titre de fils,
Je deviens le plus grand de tous ses ennemis.
Oui, si sa cruauté s'obstine à votre perte,
J'irai pour l'empêcher jusqu'à la force ouverte,
Et puisse, si le ciel m'y voit rien épargner,
Un faux Héraclius en ma place régner[3]!
Adieu, madame.

SCÈNE V.

PULCHÉRIE; MARTIAN, *se croyant Léonce.*

PULCHÉRIE.

Adieu, prince trop magnanime,
Prince digne en effet d'un trône acquis sans crime,
Digne d'un autre père. Ah, Phocas! ah, tyran!
Se peut-il que ton sang ait formé Martian?

[1] Cet *opposés* est de trop, c'est une figure de mots inutile; de plus, ce n'est pas le mot propre : les périls *menacent*, les obtacles s'opposent.

[2] Ce vers est obscur; il va trouver Phocas, et, *s'il n'en obtient la grace;* il semble que ce soit la grace de Phocas. Il eût fallu dire aussi ce que c'est que cette grace tout entière, puisqu'on n'a pas encore parlé de grace.

[3] Il n'a point été question dans cette scène d'*un faux Héraclius.* Cette imprécation forcée, à laquelle on ne s'attend point, n'est là que pour rappeler le titre de la pièce, et pour faire souvenir qu'Héraclius est le sujet de la tragédie.

Mais allons, cher Léonce, admirant son courage,
Tâcher de notre part à repousser l'orage.
Tu t'es fait des amis, je sais des mécontents:
Le peuple est ébranlé, ne perdons point de temps;
L'honneur te le commande, et l'amour t'y convie.

MARTIAN, *se croyant Léonce.*

Pour otage en ses mains ce tigre a votre vie;
Et je n'oserai rien qu'avec un juste effroi
Qu'il ne venge sur vous ce qu'il craindra de moi[1].

PULCHÉRIE.

N'importe; à tout oser le péril doit contraindre:
Il ne faut craindre rien quand on a tout à craindre[2].
Allons examiner pour ce coup généreux
Les moyens les plus prompts et les moins dangereux[3].

[1] On ne venge point ce qu'on craint, on le prévient, on l'écarte, on le détourne, on s'y oppose : point de bons vers sans le mot propre; il faut l'exactitude de la prose avec la beauté des images, l'harmonie des syllabes, la hardiesse des tours, et l'énergie de l'expression; c'est ce qu'on trouve dans plusieurs morceaux de Corneille.

[2] Cette sentence paraît quelque chose de contradictoire; elle est cependant au fond d'une très grande vérité; elle signifie qu'il faut tout hasarder, quand tous les partis sont également dangereux. Il eût fallu, je crois, éviter le jeu de mots et l'antithèse, qui reviennent trop souvent.

[3] Pulchérie va donc conspirer de son côté. On a donc lieu d'être surpris qu'elle ne soit pas dans le secret, puisque la fille de Maurice doit avoir du pouvoir sur le peuple, et mettre un grand poids dans la balance; mais il faut se livrer à l'intrigue et aux ressorts que l'auteur a choisis.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LÉONTINE, EUDOXE.

LÉONTINE.

Voilà ce que j'ai craint de son ame enflammée[1].

EUDOXE.

S'il m'eût caché son sort, il m'auroit mal aimée[2].

LÉONTINE.

Avec trop d'imprudence il vous l'a révélé.
Vous êtes fille, Eudoxe, et vous avez parlé[3]:
Vous n'avez pu savoir cette grande nouvelle
Sans la dire à l'oreille à quelque ame infidéle[4];

[1] Le spectateur ne peut savoir d'abord que c'est Léontine qui parle, et que c'est cette même Léontine, autrefois gouvernante d'Héraclius et de Martian; il serait peut-être mieux qu'on en fût informé d'abord. Il faut que tous ceux qui assistent à une pièce de théâtre connaissent tout d'un coup les personnages qui se présentent, excepté ceux dont l'intérêt est de cacher leur nom.

[2] Qui? de qui parle-t-elle? c'est une énigme. *Mal aimée*, expression trop triviale.

[3] On voit assez que cela est trop comique. Corneille a-t-il voulu faire parler cette gouvernante comme une bourgeoise qui a conservé le ton bourgeois à la cour? Cela est absolument indigne de la tragédie.

[4] Voilà la même faute; et *dire à l'oreille à une ame!* on ne peut s'exprimer plus mal.

A quelque esprit léger, ou de votre heur jaloux,
A qui ce grand secret a pesé comme à vous.
C'est par là qu'il est su, c'est par là qu'on publie
Ce prodige étonnant d'Héraclius en vie;
C'est par là qu'un tyran, plus instruit que troublé
De l'ennemi secret qui l'auroit accablé[1],
Ajoutera bientôt sa mort à tant de crimes[2],
Et se sacrifiera pour nouvelles victimes
Ce prince dans son sein pour son fils élevé,
Vous qu'adore son ame, et moi qui l'ai sauvé.
Voyez combien de maux pour n'avoir su vous taire[3].

EUDOXE.

Madame, mon respect souffre tout d'une mère,
Qui, pour peu qu'elle veuille écouter la raison,
Ne m'accusera plus de cette trahison[4];
Car c'en est une enfin bien digne de supplice[5]

[1] Cela n'est pas français. *Instruit d'un ennemi*, *troublé d'un ennemi;* ce sont deux barbarismes et deux solécismes à-la-fois dans un seul vers.

[2] Par la construction, c'est la mort de Phocas; par le sens, c'est celle de Maurice. Il faut que la syntaxe et le sens soient toujours d'accord.

[3] Ce vers est encore bourgeois; mais les précédents sont nobles, exacts, bien tournés, forts, précis, et dignes de Corneille.

[4] Cela ne donne pas d'abord une haute opinion de Léontine. Cette femme, qui conduit toute l'intrigue, commence par se tromper, par accuser sa fille mal à propos : cette accusation même est absolument inutile pour l'intelligence et pour l'intérêt de la pièce. Léontine commence son rôle par une méprise et par des expressions indignes même de la comédie.

[5] Le mot de *supplice* paraît trop fort : et *digne de supplice* n'est pas français ; c'est un barbarisme.

Qu'avoir d'un tel secret donné le moindre indice[1].

LÉONTINE.

Et qui donc aujourd'hui le fait connoître à tous?
Est-ce le prince, ou moi?

EUDOXE.

Ni le prince, ni vous.
De grace, examinez ce bruit qui vous alarme.
On dit qu'il est en vie, et son nom seul les charme:
On ne dit point comment vous trompâtes Phocas,
Livrant un de vos fils pour ce prince au trépas,
Ni comme après, du sien étant la gouvernante,
Par une tromperie encor plus importante[2],
Vous en fîtes l'échange, et, prenant Martian,
Vous laissâtes pour fils ce prince à son tyran;
En sorte que le sien passe ici pour mon frère[3],

[1] Il faut absolument *que d'avoir; c'est une trahison que d'avoir donné un indice. Trahison qu'avoir donné* est un solécisme.

[2] Ces mots, *étant la gouvernante auprès* du sien*, et *tromperie*, sont comiques et bas, et ne donnent pas de Léontine une assez haute idée. Voyez comme dans *Athalie* le rôle de Josabet est ennobli, comme il est touchant, quoiqu'il ne soit pas, à beaucoup près, aussi nécessaire que celui de Léontine.

[3] Tout ce discours est un détail d'anecdotes. *Comme étant la gouvernante auprès du sien* n'est pas français; *en sorte que* est trop style d'affaires. Mais Eudoxe, en voulant éclaircir cette histoire, semble l'embrouiller. *Et prenant Martian, vous laissâtes pour fils ce prince à Phocas son tyran*, ne peut avoir de sens que celui-ci, *vous laissâtes Martian pour fils à Phocas. Laisser quelqu'un pour fils* n'est pas d'un style élégant: mais il ne s'agit pas ici d'élégance, il s'agit de clarté. Eudoxe fait croire au spectateur que Martian a passé et passe pour fils de Phocas. L'équivoque vient de ce mot

* Voltaire lit *auprès;* les anciennes éditions portent *après.* (*Note des éditeurs.*)

Cependant que de l'autre il croit être le père[1],
Et voit en Martian Léonce qui n'est plus,
Tandis que sous ce nom il aime Héraclius.
On diroit tout cela si, par quelque imprudence,
Il m'étoit échappé d'en faire confidence:
Mais pour toute nouvelle on dit qu'il est vivant[2];
Aucun n'ose pousser l'histoire plus avant.
Comme ce sont pour tous des routes inconnues[3],
Il semble à quelques uns qu'il doit tomber des nues;
Et j'en sais tel qui croit dans sa simplicité
Que pour punir Phocas Dieu l'a ressuscité[4].
Mais le voici.

prince : vous laissâtes ce prince à Phocas. Elle entend, par ce prince, Héraclius; mais elle ne dit pas ce qu'elle veut dire : elle devrait expliquer que Léontine a fait passer Martian pour son propre fils Léonce, et a donné Héraclius, fils de Maurice, pour Martian, fils de Phocas.

[1] Cet *il croit être* se rapporte, par la phrase, à Martian, et cependant c'est Phocas dont on parle. Dans un sujet si obscur, il est absolument nécessaire que les phrases soient toujours claires, et Eudoxe ne s'explique pas assez nettement.

[2] Toutes ces manières de parler sont d'une familiarité qui n'est nullement convenable à la tragédie.

[3] Aucun n'ose pousser l'histoire plus avant.
Comme ce sont pour tous des routes inconnues....

expressions de comédie. Un tel style est trop rebutant.

[4] Ces trois derniers vers sont trop comiques : ce qui précède est une explication de l'avant-scène. Cette explication devait appartenir naturellement au premier acte ; on n'aime point à être si longtemps en suspens : cette incertitude du spectateur nuit même toujours à l'intérêt. On ne peut être ému des choses qu'on n'a pas bien conçues; et si l'esprit se plaît à deviner l'intrigue, le cœur

SCÈNE II.

HÉRACLIUS, LÉONTINE, EUDOXE.

HÉRACLIUS.

Madame, il n'est plus temps de taire
D'un si profond secret le dangereux mystère[1];
Le tyran, alarmé du bruit qui le surprend,
Rend ma crainte trop juste, et le péril trop grand.
Non que de ma naissance il fasse conjecture;
Au contraire, il prend tout pour grossière imposture,
Et me connoît si peu, que, pour la renverser[2],
A l'hymen qu'il souhaite il prétend me forcer.
Il m'oppose à mon nom qui le vient de surprendre:
Je suis fils de Maurice; il m'en veut faire gendre,
Et s'acquérir les droits d'un prince si chéri
En me donnant moi-même à ma sœur pour mari[3].
En vain nous résistons à son impatience,
Elle par haine aveugle, et moi par connoissance:

n'est pas touché. *Que pour punir Phocas Dieu l'a ressuscité*: voilà où il fallait une métaphore, un tour noble qui sauvât ce ridicule.

[1] Héraclius ne dit ici rien de nouveau à Léontine. Il ne s'est rien passé de nouveau depuis la première scène du premier acte; mais l'embarras commence à croître dès qu'Héraclius veut se déclarer. Il ne dit rien, à la vérité, de tragique; il explique seulement l'embarras où est Phocas.

[2] On ne *renverse* point une imposture; on la *confond*.

[3] Ce *moi-même* est de trop; sans doute, si on le marie, on le marie lui-même. Il fallait des expressions qui donnassent horreur de l'inceste.

Lui, qui ne conçoit rien de l'obstacle éternel
Qu'oppose la nature à ce nœud criminel,
Menace Pulchérie, au refus obstinée,
Lui propose à demain la mort ou l'hyménée.
J'ai fait pour le fléchir un inutile effort;
Pour éviter l'inceste, elle n'a que la mort.
Jugez s'il n'est pas temps de montrer qui nous sommes,
De cesser d'être fils du plus méchant des hommes,
D'immoler mon tyran aux périls de ma sœur,
Et de rendre à mon père un juste successeur.

LÉONTINE.

Puisque vous ne craignez que sa mort, ou l'inceste,
Je rends grace, seigneur, à la bonté céleste
De ce qu'en ce grand bruit le sort nous est si doux[1]
Que nous n'avons encor rien à craindre pour vous.
Votre courage seul nous donne lieu de craindre:
Modérez-en l'ardeur, daignez vous y contraindre;
Et, puisque aucun soupçon ne dit rien à Phocas,
Soyez encor son fils, et ne vous montrez pas.
De quoi que ce tyran menace Pulchérie,
J'aurai trop de moyens d'arrêter sa furie[2],

[1] *Un sort qui est doux en un grand bruit;* ces façons de parler obscures, impropres, gauches, triviales, incorrectes, indignent un lecteur qui a de l'oreille et du goût. Le parterre ne s'en aperçoit pas; il se livre uniquement à la curiosité de savoir comment tout se démêlera.

[2] Ce discours de Léontine inspire une grande curiosité; je ne sais s'il ne dégrade pas un peu Héraclius, et même Pulchérie. Bien des gens n'aiment pas à voir les fils d'un empereur dépendre entièrement d'une gouvernante, qui les traite comme des enfants, et qui ne leur permet pas de se mêler de leurs propres affaires:

De rompre cet hymen, ou de le retarder,
Pourvu que vous veuillez ne vous point hasarder.
Répondez-moi de vous, et je vous réponds d'elle.

HÉRACLIUS.

Jamais l'occasion ne s'offrira si belle.
Vous voyez un grand peuple à demi révolté,
Sans qu'on sache l'auteur de cette nouveauté.
Il semble que de Dieu la main appesantie,
se faisant du tyran l'effroyable partie[1],

c'est au lecteur à juger de la valeur de cette critique. Le mal est encore que cette Léontine, qui dit avoir tant de moyens, n'a effectivement aucun moyen dans le cours de la pièce, hors un billet dont l'empereur peut très bien se saisir*.

[1] Les termes les plus bas deviennent quelquefois les plus nobles, soit par la place où ils sont mis, soit par le secours d'une épithète heureuse. La *partie* est un terme de chicane; *la main de Dieu appesantie qui devient l'effroyable partie du tyran*, est une idée terrible. On pourrait incidenter sur une main qui se fait partie; mais c'est ici que la critique des mots doit, à mon avis, se taire devant la noblesse des choses.

Tout ce que dit ici Héraclius est plein de force et de raison, mais la diction dépare trop les pensées. *Évitons le hasard qu'un imposteur l'abuse* est un barbarisme. *Un trône arraché sous un titre; un empereur qui se prévaudra d'un nom pris :* tout cela est impropre, confus, mal exprimé.

Plusieurs personnes de goût sont choquées de voir une femme qui veut toujours prendre tout sur elle, et qui ne veut pas seulement qu'Héraclius sache autre chose que son nom. Ce caractère n'est pas ordinaire; il excite une grande curiosité; mais encore une fois, il rend le prince petit. On est secrètement blessé que le héros de la pièce soit inutile, et qu'une gouvernante, qui n'est ici qu'une intrigante, veuille tout faire par vanité.

* Phocas ne peut pas s'en saisir, puisqu'il en ignore l'existence. P.

Veuille avancer par là son juste châtiment;
Que, par un si grand bruit semé confusément,
Il dispose les cœurs à prendre un nouveau maître,
Et presse Héraclius de se faire connoître.
C'est à nous de répondre à ce qu'il en prétend [1]:
Montrons Héraclius au peuple qui l'attend;
Évitons le hasard qu'un imposteur l'abuse,
Et qu'après s'être armé d'un nom que je refuse,
De mon trône, à Phocas sous ce titre arraché,
Il puisse me punir de m'être trop caché.
Il ne sera pas temps, madame, de lui dire
Qu'il me rende mon nom, ma naissance, et l'empire,
Quand il se prévaudra de ce nom déjà pris
Pour me joindre au tyran dont je passe pour fils.

LÉONTINE.

Sans vous donner pour chef à cette populace,
Je romprai bien encor ce coup, s'il vous menace:
Mais gardons jusqu'au bout ce secret important;
Fiez-vous plus à moi qu'à ce peuple inconstant.
Ce que j'ai fait pour vous depuis votre naissance
Semble digne, seigneur, de cette confiance:
Je ne laisserai point mon ouvrage imparfait:
Et bientôt mes desseins auront leur plein effet.
Je punirai Phocas, je vengerai Maurice:
Mais aucun n'aura part à ce grand sacrifice;
J'en veux toute la gloire, et vous me la devez.
Vous régnerez par moi, si par moi vous vivez.

[1] Cet *en prétend* tombe sur Héraclius : mais *ce que Dieu en prétend* n'est pas supportable. Ce n'est pas ainsi qu'on parle de Dieu : ce n'est pas ainsi que Racine s'exprime dans *Athalie*.

Laissez entre mes mains mûrir vos destinées,
Et ne hasardez point le fruit de vingt années.

EUDOXE.

Seigneur, si votre amour peut écouter mes pleurs[1],
Ne vous exposez point au dernier des malheurs.
La mort de ce tyran, quoique trop légitime,
Aura dedans vos mains l'image d'un grand crime[2]:
Le peuple pour miracle osera maintenir
Que le ciel par son fils l'aura voulu punir;
Et sa haine obstinée après cette chimère
Vous croira parricide en vengeant votre père;
La vérité n'aura ni le nom ni l'effet
Que d'un adroit mensonge à couvrir ce forfait;
Et d'une telle erreur l'ombre sera trop noire
Pour ne pas obscurcir l'éclat de votre gloire.
Je sais bien que l'ardeur de venger vos parents....

HÉRACLIUS.

Vous en êtes aussi, madame, et je me rends[3];

[1] On écoute des soupirs, on n'écoute point des pleurs, on les voit.

[2] *Dernier des malheurs* est faible. *Trop légitime;* ce *trop* est de trop. *Dedans vos mains;* il faut *dans.*

[3] *Vous en êtes aussi*, c'est une de ces expressions de comédie qu'on est obligé de relever si souvent, mais en ajoutant toujours que c'était le défaut du temps. Si cette expression n'est pas élevée, le fond du discours d'Héraclius ne l'est pas davantage ; il ne prend aucune mesure, et ne dit rien de grand; il se borne à ne pas faire *éclat d'un secret,* sans le *congé* de sa gouvernante. Son compliment aux yeux *tout divins d'Eudoxe*, la protestation qu'il n'aspire au trône que par la *seule soif* d'en faire part à Eudoxe, sont une froide galanterie, telle que celle de César avec Cléopâtre. Ce n'est pas là une passion tragique; c'est parler d'amour comme on en

Je n'examine rien, et n'ai pas la puissance
De combattre l'amour et la reconnoissance.
Le secret est à vous, et je serois ingrat
Si sans votre congé j'osois en faire éclat,
Puisque, sans votre aveu, toute mon aventure
passeroit pour un songe ou pour une imposture.
Je dirai plus : l'empire est plus à vous qu'à moi,
Puisqu'à Léonce mort tout entier je le doi;
C'est le prix de son sang, c'est pour y satisfaire [1]
que je rends à la sœur ce que je tiens du frère :
Non que pour m'acquitter par cette élection [2]
Mon devoir ait forcé mon inclination;

parlait dans la simple comédie, et d'une manière moins élégante, moins fine qu'aujourd'hui. Corneille a mis de l'amour dans toutes ses pièces; mais on a déja remarqué que cet amour n'a jamais été intéressant que dans *le Cid*, et attachant que dans *Polyeucte* : c'est de tous les sentiments le plus froid et le plus petit, quand il n'est pas le plus violent.

Je ne sais si on peut citer l'opinion de Rousseau comme une autorité; il a fait de si mauvaises comédies, que son sentiment, en fait de tragédies, peut n'avoir point de poids : mais, quoiqu'il n'ait rien fait de bon pour le théâtre, et qu'il soit inégal dans ses autres ouvrages, il avait un goût très cultivé. Voici ce qu'il dit dans sa lettre au comédien Riccoboni :

« Que les effets de l'amour soient tragiques comme dans Her-« mione et dans Phèdre, qu'on le représente accompagné du trouble, « des inquiétudes et des violentes agitations qui en font le caractère ; « en un mot, que les héros soient amoureux, et non pas des dis-« coureurs d'amour, comme dans les pièces du grand Corneille et « dans celles de son frère. »

[1] On ne satisfait point au prix d'un sang.

[2] Le mot d'*élection* n'est nullement le mot propre, et Héraclius ne peut mettre en doute qu'il n'ait eu de l'inclination pour Eudoxe, puisqu'il l'aime depuis long-temps.

Il présenta mon cœur aux yeux qui le charmèrent;
Il prépara mon ame aux feux qu'ils allumèrent;
Et ces yeux tout divins, par un soudain pouvoir,
Achevèrent sur moi l'effet de ce devoir[1].
Oui, mon cœur, chère Eudoxe, à ce trône n'aspire
Que pour vous voir bientôt maîtresse de l'empire.
Je ne me suis voulu jeter dans le hasard[2]
Que par la seule soif de vous en faire part[3];
C'étoit là tout mon but. Pour éviter l'inceste
Je n'ai qu'à m'éloigner de ce climat funeste;
Mais si je me dérobe au rang qui vous est dû,
Ce sera par moi seul que vous l'aurez perdu;
Seul je vous ôterai ce que je vous dois rendre.
Disposez des moyens et du temps de le prendre[4].
Quand vous voudrez régner, faites-m'en possesseur[5]:
Mais, comme enfin j'ai lieu de craindre pour ma sœur
Tirez-la dans ce jour de ce péril extrême,
Ou demain je ne prends conseil que de moi-même.

LÉONTINE.

Reposez-vous sur moi, seigneur, de tout son sort,
Et n'en appréhendez ni l'hymen ni la mort[6].

[1] Des yeux divins qui achèvent l'effet d'un devoir sur quelqu'un, sont une étrange façon de parler.

[2] On se jette dans le péril, et non dans le hasard.

[3] Tout cela est trop mal écrit.

[4] Il lui parle de prendre ce qu'il lui doit rendre.

[5] *Faites moi possesseur de ce que je dois vous rendre, quand vous pourrez le prendre.* Tout cela est bien loin de la noblesse et de l'élégance que le style tragique demande.

[6] *N'appréhendez ni l'hymen ni la mort de tout son sort* : on ne peut écrire plus barbarement.

SCÈNE III.

LÉONTINE, EUDOXE.

LÉONTINE.

Ce n'est plus avec vous qu'il faut que je déguise;
A ne vous rien cacher son amour m'autorise:
Vous saurez les desseins de tout ce que j'ai fait[1],
Et pourrez me servir à presser leur effet.
Notre vrai Martian adore la princesse:
Animons toutes deux l'amant pour la maîtresse;
Faisons que son amour nous venge de Phocas[2];

[1] Cela n'est pas français, il faut *les raisons*, ou *apprenez mes desseins et tout ce que j'ai fait.*

[2] Il paraît que Léontine n'a pris aucune mesure : elle a une espérance vague qu'un jour Martian, se croyant Héraclius, pourra tuer son propre père Phocas ; mais elle n'est sûre de rien : elle se repait de l'idée d'un parricide, à quoi Eudoxe s'oppose très raisonnablement.

D'ailleurs Léontine n'a qu'un intérêt éloigné à toute cette intrigue. Il n'est guère dans la nature qu'elle ait élevé Martian pour tuer un jour son père; on ne médite pas un parricide de si loin. Aujourd'hui qu'il s'agit de faire régner Héraclius, il n'importe par quelles mains Phocas périsse. Un parricide n'est ici qu'une horreur inutile : à peine est-il question de ce parricide dans la pièce.

La fable a imaginé de telles atrocités dans la famille d'Atrée; mais ce sont les personnages de cette famille qui les commettent eux-mêmes, emportés par la fureur de leur vengeance. Quand ils commettent ces parricides, quand Atrée fait manger à Thyeste ses propres enfants, c'est dans l'excès de l'emportement qu'inspire un outrage récent. Atrée ne médite pas sa vengeance vingt

Et de son propre fils arme pour nous le bras.
Si j'ai pris soin de lui, si je l'ai laissé vivre,
Si je perdis Léonce, et ne le fis pas suivre,
Ce fut sur l'espoir seul qu'un jour, pour s'agrandir,
A ma pleine vengeance il pourroit s'enhardir.
Je ne l'ai conservé que pour ce parricide.

EUDOXE.

Ah, Madame!

LÉONTINE.

Ce mot déja vous intimide!
C'est à de telles mains qu'il nous faut recourir;
C'est par là qu'un tyran est digne de périr;
Et le courroux du ciel, pour en purger la terre,
Nous doit un parricide au refus du tonnerre.
C'est à nous qu'il remet de l'y précipiter:
Phocas le commettra, s'il le peut éviter;
Et nous immolerons au sang de votre frère
Le père par le fils, ou le fils par le père.
L'ordre est digne de nous; le crime est digne d'eux:

ans; cela serait froid et ridicule. Ici, c'est une gouvernante d'enfants qui, sans aucun intérêt personnel, a livré son propre fils à la mort, il y a vingt ans, dans l'espérance que Martian, substitué à ce fils, tuerait dans vingt ans son père Phocas; cela n'est guère dans l'ordre des possibles.

Remarquons sur-tout que les atrocités font effet au théâtre quand la passion les excuse, quand celui qui va tuer quelqu'un a des remords, quand cette situation produit de grands mouvements. C'est ici tout le contraire. Il n'y a point de lecteur qui ne fasse aisément toutes ces réflexions; mais, au théâtre, le spectateur, occupé de l'intrigue, s'attache peu à démêler ces défauts qui sont sensibles à la lecture.

Sauvons Héraclius au péril de tous deux.

EUDOXE.

Je sais qu'un parricide est digne d'un tel père;
Mais faut-il qu'un tel fils soit en péril d'en faire[1]?
Et, sachant sa vertu, pouvez-vous justement
Abuser jusque-là de son aveuglement?

LÉONTINE.

Dans le fils d'un tyran l'odieuse naissance
Mérite que l'erreur arrache l'innocence[2],
Et que, de quelque éclat qu'il se soit revêtu,
Un crime qu'il ignore en souille la vertu[3].

SCÈNE IV.

LÉONTINE, EUDOXE, UN PAGE.

LE PAGE.

Exupère, madame, est là qui vous demande[4].

[1] Il semble qu'il soit en péril de faire des fils; cela se rapporte à parricide: mais *faire un parricide* ne se dit pas; on dit *commettre un parricide*, *faire un crime*.

[2] La pensée n'est pas exprimée. La naissance ne mérite ni ne démérite. Il veut dire, le fils d'un tyran ne mérite pas d'être vertueux; et encore cela n'est pas vrai. Toutes ces pensées subtiles, obscurément exprimées, choquent les premières lois de l'art d'écrire, qui sont le naturel et la clarté.

[3] La vertu de l'innocence! Ces derniers vers sont vicieux; on dit bien la vertu de la tempérance, de la modération, parceque ce sont des espèces de vertu : l'innocence est l'exclusion de tous les vices, et non une vertu particulière.

[4] On sent assez que cet *est là* est un terme de domestique qui doit être banni de la tragédie. Ce page ne paraît plus aujourd'hui. On ne connaissait point alors les pages.

LÉONTINE.

Exupère! à ce nom que ma surprise est grande!
Qu'il entre. A quel dessein vient-il parler à moi[1],
Lui que je ne vois point, qu'à peine je connoi[2]!
Dans l'ame il hait Phocas, qui s'immola son père,
Et sa venue ici cache quelque mystère.
Je vous l'ai déja dit, votre langue nous perd[3].

SCÈNE V.

EXUPÈRE, LÉONTINE, EUDOXE.

EXUPÈRE.

Madame, Héraclius vient d'être découvert.

LÉONTINE, *à Eudoxe.*

Eh bien!

[1] *Parler à moi* ne se dit point; il faut *me parler*. On peut dire en reproche : *parlez à moi, oubliez-vous que vous parlez à moi?*

[2] On prononce *je connais;* et, du temps même de Corneille, cette diphthongue *oi* était toujours prononcée *ai* dans tous les imparfaits, *j'aurais*, *je ferais;* auparavant on la prononçait comme *toi*, *soi*, *loi*. *Connoi* pour *connais* est une liberté qu'ont toujours eue les poëtes, et qu'ils ont conservée : il leur est permis d'ôter ou de conserver cette *s* à la fin du verbe, à la première personne du présent; ainsi on met, *je di*, pour *je dis; je fai*, pour *je fais; j'averti*, pour *j'avertis; je vai*, pour *je vais.*

. . . . Je vous en *averti*,
Et, sans compter sur moi, prenez votre parti.
RACINE.

[3] Il est intolérable que cette Léontine reproche toujours à sa fille, en termes si bas et si comiques, une indiscrétion qu'Eudoxe n'a point commise : ces reproches sont d'autant plus mal placés, que les discours et les actions de Léontine ne produisent rien.

EUDOXE.

Si....

LÉONTINE.

(*à Eudoxe.*) (*à Exupère.*)
Taisez-vous. Depuis quand?

EXUPÈRE.

Tout-à-l'heure

LÉONTINE.

Et déjà l'empereur a commandé qu'il meure?

EXUPÈRE.

Le tyran est bien loin de s'en voir éclairci.

LÉONTINE.

Comment?

EXUPÈRE.

Ne craignez rien, madame, le voici.

LÉONTINE.

Je ne vois que Léonce.

EXUPÈRE.

Ah! quittez l'artifice.

SCÈNE VI.

MARTIAN, LÉONTINE, EXUPÈRE, EUDOXE.

MARTIAN.

Madame, dois-je croire un billet de Maurice?
Voyez si c'est sa main, ou s'il est contrefait;
Dites s'il me détrompe, ou m'abuse en effet,

[1] C'est encore un dialogue de comédie; mais le coup de théâtre est frappant.

Si je suis votre fils, ou s'il étoit mon père:
Vous en devez connoître encor le caractère.

LÉONTINE, *lisant.*

« Léontine a trompé Phocas[1],
« Et, livrant pour mon fils un des siens au trépas,
« Dérobe à sa fureur l'héritier de l'empire.
« O vous qui me restez de fidèles sujets,
« Honorez son grand zèle, appuyez ses projets!
« Sous le nom de Léonce Héraclius respire.

« MAURICE. »

(*Elle rend le billet à Exupère.*)

Seigneur, il vous dit vrai; vous étiez en mes mains
Quand on ouvrit Bysance au pire des humains[2].
Maurice m'honora de cette confiance;

[1] C'est ici que l'intrigue se noue plus que jamais; c'est une énigme à deviner. Ce Martian, cru Léonce, est-il fils de Maurice, ou de Phocas, ou de Léontine? Le spectateur cherche la vérité; il est très occupé sans être ému. Ces incertitudes n'ont pu encore produire ces grands mouvements, cette terreur, ce pathétique, qui sont l'ame de la vraie tragédie : mais nous ne sommes encore qu'au second acte. Il semble que l'on aurait pu tirer un bien plus grand parti de l'invention de Caldéron; rien n'était peut-être plus tragique et plus singulier que de voir deux héros, élevés dans les forêts, dans la pauvreté, dans l'ignorance d'eux-mêmes, qui déploient à la première occasion leur caractère de grandeur : ce sujet, traité avec la vraisemblance qu'exige notre théâtre, aurait reçu de la main de Corneille les beautés les plus frappantes; mais un billet de Maurice dans les mains de Léontine ne peut faire ce grand effet; cela exige des vers de discussion qui énervent le tragique et refroidissent le cœur : aussi la pièce est jusqu'à présent plutôt une affaire difficile à démêler qu'une tragédie.

[2] On sent bien qu'il fallait une expression plus noble que *pire des humains.*

Mon zéle y répondit par-delà sa croyance.
Le voyant prisonnier et ses quatre autres fils,
Je cachai quelques jours ce qu'il m'avoit commis;
Mais enfin, toute prête à me voir découverte,
Ce zéle sur mon sang détourna votre perte[1].
J'allai pour vous sauver vous offrir à Phocas;
Mais j'offris votre nom, et ne vous donnai pas[2].
La généreuse ardeur de sujette fidéle
Me rendit pour mon prince à moi-même cruelle:
Mon fils fut, pour mourir, le fils de l'empereur.
J'éblouis le tyran, je trompai sa fureur:
Léonce, au lieu de vous, lui servit de victime.

(*Elle fait un soupir.*)

Ah! pardonnez, de grace; il m'échappe sans crime[3].
J'ai pris pour vous sa vie, et lui rends un soupir[4];
Ce n'est pas trop, seigneur, pour un tel souvenir:
A cet illustre effort par mon devoir réduite,
J'ai dompté la nature, et ne l'ai pas détruite.
Phocas, ravi de joie à cette illusion,
Me combla de faveurs avec profusion,

[1] Ce vers est trop obscur. Comment détourne-t-on la perte d'un autre sur son sang?

[2] Cette subtilité affaiblit le pathétique de l'image.

[3] Cela ne serait pas souffert à présent. Il était aisé de mettre, *pardonnez ce soupir, il m'échappe sans crime*. Le mal est que ce soupir d'une mère est accompagné d'une dissimulation qui affaiblit tout sentiment tendre. Léontine ne se montre jusqu'ici qu'une intrigante qui a voulu jouer un rôle à quelque prix que ce fût.

[4] J'ai pris pour vous sa vie, etc.

n'est pas français; il faut, *j'ai donné sa vie pour vous*, et non pas, *j'ai pris*.

Et nous fit de sa main cette haute fortune[1],
Dont il n'est pas besoin que je vous importune.
  Voilà ce que mes soins vous laissoient ignorer;
Et j'attendois, seigneur, à vous le déclarer,
Que, par vos grands exploits, votre rare vaillance
Pût faire à l'univers croire votre naissance,
Et qu'une occasion pareille à ce grand bruit
Nous pût de son aveu promettre quelque fruit[2]:
Car, comme j'ignorois que notre grand monarque[3]
En eût pu rien savoir, ou laisser quelque marque,
Je doutois qu'un secret, n'étant su que de moi,
Sous un tyran si craint pût trouver quelque foi.

EXUPÈRE.

Comme sa cruauté, pour mieux gêner Maurice,
Le forçoit de ses fils à voir le sacrifice[4],

[1] *De sa main* est de trop.

[2] Rien n'est plus obscur que ces vers. Qu'est-ce qu'une occasion pareille à un bruit qui peut promettre quelque fruit d'un aveu? l'aveu de qui? l'aveu de quoi? Ne cessons de dire, pour l'instruction des jeunes gens, que la première loi est d'être clair.

[3] Il n'est pas permis d'écrire avec cette négligence en prose; à plus forte raison en vers.

. . . . Notre grand monarque
En eût pu rien savoir, ou laisser quelque marque....

Quel style! il veut dire, *J'ignorais que Maurice avait pu laisser quelque marque à laquelle on pût reconnaître son fils.*

[4] Forcer un père à voir égorger ses enfants, est-ce là simplement le gêner? n'est-ce pas lui faire souffrir un supplice affreux? Que le mot propre est rare! mais qu'il est nécessaire!

Martian, qui s'est toujours cru fils de cette femme, et qui se voit en un instant fils de l'empereur Maurice, demeure muet dans une telle conjoncture; ce qui n'est ni vraisemblable, ni théâtral. Jusqu'ici

Ce prince vit l'échange, et l'alloit empêcher;
Mais l'acier des bourreaux fut plus prompt à trancher:
La mort de votre fils arrêta cette envie,
Et prévint d'un moment le refus de sa vie[1].
Maurice, à quelque espoir se laissant lors flatter[2],
S'en ouvrit à Félix qui vint le visiter[3],
Et trouva les moyens de lui donner ce gage

ni Héraclius ni Martian n'ont été que deux instruments dont on ne sait pas encore comme on se servira. Martian laisse parler Exupère. Mais comment cet Exupère ne lui a-t-il pas parlé plus tôt? est-il possible qu'ayant eu ce billet *naguère de son cher parent*, il ne l'ait pas porté sur-le-champ à Martian ou à Léonce? Il a conspiré, dit-il, sans en avertir celui pour lequel il conspire! il a agi précisément comme Léontine; il a voulu tout faire par lui-même. Léontine et Exupère, sans se donner le mot, ont traité les deux princes comme des écoliers : mais cet Exupère est l'ami de Léonce, c'est-à-dire de Martian; cru Léonce; comment Léontine a-t-elle pu dire qu'elle ne le connaît pas? Il y a bien plus; cet Exupère possède ce billet important par lequel une partie du secret de Léontine est révélé, et il s'est mis à la tête d'une conspiration sans en parler à cette Léontine, qui s'est chargée de tout, qui se vante toujours d'être maîtresse de tout. Aucune de ces circonstances n'est croyable; tout paraît amené de la manière la plus forcée. Comment Maurice allait-il empêcher l'échange? Ajoutez que *fut plus prompt à trancher* n'est pas français; il faut un régime à *trancher;* ce n'est pas un verbe neutre.

[1] Que veut dire *le refus de sa vie?* à quoi se rapporte *sa vie?* qu'est-ce que la mort qui arrête une *envie?* cela n'est ni élégant, ni français, ni clair.

[2] *Se laissant lors flatter à un espoir* n'est pas français; mais si cette faute se trouvait dans une belle tirade, elle serait à peine une faute. C'est la quantité de ces expressions vicieuses qui révolte.

[3] Quel était ce Félix? comment put-il visiter Maurice, que Phocas tenait au milieu des bourreaux, et qui fut tué sur le corps de ses enfants? *Venir visiter*, expression de comédie.

Qui vous en pût un jour rendre un plein témoignage.
Félix est mort, madame, et naguère en mourant
Il remit ce dépôt à son plus cher parent;
Et m'ayant tout conté, « Tiens, dit-il, Exupère,
« Sers ton prince, et venge ton père. »
Armé d'un tel secret, seigneur, j'ai voulu voir
Combien parmi le peuple il auroit de pouvoir[1].
J'ai fait semer ce bruit sans vous faire connoître;
Et, voyant tous les cœurs vous souhaiter pour maître,
J'ai ligué du tyran les secrets ennemis,
Mais sans leur découvrir plus qu'il ne m'est permis.
Ils aiment votre nom, sans savoir davantage,
Et cette seule joie anime leur courage,
Sans qu'autres que les deux qui vous parloient là-bas[2]
De tout ce qu'elle a fait sachent plus que Phocas.
Vous venez de savoir ce que vous vouliez d'elle;
C'est à vous de répondre à son généreux zéle.

[1] Quoi! cet Exupère a agi de son chef, sans consulter personne? son premier devoir n'était-il pas d'avertir celui qu'il croit Héraclius et de parler à Léontine? Va-t-on ainsi soulever le peuple, sans que celui en faveur duquel on le soulève en ait la moindre connaissance? y a-t-il un seul exemple dans l'histoire, d'une conduite pareille? tout cela n'est-il pas forcé? On permet un peu d'invraisemblance, quand il en résulte de beaux coups de théâtre et des morceaux pathétiques; mais la conduite d'Exupère ne produit que de l'embarras. Ce n'est pas assez qu'une pièce soit intriguée, elle doit l'être tragiquement. Ici Léontine ne fait qu'embrouiller une énigme qu'elle donne à deviner.

[2] On ne sait point qui sont ces deux qui parlaient là-bas, et qui n'en savaient pas plus que Phocas. *Sans qu'autres que les deux*, mots durs à l'oreille, cacophonie inadmissible dans le style le plus commun.

Le peuple est mutiné, nos amis assemblés.
Le tyran effrayé, ses confidents troublés.
Donnez l'aveu du prince à sa mort qu'on apprête,
Et ne dédaignez pas d'ordonner de sa tête.

MARTIAN, *se croyant Héraclius.*

Surpris des nouveautés d'un tel événement[1],
Je demeure à vos yeux muet d'étonnement[2].
Je sais ce que je dois, madame, au grand service
Dont vous avez sauvé l'héritier de Maurice[3].
Je croyois, comme fils, devoir tout à vos soins,
Et je vous dois bien plus lorsque je vous suis moins:
Mais pour vous expliquer toute ma gratitude,
Mon ame a trop de trouble et trop d'inquiétude.
J'aimois, vous le savez, et mon cœur enflammé
Trouve enfin une sœur dedans l'objet aimé[4].
Je perds une maîtresse en gagnant un empire:
Mon amour en murmure, et mon cœur en soupire,
Et de mille pensers mon esprit agité

[1] *Des nouveautés :* ce n'est pas le mot propre; il fallait *de la nouveauté;* et cette expression eût encore été trop faible.

[2] Il faut éviter cette petite méprise, et ne pas dire qu'on est muet, quand on parle; il pouvait dire, *j'ai resté jusqu'ici muet d'étonnement.*

[3] Cela n'est pas français, c'est un barbarisme.

[4] On a déja vu qu'il n'aimait guère. Tous les mouvements du cœur sont étouffés jusqu'ici dans cette pièce sous le fardeau d'une intrigue difficile à débrouiller. Il n'était guère possible qu'au seul Corneille de soutenir l'attention du spectateur, et d'exciter un grand intérêt dans la discussion embrouillée d'un sujet si compliqué et si obscur; mais malheureusement ce Martian s'explique d'une manière si froide, si sèche, et en si mauvais vers, qu'il ne peut faire aucune impression.

Paroît enseveli dans la stupidité.
Il est temps d'en sortir, l'honneur nous le commande
Il faut donner un chef à votre illustre bande[1]:
Allez, brave Exupère, allez, je vous rejoins;
Souffrez que je lui parle un moment sans témoins.
Disposez cependant vos amis à bien faire:
Sur-tout sauvons le fils en immolant le père;
Il n'eut rien du tyran qu'un peu de mauvais sang[2],
Dont la dernière guerre a trop purgé son flanc.

EXUPÈRE.

Nous vous rendrons, seigneur, entière obéissance,
Et vous allons attendre avec impatience.

SCÈNE VII.

MARTIAN, LÉONTINE, EUDOXE.

MARTIAN.

Madame, pour laisser toute sa dignité
A ce dernier effort de générosité[3],

[1] *Une bande* ne se dit que des voleurs.

[2] L'erreur où l'on a été long-temps qu'on se fait tirer son mauvais sang par une saignée, a produit cette fausse allégorie. Elle se trouve employée dans la tragédie d'*Andronic :*

Quand j'ai du mauvais sang, je me le fais tirer.

Et on prétend qu'en effet Philippe II avait fait cette réponse à ceux qui demandaient la grace de don Carlos. Dans presque toutes les anciennes tragédies il est toujours question de se défaire *d'un peu de mauvais sang*. Mais le grand défaut de cette scène est qu'elle ne produit aucun des mouvements tragiques qu'elle semblait promettre.

[3] Ce discours de Martian est encore trop obscur par l'ex-

Je crois que les raisons que vous m'avez données
M'en ont seules caché le secret tant d'années.
D'autres soupçonneroient qu'un peu d'ambition,
Du prince Martian voyant la passion,
Pour lui voir sur le trône élever votre fille,
Auroit voulu laisser l'empire en sa famille,
Et me faire trouver un tel destin bien doux
Dans l'éternelle erreur d'être sorti de vous:
Mais je tiendrois à crime une telle pensée[1].
Je me plains seulement d'une ardeur insensée,
D'un détestable amour que pour ma propre sœur
Vous-même vous avez allumé dans mon cœur.
Quel dessein faisiez-vous sur cet aveugle inceste[2]?

LÉONTINE.

Je vous aurois tout dit avant ce nœud funeste;

pression. *La dignité d'un effort*, et les raisons qui ont caché tant d'années *le secret d'un effort*, sont bien loin de faire une phrase nette. L'esprit est tendu continuellement, non seulement pour comprendre l'intrigue, mais souvent pour comprendre le sens des vers.

[1] *Tenir à crime* n'est pas français.

[2] Cela n'est pas français ; il veut dire, *qu'attendiez-vous du péril où vous me mettiez de commettre un inceste? quel projet formiez-vous sur cet inceste?* Mais on ne peut dire *faire un dessein :* on dit bien *concevoir*, *former un dessein*; *mon dessein est d'aller*, *j'ai le dessein d'aller*, etc., mais non pas, *je fais un dessein sur vous*. Racine a dit :

Les grands desseins de Dieu sur son peuple et sur vous,

mais non pas,

Les desseins que Dieu fit sur son peuple et sur vous.

De plus, on a des desseins *sur* quelqu'un, mais on n'a point de desseins *sur* quelque chose ; on ne fait point des desseins, on fait

Et je le craignois peu, trop sûre que Phocas,
Ayant d'autres desseins, ne le souffriroit pas[1].
Je voulois donc, seigneur, qu'une flamme si b
Portât votre courage aux vertus dignes d'elle[2],
Et que, votre valeur l'ayant su mériter,
Le refus du tyran vous pût mieux irriter.
Vous n'avez pas rendu mon espérance vaine :
J'ai vu dans votre amour une source de haine;
Et j'ose dire encor qu'un bras si renommé[3]

des projets. Ces règles paraissent étranges au premier coup (et ne le sont point. Il y a de la différence entre *dessein* et *p* un projet est médité et arrêté; ainsi on fait un projet : *d* donne une idée plus vague; voilà pourquoi on dit qu'*un ral fait un projet de campagne*, et non pas *un dessein de camp*

Ce même embarras, cette même énigme continue toujours. tian fait des objections à Léontine; il ne parle de son incest pour demander à cette femme *quel dessein elle fesait sur cet in*

[1] Pouvait-elle être sûre que Phocas s'opposerait à cet am Elle ne donne ici qu'une défaite; et tout cela n'a rien de tragi rien de naturel.

[2] La réponse de Léontine ne peut qu'inspirer beaucoup d fiance à Martian, qui se croit Héraclius : *Je voulais vous n amoureux de votre sœur, afin de vous inspirer l'ardeur de v votre père.* Ce discours subtil doit indigner Martian; il doi pondre : *N'aviez-vous pas d'autres moyens? n'êtes-vous pas un méchante et très imprudente femme, d'avoir pris le parti de poser à être incestueux? ne valait-il pas mieux m'apprendr naissance? Sur quoi pensez-vous que le motif de venger mon ne m'eût pas suffi? fallait-il que je fusse amoureux de ma sœur faire mon devoir? Comment voulez-vous que je croie la mau raison que vous m'alléguez?*

[3] Un bras renommé*!

* En poésie, tout ce qui se peut dire d'une personne peut se dire ég ment de son bras, qui est pris alors pour la personne même : *bras renom*

Peut-être auroit moins fait si le cœur n'eût aimé.
Achevez donc, seigneur; et puisque Pulchérie
Doit craindre l'attentat d'une aveugle furie[1]....

MARTIAN.

Peut-être il vaudroit mieux moi-même la porter
A ce que le tyran témoigne en souhaiter[2]:
Son amour, qui pour moi résiste à sa colère,
N'y résistera plus quand je serai son frère.
Pourrois-je lui trouver un plus illustre époux?

LÉONTINE.

Seigneur, qu'allez-vous faire? et que me dites-vous?

MARTIAN.

Que peut-être, pour rompre un si digne hyménée,
J'expose à tort sa tête avec ma destinée,
Et fais d'Héraclius un chef de conjurés
Dont je vois les complots encor mal assurés.
Aucun d'eux du tyran n'approche la personne:
Et quand même l'issue en pourroit être bonne,
Peut-être il m'est honteux de reprendre l'état[3]
Par l'infame succès d'un lâche assassinat;
Peut-être il vaudroit mieux en tête d'une armée
Faire parler pour moi toute ma renommée[4],

[1] Elle veut parler du mariage proposé par Phocas; mais ce n'est pas là une aveugle furie.

[2] Cela est trop prosaïque ; ce sont là des discussions, et non pas des mouvements tragiques.

[3] On reprend la couronne, l'empire, mais non pas l'état; et l'issue *bonne* est trop prosaïque.

[4] Voyez comme ce mot *toute* gâte le vers, parcequ'il est superflu.

n'a donc rien de vicieux ; c'est, au contraire, une de ces figures auxquelles on est tellement accoutumé par l'usage, qu'on ne les remarque plus. P

Et trouver à l'empire un chemin glorieux
Pour venger mes parents d'un bras victorieux[1].
C'est dont je vais résoudre avec cette princesse,
Pour qui non plus l'amour, mais le sang m'intéresse[2]:
Vous, avec votre Eudoxe....

LÉONTINE.

Ah, seigneur! écoutez.

MARTIAN.

J'ai besoin de conseils dans ces difficultés;
Mais, à parler sans fard, pour écouter les vôtres,
Outre mes intérêts vous en avez trop d'autres.
Je ne soupçonne point vos vœux ni votre foi;
Mais je ne veux d'avis que d'un cœur tout à moi.
Adieu[3].

[1] Il semble, par la phrase, que c'est d'un bras ennemi victorieux du bras de Phocas, qu'il vengera ses parents; et l'auteur entend que le bras victorieux de Martian, cru Héraclius, les vengera.

[2] Cela n'est pas français; et d'ailleurs les grands mouvements, nécessaires au théâtre, manquent à cette scène.

[3] Martian n'a joué dans cette scène qu'un rôle froid et avilissant. Léontine se moque de lui. Il n'agit point, il ne fait rien, il n'aime point, il n'a aucun dessein, aucun mouvement tragique; il n'est là que pour être trompé.

SCÈNE VIII.

LÉONTINE, EUDOXE.

LÉONTINE.

Tout me confond, tout me devient contraire.
Je ne fais rien du tout, quand je pense tout faire;
Et, lorsque le hasard me flatte avec excès,
Tout mon dessein avorte au milieu du succès:
Il semble qu'un démon funeste à sa conduite
Des beaux commencements empoisonne la suite[1].
Ce billet, dont je vois Martian abusé,
Fait plus en ma faveur que je n'aurois osé;
Il arme puissamment le fils contre le père:
Mais, comme il a levé le bras en qui j'espère[2],
Sur le point de frapper je vois avec regret
Que la nature y forme un obstacle secret.
La vérité le trompe, et ne peut le séduire;
Il sauve en reculant ce qu'il croit mieux détruire:
Il doute; et, du côté que je le vois pencher,
Il va presser l'inceste au lieu de l'empêcher.

EUDOXE.

Madame, pour le moins vous avez connoissance

[1] Léontine n'est pas plus claire dans la construction de ses phrases que dans ses intrigues; *funeste à sa conduite*, c'est *la conduite du dessein*, et cela n'est pas français.

[2] Suivant l'ordre du discours, c'est ce billet qui a levé ce bras en qui elle espère. On ne peut trop prendre garde à écrire clairement; tout ce qui met dans l'esprit la moindre confusion doit être proscrit.

De l'auteur de ce bruit, et de mon innocence [1].
Mais je m'étonne fort de voir à l'abandon
Du prince Héraclius les droits avec le nom.
Ce billet, confirmé par votre témoignage,
Pour monter dans le trône est un grand avantage.
Si Martian le peut sous ce titre occuper,
Pensez-vous qu'il se laisse aisément détromper,
Et qu'au premier moment qu'il vous verra dédire
Aux mains de son vrai maître il remette l'empire?

LÉONTINE.

Vous êtes curieuse, et voulez trop savoir [2].
N'ai-je pas déja dit que j'y saurai pourvoir [3]?
Tâchons sans plus tarder à revoir Exupère,
Pour prendre en ce désordre un conseil salutaire.

[1] Eudoxe ne songe qu'à faire voir à sa mère qu'elle n'a point parlé; elle a été inutile dans toutes ces scènes.

Elle fait aussi des raisonnements, au lieu d'être effrayée, comme elle doit l'être, du sort qui menace le véritable Héraclius qu'elle aime.

[2] Ce vers est intolérable. Léontine parle toujours à sa fille comme une nourrice de comédie : tout cela fait que, dans ces premiers actes, il n'y a ni pitié ni terreur.

[3] Le malheur est qu'en effet elle ne pourvoit à rien : on s'attend qu'elle fera la révolution, et la révolution se fera sans elle. Le lecteur impartial, et sur-tout les étrangers, demandent comment la pièce a pu réussir avec des défauts si visibles et si révoltants. Ce n'est pas seulement le nom de l'auteur qui a fait ce succès; car, malgré son nom, plusieurs de ses pièces sont tombées : c'est que l'intrigue est attachante, c'est que l'intérêt de curiosité est grand, c'est qu'il y a dans cette tragédie de très beaux morceaux qui enlèvent le suffrage des spectateurs. L'instruction de la jeunesse exige que les beautés et les défauts soient remarqués.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.[1]

MARTIAN, PULCHÉRIE.

MARTIAN.

Je veux bien l'avouer, madame, car mon cœur
A de la peine encore à vous nommer ma sœur,
Quand malgré ma fortune à vos pieds abaissée,
J'osai jusques à vous élever ma pensée,
Plus plein d'étonnement que de timidité,
J'interrogeois ce cœur sur sa témérité;
Et dans ses mouvements, pour secréte réponse,
Je sentois quelque chose au-dessus de Léonce,
Dont, malgré ma raison, l'impérieux effort
Emportoit mes desirs au-delà de mon sort.

PULCHÉRIE.

Moi-même assez souvent j'ai senti dans mon ame
Ma naissance en secret me reprocher ma flamme.

[1] La première scène de ce troisième acte a la même obscurité que tout ce qui précède; et, par conséquent, le jeu des passions, les mouvements du cœur ne peuvent encore se déployer : rien de terrible, rien de tragique, rien de tendre; tout se passe en éclaircissements, en réflexions, en subtilités, en énigmes; mais l'intérêt de curiosité soutient la pièce.

Mais quoi! l'impératrice à qui je dois le jour,
Avoit innocemment fait naître cet amour:
J'approchois de quinze ans, alors qu'empoisonnée[1]
Pour avoir contredit mon indigne hyménée
Elle mêla ces mots à ses derniers soupirs:
« Le tyran veut surprendre ou forcer vos desirs,
« Ma fille, et sa fureur à son fils vous destine:
« Mais prenez un époux des mains de Léontine;
« Elle garde un trésor qui vous sera bien cher. »
Cet ordre en sa faveur me sut si bien toucher,
Qu'au lieu de la haïr d'avoir livré mon frère
J'en tins le bruit pour faux, elle me devint chère;
Et confondant ces mots de trésor et d'époux,
Je crus les bien entendre, expliquant tout de vous.
J'opposois de la sorte à ma fière naissance
Les favorables lois de mon obéissance[2];
Et je m'imputois même à trop de vanité
De trouver entre nous quelque inégalité.

[1] Voilà encore une nouvelle préparation, une nouvelle avant-scène. On n'apprend qu'au troisième acte que la mère de Pulchérie a été empoisonnée; on apprend encore qu'elle a dit que Léontine gardait un *trésor* pour la princesse. Tous ces échafauds doivent être posés au premier acte, autant qu'on le peut, afin que l'esprit n'ait plus à s'occuper que de l'action.

[2] Tous ces raisonnements subtils sur l'amour et sur la force du sang, auxquels Martian répond aussi par des réflexions, sont d'ordinaire l'opposé du tragique. Les subtilités ingénieuses amusent l'esprit dans un livre, et encore très rarement; mais tout ce qui n'est point sentiment, passion, pitié, terreur, est froideur au théâtre. Qu'est-ce que c'est qu'une *fière naissance* et les *lois d'une obéissance*?

La race de Léonce étant patricienne,
L'éclat de vos vertus l'égaloit à la mienne;
Et je me laissois dire en mes douces erreurs :
« C'est de pareils héros qu'on fait les empereurs;
« Tu peux bien sans rougir aimer un grand courage
« A qui le monde entier peut rendre un juste hommage. »
J'écoutois sans dédain ce qui m'autorisoit :
L'amour pensoit le dire, et le sang le disoit;
Et de ma passion la flatteuse imposture
S'emparoit dans mon cœur des droits de la nature.

MARTIAN.

Ah, ma sœur! puisque enfin mon destin éclairci
Veut que je m'accoutume à vous nommer ainsi,
Qu'aisément l'amitié jusqu'à l'amour nous mène!
C'est un penchant si doux qu'on y tombe sans peine[1];
Mais quand il faut changer l'amour en amitié,
Que l'ame qui s'y force est digne de pitié!
Et qu'on doit plaindre un cœur qui, n'osant s'en défendre,
Se laisse déchirer avant que de se rendre!
Ainsi donc la nature à l'espoir le plus doux
Fait succéder l'horreur, et l'horreur d'être à vous!
Ce que je suis m'arrache à ce que j'aimois d'être!
Ah! s'il m'étoit permis de ne me pas connoître,
Qu'un si charmant abus seroit à préférer
A l'âpre vérité qui vient de m'éclairer!

PULCHÉRIE.

J'eus pour vous trop d'amour pour ignorer ses forces.

[1] On ne tombe point dans un penchant. Toujours des expressions impropres.

Je sais quelle amertume aigrit de tels divorces[1];
Et la haine à mon gré les fait plus doucement
Que quand il faut aimer, mais aimer autrement[2].
J'ai senti comme vous une douleur bien vive
En brisant les beaux fers qui me tenoient captive[3];

[1] On aigrit des douleurs, des ressentiments, des soupçons même. Racine a dit avec son élégance ordinaire :

La douleur est injuste, et toutes les raisons
Qui ne la flattent point aigrissent ses soupçons.

Mais on n'a jamais aigri une séparation; et une sœur qui ne peut épouser son frère ne fait point un divorce.

[2] Les maximes, les sentences au moins doivent être claires; celle-ci n'est ni claire, ni convenable, ni vraie. Il est faux qu'il soit plus agréable d'être obligé de passer de l'amour à la haine, que de l'amour à l'amitié. Corneille est tombé si souvent dans ce défaut qu'il est utile d'en examiner la source.

Cette habitude de faire raisonner ses personnages avec subtilité n'est pas le fruit du génie. Le génie peint à grands traits, invente toujours les situations frappantes, porte la terreur dans l'ame, excite les grandes passions, et dédaigne tous les petits moyens; tel est Corneille dans le cinquième acte de *Rodogune*, dans des scènes des *Horaces*, de *Cinna*, de *Pompée*. Le génie n'est point subtil et raisonneur : c'est ce qu'on appelle *esprit*, qui court après les pensées, les sentences, les antithèses, les réflexions, les contestations ingénieuses. Toutes les pièces de Corneille, et sur-tout les dernières, sont infectées de ce grand défaut qui refroidit tout. L'*esprit* dans Corneille, comme dans le grand nombre de nos écrivains modernes, est ce qui perd la littérature : ce sont les traits du génie de ce grand homme qui seuls ont fait sa gloire et montré l'art. Je ne sais pourquoi on s'est plu à répéter que Corneille avait plus de génie, et Racine plus d'esprit; il fallait dire que Racine avait beaucoup plus de goût, et autant de génie. Un homme avec du talent et un goût sûr ne fera jamais de lourdes chutes en aucun genre.

[3] *De beaux fers!* et on reproche à Racine d'avoir parlé d'amour!

Mais j'en condamnerois le plus doux souvenir
S'il avoit à mon cœur coûté plus d'un soupir.
Ce grand coup m'a surprise, et ne m'a point troublée,
Mon ame l'a reçu sans en être accablée;
Et comme tous mes feux n'avoient rien que de saint,
L'honneur les alluma, le devoir les éteint.
Je ne vois plus d'amant où je rencontre un frère:
L'un ne me peut toucher, ni l'autre me déplaire;
Et je tiendrai toujours mon bonheur infini,
Si les miens sont vengés, et le tyran puni.
Vous, que va sur le trône élever la naissance,
Régnez sur votre cœur avant que sur Byzance;
Et, domptant comme moi ce dangereux mutin [1],
Commencez à répondre à ce noble destin.

MARTIAN.

Ah! vous fûtes toujours l'illustre Pulchérie,
En fille d'empereur dès le berceau nourrie;
Et ce grand nom sans peine a pu vous enseigner
Comment dessus vous-même il vous falloit régner [2]:
Mais pour moi, qui, caché sous une autre aventure,
D'une ame plus commune ai pris quelque teinture,

mais on ne trouve chez lui ni beaux fers, ni beaux feux: ce n'est que dans sa faible tragédie d'*Alexandre*, où il voulait imiter Corneille, où il fait dire à Éphestion:

Fidèle confident du beau feu de mon maître.

[1] Ce *dangereux mutin* est une expression qui ne convient que dans une épigramme.

[2] Un grand nom qui enseigne comment il faut régner dessus soi-même! Martian caché *sous une aventure*, et qui a pris *la teinture* d'une ame commune! que d'incorrection! que de négligence! quel mauvais style!

Il n'est pas merveilleux si ce que je me crus
Mêle un peu de Léonce au cœur d'Héraclius.
A mes confus regrets soyez donc moins sévère;
C'est Léonce qui parle, et non pas votre frère[1]:
Mais si l'un parle mal, l'autre va bien agir[2],
Et l'un ni l'autre enfin ne vous fera rougir.
Je vais des conjurés embrasser l'entreprise,
Puisqu'une ame si haute à frapper m'autorise,
Et tient que, pour répandre un si coupable sang,
L'assassinat est noble et digne de mon rang[3].
Pourrai-je cependant vous faire une prière?

PULCHÉRIE.

Prenez sur Pulchérie une puissance entière.

MARTIAN.

Puisqu'un amant si cher ne peut plus être à vous,
Ni vous, mettre l'empire en la main d'un époux[4],

[1] Ce trait prouve encore la vérité de ce qu'on a dit, qu'on courait alors après les tours ingénieux et recherchés.

[2] Cela confirme encore la preuve que le mauvais goût était dominant, et que Corneille, malgré la solidité de son esprit, était trop asservi à ce malheureux usage : il y a même du comique dans ces oppositions de Léonce avec Martian; et ce jeu de Léonce qui parle, avec Martian qui agit, ressemble à l'Amphitryon qui rejette sur l'époux d'Alcmène les torts reprochés à l'amant d'Alcmène. Ces artifices réussissent beaucoup plus dans le comique, et sont puérils dans la tragédie.

[3] Pulchérie n'a point dit cela : on peut hasarder que l'assassinat est peut-être pardonnable contre un assassin; mais que l'assassinat soit digne du rang suprême, c'est une de ces idées monstrueuses qui révolteraient, si leur extrême ridicule ne les rendait sans conséquence.

[4] Ce *vous* se rapporte à *peut*, et est un solécisme; mais, encore

Épousez Martian comme un autre moi-même[1];
Ne pouvant être à moi, soyez à ce que j'aime.

PULCHÉRIE.

Ne pouvant être à vous, je pourrois justement
Vouloir n'être à personne, et fuir tout autre amant;
Mais on pourroit nommer cette fermeté d'ame
Un reste mal éteint d'incestueuse flamme[2].
Afin donc qu'à ce choix j'ose tout accorder,
Soyez mon empereur pour me le commander.
Martian vaut beaucoup, sa personne m'est chère;
Mais purgez sa vertu des crimes de son père,
Et donnez à mes feux pour légitime objet
Dans le fils du tyran votre premier sujet.

MARTIAN.

Vous le voyez, j'y cours; mais enfin, s'il arrive
Que l'issue en devienne ou funeste ou tardive,
Votre perte est jurée; et d'ailleurs nos amis
Au tyran immolé voudront joindre ce fils.
Sauvez d'un tel péril et sa vie et la vôtre;
Par cet heureux hymen conservez l'un et l'autre;
Garantissez ma sœur des fureurs de Phocas,
Et mon ami de suivre un tel père au trépas.
Faites qu'en ce grand jour la troupe d'Exupère

une fois, cette froide dissertation sur l'inceste est pire que des solécismes.

[1] Remarquez toujours que cette combinaison ingénieuse d'incestes, cette ignorance où chacun est de son état, peuvent exciter l'attention, mais jamais aucun trouble, aucune terreur.

[2] Toute cette scène est une discussion qui n'a rien de la vraie tragédie. Pulchérie craint qu'on ne nomme *sa fermeté d'ame reste d'inceste*.

Dans un sang odieux respecte mon beau-frère;
Et donnez au tyran, qui n'en pourra jouir,
Quelques moments de joie afin de l'éblouir.

PULCHÉRIE.

Mais durant ces moments, unie à sa famille,
Il deviendra mon père, et je serai sa fille;
Je lui devrai respect, amour, fidélité;
Ma haine n'aura plus d'impétuosité;
Et tous mes vœux pour vous seront mous et timides
Quand mes vœux contre lui seront des parricides.
Outre que le succès est encore à douter[1],
Que l'on peut vous trahir, qu'il peut vous résister;
Si vous y succombez, pourrai-je me dédire
d'avoir porté chez lui les titres de l'empire?
Ah! combien ces moments de quoi vous me flattez
Alors pour mon supplice auroient d'éternités[2]!
Votre haine voit peu l'erreur de sa tendresse;

[1] *Outre que* ne doit jamais entrer dans un vers héroïque; et *le succès est à douter* est un solécisme : on ne doute pas une chose, elle n'est pas doutée; le verbe *douter* exige toujours le génitif, c'est-à-dire la préposition *de*.

[2] On n'a jamais dû, dans aucune langue, mettre le mot *d'éternité* au pluriel, excepté dans le dogmatique, quand on distingue mal à propos l'éternité passée et l'éternité à venir, comme lorsque Platon dit que notre vie est un point entre deux éternités; pensée que Pascal a répétée, pensée sublime, quoique dans la rigueur métaphysique elle soit fausse.

Remarquez encore qu'on ne peut dire, *ces moments de quoi vous me flattez;* cela n'est pas français: il faut, *ces moments dont vous me flattez*. Remarquez qu'une haine ne voit point l'erreur de sa tendresse; car comment une haine aurait-elle une tendresse? Pulchérie dit encore que sa haine a les yeux mieux ouverts que celle

Comme elle vient de naître, elle n'est que foiblesse:
La mienne a plus de force, et les yeux mieux ouverts;
Et, se dût avec moi perdre tout l'univers,
Jamais un seul moment, quoi que l'on puisse faire,
Le tyran n'aura droit de me traiter de père.
Je ne refuse au fils ni mon cœur ni ma foi:
Vous l'aimez, je l'estime, il est digne de moi:
Tout son crime est un père à qui le sang l'attache;
Quand il n'en aura plus, il n'aura plus de tache;
Et cette mort, propice à former ces beaux nœuds,
Purifiant l'objet, justifiera mes feux.
Allez donc préparer cette heureuse journée,
Et du sang du tyran signez cet hyménée.
Mais quel mauvais démon devers nous le conduit?

MARTIAN.

Je suis trahi, madame, Exupère le suit.

SCÈNE II.

PHOCAS, EXUPÈRE, AMINTAS, MARTIAN, PULCHÉRIE, CRISPE.

PHOCAS.

Quel est votre entretien avec cette princesse?
Des noces que je veux[1]?

de Martian. Quel langage! et qu'est-ce encore qu'une *mort-propice à former de beaux nœuds*, et qui purifie un objet? Il n'est pas permis d'écrire ainsi.

[1] Ce mot *noces* est de la comédie, à moins qu'il ne soit relevé par quelque épithète terrible; le reste est très tragique, et c'est ici

MARTIAN.

C'est de quoi je la presse.

PHOCAS.

Et vous l'avez gagnée en faveur de mon fils?

MARTIAN.

Il sera son époux, elle me l'a promis.

PHOCAS.

C'est beaucoup obtenu d'une ame si rebelle.
Mais quand?

MARTIAN.

C'est un secret que je n'ai pas su d'elle.

PHOCAS.

Vous pouvez m'en dire un dont je suis plus jaloux.
On dit qu'Héraclius est fort connu de vous:
Si vous aimez mon fils, faites-le moi connoître.

MARTIAN.

Vous le connoissez trop, puisque je vois ce traître[1].

EXUPÈRE.

Je sers mon empereur, et je sais mon devoir.

MARTIAN.

Chacun te l'avouera; tu le fais assez voir.

PHOCAS.

De grace, éclaircissez ce que je vous propose.

que le grand intérêt commence. Le tyran a raison de croire que Martian son fils est Héraclius. Voilà Martian dans le plus grand danger, et l'erreur du père est théâtrale.

[1] On pourrait dire que Martian se hâte trop d'accuser Exupère. Il peut, ce semble, penser qu'Exupère, qui est de son côté à la tête de la conspiration, trompe toujours le tyran, autant que soupçonner qu'Exupère trahit son propre parti: dans ce doute, pourquoi accuse-t-il Exupère?

Ce billet à demi m'en dit bien quelque chose;
Mais, Léonce, c'est peu si vous ne l'achevez.

MARTIAN.

Nommez-moi par mon nom, puisque vous le savez;
Dites Héraclius; il n'est plus de Léonce;
Et j'entends mon arrêt sans qu'on me le prononce.

PHOCAS.

Tu peux bien t'y résoudre après ton vain effort
Pour m'arracher le sceptre et conspirer ma mort.

MARTIAN.

J'ai fait ce que j'ai dû. Vivre sous ta puissance,
C'eût été démentir mon nom et ma naissance,
Et ne point écouter le sang de mes parents,
Qui ne crie en mon cœur que la mort des tyrans.
Quiconque pour l'empire eut la gloire de naître
Renonce à cet honneur s'il peut souffrir un maître:
Hors le trône ou la mort, il doit tout dédaigner;
C'est un lâche, s'il n'ose ou se perdre ou régner.
J'entends donc mon arrêt sans qu'on me le prononce.
Héraclius mourra comme a vécu Léonce,
Bon sujet, meilleur prince, et ma vie et ma mort
Rempliront dignement et l'un et l'autre sort.
La mort n'a rien d'affreux pour une ame bien née:
A mes côtés pour toi je l'ai cent fois traînée[1];
Et mon dernier exploit contre tes ennemis
Fut d'arrêter son bras qui tomboit sur ton fils.

PHOCAS.

Tu prends pour me toucher un mauvais artifice[2]:

[1] On voit la mort, on l'affronte, on la brave; on ne la traîne pas.
[2] On ne prend point un artifice; c'est un barbarisme.

Héraclius n'eut point de part à ce service;
J'en ai payé Léonce, à qui seul étoit dû
L'inestimable honneur de me l'avoir rendu.
Mais, sous des noms divers à soi-même contraire,
Qui conserva le fils attente sur le père;
Et se désavouant d'un aveugle secours[1];
Sitôt qu'il se connoît il en veut à mes jours.
Je te devois sa vie, et je me dois justice.
Léonce est effacé par le fils de Maurice.
Contre un tel attentat rien n'est à balancer,
Et je saurai punir comme récompenser.

MARTIAN.

Je sais trop qu'un tyran est sans reconnoissance
Pour en avoir conçu la honteuse espérance;
Et suis trop au-dessus de cette indignité
Pour te vouloir piquer de générosité.
Que ferois-tu pour moi de me laisser la vie[2],
Si pour moi sans le trône elle n'est qu'infamie?
Héraclius vivroit pour te faire la cour!
Rends-lui, rends-lui son sceptre, ou prive-le du jour.
Pour ton propre intérêt sois juge incorruptible[3]:
Ta vie avec la sienne est trop incompatible;
Un si grand ennemi ne peut être gagné,
Et je te punirois de m'avoir épargné.

[1] Cela n'est pas français : on désavoue un secours qu'on a donné, on dément sa conduite, on se rétracte, etc.; mais on ne se désavoue pas : *désavouer* n'est point un verbe réciproque, et n'admet point le *de*.

[2] C'est un solécisme ; il faut, *en me laissant la vie*.

[3] *Incorruptible* n'est pas le mot propre ; c'est *inexorable*.

Si de ton fils sauvé j'ai rappelé l'image,
J'ai voulu de Léonce étaler le courage,
Afin qu'en le voyant tu ne doutasses plus
Jusques où doit aller celui d'Héraclius.
Je me tiens plus heureux de périr en monarque,
Que de vivre en éclat sans en porter la marque[1];
Et puisque pour jouir d'un si glorieux sort
Je n'ai que ce moment qu'on destine à ma mort,
Je la rendrai si belle et si digne d'envie,
Que ce moment vaudra la plus illustre vie.
M'y faisant donc conduire, assure ton pouvoir,
Et délivre mes yeux de l'horreur de te voir.

PHOCAS.

Nous verrons la vertu de cette ame hautaine.
Faites-le retirer en la chambre prochaine,
Crispe; et qu'on me l'y garde, attendant que mon choix
Pour punir son forfait vous donne d'autres lois.

MARTIAN, *à Pulchérie.*

Adieu, madame, adieu; je n'ai pu davantage.
Ma mort vous va laisser encor dans l'esclavage:
Le ciel par d'autres mains vous en daigne affranchir!

[1] Toujours *monarque* et *marque*. On ne dit pas *vivre en éclat*, encore moins *porter la marque*.

[2] *Attendant que mon choix*, ce n'est pas là le mot propre; il veut dire en attendant que j'en dispose, en attendant que tout soit éclairci : du reste on sent assez que cette scène est grande et pathétique. Il est vrai que Pulchérie y joue un rôle désagréable ; elle n'a pas un mot à placer. Il faut, autant qu'on le peut, qu'un personnage principal ne devienne pas inutile dans la scène la plus intéressante pour lui.

SCÈNE III.

PHOCAS, PULCHÉRIE, EXUPÈRE, AMINTAS.

PHOCAS.

Et toi, n'espère pas désormais me fléchir.
Je tiens Héraclius, et n'ai plus rien à craindre,
Plus lieu de te flatter, plus lieu de me contraindre.
Ce frère et ton espoir vont entrer au cercueil,
Et j'abattrai d'un coup sa tête et ton orgueil.
Mais ne te contrains point dans ces rudes alarmes;
Laisse aller tes soupirs, laisse couler tes larmes[1].

PULCHÉRIE.

Moi pleurer! moi gémir, tyran! J'aurois pleuré
Si quelques lâchetés l'avoient déshonoré,
S'il n'eût pas emporté sa gloire tout entière,
S'il m'avoit fait rougir par la moindre prière,
Si quelque infame espoir qu'on lui dût pardonner
Eût mérité la mort que tu lui vas donner.
Sa vertu jusqu'au bout ne s'est point démentie.
Il n'a point pris le ciel ni le sort à partie,
Point querellé le bras qui fait ces lâches coups[2],

[1] Expression qui n'est ni noble ni juste. Des soupirs ne vont poin Ce qui est moins noble encore, c'est l'insulte ironique faite inutil ment à une femme par un empereur. Un tyran peut être représen perfide, cruel, sanguinaire, mais jamais bas; il y a toujours de lâcheté à insulter une femme, sur-tout quand on est son maît absolu.

[2] On ne fait point des coups; on dit, dans le style familier, fai

Point daigné contre lui perdre un juste courroux[1].
Sans te nommer ingrat, sans trop le nommer traître,
De tous deux, de soi-même il s'est montré le maître;
Et dans cette surprise il a bien su courir
A la nécessité qu'il voyoit de mourir.
Je goûtois cette joie en un sort si contraire.
Je l'aimai comme amant, je l'aime comme frère;
Et dans ce grand revers je l'ai vu hautement
Digne d'être mon frère, et d'être mon amant.

PHOCAS.

Explique, explique mieux le fond de ta pensée;
Et, sans plus te parer d'une vertu forcée,
Pour apaiser le père, offre le cœur au fils[2],
Et tâche à racheter ce cher frère à ce prix.

PULCHÉRIE.

Crois-tu que sur la foi de tes fausses promesses
Mon ame ose descendre à de telles bassesses[3]?
Prends mon sang pour le sien; mais, s'il y faut mon cœur
Périsse Héraclius avec sa triste sœur!

un mauvais coup, mais jamais faire des coups : on ne querelle point un bras ; et il n'y a ici nul bras qui ait fait un coup. Tout le reste du discours de Pulchérie serait d'une grande beauté, s'il était mieux écrit.

[1] Point daigné perdre un juste courroux contre un bras!

[2] Quelle raison peut avoir Phocas de vouloir que Pulchérie épouse son prétendu fils, quand il se croit sûr de tenir Héraclius en sa puissance? Il sait que Pulchérie et Héraclius, cru Martian, ne s'aiment point. Offre-t-on ainsi le *cœur*, quand on est menacée de mort?

[3] *Ose* est ici contradictoire ; on n'ose pas être bas.

PHOCAS.

Eh bien! il va périr; ta haine en est complice[1].

PULCHÉRIE.

Et je verrai du ciel bientôt choir ton supplice[2].
Dieu, pour le réserver à ses puissantes mains,
Fait avorter exprès tous les moyens humains;
Il veut frapper le coup sans notre ministère.
Si l'on t'a bien donné Léonce pour mon frère,
Les quatre autres peut-être, à tes yeux abusés,
Ont été comme lui des Césars supposés.
L'état, qui, dans leur mort, voyoit trop sa ruine,
Avoit des généreux autres que Léontine;
Ils trompoient d'un barbare aisément la fureur
Qui n'avoit jamais vu la cour ni l'empereur[3].
Crains, tyran, crains encor tous les quatre peut-être
L'un après l'autre enfin se vont faire paroître[4];
Et, malgré tous tes soins, malgré tout ton effort,
Tu ne les connoîtras qu'en recevant la mort.
Moi-même à leur défaut je serai la conquête
De quiconque à mes pieds apportera ta tête;

[1] Autre impropriété; on est complice d'un criminel, complice d'un crime, mais non pas de ce que quelqu'un va périr.

[2] *Choir* n'est plus d'usage. Cette idée est grande, mais n'est pas exprimée.

[3] Par la phrase, c'est la fureur de Phocas qui n'avait point vu Maurice; il faut éviter les plus petites amphibologies. Mais peut-on dire d'un homme qui commandait les armées qu'il n'avait jamais seulement vu l'empereur?

[4] C'est un barbarisme; on se fait voir, on ne se fait point paraître: la raison en est évidente: c'est qu'on paraît soi-même, et que ce sont les autres qui vous voient.

L'esclave le plus vil qu'on puisse imaginer[1]
Sera digne de moi, s'il peut t'assassiner.
Va perdre Héraclius, et quitte la pensée
Que je me pare ici d'une vertu forcée;
Et, sans m'importuner de répondre à tes vœux[2],
Si tu prétends régner, défais-toi de tous deux.

SCÈNE IV.

PHOCAS, EXUPÈRE, AMINTAS.

PHOCAS.

J'écoute avec plaisir ces menaces frivoles[3];
Je ris d'un désespoir qui n'a que des paroles;
Et, de quelque façon qu'elle m'ose outrager,

[1] Cet hémistiche, *qu'on puisse imaginer*, est superflu, et sert uniquement à la rime. Quelle idée a Pulchérie d'épouser le dernier homme de la lie du peuple? la noblesse de sa vengeance peut-elle descendre à cette bassesse?

[2] Ce vers n'est pas français; il fallait, *et, sans plus me presser de répondre à tes vœux*. Remarquez encore que ce mot *vœux* est trop faible pour exprimer les ordres d'un tyran.

[3] Cette scène est adroite. L'auteur a voulu tromper jusqu'au spectateur, qui ne sait si Exupère trahit Phocas ou non; cependant un peu de réflexion fait bien voir que Phocas est dupe de cet officier.

Les trois principaux personnages de cette pièce, Phocas, Héraclius et Martian, sont trompés jusqu'au bout : ce serait un exemple très dangereux à imiter. Corneille ne se soutient pas seulement ici par l'intrigue, mais par de très beaux détails. Toutes les pièces que d'autres auteurs ont faites dans ce goût sont tombées à la longue. On veut de la vraisemblance dans l'intrigue, de la clarté, de grandes passions, une élégance continue.

Le sang d'Héraclius m'en doit assez venger.
Vous donc, mes vrais amis, qui me tirez de peine,
Vous, dont je vois l'amour quand j'en craignois la haine[1]
Vous, qui m'avez livré mon secret ennemi,
Ne soyez point vers moi fidèles à demi;
Résolvez avec moi des moyens de sa perte:
La ferons-nous secrète, ou bien à force ouverte?
Prendrons-nous le plus sûr, ou le plus glorieux?

EXUPÈRE.

Seigneur, n'en doutez point, le plus sûr vaut le mieux,
Mais le plus sûr pour vous est que sa mort éclate,
De peur qu'en l'ignorant le peuple ne se flatte,
N'attende encor ce prince, et n'ait quelque raison
De courir en aveugle à qui prendra son nom.

PHOCAS.

Donc, pour ôter tout doute à cette populace,
Nous enverrons sa tête au milieu de la place.

EXUPÈRE.

Mais si vous la coupez dedans votre palais,
Ces obstinés mutins ne le croiront jamais;
Et, sans que pas un d'eux à son erreur renonce,
Ils diront qu'on impute un faux nom à Léonce,
Qu'on en fait un fantôme afin de les tromper,

[1] Pourquoi craignait-il la haine d'Amintas? et s'il a craint la haine d'Exupère, dont il a fait tuer le père, pourquoi se fie-t-il à cet Exupère? *J'en craignais* n'est pas bien; il fallait, *quand j'ai craint votre haine*. Malgré l'artifice de cette scène, peut-être Phocas est-il un peu trop un tyran de comédie, à qui on en fait aisément accroire: il a des troupes, il peut mettre Léontine, Pulchérie et le prétendu Héraclius en prison: il n'a point pris ce parti, il attend qu'Exupère lui donne des conseils, il se rend à tout ce qu'on lui dit.

Prêts à suivre toujours qui voudra l'usurper.

PHOCAS.

Lors nous leur ferons voir ce billet de Maurice.

EXUPÈRE.

Ils le tiendront pour faux, et pour un artifice:
Seigneur, après vingt ans vous espérez en vain
Que ce peuple ait des yeux pour connoître sa main.
Si vous voulez calmer toute cette tempête,
Il faut en pleine place abattre cette tête,
Et qu'il dise, en mourant, à ce peuple confus,
« Peuple, n'en doute point, je suis Héraclius. »

PHOCAS.

Il le faut, je l'avoue; et déja je destine
A ce même échafaud l'infame Léontine.
Mais si ces insolents l'arrachent de nos mains?

EXUPÈRE.

Qui l'osera, seigneur?

PHOCAS.

Ce peuple que tu crains.

EXUPÈRE.

Ah! souvenez-vous mieux des désordres qu'enfante
Dans un peuple sans chef la première épouvante.
Le seul bruit de ce prince au palais arrêté
Dispersera soudain chacun de son côté[1];
Les plus audacieux craindront votre justice,
Et le reste en tremblant ira voir son supplice.

[1] *Le bruit* d'un *prince arrêté* qui *disperse chacun de son côté*; qui ne voit que ces expressions sont à-la-fois familières, prosaïques et inexactes? *Le bruit d'un prince arrêté!* quelle expression! *Chacun de son côté* est oiseux et prosaïque.

Mais ne leur donnez pas, tardant trop à punir,
Le temps de se remettre et de se réunir :
Envoyez des soldats à chaque coin des rues[1];
Saisissez l'Hippodrome avec ses avenues;
Dans tous les lieux publics rendez-vous le plus fort.
Pour nous, qu'un tel indice intéresse à sa mort,
De peur que d'autres mains ne se laissent séduire,
Jusques à l'échafaud laissez-nous le conduire.
Nous aurons trop d'amis pour en venir à bout[2];
J'en réponds sur ma tête, et j'aurai l'œil à tout[3].

PHOCAS.

C'en est trop, Exupère : allez, je m'abandonne
Aux fidèles conseils que votre ardeur me donne[4].
C'est l'unique moyen de dompter nos mutins,
Et d'éteindre à jamais ces troubles intestins.
Je vais, sans différer, pour cette grande affaire
Donner à tous mes chefs un ordre nécessaire[5].
Vous, pour répondre aux soins que vous m'avez promis[6],
Allez de votre part assembler vos amis[7],

[1] Ce n'est pas ainsi qu'on exprime noblement les plus petites choses, et qu'un poëte, comme dit Boileau,

Fait des plus secs chardons des lauriers et des roses.

[2] Il doit dire précisément le contraire ; nous avons trop d'amis pour n'en pas venir à bout.

[3] *J'aurai l'œil à tout*, expression de comédie.

[4] L'ardeur d'Exupère qui donne des conseils!

[5] Il n'est pas permis dans le tragique d'employer ces phrases qui ne conviennent qu'au genre familier. Ce n'est pas là cette noble simplicité tant recommandée.

[6] Cela n'est pas français; on répond à la confiance, on exécute ce qu'on a promis.

[7] Il semble par ce mot qu'Exupère soit un homme aussi important

Et croyez qu'après moi, jusqu'à ce que j'expire[1],
Ils seront, eux et vous, les maîtres de l'empire.

SCÈNE V[2].

EXUPÈRE, AMINTAS.

EXUPÈRE.

Nous sommes en faveur, ami, tout est à nous :

que l'empereur, et que Phocas ait besoin de ces amis pour l'aider. Les choses ne se passent ainsi dans aucune cour. Justinien n'aurait pas dit, même à un Bélisaire, assemblez vos amis; on donne des ordres en pareil cas. *De votre part* est encore une faute; on peut ordonner de sa part, mais on n'exécute point de sa part : il fallait, *vous*, *de votre côté*, *rassemblez vos amis*.

[1] Ces mots *après moi*, et *jusqu'à ce que j'expire*, semblent dire *jusqu'à ce que je sois mort*, *après ma mort*. *Jusqu'à ce que*, mot rude, raboteux, désagréable à l'oreille, et dont il ne faut jamais se servir.

Plus on réfléchit sur cette scène, et plus on voit que Phocas y joue le rôle d'un imbécille, à qui cet Exupère faita ccroire tout ce qu'il veut.

[2] Cette scène entre Exupère et Amintas est faite exprès pour jeter le public dans l'incertitude. Il s'agit du destin de l'empire, de celui d'Héraclius, de Pulchérie, et de Martian. La situation est violente; cependant ceux qui se sont chargés d'une entreprise si périlleuse n'en parlent pas; ils disent *qu'ils sont en faveur, et qu'ils feront des jaloux;* ils parlent d'une manière équivoque, et uniquement de ce qui les regarde. Ces personnages subalternes n'intéressent jamais, et affaiblissent l'intérêt qu'on prend aux principaux. Je crois que c'est la raison pourquoi Narcisse est si mal reçu dans *Britannicus* quand il dit :

La fortune t'appelle une seconde fois.

On ne se soucie point de la fortune de Narcisse; son crime

L'heur de notre destin va faire des jaloux[1].

AMINTAS.

Quelque alégresse ici que vous fassiez paroître,
Trouvez-vous doux les noms de perfide et de traître?

EXUPÈRE.

Je sais qu'aux généreux ils doivent faire horreur;
Ils m'ont frappé l'oreille, ils m'ont blessé le cœur:
Mais bientôt, par l'effet que nous devons attendre,
Nous serons en état de ne les plus entendre.
Allons; pour un moment qu'il faut les endurer,
Ne fuyons pas les biens qu'ils nous font espérer.

excite l'horreur et le mépris : si c'était un criminel auguste, il imposerait. Cependant combien est-il au dessus de cet Exupère! que la scène où il détermine Néron est adroite, et sur-tout qu'elle est supérieurement écrite! comme il échauffe Néron par degrés! quel art et quel style!

[1] Ces deux vers d'Exupère sont d'un valet de comédie qui a trompé son maître, et qui trompe un autre valet.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I[re].

HÉRACLIUS, EUDOXE.

HÉRACLIUS.

Vous avez grand sujet d'appréhender pour elle[1]:
Phocas au dernier point la tiendra criminelle;
Et je le connois mal, ou, s'il la peut trouver,
Il n'est moyen humain qui puisse la sauver.
Je vous plains, chère Eudoxe, et non pas votre mère;
Elle a bien mérité ce qu'a fait Exupère;
Il trahit justement qui vouloit me trahir.

EUDOXE.

Vous croyez qu'à ce point elle ait pu vous haïr,
Vous pour qui son amour a forcé la nature[2]?

[1] L'embarras croît, le nœud se redouble. Héraclius se croit trahi par Léontine et par Exupère : mais il n'est point encore en péril ; il est avec sa maîtresse ; il raisonne avec elle sur l'aventure du billet. Les passions de l'ame n'ont encore aucune influence sur la pièce ; aussi les vers de cette scène sont tous de raisonnement. C'est, à mon avis, l'opposé de la véritable tragédie. Des discussions en vers froids et durs peuvent occuper l'esprit d'un spectateur qui s'obstine à vouloir comprendre cette énigme ; mais ils ne peuvent aller au cœur, ils ne peuvent exciter ni crainte, ni pitié, ni admiration.

[2] Il eût été mieux, je crois, de dire, *a dompté la nature;* car *forcer la nature* signifie *pousser la nature trop loin.*

HÉRACLIUS.

Comment voulez-vous donc nommer son imposture?
M'empêcher d'entreprendre, et, par un faux rapport,
Confondre en Martian et mon nom et mon sort[1];
Abuser d'un billet que le hasard lui donne;
Attacher de sa main mes droits à sa personne,
Et le mettre en état, dessous sa bonne foi[2],
De régner en ma place, ou de périr pour moi:
Madame, est-ce en effet me rendre un grand service?

EUDOXE.

Eût-elle démenti ce billet de Maurice?
Et l'eût-elle pu faire, à moins que révéler
Ce que sur-tout alors il lui falloit celer?
Quand Martian par là n'eût pas connu son père,
C'étoit vous hasarder sur la foi d'Exupère:
Elle en doutoit, seigneur; et, par l'événement,
Vous voyez que son zéle en doutoit justement.
Sûre en soi des moyens de vous rendre l'empire[3],
Qu'à vous-même jamais elle n'a voulu dire[4],

[1] L'expression n'est ni juste ni claire; il veut dire, *donner à Martian mon nom et mes droits.*

[2] On ne dit ni *sous*, ni *dessous la bonne foi;* cela n'est pas français.

[3] On n'est point *sûr en soi.* Mais comment Léontine est-elle si sûre du succès? elle a toujours parlé comme une femme qui veut tout faire et qui ne doute de rien; mais elle n'a point agi, elle n'a fait aucune démarche pour s'éclaircir avec Exupère; il était pourtant bien naturel qu'elle s'informât de tout, et encore plus naturel qu'Exupère la mît au fait. Il semble qu'Exupère et Léontine aient songé à rendre l'énigme difficile, plutôt qu'à servir véritablement.

[4] Par la construction, *elle n'a pas voulu dire l'empire;* elle veut

Elle a sur Martian tourné le coup fatal
De l'épreuve d'un cœur qu'elle connoissoit mal[1].
Seigneur, où seriez-vous sans ce nouveau service?

HÉRACLIUS.

Qu'importe qui des deux on destine au supplice?
Qu'importe, Martian, vu ce que je te doi,
Qui trahisse mon sort, d'Exupère ou de moi?
Si l'on ne me découvre, il faut que je m'expose;
Et l'un et l'autre enfin ne sont que même chose,
Sinon qu'étant trahi je mourrois malheureux,
Et que, m'offrant pour toi, je mourrai généreux[2].

EUDOXE.

Quoi! pour désabuser une aveugle furie,
Rompre votre destin, et donner votre vie[3]!

HÉRACLIUS.

Vous êtes plus aveugle encore en votre amour.
Périra-t-il pour moi quand je lui dois le jour?
Et lorsque sous mon nom il se livre à sa perte,
Tiendrai-je sous le sien ma fortune couverte?
S'il s'agissoit ici de le faire empereur,
Je pourrois lui laisser mon nom et son erreur:

parler des moyens. Il faut soigneusement éviter ces phrases louches, ces amphibologies de construction.

[1] *Tourner le coup de l'épreuve d'un cœur* n'est pas intelligible; et tout ce raisonnement d'Eudoxe est un peu obscur.

[2] Ici tous les sentiments sont en raisonnement, et exprimés d'un ton didactique, dans un style qui est celui de la prose négligée. *Ne sont que même chose*, *sinon*, n'est pas français.

[3] *Rompre un destin*, *désabuser une furie aveugle!* on ne désabuse point une furie, on ne rompt point un destin; ce ne sont pas les mots propres.

Mais conniver en lâche à ce nom qu'on me vole,
Quand son père à mes yeux au lieu de moi l'immole!
Souffrir qu'il se trahisse aux rigueurs de mon sort[1]!
Vivre par son supplice, et régner par sa mort!

EUDOXE.

Ah! ce n'est pas, seigneur, ce que je vous demande;
De cette lâcheté l'infamie est trop grande.
Montrez-vous pour sauver ce héros du trépas;
Mais montrez-vous en maître, et ne vous perdez pas:
Rallumez cette ardeur où s'opposoit ma mère,
Garantissez le fils par la perte du père;
Et, prenant à l'empire un chemin éclatant[2],
Montrez Héraclius au peuple qui l'attend[3].

HÉRACLIUS.

Il n'est plus temps, Madame; un autre a pris ma place[4]:
Sa prison a rendu le peuple tout de glace:
Déja préoccupé d'un autre Héraclius,
Dans l'effroi qui le trouble il ne me croira plus;
Et, ne me regardant que comme un fils perfide,
Il aura de l'horreur de suivre un parricide.

[1] Cette expression n'est grammaticale en aucune langue, et n'est pas intelligible; il veut dire qu'il subisse la mort qui m'était destinée : mais le fond de ces sentiments est héroïque; c'est dommage qu'ils soient si mal exprimés.

[2] *Prendre un chemin éclatant à l'empire!*

[3] Ce vers est souvent répété, et forme une espèce de refrain; c'est le sujet de la pièce : il y a un peu d'affectation à cette répétition. Cette scène d'ailleurs est intéressante par le fond, et il y a de très beaux vers qui élèvent l'ame quand les raisonnements l'occupent.

[4] Vers de comédie.

Mais quand même il voudroit seconder mes desseins,
Le tyran tient déja Martian en ses mains.
S'il voit qu'en sa faveur je marche à force ouverte,
Piqué de ma révolte, il hâtera sa perte,
Et croira qu'en m'ôtant l'espoir de le sauver
Il m'ôtera l'ardeur qui me fait soulever[1].
N'en parlons plus : en vain votre amour me retarde,
Le sort d'Héraclius tout entier me regarde.
Soit qu'il faille régner, soit qu'il faille périr,
Au tombeau comme au trône on me verra courir[2].
Mais voici le tyran, et son traître Exupère.

SCÈNE II.

PHOCAS, HÉRACLIUS, EXUPÈRE, EUDOXE,
TROUPE DE GARDES.

PHOCAS, *montrant Eudoxe à ses gardes.*
Qu'on la tienne en lieu sûr en attendant sa mère.

HÉRACLIUS.
A-t-elle quelque part?....

PHOCAS.
Nous verrons à loisir:
Il est bon cependant de la faire saisir.

[1] Cela n'est pas français, et l'expression est aussi obscure que vicieuse : veut-il dire l'horreur qui soulève mon cœur, ou l'horreur qui me force à soulever le peuple, ou l'horreur qui me porte à me soulever contre le tyran ?

[2] Ce vers est fort beau.

EUDOXE, *s'en allant.*

Seigneur, ne croyez rien de ce qu'il vous va dire[1].

PHOCAS, *à Eudoxe.*

Je croirai ce qu'il faut pour le bien de l'empire.

SCÈNE III.

PHOCAS, HÉRACLIUS, EXUPÈRE, GARDES.

PHOCAS, *à Héraclius.*

Ses pleurs pour ce coupable imploroient ta pitié?

HÉRACLIUS.

Seigneur....

PHOCAS.

Je sais pour lui quelle est ton amitié;
Mais je veux que toi-même, ayant bien vu son crime,
Tiennes ton zéle injuste, et sa mort légitime.
(*aux gardes.*)
Qu'on le fasse venir. Pour en tirer l'aveu[2]

[1] Ce vers serait également convenable à la comédie et à la tragédie; c'est la situation qui en fait le mérite : il échappe à la passion, il part du cœur; et si Eudoxe avait eu un amour plus violent, ce vers ferait encore plus d'effet.

[2] *Pour en tirer l'aveu* est une faute; cet *en* ne peut se rapporter qu'à Martian dont on parle ; mais *en tirer l'aveu* signifie *tirer l'aveu de quelque chose :* il fallait donc dire quel est cet aveu qu'on veut tirer*.

* Phocas vient de parler du crime dont il suppose Martian coupable: c'est l'aveu de ce crime qu'il espère tirer de lui, sans qu'il soit besoin, comme il le dit, ni du fer ni du feu. Le sens nous paraît très clair, et le

Il ne sera besoin ni du fer ni du feu.
Loin de s'en repentir, l'orgueilleux en fait gloire.
Mais que me diras-tu qu'il ne me faut pas croire?
Eudoxe m'en conjure, et l'avis me surprend.
Aurois-tu découvert quelque crime plus grand?

HÉRACLIUS.

Oui, sa mère a plus fait contre votre service
Que ne sait Exupère, et que n'a vu Maurice.

PHOCAS.

La perfide! Ce jour lui sera le dernier[1].
Parle.

HÉRACLIUS.

J'achéverai devant le prisonnier.
Trouvez bon qu'un secret d'une telle importance,
Puisque vous le mandez, s'explique en sa présence.

PHOCAS.

Le voici. Mais sur-tout ne me dis rien pour lui.

SCÈNE IV[2].

PHOCAS, HÉRACLIUS, MARTIAN, EXUPÈRE, GARDES.

HÉRACLIUS.

Je sais qu'en ma prière il auroit peu d'appui;

[1] Cela n'est pas français : *ce jour est mon dernier jour*, et non pas *m'est le dernier jour*.

[2] Jusqu'ici le spectateur n'a été qu'embarrassé et inquiet; à présent il est ému par l'attente d'un grand évènement.

mot *crime* n'est pas assez éloigné pour laisser aucun doute sur ce que Corneille a voulu dire. P.

Et, loin de me donner une inutile peine,
Tout ce que je demande à votre juste haine,
C'est que de tels forfaits ne soient pas impunis[1].
Perdez Héraclius, et sauvez votre fils:
Voilà tout mon souhait et toute ma prière.
M'en refuserez-vous[2]?

PHOCAS.

Tu l'obtiendras entière:
Ton salut en effet est douteux sans sa mort.

MARTIAN.

Ah! prince! j'y courois sans me plaindre du sort;
Son indigne rigueur n'est pas ce qui me touche:
Mais en ouïr l'arrêt sortir de votre bouche!
Je vous ai mal connu jusques à mon trépas.

HÉRACLIUS.

Et même en ce moment tu ne me connois pas.
Écoute, père aveugle, et toi, prince crédule,
Ce que l'honneur défend que plus je dissimule.
Phocas, connois ton sang, et tes vrais ennemis:
Je suis Héraclius, et Léonce est ton fils.

MARTIAN.

Seigneur, que dites-vous?

HÉRACLIUS.

Que je ne puis plus taire

[1] Cela est dit ironiquement et à double entente, car ni Héraclius ni Martian n'ont commis de forfaits. La figure de l'ironie doit être employée bien sobrement dans le tragique.

[2] Cet *en* était alors en usage dans les discours familiers; témoin ce vers du *Cid*, *Le roi, quand il en fait, le mesure au courage.*

Que deux fois Léontine osa tromper ton père;
Et, semant de nos noms un insensible abus[1],
Fit un faux Martian du jeune Héraclius.

PHOCAS.

Maurice te dément, lâche! tu n'as qu'à lire:
« Sous le nom de Léonce Héraclius respire. »
Tu fais après cela des contes superflus[2].

HÉRACLIUS.

Si ce billet fut vrai, seigneur, il ne l'est plus[3].
J'étois Léonce alors, et j'ai cessé de l'être
Quand Maurice immolé n'en a pu rien connoître.
S'il laissa par écrit ce qu'il avoit pu voir,
Ce qui suivit sa mort fut hors de son pouvoir.
Vous portâtes soudain la guerre dans la Perse,
Où vous eûtes trois ans la fortune diverse:
Cependant Léontine, étant dans le château

[1] *Semer un abus des noms* ne peut se dire. Ces expressions, aussi obscures que forcées, se rencontrent souvent; mais la situation empêche qu'on ne remarque ces petites fautes au théâtre. Tous les esprits sont en suspens. Qui des deux est Héraclius? Qui des deux va périr? Rien n'est plus intéressant ni plus terrible.

[2] Quoique les expressions les plus simples deviennent quelquefois les plus tragiques par la place où elles sont, ce n'est pas en cet endroit; c'est quand elles expriment un grand sentiment. *Des contes* est ignoble.

[3] C'est encore une énigme, ou plutôt un procès par écrit. Il faut au quatrième acte essuyer encore une avant-scène, informer le spectateur de tout ce qui s'est passé autrefois; mais cette explication même jette tant de trouble dans l'ame de Phocas, et rend le sort de Martian si douteux, qu'elle devient un coup de théâtre pour les esprits extrêmement attentifs.

Reine de nos destins et de notre berceau[1],
Pour me rendre le rang qu'occupoit votre race[2],
Prit Martian pour elle, et me mit en sa place.
Ce zéle en ma faveur lui succéda si bien,
Que vous-même au retour vous n'en connûtes rien;
Et ces informes traits qu'à six mois a l'enfance
Ayant mis entre nous fort peu de différence,
Le foible souvenir en trois ans s'en perdit:
Vous prîtes aisément ce qu'elle vous rendit.
Nous vécûmes tous deux sous le nom l'un de l'autre:
Il passa pour son fils, je passai pour le vôtre;
Et je ne jugeois pas ce chemin criminel
Pour remonter sans meurtre au trône paternel.
Mais voyant cette erreur fatale à cette vie
Sans qui déja la mienne auroit été ravie,
Je me croirois, seigneur, coupable infiniment
Si je souffrois encore un tel aveuglement.
Je viens reprendre un nom qui seul a fait son crime.
Conservez votre haine, et changez de victime.
Je ne demande rien que ce qui m'est promis:
Perdez Héraclius, et sauvez votre fils[3].

[1] On n'est point reine d'un destin, encore moins d'un bercéau*.

[2] On ne peut se servir de *race* pour signifier *fils*. On desirerait dans toute cette tirade un style plus tragique et plus noble.

[3] C'est encore un refrain : on y voit peut-être encore trop d'apprêt. L'auteur se complaît à dire par ce refrain le mot de l'énigme. Je crois cependant que cette répétition est ici mieux placée que

* Par la contexture de la pièce, Léontine, depuis l'instant de leur naissance, est en effet souveraine maîtresse de leur sort; et c'est ce que le mot *reine* nous paraît exprimer très poétiquement. P.

MARTIAN, *à Phocas.*

Admire de quel fils le ciel t'a fait le père,
Admire quel effort sa vertu vient de faire,
Tyran; et ne prends pas pour une vérité
Ce qu'invente pour moi sa générosité.
(*à Héraclius.*)
C'est trop, prince, c'est trop pour ce petit service
Dont honora mon bras ma fortune propice:
Je vous sauvai la vie, et ne la perdis pas;
Et pour moi vous cherchez un assuré trépas!
Ah! si vous m'en devez quelque reconnoissance,
Prince, ne m'ôtez pas l'honneur de ma naissance.
Avoir tant de pitié d'un sort si glorieux,
De crainte d'être ingrat, c'est m'être injurieux.

PHOCAS.

En quel trouble me jette une telle dispute!
A quels nouveaux malheurs m'expose-t-elle en butte!
Lequel croire, Exupère, et lequel démentir?
Tombé-je dans l'erreur, ou si j'en vais sortir[1]?
Si ce billet est vrai, le reste est vraisemblable.

celle-ci, *montrez Héraclius au peuple,* laquelle revient trop souvent. La situation est très intéressante.

[1] Il faut, *ou bien vais-je en sortir**? Ce *si* s'employait autrefois par abus en sous-entendant, je demande, ou dis-moi, *si j'en vais sortir;* mais c'est une faute contre la langue: il n'y a qu'un cas où ce *si* est admis, c'est en interrogation; *si* je parle? *si* j'obéis? *si* je

* Les comédiens doivent adopter toutes ces corrections de Voltaire. Il eût été à souhaiter qu'il en eût fait davantage, et qu'il eût supprimé beaucoup de ses remarques. N'avait-il pas dit lui-même, avec autant de goût que de raison :

Le secret d'ennuyer est celui de tout dire. P.

EXUPÈRE.

Mais qui sait si ce reste est faux ou véritable?

PHOCAS.

Léontine deux fois a pu tromper Phocas.

EXUPÈRE.

Elle a pu les changer, et ne les changer pas[1]:
Et plus que vous, seigneur, dedans l'inquiétude[2],
Je ne vois que du trouble et de l'incertitude.

HÉRACLIUS.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je sais qui je suis:
Vous voyez quels effets en ont été produits[3].
Depuis plus de quatre ans vous voyez quelle adresse
J'apporte à rejeter l'hymen de la princesse,
Où sans doute aisément mon cœur eût consenti,
Si Léontine alors ne m'en eût averti.

MARTIAN.

Léontine?

commets ce crime? on sous-entend, qu'arrivera-t-il? qu'en penserez-vous, etc.? Mais alors il ne faut pas faire précéder ce *si* par une autre figure; il ne faut pas dire, *parlé-je à un sage*, ou *si je parle à un courtisan?*

[1] Elle a pu les changer, et ne les changer pas;

Et plus bas

Elle a pu l'abuser, et ne l'abuser pas,

sont des vers de comédie; mais la force de la situation les rend tragiques. La contestation d'Héraclius et de Martian me paraît sublime. Si Phocas joue un rôle faible et très embarrassant pour l'acteur pendant cette noble dispute, il devient tout d'un coup noble et intéressant dès qu'il parle.

[2] Ce vers est mal fait, indépendamment de cette faute, *dedans*; mais Exupère dit ce qu'il doit dire.

[3] Cet *en* est vicieux, et le vers est trop faible.

HÉRACLIUS.

Elle-même.

MARTIAN.

Ah, ciel! quelle est sa ruse[1]!
Martian aime Eudoxe, et sa mère l'abuse.
Par l'horreur d'un hymen qu'il croit incestueux,
De ce prince à sa fille elle assure les vœux;
Et son ambition, adroite à le séduire,
Le plonge en une erreur dont elle attend l'empire.
Ce n'est que d'aujourd'hui que je sais qui je suis:
Mais de mon ignorance elle espéroit ces fruits,
Et me tiendroit encor la vérité cachée,
Si tantôt ce billet ne l'en eût arrachée.

PHOCAS, *à Exupère.*

La méchante l'abuse aussi bien que Phocas.

EXUPÈRE.

Elle a pu l'abuser, et ne l'abuser pas[2].

PHOCAS.

Tu vois comme la fille a part au stratagème[3].

EXUPÈRE.

Et que la mère a pu l'abuser elle-même.

PHOCAS.

Que de pensers divers! que de soucis flottants!

[1] Ce mot *ruse* ne doit point entrer dans le tragique, à moins qu'il ne soit relevé par une épithète noble.

[2] Cettte ressemblance affectée avec ce vers, *elle a pu les changer, et ne les changer pas*, est un peu trop du style de la comédie.

[3] Vers de comédie: ôtez les noms d'empereur et de prince, l'intrigue en effet et la diction ne sont pas tragiques jusqu'ici; mais elles sont ennoblies par l'intérêt d'un trône, et par le danger des personnages.

EXUPÈRE.

Je vous en tirerai, seigneur, dans peu de temps.

PHOCAS.

Dis-moi, tout est-il prêt pour ce juste supplice?

EXUPÈRE.

Oui, si nous connoissions le vrai fils de Maurice.

HÉRACLIUS.

Pouvez-vous en douter après ce que j'ai dit?

MARTIAN.

Donnez-vous à l'erreur encor quelque crédit?

HÉRACLIUS, *à Martian.*

Ami, rends-moi mon nom: la faveur n'est pas grande[1];
Ce n'est que pour mourir que je te le demande.
Reprends ce triste jour que tu m'as racheté,
Ou rends-moi cet honneur que tu m'as presque ôté.

MARTIAN.

Pourquoi, de mon tyran volontaire victime,
Précipiter vos jours pour me noircir d'un crime?
Prince, qui que je sois, j'ai conspiré sa mort;
Et nos noms au dessein donnent un divers sort[2]:
Dedans Héraclius il a gloire solide[3],
Et dedans Martian il devient parricide.
Puisqu'il faut que je meure illustre, ou criminel[4],

[1] Ici le dialogue se relève et s'échauffe; voilà du tragique.

[2] Ce vers est obscur, parceque *sort* n'est pas le mot propre; il veut dire, *nos noms mettent une grande différence dans notre action;* mais cette différence n'est pas le *sort.*

[3] *Il a gloire* n'est pas permis dans le style noble; il devait dire, *c'est dans Héraclius une gloire solide.*

[4] *Illustre* n'est pas opposé à *criminel*, parcequ'on peut être un criminel illustre.

Couvert ou de louange, ou d'opprobre éternel[1],
Ne souillez point ma mort, et ne veuillez pas faire
Du vengeur de l'empire un assassin d'un père.

HÉRACLIUS.

Mon nom seul est coupable[2], et, sans plus disputer,
Pour te faire innocent tu n'as qu'à le quitter;
Il conspira lui seul, tu n'en es point complice[3].
Ce n'est qu'Héraclius qu'on envoie au supplice:
Sois son fils, tu vivras.

MARTIAN.

Si je l'avois été,
Seigneur, ce traitre en vain m'auroit sollicité;
Et, lorsque contre vous il m'a fait entreprendre[4],

[1] Couvert ou de louange, ou d'opprobre éternel,

n'est pas français; il faut, *d'un opprobre éternel. D'opprobre* est ici absolu, et ne souffre point d'épithète; et on ne peut dire *couvert de louange*, comme on dit *couvert de gloire, de lauriers, d'opprobre, de honte.* Pourquoi? c'est qu'en effet la honte, la gloire, les lauriers, semblent environner un homme, le couvrir: la gloire couvre de ses rayons; les lauriers couvrent la tête; la honte, la rougeur, couvrent le visage; mais la louange ne couvre pas.

[2] C'est là, ce me semble, une très noble hardiesse d'expression.

[3] On ne peut pas dire qu'un nom a conspiré. *Tu n'en es point complice* est une petite faute.

[4] Ce verbe *entreprendre* est actif, et veut ici absolument un régime. On ne dit point *entreprendre* pour *conspirer.*

N. B. C'est parler très bien que de dire, *je sais méditer, entreprendre, et agir,* parcequ'alors *entreprendre, méditer,* ont un sens indéfini. Il en est de même de plusieurs verbes actifs qu'on laisse alors sans régime; il avait une tête capable d'imaginer, un cœur fait pour sentir, un bras pour exécuter; mais, *j'exécute contre vous, j'entreprends contre vous, j'imagine contre vous* n'est pas français. Pourquoi? parceque ce défini *contre vous* fait attendre la chose

La nature en secret auroit su m'en défendre.

HÉRACLIUS.

Apprends donc qu'en secret mon cœur t'a prévenu.
J'ai voulu conspirer, mais on m'a retenu;
Et dedans mon péril Léontine timide....

MARTIAN.

N'a pu voir Martian commettre un parricide.

HÉRACLIUS.

Toi, que de Pulchérie elle a fait amoureux,
Juge sous les deux noms ton dessein et tes feux[1].
Elle a rendu pour toi l'un et l'autre funeste,
Martian parricide, Héraclius inceste,
Et n'eût pas eu pour moi d'horreur d'un grand forfait[2],
Puisque dans ta personne elle en pressoit l'effet.
Mais elle m'empêchoit de hasarder ma tête,
Espérant par ton bras me livrer ma conquête.
Ce favorable aveu dont elle t'a séduit[3]
T'exposoit aux périls pour m'en donner le fruit;
Et c'étoit ton succès qu'attendoit sa prudence,
Pour découvrir au peuple ou cacher ma naissance.

qu'on imagine, *qu'on exécute*, *et qu'on entreprend;* vous ne vous êtes pas expliqué. Voyez comme tout ce qui est régle est fondé sur la nature.

[1] Juge sous les deux noms ton dessein et tes feux,

n'est pas français; il faut un *de*. *Juger*, avec un accusatif, ne se dit que quand on juge un coupable, un procès; on juge une action bonne ou mauvaise. De plus, ce vers est obscur, *juge ton dessein et tes feux sous les deux noms.*

[2] *Pour moi* n'est pas français ainsi placé; il veut dire, *n'eût pas eu horreur de me rendre parricide.*

[3] On ne peut pas dire, *elle t'a séduit d'un aveu;* il faut *par un*

PHOCAS.

Hélas! je ne puis voir qui des deux est mon fils[1];
Et je vois que tous deux ils sont mes ennemis.
En ce piteux état quel conseil dois-je suivre?
J'ai craint un ennemi, mon bonheur me le livre;
Je sais que de mes mains il ne se peut sauver,
Je sais que je le vois, et ne puis le trouver.

aveu; et aveu n'est pas ici le mot propre, puisque Héraclius regarde cette confidence comme une feinte.

Avertissons toujours que ces fautes contre la langue sont pardonnables à Corneille.

Boileau a dit, et répétons encore après lui:

> Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
> Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

Cela est vrai pour quiconque est venu après Corneille, mais non pas pour lui, non seulement à cause du temps où il est venu, mais à cause de son génie.

[1] Ce que Phocas dit ici est bien plus intéressant que dans Caldéron; et les quatre derniers beaux vers, *O malheureux Phocas!* font, je crois, une impression bien plus touchante, parce qu'ils sont mieux amenés. Phocas, dans l'espagnol, dit aux deux princes, *Es-tu mon fils?* tous deux répondent à-la-fois, *non;* et c'est à ce mot que Phocas s'écrie, *O malheureux Phocas! ô trop heureux Maurice! etc.*

Cette manière est fort belle, j'en conviens; mais n'y a-t-il rien de trop brusque? Ces quatre beaux vers de Caldéron ne sont-ils pas un jeu d'esprit? Il trouve d'abord que Maurice a deux fils, et que lui n'en a plus: cette idée ne demande-t-elle pas un peu de préparation? Quand les deux enfants ont répondu *non*, la première chose qui doit échapper à Phocas n'est-ce pas une expression de douleur, de colère, de reproche? J'avoue que le *non* des deux princes est fort beau, et qu'il convient très bien à deux sauvages comme eux.

On peut dire encore que *pour vivre après toi*, *pour régner après*

La nature tremblante, incertaine, étonnée,
D'un nuage confus couvre sa destinée :
L'assassin sous cette ombre échappe à ma rigueur,
Et, présent à mes yeux, il se cache en mon cœur.
Martian ! A ce nom aucun ne veut répondre,
Et l'amour paternel ne sert qu'à me confondre.
Trop d'un Héraclius en mes mains est remis ;
Je tiens mon ennemi, mais je n'ai plus de fils.
Que veux-tu donc, nature, et que prétends-tu faire?
Si je n'ai plus de fils, puis-je encore être père?
De quoi parle à mon cœur ton murmure imparfait?
Ne me dis rien du tout, ou parle tout-à-fait [1].
Qui que ce soit des deux que mon sang ait fait naître,
Ou laisse-moi le perdre, ou fais-le-moi connoître.

moi, n'a pas l'énergie de l'espagnol; ces deux fins de vers, *après toi, après moi*, font languir le discours*. Caldéron est bien plus précis :

Ah, venturoso Mauricio!
Ah, infeliz Phocas quien vio
Que para reynar no quiera
Ser hijo de mi valor
Uno, y que quieran del tuyo
Serlo para morir dos.

[1] Ces deux beaux vers de cette admirable tirade ont été imités par Pascal, et c'est la meilleure de ses pensées. Cela fait bien voir que le génie de Corneille, malgré ses négligences fréquentes, a tout créé en France. Avant lui, presque personne ne pensait avec force, et ne s'exprimait avec noblesse.

* Nous ne pensons point du tout comme Voltaire : non seulement, comme il l'observe lui-même, les quatre vers de Corneille sont beaucoup mieux amenés que ceux de Caldéron, mais ils sont aussi beaux qu'ils puissent l'être, parfaitement beaux, sans aucune restriction. P.

toi, qui que tu sois, enfant dénaturé,
. trop digne du sort que tu t'es procuré,
on trône est-il pour toi plus honteux qu'un supplice?
malheureux Phocas! ô trop heureux Maurice!
u recouvres deux fils pour mourir après toi,
t je n'en puis trouver pour régner après moi!
u'aux honneurs de ta mort je dois porter envie,
uisque mon propre fils les préfère à sa vie[1]!

SCÈNE V[2].

'HOCAS, HÉRACLIUS, MARTIAN, CRISPE, EXUPÈRE, LÉONTINE, GARDES,

CRISPE, *à Phocas.*

Seigneur, ma diligence enfin a réussi;
J'ai trouvé Léontine et je l'amène ici.

PHOCAS, *à Léontine.*

Approche, malheureuse.

[1] Ces deux derniers vers, faibles et languissants, gâtent la tirade; il fallait, comme Caldéron, finir à *para morir dos.* D'ailleurs *les honneurs de la mort* n'est pas juste; *mon fils préfère les honneurs de la mort à la vie.* Y a-t-il eu dans Maurice de l'honneur à mourir? quels honneurs a-t-il eus? Il n'y a de beau que le vrai exprimé clairement.

[2] Toute cette scène de Léontine est très belle en son genre; car Léontine dit tout ce qu'elle doit dire, et le dit de la manière la plus imposante. La seule chose qui puisse faire de la peine, c'est que cette Léontine, qui semblait, dès le second acte, conduire l'action, qui voulait qu'on se reposât de tout sur elle, n'agit point dans la pièce; et c'est ce que nous examinerons, sur-tout au cinquième acte.

HÉRACLIUS, *à Léontine.*

Avouez tout, madame.
J'ai tout dit.

LÉONTINE, *à Héraclius.*

Quoi, seigneur?

PHOCAS.

Tu l'ignores, infame!
Qui des deux est mon fils?

LÉONTINE.

Qui vous en fait douter?

HÉRACLIUS, *à Léontine.*

Le nom d'Héraclius que son fils veut porter:
Il en croit ce billet et votre témoignage;
Mais ne le laissez pas dans l'erreur davantage.

PHOCAS.

N'attends pas les tourments, ne me déguise rien.
M'as-tu livré ton fils? as-tu changé le mien?

LÉONTINE.

Je t'ai livré mon fils; et j'en aime la gloire.
Si je parle du reste, oseras-tu m'en croire?
Et qui t'assurera que pour Héraclius,
Moi qui t'ai tant trompé, je ne te trompe plus?

PHOCAS.

N'importe, fais-nous voir quelle haute prudence
En des temps si divers leur en fait confidence,
A l'un depuis quatre ans, à l'autre d'aujourd'hui.

LÉONTINE, *en montrant les deux princes.*

Le secret n'en est su ni de lui, ni de lui;
Tu n'en sauras non plus les véritables causes:
Devine, si tu peux, et choisis, si tu l'oses.

L'un des deux est ton fils, l'autre est ton empereur.
Tremble dans ton amour, tremble dans ta fureur.
Je te veux toujours voir, quoi que ta rage fasse,
Craindre ton ennemi dedans ta propre race,
Toujours aimer ton fils dedans ton ennemi,
Sans être ni tyran, ni père qu'à demi.
Tandis qu'autour des deux tu perdras ton étude,
Mon ame jouira de ton inquiétude;
Je rirai de ta peine; ou, si tu m'en punis,
Tu perdras avec moi le secret de ton fils.

PHOCAS.

Et si je les punis tous deux sans les connoître,
L'un comme Héraclius, l'autre pour vouloir l'être?

LÉONTINE.

Je m'en consolerai quand je verrai Phocas
Croire affermir son sceptre en se coupant le bras,
Et de la même main son ordre tyrannique[1]
Venger Héraclius dessus son fils unique.

PHOCAS.

Quelle reconnoissance, ingrate! tu me rends
Des bienfaits répandus sur toi, sur tes parents,
De t'avoir confié ce fils que tu me caches,
D'avoir mis en tes mains ce cœur que tu m'arraches,
D'avoir mis à tes pieds ma cour qui t'adoroit!
Rends-moi mon fils, ingrate.

LÉONTINE.

Il m'en désavoueroit;

[1] Un ordre n'a point de main, et la phrase est trop incorrecte: *je verrai Phocas se couper le bras, et son ordre venger Héraclius de la même main!*

Et ce fils, quel qu'il soit, que tu ne peux connoître
A le cœur assez bon pour ne vouloir pas l'être.
Admire sa vertu qui trouble ton repos.
C'est du fils d'un tyran que j'ai fait ce héros;
Tant ce qu'il a reçu d'heureuse nourriture[1]
Dompte ce mauvais sang qu'il eut de la nature!
C'est assez dignement répondre à tes bienfaits
Que d'avoir dégagé ton fils de tes forfaits.
Séduit par ton exemple et par sa complaisance,
Il t'auroit ressemblé, s'il eût su sa naissance;
Il seroit lâche, impie, inhumain comme toi[2]!
Et tu me dois ainsi plus que je ne te doi[3].

EXUPÈRE.

L'impudence et l'orgueil suivent les impostures.
Ne vous exposez plus à ce torrent d'injures,

[1] Ce terme, *nourriture*, mérite d'être en usage; il est très sup rieur à *éducation*, qui, étant trop long et composé de syllab sourdes, ne doit pas entrer dans un vers.

[2] Remarquez que, dans le cours de la pièce, Phocas n'a été lâche, ni impie, ni inhumain : ces injures vagues sentent trop déclamation; et, encore une fois, une domestique ne parle poi ainsi à un empereur dans son propre palais. Qu'il serait beau faire sous-entendre toutes les injures que disent Léontine et Pl chérie, au lieu de les dire! que ce ménagement serait touchant plein de force! Mais que ce vers est beau; *c'est du fils d'un tyr que j'ai fait un héros!* Il est un peu gâté par les deux vers faibl qui le suivent.

[3] On dit indifféremment *dois* et *doi*, *vois* et *voi*, *crois* et *cr fais* et *fai*, *prends* et *pren*, *rends* et *ren*, *dis* et *di*, *avertis* et *aver* mais il n'est pas d'usage d'y comprendre, *je suis*, *je puis*, ou *peux;* on ne peut dire, *je pui*, *je peu*, *je sui* : et toutes les fo que la terminaison est sans *s*, on ne peut y en ajouter une; il n'e pas permis de dire, *je donnes*, *je soupires*, *je trembles*.

Qui, ne faisant qu'aigrir votre ressentiment,
Vous donne peu de jour pour ce discernement.
Laissez-la-moi, seigneur, quelques moments en garde[1],
Puisque j'ai commencé, le reste me regarde:
Malgré l'obscurité de son illusion,
J'espère démêler cette confusion.
Vous savez à quel point l'affaire m'intéresse[2].

PHOCAS.

Achéve, si tu peux, par force, ou par adresse,
Exupère; et sois sûr que je te devrai tout,
Si l'ardeur de ton zéle en peut venir à bout.
Je saurai cependant prendre à part l'un et l'autre;
Et peut-être qu'enfin nous trouverons le nôtre[3].
Agis de ton côté; je la laisse avec toi:
Gêne, flatte, surprends. Vous autres, suivez moi[4].

[1] *Peu de jour pour un discernement, quelques moments en garde;* sont de petits défauts; le plus grand, si je ne me trompe, c'est que Léontine et cet Exupère traitent toujours un empereur éclairé et redoutable comme on traite un vieillard de comédie qu'on fait donner dans tous les panneaux.

[2] Comment ce subalterne peut-il faire entendre que l'affaire l'intéresse particulièrement? quel autre intérêt peut-il être supposé y prendre devant Phocas, que l'intérêt d'obéir à son maître? mais il répond à sa pensée; il entend qu'il y va de sa vie, s'il ne vient à bout de trahir Phocas.

[3] *Le nôtre* est incorrect et comique; il est incorrect, parceque *le nôtre* ne se rapporte à rien; il est comique, parceque *le nôtre* est familier, et qu'un prince, qui veut dire *peut-être qu'enfin je découvrirai mon fils*, ne dit point, en changeant tout d'un coup le singulier en pluriel, *nous trouverons le nôtre.*

[4] *Vous autres* ne se dit point dans le style noble.

SCÈNE VI.

EXUPÈRE, LÉONTINE

EXUPÈRE.

On ne peut nous entendre[1]. Il est juste, madame.
Que je vous ouvre enfin jusqu'au fond de mon ame;
C'est passer trop long-temps pour traitre auprès de vous.
Vous haïssez Phocas; nous le haïssons tous....

LÉONTINE.

Oui, c'est bien lui montrer ta haine et ta colère,
Que lui vendre ton prince et le sang de ton père.

EXUPÈRE.

L'apparence vous trompe, et je suis en effet....

LÉONTINE.

L'homme le plus méchant que la nature ait fait[2].

[1] Quoi! ils sont dans la chambre même de l'empereur, et on ne peut les entendre!

[2] Ce n'est pas là, je crois, ce que Léontine devrait dire; ce n'est pas là cette femme si adroite, si supérieure, qui se vantait de venir à bout de tout: il me semble qu'elle aurait dû, dans le cours de la pièce, faire l'impossible pour s'entendre avec Exupère. Elle a traité les deux princes comme des enfants; et Exupère, qui n'est qu'un subalterne, l'a traitée comme une petite fille: elle n'a point confié son secret qu'elle devait confier, et Exupère ne lui a point dit le sien; c'est une conspiration dans laquelle personne n'est d'intelligence; et par cela seul, toute l'intrigue est peut-être hors de la vraisemblance.

Ce vers,

L'homme le plus méchant que la nature ait fait,

est du ton de la comédie*.

* Mademoiselle Dumesnil, par la noblesse et la fierté de son expression, rendait ce vers très tragique. P.

EXUPÈRE.

Ce qui passe à vos yeux pour une perfidie....

LÉONTINE.

Cache une intention fort noble et fort hardie.

EXUPÈRE.

Pouvez-vous en juger, puisque vous l'ignorez?
Considérez l'état de tous nos conjurés:
Il n'est aucun de nous à qui sa violence
N'ait donné trop de lieu d'une juste vengeance[1];
Et nous en croyant tous dans notre ame indignés,
Le tyran du palais nous a tous éloignés.
Il y falloit rentrer par quelque grand service.

LÉONTINE.

Et tu crois m'éblouir avec cet artifice?

EXUPÈRE.

Madame, apprenez tout. Je n'ai rien hasardé.
Vous savez de quel nombre il est toujours gardé;
Pouvions-nous le surprendre, ou forcer les cohortes
Qui de jour et de nuit tiennent toutes ses portes?
Pouvions-nous mieux sans bruit nous approcher de lui?
Vous voyez la posture où j'y suis aujourd'hui[2];
Il me parle, il m'écoute, il me croit; et lui-même
Se livre entre mes mains, aide à mon stratagème.
C'est par mes seuls conseils qu'il veut publiquement
Du prince Héraclius faire le châtiment,

[1] C'est un solécisme; *on donne lieu à quelque chose*, et non *de quelque chose;* il donne lieu *à mes soupçons*, et non *de mes soupçons*. Quand on met un *de*, il faut un verbe; *il m'a donné lieu de le haïr; lieu* est prosaïque.

[2] Le mot de *posture* n'est pas assez noble.

Que sa milice éparse à chaque coin des rues
A laissé du palais les portes presque nues:
Je puis en un moment m'y rendre le plus fort;
Mes amis sont tout prêts: c'en est fait, il est mort;
Et j'userai si bien de l'accès qu'il me donne,
Qu'aux pieds d'Héraclius je mettrai sa couronne.
Mais après mes desseins pleinement découverts,
De grace, faites-moi connoître qui je sers;
Et ne le cachez plus à ce cœur qui n'aspire
Qu'à le rendre aujourd'hui maître de tout l'empire.

LÉONTINE.

Esprit lâche et grossier, quelle brutalité
Te fait juger en moi tant de crédulité[1]?
Va, d'un piége si lourd l'appât est inutile,
Traître, et si tu n'as point de ruse plus subtile....

EXUPÈRE.

Je vous dis vrai, madame, et vous dirai de plus....

LÉONTINE.

Ne me fais point ici de contes superflus[2]:

[1] Il me semble qu'au contraire elle doit dire : *Est-il bien vrai? ne me trompez-vous point? quelle preuve pouvez-vous me donner? faites-moi parler à quelques conjurés; je devrais les connaître tous, puisque je me suis vantée de tout faire, mais je n'en connais pas un; je devrais être d'intelligence avec vous; nous détestons tous deux le tyran; il a immolé votre père; il m'en coûte mon fils; le même intérêt nous joint : il est ridicule que je ne sache rien; mettez-moi au fait de tout, et je verrai ce que je dois croire, et ce que je dois faire.* Au lieu de dire ce qu'elle doit dire, elle appelle Exupère lâche, grossier et brutal.

[2] Elle doit au moins attendre qu'Exupère lui ait fait ces contes.

Je ne sais si je ne me trompe, mais la fin de cette scène entre deux subalternes approche un peu trop d'une scène de comédie,

L'effet à tes discours ôte toute croyance.

EXUPÈRE.

Eh bien! demeurez donc dans votre défiance.
Je ne demande plus, et ne vous dis plus rien;
Gardez votre secret, je garderai le mien.
Puisque je passe encor pour homme à vous séduire,
Venez dans la prison où je vais vous conduire:
Si vous ne me croyez, craignez ce que je puis.
Avant la fin du jour vous saurez qui je suis.

dans laquelle personne ne s'entend; d'ailleurs elle paraît inutile à la pièce; elle ne conclut rien. Aime-t-on à voir deux subalternes qui ne s'entendent point, et qui devraient s'entendre? Que font pendant ce temps-là les deux héros de la pièce? rien du tout: il paraît qu'il serait mieux de les faire agir.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

HÉRACLIUS.

Quelle confusion étrange[1]
De deux princes fait un mélange
Qui met en discord deux amis!
Un père ne sait où se prendre;
Et plus tous deux s'osent défendre
Du titre infame de son fils,
Plus eux-mêmes cessent d'entendre
Les secrets qu'on leur a commis.

Léontine avec tant de ruse
Ou me favorise ou m'abuse,
Qu'elle brouille tout notre sort:

[1] On a presque toujours retranché aux représentations ces stances; elles ne valent ni celles de *Polyeucte*, ni celles du *Cid :* ce n'est qu'une ode du poëte sur l'incertitude où les héros de la pièce sont de leur destinée; ce n'est qu'une répétition de tous les sentiments tant de fois étalés dans la pièce; et, puisque c'est une répétition, c'est un défaut.

Un mélange de deux princes, deux amis en discord, un sort brouillé, ce qu'Héraclius a de connoissance qui brave une orgueilleuse puissance, ne sont pas des manières de parler qui puissent entrer ni dans une tragédie, ni dans des stances.

Ce que j'en eus de connoissance
Brave une orgueilleuse puissance
Qui n'en croit pas mon vain effort;
Et je doute de ma naissance
Quand on me refuse la mort.

Ce fier tyran qui me caresse
Montre pour moi tant de tendresse
Que mon cœur s'en laisse alarmer:
Lorsqu'il me prie et me conjure,
Son amitié paroît si pure,
Que je ne saurois présumer
Si c'est par instinct de nature,
Ou par coutume de m'aimer.

Dans cette croyance incertaine,
J'ai pour lui des transports de haine
Que je ne conserve pas bien:
Cette grace qu'il veut me faire
Étonne et trouble ma colère;
Et je n'ose résoudre rien,
Quand je trouve un amour de père
En celui qui m'ôta le mien.

Retiens, grande ombre de Maurice,
Mon ame au bord du précipice
Que cette obscurité lui fait,
Et m'aide à faire mieux connoître
Qu'en ton fils Dieu n'a pas fait naître
Un prince à ce point imparfait,

Ou que je méritois de l'être,
Si je ne le suis en effet.

Soutiens ma haine qui chancelle;
Et redoublant pour ta querelle
Cette noble ardeur de mourir,
Fais voir.... Mais il m'exauce, on vient me secourir.

SCÈNE II.

HÉRACLIUS, PULCHÉRIE.

HÉRACLIUS.

O ciel! quel bon démon devers moi vous envoie,
Madame[1]?

PULCHÉRIE.

Le tyran, qui veut que je vous voie,
Et met tout en usage afin de s'éclaircir.

HÉRACLIUS.

Par vous-même en ce trouble il pense réussir[2]!

[1] On sent ici que le terrain manque à l'auteur : cette scène est entièrement inutile au dénouement de la pièce; mais non seulement elle est inutile, elle n'est pas vraisemblable : il n'est pas possible que Phocas se serve ici de la fille de Maurice comme il emploierait un confident sur lequel il compterait; il l'a menacée vingt fois de la mort; elle lui a parlé avec la plus grande horreur et le plus profond mépris, et il l'envoie tranquillement pour surprendre le secret d'Héraclius. Une telle disparate, un tel changement dans le caractère devrait au moins être excusé, s'il peut l'être, par une exposition pathétique du trouble extrême où est Phocas, et qui le réduit à implorer le secours de Pulchérie même, sa mortelle ennemie.

[2] Réussir en un trouble!

PULCHÉRIE.

Il le pense, seigneur, et ce brutal espère
Mieux qu'il ne trouve un fils que je découvre un frère[1]:
Comme si j'étois fille à ne lui rien celer[2]
De tout ce que le sang pourroit me révéler[3]!

HÉRACLIUS.

Puisse-t-il par un trait de lumière fidèle
Vous le mieux révéler qu'il ne me le révèle[4]!
Aidez-moi cependant, madame, à repousser
Les indignes frayeurs dont je me sens presser....

PULCHÉRIE.

Ah! prince, il ne faut point d'assurance plus claire;
Si vous craignez la mort, vous n'êtes point mon frère[5]:
Ces indignes frayeurs vous ont trop découvert.

HÉRACLIUS.

Moi, la craindre, madame! Ah! je m'y suis offert.
Qu'il me traite en tyran, qu'il m'envoie au supplice,

[1] Il faut qu'en effet il soit non seulement brutal, mais abruti, pour avoir remis ses intérêts entre les mains de Pulchérie.

[2] Tout cela est écrit du style de la comédie, et c'est dans un moment qui devrait être très tragique.

[3] *Un sang qui révèle* est une espression bien impropre, bien obscure, bien irrégulière. Les plus beaux sentiments révolteraient avec un si mauvais style.

[4] Voilà trois *révèle*. Il faut éviter les répétitions, à moins qu'elles ne donnent une grande force au discours; et *qu'il ne me le* fait un son désagréable.

[5] Cela est bien subtil; ce ne sont pas là des raisons : elle se presse trop; elle joue sur le mot de *frayeur*. Tout ce que disent ici Héraclius et Pulchérie n'ajoute rien à l'intrigue, ne conduit en rien au dénouement. *Assurance plus claire* n'est ni un mot noble, ni le mot propre; on a une ferme assurance, une preuve claire.

Je suis Héraclius, je suis fils de Maurice;
Sous ces noms précieux je cours m'ensevelir,
Et m'étonne si peu que je l'en fais pâlir:
Mais il me traite en père, il me flatte, il m'embrasse;
Je n'en puis arracher une seule menace:
J'ai beau faire et beau dire afin de l'irriter,
Il m'écoute si peu qu'il me force à douter[1].
Malgré moi comme fils toujours il me regarde[2];
Au lieu d'être en prison, je n'ai pas même un garde.
Je ne sais qui je suis, et crains de le savoir;
Je veux ce que je dois, et cherche mon devoir:
Je crains de le haïr, si j'en tiens la naissance;
Je le plains de m'aimer, si je m'en dois vengeance;
Et mon cœur, indigné d'une telle amitié,
En frémit de colère, et tremble de pitié.
De tous ses mouvements mon esprit se défie;
Il condamne aussitôt tout ce qu'il justifie.
La colère, l'amour, la haine et le respect,
Ne me présentent rien qui ne me soit suspect.
Je crains tout, je fuis tout; et, dans cette aventure,
Des deux côtés en vain j'écoute la nature.
Secourez donc un frère en ces perplexités.

PULCHÉRIE.

Ah! vous ne l'êtes point, puisque vous en doutez[3].

[1] Cela n'a pas besoin de commentaire; mais de si basses trivialités étonnent toujours.

[2] Il faut, *comme son fils.*

[3] C'est encore une de ces subtilités qui ne vont point au cœur, qui ne causent ni terreur ni trouble: il faut, dans un cinquième acte, autre chose que du raisonnement; et ce raisonnement de

Celui qui, comme vous, prétend à cette gloire,
D'un courage plus ferme en croit ce qu'il doit croire.
Comme vous on le flatte, il y sait résister;
Rien ne le touche assez pour le faire douter:
Et le sang, par un double et secret artifice,
Parle en vous pour Phocas, comme en lui pour Maurice

HÉRACLIUS.

A ces marques en lui connoissez Martian;
Il a le cœur plus dur étant fils d'un tyran.
La générosité suit la belle naissance:
La pitié l'accompagne, et la reconnoissance.
Dans cette grandeur d'ame un vrai prince affermi
Est sensible aux malheurs même d'un ennemi;
La haine qu'il lui doit ne sauroit le défendre,
Quand il s'en voit aimé, de s'en laisser surprendre;
Et trouve assez souvent son devoir arrêté
Par l'effort naturel de sa propre bonté.
Cette digne vertu de l'ame la mieux née,
Madame, ne doit pas souiller ma destinée.

Pulchérie n'est pas juste. Héraclius peut très bien douter qu'il soit fils de Maurice, et cependant être son fils; il a même les plus grandes raisons pour en douter. Boileau condamnait hautement dans Corneille toutes ces scènes de raisonnements, et sur-tout celles qui refroidissent toutes les pièces qu'il fit après *Héraclius*.

En vain vous étalez une scène savante;
Vos froids raisonnements ne feront qu'attiédir
Un spectateur, toujours paresseux d'applaudir,
Et qui, des vains efforts de votre rhétorique
Justement fatigué, s'endort, ou vous critique.

Il est cependant naturel qu'Héraclius explique ses doutes. Le grand défaut de cette scène est, comme on l'a dit, qu'elle ne conduit à rien du tout.

Je doute; et si ce doute a quelque crime en soi,
C'est assez m'en punir que douter comme moi;
Et mon cœur, qui sans cesse en sa faveur se flatte,
Cherche qui le soutienne, et non pas qui l'abatte;
Il demande secours pour mes sens étonnés,
Et non le coup mortel dont vous m'assassinez.

PULCHÉRIE.

L'œil le mieux éclairé sur de telles matières
peut prendre de faux jours pour de vives lumières;
Et comme notre sexe ose assez promptement[1]
Suivre l'impression d'un premier mouvement,
Peut-être qu'en faveur de ma première idée
Ma haine pour Phocas m'a trop persuadée.
Son amour est pour vous un poison dangereux;
Et quoique la pitié montre un cœur généreux[2],
Celle qu'on a pour lui de ce rang dégénère[3].
Vous le devez haïr; et, fût-il votre père[4]:
Si ce titre est douteux, son crime ne l'est pas.
Qu'il vous offre sa grace, ou vous livre au trépas,

[1] Ces expressions de comédie, et la réflexion *sur notre sexe*, achèvent de refroidir.

[2] Ce terme *montre* n'est pas propre; on croirait que la pitié a un cœur. Ces petites négligences seraient à peine remarquables, si elles n'étaient fréquentes; et ces inattentions étaient très pardonnables pour le temps. Il fallait peut-être *prouve un cœur généreux*, ou bien *et quoique la pitié soit d'un cœur généreux*.

[3] De quel rang? est-ce du rang des cœurs généreux ? on ne dégénère point d'un rang.

[4] Cela n'est pas vrai; un fils ne doit point haïr un père qui l'a élevé avec tendresse : ce sentiment est pardonnable dans la bouche de Pulchérie ; mais doit-elle l'alléguer comme un motif déterminant ?

Il n'est pas moins tyran quand il vous favorise,
Puisque c'est ce cœur même alors qu'il tyrannise;
Et que votre devoir, par là mieux combattu,
Prince, met en péril jusqu'à votre vertu.
Doutez, mais haïssez; et, quoi qu'il exécute,
Je douterai d'un nom qu'un autre vous dispute:
En douter lorsqu'en moi vous cherchez quelque appui,
Si c'est trop peu pour vous, c'est assez contre lui.
L'un de vous est mon frère, et l'autre y peut prétendre:
Entre tant de vertus mon choix se peut méprendre;
Mais je ne puis faillir, dans votre sort douteux,
A chérir l'un et l'autre, et vous plaindre tous deux.
J'espère encor pourtant; on murmure, on menace,
Un tumulte, dit-on, s'élève dans la place:
Exupère est allé fondre sur ces mutins;
Et peut-être de là dépendent nos destins.
Mais Phocas entre.

SCÈNE III.

PHOCAS, HÉRACLIUS, MARTIAN, PULCHÉRIE, GARDES.

PHOCAS.

Eh bien! se rendra-t-il, madame?

PULCHÉRIE.

Quelque effort que je fasse à lire dans son ame,
Je n'en vois que l'effet que je m'étois promis[1]:

[1] Cela n'est pas français; *on a de la peine à lire; on fait effort pour lire;* et *l'effet d'un effort* n'a pas un sens assez clair.

Je trouve trop d'un frère, et vous trop peu d'un fils[1].

PHOCAS.

Ainsi le ciel vous veut enrichir de ma perte.

PULCHÉRIE.

Il tient en ma faveur leur naissance couverte[2]:
Ce frère qu'il me rend seroit déja perdu
Si dedans votre sang il ne l'eût confondu.

PHOCAS, *à Pulchérie.*

Cette confusion peut perdre l'un et l'autre.
En faveur de mon sang je ferai grace au vôtre:
Mais je veux le connoître; et ce n'est qu'à ce prix
Qu'en lui donnant la vie il me rendra mon fils.

(*à Héraclius.*)

Pour la dernière fois, ingrat, je t'en conjure;
Car enfin c'est vers toi que penche la nature;
Et je n'ai point pour lui ces doux empressements
qui d'un cœur paternel font les vrais mouvements.
Ce cœur s'attache à toi par d'invincibles charmes.
En crois-tu mes soupirs? en croiras-tu mes larmes[3]?
Songe avec quel amour mes soins t'ont élevé,
Avec quelle valeur son bras t'a conservé;

[1] Elle ne fait là que répéter ce que Phocas a dit au quatrième acte; et cette antithèse de *trop* et de *trop peu* est souvent répétée.

[2] *Le ciel qui tient une naissance couverte!* ce n'est pas le mot propre; *couvert* ne veut pas dire *incertain, obscur.*

[3] Il y a ici une remarque importante à faire pour toute la tragédie; c'est qu'il ne faut jamais faire en aucun cas ni soupirer ni pleurer ceux dont les larmes ne font soupirer ni pleurer personne. Pour peu qu'on connaisse le cœur humain, on sent bien que les soupirs et les larmes d'un Phocas ressemblent à la voix du loup berger.

Tu nous dois à tous deux.

HÉRACLIUS.

Et pour reconnoissance
Je vous rends votre fils, je lui rends sa naissance.

PHOCAS.

Tu me l'ôtes, cruel, et le laisses mourir.

HÉRACLIUS.

Je meurs pour vous le rendre, et pour le secourir.

PHOCAS.

C'est me l'ôter assez que ne vouloir plus l'être.

HÉRACLIUS.

C'est vous le rendre assez que le faire connoître.

PHOCAS.

C'est me l'ôter assez que me le supposer.

HÉRACLIUS.

C'est vous le rendre assez que vous désabuser[1].

PHOCAS.

Laisse-moi mon erreur, puisqu'elle m'est si chère.
Je t'adopte pour fils, accepte-moi pour père :
Fais vivre Héraclius sous l'un ou l'autre sort[2];
Pour moi, pour toi, pour lui, fais-toi ce peu d'effort.

HÉRACLIUS.

Ah! c'en est trop enfin, et ma gloire blessée
dépouille un vieux respect où je l'avois forcée[3].
De quelle ignominie osez-vous me flatter?

[1] Ces répétitions, *ôter assez*, *rendre assez*, font une espèce de jeu de mots et de symétrie, qui, n'ajoutant rien à la situation, peuvent faire languir.

[2] On ne peut dire, *vivre sous un sort*.

[3] Je ne sais si Héraclius, dans l'incertitude où il est de sa nais-

Toutes les fois, tyran, qu'on se laisse adopter,
On veut une maison illustre autant qu'amie,
On cherche de la gloire, et non de l'infamie;
Et ce seroit un monstre horrible à vos états
Que le fils de Maurice adopté par Phocas.

PHOCAS.

Va, cesse d'espérer la mort que tu mérites;
Ce n'est que contre lui, lâche, que tu m'irrites:
Tu te veux rendre en vain indigne de ce rang;
Je m'en prends à la cause, et j'épargne mon sang.
Puisque ton amitié de ma foi se défie
Jusqu'à prendre son nom pour lui sauver la vie,
Soldats, sans plus tarder, qu'on l'immole à ses yeux
Et sois après sa mort mon fils si tu le veux.

HÉRACLIUS, *aux soldats.*

Perfides, arrêtez.

MARTIAN.

Ah! que voulez-vous faire,
Prince?

HÉRACLIUS.

Sauver le fils de la fureur du père.

MARTIAN.

Conservez-lui ce fils qu'il ne cherche qu'en vous;

sance, doit répondre avec tant d'indignation et de mépris à un empereur qui est peut-être son père. Cette scène d'ailleurs fait un grand effet, quoique la perplexité où est le spectateur n'ait point augmenté; mais c'est beaucoup que, dans un tel sujet, elle soit toujours entretenue: c'est un très grand art d'y être parvenu, et c'est une grande ressource de génie. Martian fait seulement un personnage froid dans la scène; il n'y parle qu'une fois, et est un personnage purement passif.

Ne troublez point un sort qui lui semble si doux.
C'est avec assez d'heur qu'Héraclius expire,
puisque c'est en vos mains que tombe son empire.
Le ciel daigne bénir votre sceptre et vos jours!

PHOCAS.

C'est trop perdre de temps à souffrir ces discours.
Dépêche, Octavian.

HÉRACLIUS, *à Octavian.*

N'attente rien, barbare;
Je suis....

PHOCAS.

Avoue enfin.

HÉRACLIUS.

Je tremble, je m'égare,
Et mon cœur....

PHOCAS, *à Héraclius.*

Tu pourras à loisir y penser.
(*à Octavian.*)
Frappe.

HÉRACLIUS.

Arrête, je suis.... Puis-je le prononcer?

PHOCAS.

Achéve, ou....

HÉRACLIUS.

Je suis donc, s'il faut que je le die,
Ce qu'il faut que je sois pour lui sauver la vie.
Oui, je lui dois assez, seigneur, quoi qu'il en soit,
Pour vous payer pour lui de l'amour qu'il vous doit:
Et je vous le promets entier, ferme, sincère,
Et tel qu'Héraclius l'auroit pour son vrai père.

J'accepte en sa faveur ses parents pour les miens[1]
Mais sachez que vos jours me répondront des sien
Vous me serez garant des hasards de la guerre,
Des ennemis secrets, de l'éclat du tonnerre;
Et, de quelque façon que le courroux des cieux
Me prive d'un ami qui m'est si précieux,
Je vengerai sur vous, et fussiez-vous mon père,
Ce qu'aura fait sur lui leur injuste colère.

PHOCAS.

Ne crains rien: de tous deux je ferai mon appui;
L'amour qu'il a pour toi m'assure trop de lui:
Mon cœur pâme de joie, et mon ame n'aspire
Qu'à vous associer l'un et l'autre à l'empire.
J'ai retrouvé mon fils: mais sois-le tout-à-fait,
Et donne-m'en pour marque un véritable effet[2];
Ne laisse plus de place à la supercherie[3];
Pour achever ma joie, épouse Pulchérie.

HÉRACLIUS.

Seigneur, elle est ma sœur.

PHOCAS.

Tu n'es donc point mon
Puisque si lâchement déja tu t'en dédis?

PULCHÉRIE.

Qui te donne, tyran, une attente si vaine?
Quoi! son consentement étoufferoit ma haine!
Pour l'avoir étonné tu m'aurois fait changer!

[1] Toute cette tirade est véritablement tragique; voilà de la force du pathétique, et de beaux vers.

[2] Cela n'est pas français.

[3] Jamais ce mot ne doit entrer dans la tragédie.

J'aurois pour cette honte un cœur assez léger[1]!
Je pourrois épouser ou ton fils, ou mon frère!

SCÈNE IV.

PHOCAS, HÉRACLIUS, PULCHÉRIE,
MARTIAN, CRISPE, GARDES.

CRISPE.

Seigneur, vous devez tout au grand cœur d'Exupère[2];
Il est l'unique auteur de nos meilleurs destins:
Lui seul et ses amis ont dompté vos mutins;
Il a fait prisonniers leurs chefs qu'il vous amène.

PHOCAS.

Dis-lui qu'il me les garde en la salle prochaine;
Je vais de leurs complots m'éclaircir avec eux.

[1] Cela n'est pas français; *un cœur léger pour une honte!* et cette légèreté consisterait à épouser son frère. Cette scène ne finit pas heureusement.

[2] On dirait, à ce mot de *grand cœur*, qu'Exupère est un héros qui a offert son secours à Phocas; mais ce n'est qu'un officier qui a obéi aux ordres de son maître, et qui a arrêté des séditieux: et comment n'a-t-il employé que ses amis? l'empereur n'avait-il pas des gardes?

SCÈNE V.

PHOCAS, PULCHÉRIE, HÉRACLIUS, MARTIAN, GARDES.

PHOCAS, *à Héraclius.*

Toi, cependant, ingrat, sois mon fils, si tu veux.
En l'état où je suis, je n'ai plus lieu de feindre.
Les mutins sont domptés, et je cesse de craindre.
(*à Pulchérie.*)
Je vous laisse tous trois. Use bien du moment
Que je prends pour en faire un juste châtiment;
Et, si tu n'aimes mieux que l'un et l'autre meure,
Trouve, ou choisis mon fils, et l'épouse sur l'heure[1];
Autrement, si leur sort demeure encor douteux,
Je jure à mon retour qu'ils périront tous deux[2].
Je ne veux point d'un fils dont l'implacable haine
Prend ce nom pour affront, et mon amour pour gêne[3].
Toi....

[1] Est-ce là le temps d'un mariage? de plus, Phocas doit-il faire sur-le-champ sa belle fille d'une personne dont il connaît la haine implacable? il n'a nul besoin d'elle, puisqu'il se croit maître de l'état; il les laisse tous trois : qu'en espère-t-il? il a vu qu'il est haï de tous les trois; il doit penser qu'ils tiendront conseil contre lui. Ne voit-on pas un peu trop que c'est uniquement pour ménager une scène entre Pulchérie et les deux princes?

[2] Il faut, *je jure qu'à mon retour ils....*

[3] On ne prend point un amour pour gêne; il veut dire que sa tendresse gêne Héraclius : on ne dit pas non plus : *prendre un nom pour affront*, mais *pour un affront.*

PULCHÉRIE.

Ne menace point, je suis prête à mourir*.

PHOCAS.

A mourir! jusque-là je pourrois te chérir[1]!
N'espère pas de moi cette faveur suprême;
Et pense....

PULCHÉRIE.

A quoi, tyran?

PHOCAS.

A m'épouser moi-même[2]
Au milieu de leur sang à tes pieds répandu.

PULCHÉRIE.

Quel supplice!

PHOCAS.

Il est grand pour toi; mais il t'est dû[3]:
Tes mépris de la mort bravoient trop ma colère.

* Cette réponse de Pulchérie nous paraît sublime; et Voltaire n'y fait aucune attention : il ne s'occupe que du ridicule qu'il croit trouver dans la réplique de Phocas. P.

[1] Convenons que rien n'est plus outré : un tyran furieux peut bien dire à son ennemi qu'il aime mieux le faire languir dans de longs supplices que de lui donner la mort; mais peut-on dire à une fille, *je ne t'aime pas assez pour te faire mourir?*

[2] On ne s'attendait point à cette alternative; elle aurait quelque chose de trop comique, si cette saillie d'un vieillard n'était tout d'un coup relevée par le vers suivant.

[3] Si on ne considère ici que la fille de Maurice, ce n'est guère un plus grand supplice pour elle d'être impératrice que d'être bru de l'empereur régnant; mais l'âge d'un vieillard qui se présente pour époux au lieu de son fils pourrait donner du ridicule à ces expressions, *Quel supplice! — Il est grand.*

Remarquez que cette menace soudaine et inattendue que Phocas

Il est en toi de perdre ou de sauver ton frère;
Et du moins, quelque erreur qui puisse me troubler,
J'ai trouvé les moyens de te faire trembler.

SCÈNE VI.

HÉRACLIUS, MARTIAN, PULCHÉRIE.

PULCHÉRIE.

Le lâche, il vous flattoit lorsqu'il trembloit dans l'ame
Mais tel est d'un tyran le naturel infame:
Sa douceur n'a jamais qu'un mouvement contraint;
S'il ne craint, il opprime; et s'il n'opprime, il craint.
L'une et l'autre fortune en montre la foiblesse;
L'une n'est qu'insolence, et l'autre que bassesse[1].
A peine est-il sorti de ses lâches terreurs
Qu'il a trouvé pour moi le comble des horreurs.
Mes frères, puisque enfin vous voulez tous deux l'ê
Si vous m'aimez en sœur, faites-le moi paroître.

HÉRACLIUS.

Que pouvons-nous tous deux, lorsqu'on tranche nos jou

PULCHÉRIE.

Un généreux conseil est un puissant secours.

fait à Pulchérie de l'épouser, donne lieu à une dissertation dans la scène suivante. Il semble que l'empereur ne laisse Martian, Héraclius et Pulchérie ensemble, que pour leur donner lieu d'amuser la scène en attendant le dénouement.

[1] Si Pulchérie et ces princes étaient des personnages agissants, Pulchérie ne débiterait pas des sentences. Phocas n'a point montré de bassesse; c'est un père qui cherche à connaître son fils; il n'y a là rien de bas.

MARTIAN.

Il n'est point de conseil qui vous soit salutaire
Que d'épouser le fils pour éviter le père[1];
L'horreur d'un mal plus grand vous y doit disposer.

PULCHÉRIE.

Qui me le montrera, si je veux l'épouser?
Et, dans cet hyménée à ma gloire funeste,
Qui me garantira des périls de l'inceste?

MARTIAN.

Je le vois trop à craindre et pour vous et pour nous:
Mais, madame, on peut prendre un vain titre d'époux,
Abuser du tyran la rage forcenée,
Et vivre en frère et sœur sous un feint hyménée[2].

PULCHÉRIE.

Feindre, et nous abaisser à cette lâcheté!

[1] La syntaxe demandait, *il n'est de conseil salutaire pour vous que d'épouser le fils; éviter le père* est trop faible.

[2] *Vivre en frère et sœur;* cette expression est trop familière, et n'est pas correcte. Pulchérie demande conseil; Martian lui conseille d'épouser Héraclius sans user des droits du mariage: il faut convenir que c'est là un très petit artifice, et indigne de la tragédie. Ces conversations dans un cinquième acte, lorsqu'on doit agir, sont presque toujours très languissantes. Je ne sais s'il n'y a pas, dans la pièce extravagante et monstrueuse de Caldéron, un plus grand fonds de tragique, quand le fils de Phocas veut tuer son père. C'était même pour un parricide que Léontine l'avait réservé; elle s'en explique dès le second acte; on s'attend à cette catastrophe. Le fils de Phocas, près de tuer cet empereur, et Héraclius voulant le sauver, pouvaient former un beau coup de théâtre; cependant il n'arrive rien de ce que Léontine a projeté, et Martian ne fait autre chose, dans tout le cours de la pièce, que dire, *Qui suis-je?*

HÉRACLIUS.

Pour tromper un tyran c'est générosité,
Et c'est mettre, en faveur d'un frère qu'il vous donne,
Deux ennemis secrets auprès de sa personne,
Qui, dans leur juste haine animés et constants,
Sur l'ennemi commun sauront prendre leur temps,
Et terminer bientôt la feinte avec sa vie.

PULCHÉRIE.

Pour conserver vos jours et fuir mon infamie,
Feignons, vous le voulez, et j'y résiste en vain.
Sus donc, qui de vous deux me prêtera la main[1]?
Qui veut feindre avec moi? qui sera mon complice?

HÉRACLIUS.

Vous, prince, à qui le ciel inspire l'artifice.

MARTIAN.

Vous, que veut le tyran pour fils obstinément.

HÉRACLIUS.

Vous, qui depuis quatre ans la servez en amant.

MARTIAN.

Vous saurez mieux que moi surprendre sa tendresse.

HÉRACLIUS.

Vous saurez mieux que moi la traiter de maîtresse[2].

[1] *Sus donc.* On se servait autrefois de ce mot dans le discours familier; il veut dire, *vite, allons, courage, dépêchez-vous :*

Sus, sus, du vin par-tout; versez, garçon, versez.
Pourceaugnac.

Mais Pulchérie ne peut dire, *allons vite, sus, qui veut feindre avec moi? qui veut m'épouser pour ne point jouir des droits du mariage?*

[2] Cette contestation est-elle convenable à la tragédie? *Traiter de maîtresse* n'est ni français ni noble.

MARTIAN.

Vous aviez commencé tantôt d'y consentir.

PULCHÉRIE.

Ah! princes, votre cœur ne peut se démentir;
Et vous l'avez tous deux trop grand, trop magnanime,
Pour souffrir sans horreur l'ombre même d'un crime.
Je vous connoissois trop pour juger autrement,
Et de votre conseil, et de l'événement;
Et je n'y déférois que pour vous voir dédire.
Toute fourbe est honteuse aux cœurs nés pour l'empire.
Princes, attendons tout, sans consentir à rien.

HÉRACLIUS.

Admirez cependant quel malheur est le mien:
L'obscure vérité que de mon sang je signe,
Du grand nom qui me perd ne me peut rendre digne[1];
On n'en croit pas ma mort; et je perds mon trépas,
Puisque mourant pour lui je ne le sauve pas.

MARTIAN.

Voyez d'autre côté quelle est ma destinée,
Madame: dans le cours d'une seule journée,
Je suis Héraclius, Léonce, et Martian;
Je sors d'un empereur, d'un tribun, d'un tyran.
De tous trois ce désordre en un jour me fait naître,
Pour me faire mourir enfin sans me connoître.

PULCHÉRIE.

Cédez, cédez tous deux aux rigueurs de mon sort:
Il a fait contre vous un violent effort[2].

[1] Ces vers ne sont pas moins obscurs : *l'obscure vérité* qu'il *signe ne peut* le *rendre digne du nom qui* le *perd!*

[2] Un sort qui fait un effort! Presque aucune expression n'est

Votre malheur est grand; mais, quoi qu'il en succède
La mort qu'on me refuse en sera le remède;
Et moi.... Mais que nous veut ce perfide?

SCÈNE VII.

HÉRACLIUS, PULCHÉRIE, MARTIAN, AMINTAS.

AMINTAS.

Mon bras
Vient de laver ce nom dans le sang de Phocas[1].

HÉRACLIUS.

Que nous dis-tu?

AMINTAS.

Qu'à tort vous nous prenez pour traitre
Qu'il n'est plus de tyran; que vous êtes les maîtres[2].

HÉRACLIUS.

De quoi?

ni pure ni naturelle. Enfin la délibération de ces trois personnages n'aboutit à rien; ils n'agissent ni n'ont aucun dessein arrêté dans toute la pièce.

[1] Je ne parle point ici d'un bras qui lave un nom; on sent assez combien le terme est impropre : mais j'insiste sur ce personnage subalterne d'Amintas, qui n'a dit que quatre mots dans toute la pièce, et qui en fait le dénouement. Jamais en aucun cas, on ne doit imiter un tel exemple; il faut toujours que les premiers personnages agissent.

[2] Ce mot n'est-il pas déplacé? car il s'adresse sûrement au fils de Phocas comme au fils de Maurice; il doit croire qu'un des deux princes vengera la mort de son père.

AMINTAS.

De tout l'empire.

MARTIAN.

Et par toi?

AMINTAS.

Non, seigneur[1];
Un autre en a la gloire, et j'ai part à l'honneur.

HÉRACLIUS.

Et quelle heureuse main finit notre misère?

AMINTAS.

Princes, l'auriez-vous cru? c'est la main d'Exupère.

MARTIAN.

Lui, qui me trahissoit?

AMINTAS.

C'est de quoi s'étonner:
Il ne vous trahissoit que pour vous couronner.

HÉRACLIUS.

N'a-t-il pas des mutins dissipé la furie?

AMINTAS.

Son ordre excitoit seul cette mutinerie[2].

MARTIAN.

Il en a pris les chefs toutefois?

AMINTAS.

Admirez
Que ces prisonniers même avec lui conjurés

[1] Il doit au contraire répondre, *oui, seigneur*, puisqu'au vers suivant il dit, *j'ai part à cet honneur.*

[2] Ce mot est trop familier; *révolte*, *sédition*, *tumulte*, *soulèvement*, *etc.*, sont les termes usités dans le style tragique.

Sous cette illusion couroient à leur vengeance[1] :
Tous contre ce barbare étant d'intelligence,
Suivis d'un gros d'amis nous passons librement
Au travers du palais à son appartement.
La garde y restoit foible, et sans aucun ombrage;
Crispe même à Phocas porte notre message :
Il vient; à ses genoux on met les prisonniers,
Qui tirent pour signal leurs poignards les premiers[2].
Le reste, impatient dans sa noble colère,
Enferme la victime : et soudain Exupère :
« Qu'on arrête, dit-il; le premier coup m'est dû :

[1] *Admirez qu'ils couroient* n'est pas français. Cet évènement est en effet bien étonnant; et jamais l'histoire n'a rien fourni de si improbable : on peut assassiner un roi au milieu de sa garde; on peut tuer César dans le sénat; mais il n'est guère possible que dans le temps que Phocas fait attaquer les conjurés, il n'ait pris aucune mesure pour être le plus fort chez lui : un homme qui de simple soldat est devenu empereur n'est pas imbécille au point de recevoir dans sa maison plus de prisonniers qu'il n'a de soldats pour les garder; on ne fait point ainsi venir des prisonniers dans son appartement avec des poignards sous leurs robes; on les fouille, on les désarme, on les charge de fers, on ne se livre point à eux. Ainsi la vraisemblance est par-tout violée.

Remarquez que, dans la règle, il faut *ces prisonniers mêmes;* mais, s'il n'est pas permis à un poëte de retrancher une *s* en cette occasion, il n'y aura aucune licence pardonnable. Corneille retranche presque toujours cette *s*, et fait un adverbe de *même*, au lieu de le décliner.

Sous cette illusion couroient à leur vengeance.

Cela n'est pas français; on ne court point à la vengeance sous une illusion.

[2] *Porte notre message, leurs poignards les premiers, tant de nos mains la sienne, etc. :* ces expressions, ou impropres, ou in-

« C'est lui qui me rendra l'honneur presque perdu[1]. »
Il frappe, et le tyran tombe aussitôt sans vie,
Tant de nos mains la sienne est promptement suivie.
Il s'élève un grand bruit, et mille cris confus
Ne laissent discerner que Vive Héraclius!
Nous saisissons la porte, et les gardes se rendent.
Mêmes cris aussitôt de tous côtés s'entendent;
Et de tant de soldats qui lui servoient d'appui,
Phocas, après sa mort, n'en a pas un pour lui.

PULCHÉRIE.

Quel chemin Exupère a pris pour sa ruine[2]!

AMINTAS.

Le voici qui s'avance avecque Léontine.

correctes, ou faibles, énervent le récit, et lui ôtent toute sa chaleur.

Oreste dans l'*Andromaque*, en faisant un récit à peu près semblable, s'exprime ainsi :

> A ces mots, qui du peuple attiroient le suffrage,
> Nos Grecs n'ont répondu que par un cri de rage;
> L'infidèle s'est vu par-tout envelopper,
> Et je n'ai pu trouver de place pour frapper.

La pureté de la diction augmente toujours l'intérêt.

[1] Ce *presque perdu* affaiblit encore la narration. Le spectateur s'embarrasse trop peu qu'un personnage aussi subalterne qu'Exupère ait presque perdu son honneur.

[2] *Prendre un chemin pour une ruine* est une expression vicieuse, un barbarisme; et cette réflexion de Pulchérie est trop froide, quand elle apprend la mort de son tyran.

SCÈNE VIII.

HÉRACLIUS, MARTIAN, LÉONTINE, PULCHÉRIE, EUDOXE, EXUPÈRE, AMINTAS, GARDES.

HÉRACLIUS, *à Léontine.*

Est-il donc vrai, madame? et changeons-nous de sort?
Amintas nous fait-il un fidèle rapport?

LÉONTINE.

Seigneur, un tel succès à peine est concevable[1];
Et d'un si grand dessein la conduite admirable....

HÉRACLIUS, *à Exupère.*

Perfide généreux, hâte-toi d'embrasser[2]

[1] Léontine a très grande raison de concevoir à peine une chose qui n'est nullement vraisemblable : elle dit que la conduite de ce dessein est admirable; mais c'était à elle à conduire ce dessein, puisqu'elle avait tant promis de tout faire. C'est une subalterne qui a voulu jouer un rôle principal, et qui ne l'a pas joué : il se trouve qu'elle ne fait autre chose, dans les premiers actes et dans le dernier, que de montrer des billets; elle a été, aussi-bien que Phocas, la dupe d'un autre subalterne. Héraclius, Martian, Pulchérie, Eudoxe, n'ont contribué en rien ni au nœud ni au dénouement. La tragédie a été une méprise continuelle, et enfin Exupère a tout fait par une espèce de prodige. Remarquez encore que cette mort de Phocas n'est là qu'un événement inattendu, qui ne dépend point du tout du fond du sujet, qui n'y est point contenu, qui n'est point tiré, comme on dit, des entrailles de la pièce : autant vaudrait que Phocas mourût d'apoplexie. Du moins Caldéron fait mourir Phocas en combattant contre Héraclius.

[2] Une nuée de critiques s'est élevée contre La Motte pour avoir affecté de joindre ainsi des épithètes qui semblent incompatibles.

Deux princes impuissants à te récompenser.

EXUPÈRE, *à Héraclius.*

Seigneur, il me faut grace ou de l'un, ou de l'autre:
J'ai répandu son sang, si j'ai vengé le vôtre.

MARTIAN.

Qui que ce soit des deux, il doit se consoler
De la mort d'un tyran qui vouloit l'immoler:
Je ne sais quoi pourtant dans mon cœur en murmure.

HÉRACLIUS.

Peut-être en vous par là s'explique la nature:
Mais, prince, votre sort n'en sera pas moins doux;
Si l'empire est à moi, Pulchérie est à vous.
Puisque le père est mort, le fils est digne d'elle.
(*à Léontine.*)
Terminez donc, madame, enfin notre querelle.

LÉONTINE.

Mon témoignage seul peut-il en décider?

MARTIAN.

Quelle autre sûreté pourrions-nous demander[1]?

On ne s'avise pas de reprendre le *perfide généreux* de Corneille. Quand un homme a établi sa réputation par des morceaux sublimes, et qu'un siècle entier a mis le sceau à sa gloire, on approuve en lui ce qu'on censure dans un contemporain. C'est ce qu'on voit en Angleterre, où l'on élève Shakespeare au-dessus de Corneille, et où l'on siffle ceux qui l'imitent. J'avoue que je ne sais si *perfide généreux* est un défaut ou non, mais je ne voudrais pas employer cette expression.

[1] Je ne vois pas qu'on doive si aveuglément s'en rapporter au témoignage seul de Léontine, que sa conduite mystérieuse a pu rendre très suspecte; et dans de si grands intérêts, il faut des preuves claires.

LÉONTINE.

Je vous puis être encor suspecte d'artifice.
Non, ne m'en croyez pas, croyez l'impératrice[1].
(*à Pulchérie, lui donnant un billet.*)
Vous connoissez sa main, madame; et c'est à vous
Que je remets le sort d'un frère et d'un époux.
Voyez ce qu'en mourant me laissa votre mère.

PULCHÉRIE.

J'en baise en soupirant le sacré caractère.

LÉONTINE.

Apprenez d'elle enfin quel sang vous a produits,
Princes[2].

HÉRACLIUS, *à Eudoxe.*

Qui que je sois, c'est à vous que je suis.

[1] La naissance des deux princes n'est enfin éclaircie que par un billet de Constantine, dont il n'a point été question jusqu'à présent. On est tout étonné que Constantine ait écrit ce billet. Il ne faut jamais jeter dans les derniers actes aucun incident principal qui ne soit bien préparé dans les premiers, et attendu même avec impatience.

Toutes ces raisons, qui me paraissent évidentes, font que le cinquième acte d'*Héraclius* est beaucoup inférieur à celui de *Rodogune*. La pièce est d'un genre singulier, qu'il ne faudrait imiter qu'avec les plus grandes précautions.

[2] La reconnaissance suit ici la catastrophe. On doit très rarement violer la régle qui veut au contraire que la reconnaissance précède.

Cette régle est dans la nature; car, lorsque la péripétie est arrivée, quand le tyran est tué, personne ne s'intéresse au reste. Qu'importe qui des deux princes est Héraclius? Si Joas n'était reconnu qu'après la mort d'Athalie, la pièce finirait très froidement. Il me semble qu'il se présentait une situation, une péripétie bien théâtrale: Phocas, méconnaissant son fils Martian, voudrait le faire périr; Héraclius, son ami, en le défendant, tuerait Phocas, et

PULCHÉRIE, *lisant.*

« Parmi tant de malheurs mon bonheur est étrange:
« Après avoir donné son fils au lieu du mien,
« Léontine à mes yeux, par un second échange,
« Donne encore à Phocas mon fils au lieu du sien
« Vous qui pourrez douter d'un si rare service,
« Sachez qu'elle a deux fois trompé notre tyran.
« Celui qu'on croit Léonce est le vrai Martian,
« Et le faux Martian est vrai fils de Maurice[1].

« CONSTANTINE. »

(*à Héraclius.*)
Ah! vous êtes mon frère!

HÉRACLIUS, *à Pulchérie.*

Et c'est heureusement
Que le trouble éclairci vous rend à votre amant.

LÉONTINE, *à Héraclius.*

Vous en saviez assez pour éviter l'inceste,
Et non pas pour vous rendre un tel secret funeste.
(*à Martian.*)
Mais pardonnez, seigneur, à mon zéle parfait
Ce que j'ai voulu faire, et ce qu'un autre a fait.

croirait avoir commis un parricide; Léontine lui dirait alors: *Vous croyez vous être souillé du sang de votre père, vous avez puni l'assassin du vôtre**.

[1] Tout cela ressemble peut-être plus à une question d'état, à un procès par écrit, qu'au pathétique d'une tragédie.

* Le plan que propose ici Voltaire nous paraît d'une très grande beauté: il prouve la profonde connaissance qu'il avait des effets du théâtre; et s'il avait souvent développé de pareilles vues, au lieu de s'arrêter à des critiques de mots, il eût paru vraiment digne de juger Corneille. P.

MARTIAN.

Je ne m'oppose point à la commune joie:
Mais souffrez des soupirs que la nature envoie.
Quoique jamais Phocas n'ait mérité d'amour,
Un fils ne peut moins rendre à qui l'a mis au jour:
Ce n'est pas tout d'un coup qu'à ce titre on renonce.

HÉRACLIUS.

Donc, pour mieux l'oublier, soyez encor Léonce[1];
Sous ce nom glorieux aimez ses ennemis,
Et meure du tyran jusqu'au nom de son fils[2]!
(*à Eudoxe.*)
Vous, madame, acceptez et ma main et l'empire
En échange d'un cœur pour qui le mien soupire[3].

EUDOXE, *à Héraclius.*

Seigneur, vous agissez en prince généreux[4].

HÉRACLIUS, *à Exupère et à Amintas.*

Et vous, dont la vertu me rend ce trouble heureux[5],

[1] On a déjà dit que ce mot *donc* ne doit jamais commencer un vers.

[2] Il semble que ce soient les ennemis de Léonce; il entend apparemment les ennemis de Phocas.

[3] On ne peut dire que dans le style de la comédie, *en échange d'un cœur.*

Remarquez encore que ce mariage n'est point un échange d'un cœur contre une main; ce sont deux personnes qui s'aiment.

[4] Il faut dans la tragédie autre chose que des compliments; et celui-ci ne paraît pas convenable entre deux personnes qui s'aiment.

[5] *Rendre un trouble heureux à quelqu'un;* cela n'est pas français.

En général, la diction de cette pièce n'est pas assez pure, assez élégante, assez noble. Il y a de très beaux morceaux: l'in-

Attendant les effets de ma reconnoissance
Reconnoissons, amis, la céleste puissance;
Allons lui rendre hommage, et, d'un esprit content,
Montrer Héraclius au peuple qui l'attend.

trigue occupe l'esprit continuellement; elle excite la curiosité; et je crois qu'elle réussit plus à la représentation qu'à la lecture.

FIN D'HÉRACLIUS.

VARIANTES.

Page 94, *vers* 5.

Et la peur de les perdre ôte l'heur d'en jouir.

Page 95, *vers* 9.

Si pour les ébranler ils servent d'instrument.

Remarque de Voltaire sur le onzième vers de la page 134.

« Que veut dire ce vers obscur, *si je me dérobe au sang** *qui vous est dû?* est-ce son sang? est-ce celui de Phocas? comment aura-t-elle perdu ce sang? Quelles expressions louches, fausses, inintelligibles! Il semble que Corneille ait, après ses succès, méprisé assez le public pour ne jamais soigner son style, et pour croire que la postérité lui passerait ses fautes innombrables. »

* Si Voltaire avoit consulté un texte correct, il y auroit lu *au rang*, et non pas *au sang;* et il n'auroit pas eu un prétexte pour adresser au grand Corneille un reproche si injurieux. (*Note des éditeurs.*)

Page 230, *vers* 10, au lieu de:

En échange d'un cœur *pour qui* le mien soupire,

que dit Héraclius, Voltaire lit: *qui pour* le mien soupire, et fait à ce sujet cette observation: « Un homme ne doit jamais dire d'une femme, *elle soupire pour moi.* » (*Note des éditeurs.*)

EXAMEN D'HÉRACLIUS.

Cette tragédie a encore plus d'effort d'invention que celle de *Rodogune*, et je puis dire que c'est un heureux original dont il s'est fait beaucoup de belles copies sitôt qu'il a paru. Sa conduite diffère de celle-là en ce que les narrations qui lui donnent jour sont pratiquées par occasion en divers lieux avec adresse, et toujours dites et écoutées avec intérêt, sans qu'il y en ait pas une de sang-froid, comme celle de Laonice. Elles sont éparses ici dans tout le poëme, et ne font connoître à-la-fois que ce qu'il est besoin qu'on sache pour l'intelligence de la scène qui suit. Ainsi, dès la première, Phocas, alarmé du bruit qui court qu'Héraclius est vivant, récite les particularités de sa mort pour montrer la fausseté de ce bruit; et Crispe, son gendre, en lui proposant un remède aux troubles qu'il appréhende, fait connoître comme, en perdant toute la famille de Maurice, il a réservé Pulchérie pour la faire épouser à son fils Martian, et le pousse d'autant plus à presser ce mariage, que ce prince court chaque jour de grands périls à la guerre, et que sans Léonce il fût demeuré au dernier combat. C'est par là qu'il instruit les auditeurs de l'obligation qu'a le vrai Héraclius, qui passe pour Martian, au vrai Martian, qui passe pour Léonce; et cela sert de fondement à l'offre volontaire qu'il fait de sa vie au quatrième acte, pour le sauver du péril où l'expose cette erreur des noms. Sur cette proposition,

Phocas, se plaignant de l'aversion que les deux parties témoignent à ce mariage, impute celle de Pulchérie à l'instruction qu'elle a reçue de sa mère, et apprend ainsi aux spectateurs, comme en passant, qu'il l'a laissée trop vivre après la mort de l'empereur Maurice, son mari. Il falloit tout cela pour faire entendre la scène qui suit entre Pulchérie et lui; mais je n'ai pu avoir assez d'adresse pour faire entendre les équivoques ingénieux dont est rempli tout ce que dit Héraclius à la fin de ce premier acte; et on ne les peut comprendre que par une réflexion après que la pièce est finie, et qu'il est entièrement reconnu, ou dans une seconde représentation.

Sur-tout la manière dont Eudoxe fait connoître, au second acte, le double échange que sa mère a fait des deux princes, est une des choses les plus spirituelles qui soient sorties de ma plume[1]. Léontine l'accuse d'avoir révélé le secret d'Héraclius, et d'être cause du bruit qui court, qui le met en péril de sa vie; pour s'en justifier, elle explique tout ce qu'elle en sait, et conclut que, puisqu'on n'en publie pas tant, il faut que ce bruit ait pour auteur quelqu'un qui n'en sache pas tant qu'elle. Il est vrai que cette narration est si courte, qu'elle laisseroit beaucoup d'obscurité si Héraclius ne l'expliquoit plus au long au quatrième acte, quand il est besoin que cette vérité fasse son plein effet; mais

[1] Il n'est plus permis aujourd'hui de parler ainsi de soi-même; il n'est pas trop spirituel de dire qu'on a fait des choses spirituelles. J'avoue que je ne trouve rien de spirituel dans le rôle d'Eudoxe, ni même rien d'intéressant; ce qui est bien plus nécessaire que d'être spirituel.

elle n'en pouvoit pas dire davantage à une personne qui savoit cette histoire mieux qu'elle; et ce peu qu'elle en dit suffit à jeter une lumière imparfaite de ces échanges, qu'il n'est pas besoin alors d'éclaircir plus entièrement.

L'artifice de la dernière scène de ce quatrième acte passe encore celui-ci : Exupère y fait connoître tout son dessein à Léontine, mais d'une façon qui n'empêche point cette femme avisée de le soupçonner de fourberie, et de n'avoir d'autre dessein que de tirer d'elle le secret d'Héraclius pour le perdre. L'auditeur lui-même en demeure dans la défiance, et ne sait qu'en juger; mais après que la conspiration a eu son effet par la mort de Phocas, cette confidence anticipée exempte Exupère de se purger de tous les justes soupçons qu'on avoit eus de lui, et délivre l'auditeur d'un récit qui lui auroit été fort ennuyeux après le dénouement de la pièce, où toute la patience que peut avoir sa curiosité se borne à savoir qui est le vrai Héraclius des deux qui prétendent l'être.

Le stratagème d'Exupère, avec toute son industrie, a quelque chose d'un peu délicat, et d'une nature à ne se faire qu'au théâtre, où l'auteur est maître des événements qu'il tient dans sa main, et non pas dans la vie civile, où les hommes en disposent selon leurs intérêts et leur pouvoir. Quand il découvre Héraclius à Phocas, et le fait arrêter prisonnier, son intention est fort bonne, et lui réussit; mais il n'y avoit que moi qui lui pût répondre du succès. Il acquiert la confiance du tyran par là, et se fait remettre entre les mains la garde d'Héraclius et sa conduite au supplice :

mais le contraire pouvoit arriver; et Phocas, au lieu de déférer à ses avis qui le résolvent à faire couper la tête à ce prince en la place publique, pouvoit s'en défaire sur l'heure, et se défier de lui et de ses amis comme de gens qu'il avoit offensés, et dont il ne devoit jamais espérer un zèle bien sincère à le servir. La mutinerie qu'il excite, dont il lui amène les chefs comme prisonniers pour le poignarder, est imaginée avec justesse; mais jusque-là toute sa conduite est de ces choses qu'il faut souffrir au théâtre, parcequ'elles ont un éclat dont la surprise éblouit, et qu'il ne feroit pas bon tirer en exemple pour conduire une action véritable sur leur plan.

Je ne sais si on voudra me pardonner d'avoir fait une pièce d'invention sous des noms véritables; mais je ne crois pas qu'Aristote le défende, et j'en trouve assez d'exemples chez les anciens. Les deux *Électres* de Sophocle et d'Euripide aboutissent à la même action par des moyens si divers, qu'il faut de nécessité que l'une des deux soit entièrement inventée; l'*Iphigénie in Tauris* a la mine d'être de même nature; et l'*Hélène*, où Euripide suppose qu'elle n'a jamais été à Troie, et que Pâris n'y a enlevé qu'un fantôme qui lui ressembloit, ne peut avoir aucune action épisodique ni principale qui ne parte de la seule imagination de son auteur.

Je n'ai conservé ici, pour toute vérité historique, que l'ordre de la succession des empereurs, Tibère, Maurice, Phocas et Héraclius; j'ai falsifié la naissance de ce dernier pour lui en donner une plus illustre, en le faisant fils de Maurice, bien qu'il ne le fût que d'un

préteur d'Afrique qui portoit même nom que lui. J'ai prolongé de douze ans la durée de l'empire de Phocas, et lui ai donné Martian pour fils, quoique l'histoire ne parle que d'une fille nommée Domitia, qu'il maria à Crispe, dont je fais un de mes personnages. Ce fils et Héraclius, qui sont confondus l'un avec l'autre par les échanges de Léontine, n'auroient pas été en état d'agir, si je ne l'eusse fait régner que les huit ans qu'il régna, puisque, pour faire ces échanges, il falloit qu'ils fussent tous deux au berceau quand il commença de régner. C'est par cette même raison que j'ai prolongé la vie de l'impératrice Constantine, que je n'ai fait mourir qu'en la quinzième année de sa tyrannie, bien qu'il l'eût immolée à sa sûreté dès la cinquième; et je l'ai fait, afin qu'elle pût avoir une fille capable de recevoir ses instructions en mourant, et d'un âge proportionné à celui du prince qu'on lui vouloit faire épouser.

La supposition que fait Léontine d'un de ses fils pour mourir au lieu d'Héraclius n'est point vraisemblable, mais elle est historique, et n'a point besoin de vraisemblance, puisqu'elle a l'appui de la vérité qui la rend croyable, quelque répugnance qu'y veuillent apporter les difficiles. Baronius attribue cette action à une nourrice; et je l'ai trouvée assez généreuse pour la faire produire à une personne plus illustre, et qui soutînt mieux la dignité du théâtre. L'empereur Maurice reconnut cette supposition, et l'empêcha d'avoir son effet, pour ne s'opposer pas au juste jugement de Dieu, qui vouloit exterminer toute sa famille; mais, quant à ce qui est de la mère, elle avoit surmonté l'af-

fection maternelle en faveur de son prince; et comme on pouvoit dire que son fils étoit mort pour son regard, je me suis cru assez autorisé par ce qu'elle avoit voulu faire à rendre ce change effectif, et à le faire servir de fondement aux nouveautés surprenantes de ce sujet.

Il lui faut la même indulgence pour l'unité de lieu qu'à *Rodogune*. La plupart des poëmes qui suivent en ont besoin, et je me dispenserai de le répéter en les examinant. L'unité de jour n'a rien de violenté, et l'action se pourroit passer en cinq ou six heures; mais le poëme est si embarrassé qu'il demande une merveilleuse attention. J'ai vu de fort bons esprits, et des personnes des plus qualifiées de la cour, se plaindre de ce que sa représentation fatiguoit autant l'esprit qu'une étude sérieuse. Elle n'a pas laissé de plaire; mais je crois qu'il l'a fallu voir plus d'une fois pour en remporter une entière intelligence.

JUGEMENT DE LA HARPE
SUR HÉRACLIUS.

Corneille prit des Espagnols le sujet d'*Héraclius*, comme celui du *Cid*, mais en y faisant beaucoup plus de changements, et empruntant moins dans les détails. Ces vers si connus:

O malheureux Phocas! ô trop heureux Maurice!
Tu retrouves deux fils pour mourir après toi,
Et je n'en puis trouver pour régner après moi,

sont en effet de Caldéron; mais ce sont les seuls qu'il ait fournis à son imitateur. L'intrigue d'ailleurs est fort différente: la fable de l'auteur espagnol est chargée d'épisodes; celle de Corneille est une. Il est vrai que les ressorts sont d'une complication qui va jusqu'à l'obscurité. C'est à propos d'*Héraclius* que Boileau, dans son *Art poétique*, censure l'auteur,

.... Qui, débrouillant mal une pénible intrigue,
D'un divertissement *nous* fait une fatigue.

Ceux qui ont pris leur parti d'admirer tout dans un auteur illustre, ont prétendu, malgré Boileau, que cette multiplicité de ressorts, dont il est difficile de suivre le jeu, prouve une très grande force de composition. Ce peut être, je ne veux pas les démentir; mais je crois qu'il y en a davantage à produire de grands effets avec des moyens très simples, comme dans les trois premiers actes des *Horaces*. C'est là, ce me semble, la véritable force et le premier mérite d'une

intrigue dramatique. La raison en est sensible; c'est que plus l'esprit est occupé, moins le cœur est ému. Le temps est précieux au théâtre: quand il en faut tant pour l'attention, il n'y en a pas assez pour l'intérêt. Le spectateur n'est pas là pour deviner, mais pour sentir.

Ce qu'on a blâmé principalement dans *Héraclius*, c'est, 1° que, l'auteur représentant les deux princes également vertueux, également dignes du trône, il devient assez indifférent que ce soit celui-ci ou celui-là qui soit Héraclius: il n'y a que l'amour de Pulchérie pour l'un des deux qui puisse y mettre quelque différence; mais cet amour est si peu de chose dans la pièce, qu'il ne supplée pas au défaut d'un contraste entre les deux princes, qui aurait pu marquer des nuances entre le fils d'un tyran et celui d'un empereur vertueux, et amener, ce me semble, de nouvelles beautés.

> C'est du fils d'un tyran que j'ai fait ce héros,

est un beau vers dans la bouche de Léontine; mais deux héros dans une pièce se nuisent un peu l'un à l'autre, à moins qu'ils ne le soient d'une manière différente, comme, par exemple, César et Brutus. De plus, on aime assez au théâtre que la nature l'emporte sur l'éducation, quoique dans le fait cela ne soit pas toujours vrai.

2° Cette Léontine, qui plaît par sa fermeté et par la perplexité cruelle où elle jette Phocas lorsqu'elle dit ce beau vers de situation:

> Devine si tu peux, et choisis si tu l'oses,

ne laisse pas d'avoir de grands défauts. Le plus consi-

dérable n'est pas d'avoir sacrifié son fils pour sauver celui de l'empereur : ce sacrifice, à la vérité, devrait être bien puissamment motivé s'il faisait partie de l'action; il est si loin du cœur d'une mère qu'il serait bien difficile de le faire supporter; mais il n'est que dans l'avant-scène, dans cette partie du drame où nous avons vu que le spectateur permet assez volontiers à l'auteur tout ce dont il a besoin pour fonder sa fable. Un reproche plus grave, c'est que Léontine, annoncée dans les premiers actes comme le principal mobile de l'intrigue, y prend en effet très peu de part. Tout se fait sans elle : c'est un personnage subalterne, c'est Exupère, qu'elle traite avec le dernier mépris, c'est lui qui fait le dénouement; c'est lui qui sauve et qui couronne Héraclius, et fait périr Phocas; autre défaut contraire aux principes de l'art, qui exigent que la catastrophe soit toujours amenée par les personnages qui ont attiré l'attention des spectateurs. En général, cette tragédie, pendant les trois premiers actes, n'excite guère que de la curiosité ; mais dans les deux derniers la situation de Phocas entre les deux princes, dont aucun ne veut être son fils, est belle et théâtrale. Ce qui n'est pas moins beau, c'est le péril où ils sont ensuite; c'est le combat de générosité qui s'élève entre eux, à qui portera un nom qui n'est qu'un arrêt de mort ; c'est aussi le moment où Héraclius voit le glaive levé sur le prince son ami, et consent, pour le sauver, à passer pour Martian :

Je suis donc, s'il faut que je le die,
Ce qu'il faut que je sois pour lui sauver la vie.

Voltaire avait sans doute oublié cette scène quand il

a dit que l'amitié des deux princes ne produisait rien. Sans cette amitié, la scène ne subsisterait pas. Il n'y avait que ce motif qui pût forcer Héraclius, qui se connaît très bien, à renoncer à être ce qu'il est; et cet effort, qui prolonge l'erreur de Phocas, est une des beautés de la pièce.

ANDROMÈDE,

TRAGÉDIE,

eprésentée avec les machines sur le théâtre royal
de Bourbon.

1650.

PRÉFACE DE VOLTAIRE.

Il paraît, par la pièce d'*Andromède*, que Corneille se pliait à tous les genres. Il fut le premier qui fit des comédies dans lesquelles on retrouvait le langage des honnêtes gens de son temps, le premier qui fit des tragédies dignes d'eux, et le premier encore qui ait donné une pièce en machines qu'on ait pu voir avec plaisir.

On avait représenté *le Mariage d'Orphée et d'Eurydice*, ou *la Grande Journée des machines*, en 1640 : il y avait de la musique dans quelques scènes; le reste se déclamait comme à l'ordinaire.

L'*Andromède* de Corneille est aussi supérieure à cet *Orphée* que *Mélite* l'avait été aux comédies du temps ; ainsi Corneille fut au-dessus de ses contemporains dans tous les genres qu'il traita.

Il est vrai que quand on a lu l'Andromède de Quinault, on ne peut plus lire celle de Corneille ; de même que les comédies de Molière firent oublier pour jamais *Mélite* et *la Galerie*

du Palais. Il y a pourtant des beautés dans l'*Andromède* de Corneille, et on les trouve dans les endroits qui tiennent de la vraie tragédie; par exemple, dans le récit que fait Phorbas à l'avant-dernière scène de la pièce.

Cette pièce fut jouée au théâtre du Petit-Bourbon. Un Italien, nommé Torrelli, fit les machines et les décorations. Ce spectacle eut un grand succès. L'opéra a fait tomber absolument toutes les pièces de ce genre; et quand même nous n'eussions point eu d'opéra, l'*Andromède* ne pouvait se soutenir quand le goût fut perfectionné.

Andromède était un si beau sujet d'opéra que, trente-deux ans après Corneille, Quinault le traita sous le titre de *Persée*. Ce drame lyrique de Quinault fut, comme tout ce qui sortait alors de sa plume, tendre, ingénieux, facile. On retenait par cœur presque tous les couplets, on les citait, on les chantait, on en faisait mille applications. Ils soutenaient la musique de Lulli, qui n'était qu'une déclamation notée, appropriée avec une extrême intelligence au caractère de la langue: ce récitatif est si beau, qu'en paraissant la chose du monde la plus aisée, il n'a pu être imité par personne. Il fallait les vers de Qui-

nault pour faire valoir le récitatif de Lulli, qui demandait des acteurs plutôt que des chanteurs. Enfin Quinault fut sans contredit, malgré ses ennemis, et malgré Boileau, au nombre des grands hommes qui illustrèrent le siécle éternellement mémorable de Louis XIV.

A M. M. M. M.

MADAME,

C'est vous rendre un hommage bien secret que de vous le rendre ainsi, et je m'assure que vous aurez de la peine vous-même à reconnoître que c'est à vous à qui je dédie cet ouvrage. Ces quatre lettres hiéroglyphiques vous embarrasseront aussi bien que les autres, et vous ne vous apercevrez jamais qu'elles parlent de vous jusqu'à ce que je vous les explique; alors vous m'avouerez sans doute que je suis fort exact à ma parole, et fort ponctuel à l'exécution de vos commandements. Vous l'avez voulu, et j'obéis; je vous l'ai promis, et je m'acquitte. C'est peut-être vous en dire trop pour un homme qui se veut cacher quelque temps à vous-même; et, pour peu que vous fassiez de réflexion sur mes

dernières visites, vous devinerez à demi que c'est à vous que ce compliment s'adresse. N'achevez pas, je vous prie, et laissez-moi la joie de vous surprendre par la confidence que je vous en dois. Je vous en conjure par tout le mérite de mon obéissance, et ne vous dis point en quoi les belles qualités d'Andromède approchent de vos perfections, ni quel rapport ses aventures ont avec les vôtres; ce seroit vous faire un miroir où vous vous verriez trop aisément, et vous ne pourriez plus rien ignorer de ce que j'ai à vous dire. Préparez-vous seulement à la recevoir, non pas tant comme un des plus beaux spectacles que la France ait vus, que comme une marque respectueuse de l'attachement inviolable à votre service, dont fait vœu,

MADAME,

Votre très humble, très obéissant,
et très obligé serviteur,
P. CORNEILLE.

ARGUMENT DE L'ANDROMÈDE,

TIRÉ DES QUATRIÈME ET CINQUIÈME LIVRES DES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE.

« Cassiope, femme de Céphée, roi d'Éthiopie, fut si « vaine de sa beauté, qu'elle osa la disputer à celle des « Néréides; dont ces nymphes irritées firent sortir de la « mer un monstre, qui fit de si étranges ravages sur les « terres de l'obéissance du roi son mari, que les forces hu- « maines ne pouvant donner aucun remède à des misères « si grandes, on recourut à l'oracle de Jupiter Ammon. La « réponse qu'en reçurent ces malheureux princes fut un « commandement d'exposer à ce monstre Andromède, leur « fille unique, pour en être dévorée. Il fallut exécuter ce « triste arrêt; et cette illustre victime fut attachée à un « rocher, où elle n'attendoit que la mort, lorsque Persée, « fils de Jupiter et de Danaé, passant par hasard, jeta les « yeux sur elle : il revenoit de la conquête glorieuse « de la tête de Méduse, qu'il portoit sous son bouclier, et « voloit au milieu de l'air au moyen des ailes qu'il avoit « attachées aux deux pieds, de la façon qu'on nous peint « Mercure. Ce fut de cette infortunée princesse même qu'il « apprit la cause de sa disgrace; et l'amour que ses premiers « regards lui donnèrent lui fit en même temps former le « dessein de combattre ce monstre qui la devoit dévorer, « pour conserver des jours qui lui étoient devenus pré- « cieux.

« Avant que d'entrer au combat, il eut le loisir de tirer « parole de ses parents que les fruits en seroient pour lui.

« et reçut les effets de cette promesse sitôt qu'il eut tué le « monstre.

« Le roi et la reine donnèrent avec grande joie leur fille à « son libérateur; mais la magnificence des noces fut trou- « blée par la violence que voulut faire Phinée, frère du roi, « et oncle de la princesse, à qui elle avoit été promise avant « son malheur. Il se jeta dans le palais royal avec une troupe « de gens armés; et Persée s'en défendit quelque temps sans « autre secours que celui de sa valeur et de quelques amis « généreux : mais, se voyant près de succomber sous le « nombre, il se servit enfin de cette horrible tête de Méduse, « qu'il tira de dessous son bouclier; et l'exposant aux yeux « de Phinée et des assassins qui le suivoient, cette fatale « vue les convertit en des statues de pierre, qui servirent « d'ornement au même palais qu'ils vouloient teindre du « sang de ce héros. »

Voilà comme Ovide raconte cette fable, où j'ai changé beaucoup de choses, tant par la liberté de l'art que par la nécessité des ordres du théâtre, et pour lui donner plus d'agrément.

En premier lieu, j'ai cru plus à propos de faire Cassiope vaine de la beauté de sa fille que de la sienne propre, d'autant qu'il est extraordinaire qu'une femme dont la fille est en âge d'être mariée ait encore d'assez beaux restes pour s'en vanter si hautement; et qu'il n'est pas vraisemblable que cet orgueil de Cassiope pour elle-même eût attendu si tard à éclater, vu que c'est dans la jeunesse que la beauté étant plus parfaite et le jugement moins formé, l'une et l'autre donnent plus de lieu à des vanités de cette nature, et non pas alors que cette même beauté commence d'être sur le retour, et que l'âge a mûri l'esprit de la personne qui s'en seroit enorgueillie en un autre temps.

Ensuite, j'ai supposé que l'oracle d'Ammon n'avoit pas condamné précisément Andromède à être dévorée par le

monstre, mais qu'il avoit ordonné seulement qu'on lui exposât tous les mois une fille, qu'on tireroit au sort pour voir celle qui lui devoit être livrée, et que cet ordre ayant déja été exécuté cinq fois, on étoit au jour qu'il le falloit suivre pour la sixième.

J'ai introduit Persée comme un chevalier errant qui s'est arrêté depuis un mois dans la cour de Céphée, et non pas comme se rencontrant par hasard dans le temps qu'Andromède est attachée au rocher. Je lui ai donné de l'amour pour elle, que ce prince n'ose découvrir, parcequ'elle étoit promise à Phinée, mais qu'il nourrit toutefois d'un peu d'espoir, parcequ'il voit leur mariage différé jusqu'à la fin des malheurs publics. Je l'ai fait plus généreux qu'il n'est dans Ovide, où il n'entreprend la délivrance de cette princesse qu'après que ses parents l'ont assuré qu'elle l'épouseroit sitôt qu'il l'auroit délivrée. J'ai changé aussi avec beaucoup de sagesse la qualité de Phinée, que j'ai fait seulement neveu du roi, dont Ovide le nomme frère; le mariage de deux cousins me semblant plus supportable, dans nos manières de vivre, que celui de l'oncle et de la nièce, qui eût pu sembler un peu plus étrange à nos auditeurs.

Les peintres, qui cherchent à faire paroître leur art dans les nudités, ne manquent jamais à nous représenter Andromède nue au pied du rocher où elle est attachée, quoique Ovide n'en parle point. Ils me pardonneront si je ne les ai pas suivis en cette invention, comme j'ai fait en celle du cheval Pégase, sur lequel ils montent Persée pour combattre le monstre, quoique Ovide ne lui donne que des ailes aux talons. Ce changement donne lieu à une machine tout extraordinaire et merveilleuse, et empêche même que Persée ne soit pris pour Mercure; outre qu'ils ne le mettent pas en cet équipage sans fondement, vu que le même Ovide rapporte que, sitôt que Persée eut coupé la mons-

trueuse tête de Méduse, Pégase tout ailé sortit de cette Gorgone, et que Persée s'en put saisir dès-lors pour faire ses courses par le milieu de l'air.

Nos globes célestes, où l'on marque pour constellations Céphée, Cassiope, Persée, et Andromède, m'ont donné jour à les faire enlever tous quatre dans le ciel sur la fin de la pièce, pour y faire les noces de ces amants, comme si la terre n'en étoit pas digne.

Comme Ovide ne nomme point la ville où il fait arriver cette aventure, je ne me suis non plus enhardi à la nommer: il dit pour toute chose que Céphée régnoit en Éthiopie, sans désigner sous quel climat. La topographie moderne de ces contrées-là n'est pas fort connue, et celle du temps de Céphée encore moins : je me contenterai donc de dire qu'il falloit que Céphée régnât en quelque pays maritime, que sa ville capitale fût sur le bord de la mer, et que ses peuples fussent blancs, quoique Éthiopiens. Ce n'est pas que les Maures les plus noirs n'aient leurs beautés à leur mode; mais il n'est pas vraisemblable que Persée, qui étoit Grec, et né dans Argos, fût devenu amoureux d'Andromède, si elle eût été de leur teint. J'ai pour moi le consentement des peintres, et sur-tout l'autorité du grand Héliodore, qui ne fonde la blancheur de sa divine Chariclée que sur un tableau d'Andromède. Ma scène sera donc, s'il vous plaît, dans la ville capitale de Céphée, proche de la mer; pour le nom, vous le lui donnerez tel qu'il vous plaira.

Vous trouverez cet ordre gardé dans les changements du théatre, que chaque acte aussi bien que le prologue a sa décoration particulière, et du moins une machine volante, avec un concert de musique, que je n'ai employée qu'à satisfaire les oreilles des spectateurs, tandis que leurs yeux sont arrêtés à voir descendre ou remonter une machine, ou s'attachent à quelque chose qui leur empêche de prêter attention à ce que pourroient dire les acteurs,

comme fait le combat de Persée contre le monstre : mais je me suis bien gardé de faire rien chanter qui fût nécessaire à l'intelligence de la pièce, parceque communément les paroles qui se chantent étant mal entendues des auditeurs, pour la confusion qu'y apporte la diversité des voix qui les prononcent ensemble, elles auroient fait une grande obscurité dans le corps de l'ouvrage, si elles avoient eu à instruire l'auditeur de quelque chose d'important. Il n'en va pas de même des machines, qui ne sont pas, dans cette tragédie, comme les agréments détachés; elles en font le nœud et le dénouement, et y sont si nécessaires que vous n'en sauriez retrancher aucune que vous ne fassiez tomber tout l'édifice. J'ai été assez heureux à les inventer et à leur donner place dans la tissure de ce poëme; mais aussi faut-il que j'avoue que le sieur Torrelli s'est surmonté lui-même à en exécuter les dessins, et qu'il a eu des inventions admirables pour les faire agir à propos; de sorte que s'il m'est dû quelque gloire pour avoir introduit cette Vénus dans le premier acte, qui fait le nœud de cette tragédie par l'oracle ingénieux qu'elle prononce, il lui en est dû bien davantage pour l'avoir fait venir de si loin, et descendre au milieu de l'air dans cette magnifique étoile, avec tant d'art et de pompe qu'elle remplit tout le monde d'étonnement et d'admiration. Il en faut dire autant des autres que j'ai introduites, et dont il a inventé l'exécution, qui en a rendu le spectacle si merveilleux qu'il sera malaisé d'en faire un plus beau de cette nature. Pour moi, je confesse ingénument que, quelque effort d'imagination que j'aie fait depuis, je n'ai pu découvrir encore un sujet capable de tant d'ornements extérieurs, et où les machines pussent être distribuées avec tant de justesse; je n'en désespère pas toutefois, et peut-être que le temps en fera éclater quelqu'un assez brillant et assez heureux pour me faire dédire de ce que j'avance. En attendant, recevez celui-ci

comme le plus achevé qui ait encore paru sur nos théâtres; et souffrez que la beauté de la représentation supplée au manque des beaux vers, que vous n'y trouverez pas en si grande quantité que dans *Cinna* ou dans *Rodogune*, parce que mon principal but ici a été de satisfaire la vue par l'éclat et la diversité du spectacle, et non pas de toucher l'esprit par la force du raisonnement, ou le cœur par la délicatesse des passions. Ce n'est pas que j'en aie fui ou négligé aucunes occasions; mais il s'en est rencontré si peu, que j'aime mieux avouer que cette pièce n'est que pour les yeux.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

LE SOLEIL.
MELPOMÈNE.
CHOEUR DE PEUPLE.

PERSONNAGES DE LA TRAGÉDIE.

JUPITER.
JUNON.
NEPTUNE.
MERCURE.
VÉNUS.
ÉOLE.
CYMODOCE, ÉPHYRE, CYDIPPE, Néréides.
HUIT VENTS.
CÉPHÉE, roi d'Éthiopie, père d'Andromède.
CASSIOPE, reine d'Éthiopie.
ANDROMÈDE, fille de Céphée et de Cassiope.
PHINÉE, prince d'Éthiopie.
PERSÉE, fils de Jupiter et de Danaé.
TIMANTE, capitaine des gardes du roi.
AMMON, ami de Phinée.

AGLANTE,
CÉPHALIE, } Nymphes d'Andromède.
LIRIOPE,

UN PAGE DE PHINÉE.

CHOEUR DE PEUPLE.

SUITE DU ROI.

SUITE DE LA REINE.

La scène est en Éthiopie, dans la ville capitale du royaume de Céphée, proche la mer.

ANDROMÈDE.

PROLOGUE.

L'ouverture du théâtre présente de front aux yeux des spectateurs une vaste montagne, dont les sommets inégaux, s'élevant les uns sur les autres, portent le faîte jusque dans les nues. Le pied de cette montagne est percé à jour par une grotte profonde qui laisse voir la mer en éloignement. Les deux côtés du théâtre sont occupés par une forêt d'arbres touffus et entrelacés les uns dans les autres. Sur un des sommets de la montagne paroît Melpomène, la muse de la tragédie; et à l'opposite, dans le ciel, on voit le Soleil s'avancer dans un char tout lumineux, tiré par les quatre chevaux qu'Ovide lui donne.

LE SOLEIL, MELPOMENE, CHOEUR DE PEUPLE.

MELPOMÈNE.

Arrête un peu ta course impétueuse;
Mon théâtre, Soleil, mérite bien tes yeux [1];
Tu n'en vis jamais en ces lieux
La pompe plus majestueuse:

[1] Je ne ferai point de remarques détaillées sur ce *théâtre qui mérite les yeux du Soleil*, au lieu de *ses regards*, ni sur *le frein que le Soleil tient à ses chevaux;* mais je remarquerai que ce n'est pas

J'ai réuni, pour la faire admirer,
Tout ce qu'ont de plus beau la France et l'Italie;
De tous leurs arts mes sœurs l'ont embellie:
Prête-moi tes rayons pour la mieux éclairer.
Daigne à tant de beautés, par ta propre lumière,
Donner un parfait agrément,
Et rends cette merveille entière
En lui servant toi-même d'ornement.

LE SOLEIL.

Charmante muse de la scène,
Chère et divine Melpomène,
Tu sais de mon destin l'inviolable loi;
Je donne l'ame à toutes choses,
Je fais agir toutes les causes;
Mais quand je puis le plus je suis le moins à moi;
Par une puissance plus forte
Le char que je conduis m'emporte:
Chaque jour sans repos doit et naître et mourir.
J'en suis esclave alors que j'y préside;

Quinault qui consacra le premier ses prologues à la louange de Louis XIV; il ne lui donna même jamais de louanges aussi outrées dans le cours de ses conquêtes que Corneille lui en donne ici. Il n'est guère permis de dire à un prince qui n'a eu encore aucune occasion de se signaler, qu'il est le plus grand des rois. Alexandre, César et Pompée attachés au char de Louis XIV avant qu'il ait pu rien faire, révoltent un peu le lecteur.

Je lui montre Pompée, Alexandre, César,
Mais comme des héros attachés à son char.

C'est cet endroit que Boileau voulait noter quand il dit à Louis XIV:

Ce n'est pas qu'aisément, comme un autre, à ton char
Je ne pusse attacher Alexandre et César.

Et ce frein que je tiens aux chevaux que je guide
Ne règle que leur route, et les laisse courir.

MELPOMÈNE.

La naissance d'Hercule et le festin d'Atrée
T'ont fait rompre ces lois;
Et tu peux faire encor ce qu'on t'a vu deux fois
Faire en même contrée.
Je dis plus, tu le dois en faveur du spectacle
Qu'au monarque des lis je prépare aujourd'hui;
Le ciel n'a fait que miracles en lui,
Lui voudrois-tu refuser un miracle?

LE SOLEIL.

Non, mais je le réserve à ces bienheureux jours
Qu'ennoblira sa première victoire;
Alors j'arrêterai mon cours
Pour être plus long-temps le témoin de sa gloire.
Prends cependant le soin de le bien divertir,
Pour lui faire avec joie attendre les années
Qui feront éclater les belles destinées
Des peuples que son bras lui doit assujettir.
Calliope ta sœur, déja d'un œil avide
Cherche dans l'avenir les faits de ce grand roi,
Dont les hautes vertus lui donneront emploi
Pour plus d'une Iliade et plus d'une Énéide.

MELPOMÈNE.

Que je porte d'envie à cette illustre sœur,
Quoique j'aie à craindre pour elle
Que sous ce grand fardeau sa force ne chancelle!
Mais, quel qu'en soit enfin le mérite et l'honneur,
J'aurai du moins cet avantage

Que déja je le vois, que déja je lui plais,
Et que de ses vertus, et que de ses hauts faits
Déja dans ses pareils je lui trace une image.
Je lui montre Pompée, Alexandre, César,
Mais comme des héros attachés à son char;
Et tout ce haut éclat où je les fais paroître
Lui peint plus qu'ils n'étoient, et moins qu'il ne doit être

LE SOLEIL.

Il en effacera les plus glorieux noms
Dès qu'il pourra lui-même animer son armée;
Et tout ce que d'eux tous a dit la renommée
Te fera voir en lui le plus grand des Bourbons.
Son père et son aïeul tout rayonnants de gloire,
Ces grands rois qu'en tous lieux a suivis la Victoire,
Lui voyant emporter sur eux le premier rang,
En deviendroient jaloux s'il n'étoit pas leur sang.
Mais vole dans mon char, muse; je veux t'apprendre
Tout l'avenir d'un roi qui t'est si précieux.

MELPOMÈNE.

Je sais déja ce qu'on doit en attendre,
Et je lis chaque jour son destin dans les cieux.

LE SOLEIL.

Viens donc, viens avec moi faire le tour du monde;
Qu'unissant ensemble nos voix,
Nous fassions résonner sur la terre et sur l'onde
Qu'il est et le plus jeune et le plus grand des rois.

MELPOMÈNE.

Soleil, j'y vole; attends-moi donc de grace.

LE SOLEIL.

Viens, je t'attends, et te fais place.

MELPOMÈNE vole dans le char du Soleil, et y ayant pris place auprès de lui, ils unissent leurs voix, et chantent cet air à la louange du roi. Le dernier vers de chaque couplet est répété par le chœur de la musique.

Cieux, écoutez, écoutez, mers profondes;
Et vous, antres et bois,
Affreux déserts, rochers battus des ondes,
Redites après nous d'une commune voix:
Louis est le plus jeune et le plus grand des rois.

La majesté qui déja l'environne
Charme tous ses François [1];
Il est lui seul digne de sa couronne;
Et quand même le ciel l'auroit mise à leur choix,
Il seroit le plus jeune et le plus grand des rois [2].

C'est à vos soins, reine, qu'on doit la gloire

[1] On prononçait alors, *François*, *Anglois*, ce qui était très dur à l'oreille. On dit aujourd'hui *Anglais* et *Français*: mais les imprimeurs ne se sont pas encore défaits du ridicule usage d'imprimer avec un *o* ce qu'on prononce avec un *a*: les Italiens ont eu plus de goût et de hardiesse; ils ont supprimé toutes les lettres qu'ils ne prononcent pas.

[2] Racine a heureusement imité cet endroit dans sa *Bérénice*:

Parle; peut-on le voir, sans penser, comme moi,
Qu'en quelque obscurité que le ciel l'eût fait naître,
Le monde en le voyant eût reconnu son maître?

C'est là qu'on voit l'homme de goût et l'écrivain aussi délicat qu'élégant; il fait parler Bérénice de son amant: ce n'est point une louange vague, le sentiment seul agit, l'éloge part du cœur. Quelle prodigieuse différence entre ces vers charmants et ce refrein: *Il est le plus jeune et le plus grand des rois!*

De tant de grands exploits;
Ils sont par-tout suivis de la victoire;
Et l'ordre merveilleux dont vous donnez ses lois
Le rend et le plus jeune et le plus grand des rois.

LE SOLEIL.

Voilà ce que je dis sans cesse
Dans tout mon large tour.
Mais c'est trop retarder le jour;
Allons, muse, l'heure me presse,
Et ma rapidité
Doit regagner le temps que sur cette province
Pour contempler ce prince
Je me suis arrêté.

(Le Soleil part avec rapidité, et enlève Melpomène avec lui dans son char, pour aller publier ensemble la même chose au reste de l'univers.)

FIN DU PROLOGUE.

ACTE PREMIER.

Cette grande masse de montagnes et ces rochers élevés les uns sur les autres qui la composoient, ayant disparu en un moment par un merveilleux artifice, laissent voir en leur place la ville capitale du royaume de Céphée, ou plutôt la place publique de cette ville. Les deux côtés et le fond du théâtre sont des palais magnifiques, tous différents de structure, mais qui gardent admirablement l'égalité et les justesses de la perspective. Après que les yeux ont eu le loisir de se satisfaire à considérer leur beauté, la reine Cassiope paroît comme passant par cette place pour aller au temple : elle est conduite par Persée, encore inconnu, mais qui passe pour un cavalier de grand mérite qu'elle entretient des malheurs publics, en attendant que le roi la rejoigne pour aller à ce temple de compagnie.

SCÈNE I.

CASSIOPE, PERSÉE; SUITE DE LA REINE.

CASSIOPE.

Généreux inconnu qui chez tous les monarques
Portez de vos vertus les éclatantes marques,
Et dont l'aspect suffit à convaincre nos yeux
Que vous sortez du sang ou des rois ou des dieux,
Puisque vous avez vu le sujet de ce crime[1]

[1] *Le sujet de ce crime, ce crime glorieux, force jeux, ces miroirs*

Que chaque mois expie une telle victime,
Cependant qu'en ce lieu nous attendrons le roi,
Soyez-y juste juge entre les dieux et moi.
Jugez de mon forfait, jugez de leur colère;
Jugez s'ils ont eu droit d'en punir une mère,
S'ils ont dû faire agir leur haine au même instant.

PERSÉE.

J'en ai déja jugé, reine, en vous imitant;
Et si de vos malheurs la cause ne procéde
Que d'avoir fait justice aux beautés d'Andromède,
Si c'est là ce forfait digne d'un tel courroux,

vagabonds, et toute cette longue et inutile description de la jalousie des Néréides *qui se choisissent six fois*, pouvaient être les défauts du temps; et il était permis à Corneille de s'égarer dans un genre qui n'était pas le sien. Ce genre ne fut perfectionné par Quinault que plus de trente ans après. Voyez comme, dans sa tragédie-opéra de *Persée et Andromède*, Cassiope raconte la même aventure, comme il n'y a rien de trop dans son récit, comme il ne fait point le poëte mal à propos; tout est concis, vif, touchant, naturel, harmonieux:

Heureuse épouse, tendre mère,
Trop vaine d'un sort glorieux,
Je n'ai pu m'empêcher d'exciter la colère
De l'épouse du dieu de la terre et des cieux :
J'ai comparé ma gloire à sa gloire immortelle :
La déesse punit ma fierté criminelle;
Mais j'espère fléchir son courroux rigoureux.
J'ordonne les célèbres jeux
Qu'à l'honneur de Junon dans ces lieux on prépare;
Mon orgueil offensa cette divinité,
Il faut que mon respect répare
Le crime de ma vanité.
. . . .
Les dieux punissent la fierté.
Il n'est point de grandeur que le ciel irrité

e veux être à jamais coupable comme vous.
Iais comme un bruit confus m'apprend ce mal extrêm
[e le puis-je, madame, apprendre de vous-même,

N'abaisse quand il veut, et ne réduise en poudre;
Mais un prompt repentir
Peut arrêter la foudre
Toute prête à partir*.

Les étrangers ne connaissent pas assez Quinault; c'est un des eaux génies qui aient fait honneur au siècle de Louis XIV. Boi-:au, qui en parle avec tant de mépris, était incapable de faire ce ue Quinault a fait : personne n'écrira mieux en ce genre; c'est eaucoup que Corneille ait préparé de loin ces beaux spectacles.

Une remarque importante à faire, c'est qu'il n'y a pas une seule aute contre la langue dans les opéra de Quinault, à commencer lepuis *Alceste*. Aucun auteur n'a plus de précision que lui, et jamais ette précision ne diminue le sentiment; il écrit aussi correctement que Boileau; et on ne peut mieux le venger des critiques passion-iées de cet homme, d'ailleurs judicieux, qu'en le mettant à côté le lui.

* Remarquez pourtant que dans ces vers il n'y a pas une seule expression poétique, une seule image, rien, en un mot, aux rimes près, qui les distingue de la prose. Que l'on vante, tant qu'on le voudra, cette facilité, ce naturel, et même cette pureté de langage; nous n'en contestons pas le mérite : il se peut sans doute, comme le dit Voltaire, que Quinault écrive aussi correctement que Boileau, mais il s'en faut bien qu'il écrive aussi poétiquement, et c'est ce qui établit entre eux une différence qui ne permettra jamais qu'on les place à côté l'un de l'autre. Peut-être dira-t-on en faveur de Quinault, que ses vers étaient précisément ce qu'ils devaient être pour être mis en chant : alors nous le louerons d'avoir si bien deviné quel était le genre de style le plus propre à faire valoir le talent d'un musicien; mais il faudra convenir que ce genre est précisément celui d'une poésie facile et médiocre, à laquelle Racine n'aurait pu descendre. On peut en juger par les chœurs d'*Esther* et d'*Athalie*, qui sont d'une richesse de poésie si upérieure à tous les opéra de Quinault : il est vrai qu'ils n'ont point en-ore trouvé de musicien; et nous n'en sommes pas surpris, parceque, pour es embellir, il faudrait au moins que le talent du musicien égalât le génie lu poète; ce qui peut-être n'arrivera jamais. P

Pour mieux renouveler ce crime glorieux
Où soudain la raison est complice des yeux?

CASSIOPE.

Écoutez : la douleur se soulage à se plaindre;
Et quelques maux qu'on souffre ou que l'on ait à crain
,Ce qu'un cœur généreux en montre de pitié
Semble en notre faveur en prendre la moitié.
Ce fut ce même jour qui conclut l'hyménée
De ma chère Andromède avec l'heureux Phinée:
Nos peuples, tout ravis de ces illustres nœuds,
Sur les bords de la mer dressèrent force jeux;
Elle en donnoit les prix. Dispensez ma tristesse
De vous dépeindre ici la publique alégresse;
On décrit mal la joie au milieu des malheurs;
Et sa plus douce idée est un sujet de pleurs.
O jour, que ta mémoire encore m'est cruelle!
Andromède jamais ne me parut si belle;
Et, voyant ses regards s'épandre sur les eaux[1]
Pour jouir et juger d'un combat de vaisseaux,
« Telle, dis-je, Vénus sortit du sein de l'onde,
« Et promit à ses yeux la conquête du monde
« Quand elle eut consulté sur leur éclat nouveau
« Les miroirs vagabonds de son flottant berceau. »
A ce fameux spectacle on vit les Néréides
Lever leurs moites fronts de leurs palais liquides,
Et pour nouvelle pompe à ces nobles ébats
A l'envi de la terre étaler leurs appas.
Elles virent ma fille; et leurs regards à peine

[1] Des regards ne s'épandent ni ne se répandent.

Rencontrèrent les siens sur cette humide plaine,
Que par des traits plus forts se sentant effacer,
Éblouis et confus je les vis s'abaisser,
Examiner les leurs, et sur tous leurs visages
En chercher d'assez vifs pour braver nos rivages.
Je les vis se choisir jusqu'à cinq et six fois,
Et rougir aussitôt nous comparant leur choix;
Et cette vanité qu'en toutes les familles
On voit si naturelle aux mères pour leurs filles,
Leur cria par ma bouche: « En est-il parmi vous,
« O Nymphes, qui ne cède à des attraits si doux?
« Et pourrez-vous nier, vous autres immortelles [1],
« Qu'entre nous la nature en forme de plus belles? »
Je m'emportois sans doute, et c'en étoit trop dit:
Je les vis s'en cacher de honte et de dépit;
J'en vis dedans leurs yeux les vives étincelles:
L'onde qui les reçut s'en irrita pour elles [2];

[1] *Vous autres immortelles* est comique.

[2] Ce vers est comme le précurseur de celui de Racine:

Le flot qui l'apporta recule épouvanté.

On a critiqué beaucoup ce dernier vers, et on n'a jamais parlé du premier; c'est que l'un est de *Phèdre*, que tous les amateurs savent par cœur, et que l'autre est d'*Andromède*, que presque personne ne lit. Il paraît utile d'observer que Corneille n'a point changé de style en changeant de genre*. Le grand art consisterait à se proportionner à ses sujets.

* Quoi! Corneille n'a jamais changé de style, et c'est Voltaire qui se permet cette assertion? Le style de *Cinna* et des *Horaces* est-il donc le même que celui des charmantes scènes du *Menteur*? La belle scène de l'Amour et de Psyché, dans l'opéra de ce nom, n'est-elle donc pas comparable, pour la délicatesse et les graces, à ce que Quinault écrivit de mieux long-temps après? P.

J'en vis enfler la vague, et la mer en courroux
Rouler à gros bouillons ses flots jusques à nous.
C'eût été peu des flots; la soudaine tempête,
Qui trouble notre joie et dissipe la fête,
Enfante en moins d'une heure et pousse sur nos bor
Un monstre contre nous armé de mille morts.
Nous fuyons, mais en vain; il suit, il brise, il tue;
Chaque victime est morte aussitôt qu'abattue.
Nous ne voyons qu'horreur, que sang de toutes part
Son haleine est poison, et poison ses regards:
Il ravage, il désole et nos champs et nos villes,
Et contre sa fureur il n'est aucuns asiles.
Après beaucoup d'efforts et de vœux superflus,
Ayant souffert beaucoup, et craignant encor plus,
Nous courons à l'oracle en de telles alarmes[1];
Et voici ce qu'Ammon répondit à nos larmes:
« Pour apaiser Neptune, exposez tous les mois
« Au monstre qui le venge une fille à son choix,
« Jusqu'à ce que le calme à l'orage succéde;
« Le sort vous montrera
« Celle qu'il agréera:
« Différez cependant les noces d'Androméde. »
Comme dans un grand mal un moindre semble doux,
Nous prenons pour faveur ce reste de courroux.
Le monstre disparu nous rend un peu de joie:
On ne le voit qu'aux jours qu'on lui livre sa proie.

[1] Il y a bien loin de la mer d'Éthiopie à l'oracle d'Ammon; il fallait traverser toute l'Éthiopie et toute l'Égypte : on ne va guère consulter un oracle à quatre cents lieues quand le péril est si pressant.

Mais ce reméde enfin n'est qu'un amusement:
Si l'on souffre un peu moins, on craint également;
Et toutes nous tremblons devant une infortune
Qui toutes nous menace avant qu'en frapper une.
La peur s'en renouvelle au bout de chaque mois;
J'en ai cru de frayeur déja mourir cinq fois.
Déja nous avons vu cinq beautés dévorées,
Mais des beautés, hélas! dignes d'être adorées,
Et de qui tous les traits, pleins d'un céleste feu,
Ne cédoient qu'à ma fille, et lui cédoient bien peu;
Comme si, choisissant de plus belle en plus belle,
Le sort par ces degrés tâchoit d'approcher d'elle,
Et que, pour élever ses traits jusques à nous,
Il essayât sa force, et mesurât ses coups.
  Rien n'a pu jusqu'ici toucher ce dieu barbare;
Et le sixième choix aujourd'hui se prépare:
On le va faire au temple; et je sens malgré moi
Des mouvements secrets redoubler mon effroi.
Je fis hier à Vénus offrir un sacrifice,
Qui jamais à mes vœux ne parut si propice;
Et toutefois mon cœur à force de trembler
Semble prévoir le coup qui le doit accabler.
Vous donc, qui connoissez et mon crime et sa peine,
Dites-moi s'il a pu mériter tant de haine,
Et si le ciel devoit tant de sévérité
Aux premiers mouvements d'un peu de vanité.

PERSÉE.

Oui, madame, il est juste; et j'avouerai moi-même
Qu'en le blâmant tantôt j'ai commis un blasphème.
Mais vous ne voyez pas, dans votre aveuglement,

Quel grand crime il punit d'un si grand châtiment.
Les nymphes de la mer ne lui sont pas si chères
Qu'il veuille s'abaisser à suivre leurs colères[1];
Et quand votre mépris en fit comparaison,
Il voyoit mieux que vous que vous aviez raison.
Il venge, et c'est de là que votre mal procéde,
L'injustice rendue aux beautés d'Androméde[2].
Sous les lois d'un mortel votre choix l'asservit!
Cette injure est sensible aux dieux qu'elle ravit,
Aux dieux qu'elle captive; et ces rivaux célestes
S'opposent à des nœuds à sa gloire funestes,
En sauvent les appas qui les ont éblouis,
Punissent vos sujets qui s'en sont réjouis.
Jupiter, résolu de l'ôter à Phinée,
Exprès par son oracle en défend l'hyménée.
A sa flamme peut-être il veut la réserver;
Ou, s'il peut se résoudre enfin à s'en priver,
A quelqu'un de ses fils sans doute il la destine;
Et voilà de vos maux la secréte origine.
Faites cesser l'offense, et le même moment
Fera cesser ici son juste châtiment.

CASSIOPE.

Vous montrez pour ma fille une trop haute estime,

[1] *Colère* n'admet jamais de pluriel.

[2] On ne rend point injustice, comme on rend justice; c'est un barbarisme; la raison en est qu'on rend ce qu'on doit: on doit *justice*, on ne doit pas *injustice*. D'ailleurs il y a beaucoup d'esprit dans le discours de Persée, mais il n'y a rien d'intéressant: c'est là un des grands défauts de Corneille. Quinault intéresse, quoiqu'il soit presque permis de négliger cet avantage dans l'opéra.

Quand pour la mieux flatter vous me faites un crime,
Dont la civilité me force de juger
Que vous ne m'accusez qu'afin de m'obliger.
Si quelquefois les dieux pour des beautés mortelles
Quittent de leur séjour les clartés éternelles,
Ces mêmes dieux aussi, de leur grandeur jaloux,
Ne font pas chaque jour ce miracle pour nous:
Et, quand pour l'espérer je serois assez folle[1],
Le roi, dont tout dépend, est homme de parole;
Il a promis sa fille, et verra tout périr
Avant qu'à se dédire il veuille recourir.
Il tient cette alliance et glorieuse et chère:
Phinée est de son sang, il est fils de son frère.

PERSÉE.

Reine, le sang des dieux vaut bien celui des rois.
Mais nous en parlerons encor quelque autre fois.
Voici le roi qui vient.

[1] Ce terme *folle*, et celui de *civilité*, et le ton de ce discours, sont bourgeois, tandis qu'il s'agit de dieux et de victimes : c'était un ancien usage, dont Corneille ne s'est défait que dans les grands morceaux de ses belles tragédies ; cet usage n'était fondé que sur la négligence des auteurs, et sur le peu d'usage qu'ils avaient du monde. Les bienséances du style n'ont été connues que par Racine.

SCÈNE II.

CÉPHÉE, CASSIOPE, PHINÉE, PERSÉE;
SUITE DU ROI ET DE LA REINE.

CÉPHÉE.

N'en parlons plus, Phinée,
Et laissons d'Andromède aller la destinée[1].
Votre amour fait pour elle un inutile effort;
Je la dois comme une autre au triste choix du sort.
Elle est cause du mal, puisqu'elle l'est du crime:
Peut-être qu'il la veut pour dernière victime,
Et que nos châtiments deviendroient éternels,
S'ils ne pouvoient tomber sur les vrais criminels.

PHINÉE.

Est-ce un crime en ces lieux, seigneur, que d'être belle?

CÉPHÉE.

Elle a rendu par là sa mère criminelle.

PHINÉE.

C'est donc un crime ici que d'avoir de bons yeux
Qui sachent bien juger d'un tel présent des cieux.

CÉPHÉE.

Qui veut en bien juger n'a point le privilége
D'aller jusqu'au blasphème et jusqu'au sacrilége.

[1] *Aller la destinée* est encore une de ces expressions populaires qui ne sont pas permises; mais un défaut plus considérable est celui du rôle de ce Céphée, qui vient dire tranquillement qu'il faut que sa fille soit exposée comme une autre. Il n'y a rien de si froid que cette scène.

CASSIOPE.

Ce blasphème, seigneur, de quoi vous m'accusez[1]....

CÉPHÉE.

Madame, après les maux que vous avez causés,
C'est à vous à pleurer, et non à vous défendre.
Voyez, voyez quel sang vous avez fait répandre;
Et ne laissez paroître en cette occasion
Que larmes, que soupirs, et que confusion.
(*à Phinée.*)
Je vous le dis encore, elle la crut trop belle;
Et peut-être le sort l'en veut punir en elle:
Dérober Andromède à cette élection,
C'est dérober sa mère à sa punition.

PHINÉE.

Déja cinq fois, seigneur, à ce choix exposée,
Vous voyez que cinq fois le sort l'a refusée.

CÉPHÉE.

Si le courroux du ciel n'en veut point à ses jours,
Ce qu'il a fait cinq fois il le fera toujours[2].

PHINÉE.

Le tenter si souvent, c'est lasser sa clémence:
Il pourra vous punir de trop de confiance;
Vouloir toujours faveur, c'est trop lui demander,
Et c'est un crime enfin que de tant hasarder.
Mais quoi! n'est-il, seigneur, ni bonté paternelle,

[1] *Ce blasphème de quoi on l'accuse*, et cette longue contestation entre le mari et la femme, dans un si grand malheur, n'est pas sans doute excusable.

[2] On a déja dit avec quel soin il faut éviter ces équivoques*.

* Le sens nous paraît très clair, et nous n'apercevons pas l'équivoque. P.

Ni tendresse du sang qui vous parle pour elle?

CÉPHÉE.

Ah! ne m'arrachez point mon sentiment secret.
Phinée, il est tout vrai, je l'expose à regret.
J'aime que votre amour en sa faveur me presse;
La nature en mon cœur avec lui s'intéresse;
Mais elle ne sauroit mettre d'accord en moi
Les tendresses d'un père et les devoirs d'un roi;
Et, par une justice à moi-même sévère,
Je vous refuse en roi ce que je veux en père.

PHINÉE.

Quelle est cette justice, et quelles sont ces lois
Dont l'aveugle rigueur s'étend jusques aux rois?

CÉPHÉE.

Celles que font les dieux, qui, tout rois que nous somm
Punissent nos forfaits ainsi que ceux des hommes,
Et qui ne nous font part de leur sacré pouvoir
Que pour le mesurer aux règles du devoir.
Que diroient mes sujets si je me faisois grace,
Et si, durant qu'au monstre on expose leur race,
Ils voyoient, par un droit tyrannique et honteux,
Le crime en ma maison, et la peine sur eux?

PHINÉE.

Heureux sont les sujets, heureuses les provinces
Dont le sang peut payer pour celui de leurs princes!

CÉPHÉE.

Mais heureux est le prince, heureux sont ses projets,
Quand il se fait justice ainsi qu'à ses sujets!
Notre oracle, après tout, n'excepte point ma fille,
Ses termes généraux comprennent ma famille;

Et ne confondre pas ce qu'il a confondu,
C'est se mettre au-dessus du dieu qui l'a rendu.

PERSÉE.

Seigneur, s'il m'est permis d'entendre votre oracle,
Je crois qu'à sa prière il donne peu d'obstacle[1];
Il parle d'Andromède, il la nomme, il suffit,
Arrêtez-vous pour elle à ce qu'il vous en dit;
La séparer long-temps d'un amant si fidèle,
C'est tout le châtiment qu'il semble vouloir d'elle.
Différez son hymen sans l'exposer au choix.
Le ciel assez souvent, doux aux crimes des rois,
Quand il leur a montré quelque légère haine,
Répand sur leurs sujets le reste de leur peine.

CÉPHÉE.

Vous prenez mal l'oracle; et pour l'expliquer mieux
Sachez.... Mais quel éclat vient de frapper mes yeux?
D'ou partent ces longs traits de nouvelles lumières?

(Le ciel s'ouvre durant cette contestation du roi avec Phinée, et fait voir dans un profond éloignement l'étoile de Vénus qui sert de machine pour apporter cette déesse jusqu'au milieu du théâtre. Elle s'avance lentement sans que l'œil puisse découvrir à quoi elle est suspendue; et cependant le peuple a le loisir de lui adresser ses vœux par cet hymne que chantent les musiciens.)

PERSÉE.

Du ciel qui vient d'ouvrir ses luisantes barrières,

[1] *Un oracle qui donne peu d'obstacle à une prière, s'arrêter à ce que l'oracle en dit, le ciel qui est doux aux crimes des rois, et qui, leur ayant montré une légère haine, répand le reste de la peine sur les sujets;* tout cela est d'un style bien incorrect, bien dur, bien obscur, bien barbare.

D'où quelque déité vient, ce semble, ici-bas
Terminer elle-même entre vous ces débats.

CASSIOPE.

Ah! je la reconnois, la déesse d'Éryce;
C'est elle, c'est Vénus, à mes vœux si propice:
Je vois dans ses regards mon bonheur renaissant.
Peuple, faites des vœux, tandis qu'elle descend.

SCÈNE III.

VÉNUS, CÉPHÉE, CASSIOPE, PERSÉE, PHINÉE; CHŒUR DE MUSIQUE; SUITE DU ROI ET DE LA REINE.

CHŒUR.

Reine de Paphe et d'Amathonte[1],
Mère d'amour, et fille de la mer,
Peux-tu voir sans un peu de honte
Que contre nous elle ait voulu s'armer,

[1] Ce fut, dit-on, Boissette qui mit ce chœur en musique. On ne connaissait presque, en ce temps là, qu'une espèce de faux-bourdon, qu'un contre-point grossier; c'était une espèce de chant d'église, c'était une musique de barbares, en comparaison de celle d'aujourd'hui. Ces paroles *reine de Paphe*, sont aussi ridicules que la musique. Il n'y a rien de moins musical, de moins harmonieux que, *d'où le mal procède part aussi le remède.* Le fond de toute cette idée est fort beau: qu'importe le fond, quand les vers sont durs et secs? C'est par l'heureux choix des mots et par la mélopée que la poésie réussit: les pensées les plus sublimes ne sont rien, si elles sont mal exprimées.

Et que du même sein qui fut ton origine
Sorte notre ruine?

Peux-tu voir que de la même onde
Il ose naître un tel monstre après toi;
Que d'où vint tant de bien au monde
Il vienne enfin tant de mal et d'effroi,
Et que l'heureux berceau de ta beauté suprême
Enfante l'horreur même?

Venge l'honneur de ta naissance
Qu'on a souillé par un tel attentat;
Rends-lui sa première innocence,
Et tu rendras le calme à cet état:
Et nous dirons enfin que d'où le mal procéde
Part aussi le reméde.

CASSIOPE.

Peuple, elle veut parler; silence à la déesse;
Silence, et préparez vos cœurs à l'alégresse.
Elle a reçu nos vœux, et les daigne exaucer;
Écoutez-en l'effet qu'elle va prononcer.

VÉNUS, *au milieu de l'air.*

Ne tremblez plus, mortels; ne tremble plus, ô mère!
On va jeter le sort pour la dernière fois,
Et le ciel ne veut plus qu'un choix
Pour apaiser de tout point sa colère.
Androméde ce soir aura l'illustre époux
Qui seul est digne d'elle, et dont seule elle est digne.
Préparez son hymen, où, pour faveur insigne,
Les dieux ont résolu de se joindre avec vous.

PHINÉE, *à Céphée.*

Souffrez que sans tarder je porte à ma princesse,
Seigneur, l'heureux arrêt qu'a donné la déesse.

CÉPHÉE.

Allez, l'impatience est trop juste aux amants[1].

CASSIOPE, *voyant remonter Vénus.*

Suivons-la dans le ciel par nos remerciements;
Et, d'une voix commune adorant sa puissance,
Montrons à ses faveurs notre reconnoissance.

CHŒUR.

Ainsi toujours sur tes autels
Tous les mortels
Offrent leurs cœurs en sacrifice!
Ainsi le Zéphyr en tout temps
Sur tes palais de Cythère et d'Éryce
Fasse régner les graces du printemps!

Daigne affermir l'heureuse paix
Qu'à nos souhaits
Vient de promettre ton oracle;
Et fais pour ces jeunes amants,
Pour qui tu viens de faire ce miracle,
Un siécle entier de doux ravissements.

Dans nos campagnes et nos bois
Toutes nos voix
Béniront tes douces atteintes;
Et dans les rochers d'alentour

[1] Il semble qu'il parle d'un habit.

Le même écho qui redisoit nos plaintes
Ne redira que des soupirs d'amour.

CÉPHÉE.

C'est assez, la déesse est déja disparue;
Ses dernières clartés se perdent dans la nue;
Allons jeter le sort pour la dernière fois:
Malheureux le dernier que foudroiera son choix,
Et dont en ce grand jour la perte domestique
Souillera de ses pleurs l'alégresse publique!
Madame, cependant, songez à préparer
Cet hymen que les dieux veulent tant honorer:
Rendez-en l'appareil digne de ma puissance,
Et digne, s'il se peut, d'une telle présence.

CASSIOPE.

J'obéis avec joie, et c'est me commander
Ce qu'avec passion j'allois vous demander.

SCÈNE IV.

CASSIOPE, PERSÉE; SUITE DE LA REINE.

CASSIOPE.

Eh bien! vous le voyez, ce n'étoit pas un crime,
Et les dieux ont trouvé cet hymen légitime,
Puisque leur ordre exprès nous le fait achever,
Et que par leur présence ils doivent l'approuver.
Mais quoi! vous soupirez?

PERSÉE.

J'en ai bien lieu, madame.

CASSIOPE.

Le sujet?

PERSÉE.

Votre joie.

CASSIOPE.

Elle vous gêne l'ame?

PERSÉE.

Après ce que j'ai dit, douter d'un si beau feu,
Reine, c'est ou m'entendre ou me croire bien peu.
Mais ne me forcez pas du moins à vous le dire,
Quand mon ame en frémit et mon cœur en soupire.
Pouvois-je avoir des yeux et ne pas l'adorer?
Et pourrois-je la perdre et n'en pas soupirer?

CASSIOPE.

Quel espoir formiez-vous, puisqu'elle étoit promise,
Et qu'en vain son bonheur domptoit votre franchise?

PERSÉE.

Vouloir que la raison régne sur un amant,
C'est être plus que lui dedans l'aveuglement.
Un cœur digne d'aimer court à l'objet aimable
Sans penser au succès dont sa flamme est capable;
Il s'abandonne entier, et n'examine rien;
Aimer est tout son but, aimer est tout son bien:
Il n'est difficulté ni péril qui l'étonne.
« Ce qui n'est point à moi n'est encore à personne,
« Disois-je; et ce rival qui posséde sa foi,
« S'il espère un peu plus, n'obtient pas plus que moi. »
Voilà durant vos maux de quoi vivoit ma flamme,
Et les douces erreurs dont je flattois mon ame.
Pour nourrir des desirs d'un beau feu trop contents,

C'étoit assez d'espoir que d'espérer au temps;
Lui qui fait chaque jour tant de métamorphoses,
Pouvoit en ma faveur faire beaucoup de choses.
Mais enfin la déesse a prononcé ma mort,
Et je suis ce dernier sur qui tombe le sort.
J'étois indigne d'elle et de son hyménée,
Et toutefois, hélas, je valois bien Phinée.

CASSIOPE.

Vous plaindre en cet état, c'est tout ce que je puis.

PERSÉE.

Vous vous plaindrez peut-être apprenant qui je suis.
Vous ne vous trompiez point touchant mon origine,
Lorsque vous la jugiez ou royale ou divine :
Mon père est.... Mais pourquoi contre vous l'animer?
Puisqu'il nous faut mourir, mourons sans le nommer;
Il vengeroit ma mort, si j'avois fait connoître
De quel illustre sang j'ai la gloire de naître;
Et votre grand bonheur seroit mal assuré,
Si vous m'aviez connu sans m'avoir préféré.
C'est trop perdre de temps, courons à votre joie,
Courons à ce bonheur que le ciel vous envoie;
J'en veux être témoin, afin que mon tourment
Puisse par ce poison finir plus promptement.

CASSIOPE.

Le temps vous fera voir pour souverain remède
Le peu que vous perdez en perdant Andromède;
Et les dieux, dont pour nous vous voyez la bonté,
Vous rendront bientôt plus qu'ils ne vous ont ôté.

PERSÉE.

Ni le temps ni les dieux ne feront ce miracle.

Mais allons : à votre heur je ne mets point d'obstacle,
Reine; c'est l'affoiblir que de le retarder;
Et les dieux ont parlé, c'est à moi de céder[1].

[1] On sent assez combien cette scène est froide et mal placée : quand même elle serait bien écrite, elle serait toujours mauvaise par le fond.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

ette place publique s'évanouit en un instant pour faire place à un jardin délicieux; et ces grands palais sont changés en autant de vases de marbre blanc, qui portent alternativement, les uns des statues d'où sortent autant de jets d'eau, les autres des myrtes, des jasmins et d'autres arbres de cette nature. De chaque côté se détache un rang d'orangers dans de pareils vases, qui viennent former un admirable berceau jusqu'au milieu du théâtre, et le séparent ainsi en trois allées, que l'artifice ingénieux de la perspective fait paroître longues de plus de mille pas. C'est là qu'on voit Andromède avec ses nymphes qui cueillent des fleurs, et en composent une guirlande dont cette princesse veut couronner Phinée, pour le récompenser, par cette galanterie, de la bonne nouvelle qu'il lui vient d'apporter.

SCÈNE I.

NDROMÈDE; CHOEUR DE NYMPHES, UN PAGE.

ANDROMÈDE.

ymphes, notre guirlande est encor mal ornée;
t devant qu'il soit peu nous reverrons Phinée,
ue de ma propre main j'en voulois couronner
our les heureux avis qu'il vient de me donner.
outefois la faveur ne seroit pas bien grande,
t mon cœur après tout vaut bien une guirlande.
ans l'état où le ciel nous a mis aujourd'hui,
'est l'unique présent qui soit digne de lui.

Quittez, nymphes, quittez ces peines inutiles;
L'augure déplairoit de tant de fleurs stériles;
Il faut à notre hymen des présages plus doux.
Dites-moi cependant laquelle d'entre vous....
Mais il faut me le dire, et sans faire les fines.

AGLANTE.

Quoi, madame?

ANDROMÈDE.

A tes yeux je vois que tu devines[1].
Dis-moi donc d'entre vous laquelle a retenu
En ces lieux jusqu'ici cet illustre inconnu.
Car enfin ce n'est point sans un peu de mystère
Qu'un tel héros s'attache à la cour de mon père.
Quelque chaîne l'arrête et le force à tarder.
Qu'on ne perde point temps à s'entre-regarder.
Parlez, et d'un seul mot éclaircissez mes doutes.
Aucune ne répond, et vous rougissez toutes!
Quoi! toutes l'aimez-vous? Un si parfait amant
Vous a-t-il su charmer toutes également?
Il n'en faut point rougir, il est digne qu'on l'aime:
Si je n'aimois ailleurs, peut-être que moi-même,
Oui, peut-être, à le voir si bien fait, si bien né,
Il auroit eu mon cœur, s'il n'eût été donné.
Mais j'aime trop Phinée, et le change est un crime.

AGLANTE.

Ce héros vaut beaucoup puisqu'il a votre estime;
Mais il sait ce qu'il vaut, et n'a jusqu'à ce jour

[1] Ces puérilités étaient le vice du temps; cela pouvait s'appeler alors de la galanterie: on ne sentait pas l'indécence d'un pareil contraste avec le fond terrible de la pièce.

A pas une de nous daigné montrer d'amour.

ANDROMÈDE.

Que dis-tu?

AGLANTE.

Pas fait même une offre de service.

ANDROMÈDE.

Ah! c'est de quoi rougir toutes avec justice;
Et la honte à vos fronts doit bien cette couleur,
Si tant de si beaux yeux ont pu manquer son cœur.

CÉPHALIE.

Où les vôtres, madame, épandent leur lumière,
Cette honte pour nous est assez coutumière.
Les plus vives clartés s'éteignent auprès d'eux,
Comme auprès du soleil meurent les autres feux:
Et, pour peu qu'on vous voie et qu'on vous considère,
Vous ne nous laissez point de conquêtes à faire.

ANDROMÈDE.

Vous êtes une adroite; achevez, achevez:
C'est peut-être en effet vous qui le captivez;
Car il aime, et j'en vois la preuve trop certaine.
Chaque fois qu'il me parle il semble être à la gêne;
Son visage et sa voix changent à tous propos;
Il hésite, il s'égare au bout de quatre mots;
Ses discours vont sans ordre; et, plus je les écoute,
Plus j'entends des soupirs dont j'ignore la route.
Où vont-ils, Céphalie? où vont-ils? répondez.

CÉPHALIE.

C'est à vous d'en juger, vous qui les entendez.

UN PAGE, *chantant sans être vu.*

Qu'elle est lente cette journée!

ANDROMÈDE.

Taisons-nous : cette voix me parle pour Phinée;
Sans doute il n'est pas loin, et veut à son retour
Que des accents si doux m'expliquent son amour.

LE PAGE.

Qu'elle est lente cette journée
Dont la fin me doit rendre heureux[1] !
Chaque moment à mon cœur amoureux
Semble durer plus d'une année.
O ciel! quel est l'heur d'un amant,
Si, quand il en a l'assurance,
Sa juste impatience
Est un nouveau tourment?

Je dois posséder Andromède :
Juge, soleil, quel est mon bien.
Vis-tu jamais amour égal au mien?
Vois-tu beauté qui ne lui cède?
Puis donc que la longueur du jour
De mon nouveau mal est la source,
Précipite ta course,
Et tarde ton retour.

Tu luis encore, et ta lumière
Semble se plaire à m'affliger.
Ah! mon amour te va bien obliger
A quitter soudain ta carrière.
Viens, soleil, viens voir la beauté

[1] Ce page chante là une étrange chanson; mais fût-elle bonne, un page qui vient chanter est bien froid.

Dont le divin éclat me dompte;
Et tu fuiras de honte
D'avoir moins de clarté[1].

SCÈNE II.

HINÉE, ANDROMÈDE; UN PAGE, CHOEUR DE NYMPHES, SUITE DE PHINÉE.

PHINÉE.

e n'est pas mon dessein, madame, de surprendre,
uisque avant que d'entrer je me suis fait entendre

ANDROMÈDE.

os vœux pour les cacher n'étoient pas criminels,
uisqu'ils suivent des dieux les ordres éternels.

PHINÉE.

ue me direz-vous donc de leur galanterie?

ANDROMÈDE.

ue je vais vous payer de votre flatterie.

PHINÉE.

omment?

ANDROMÈDE.

En vous donnant de semblables témoins,
i vous aimez beaucoup, que je n'aime pas moins.

[1] L'amour de Phinée, qui va bien obliger le soleil à se cacher et fuir de honte d'avoir moins de clarté que le visage d'Andromède, it d'un ridicule bien plus fort que celui du poignard de Pirame, ui rougissait d'avoir versé le sang de son maître. On ne sort point étonnement de voir jusqu'où l'auteur de *Cinna* s'est égaré et s'est baissé.

Approchez, Liriope, et rendez-lui son change[1];
C'est vous, c'est votre voix que je veux qui me venge.
De grace, écoutez-la; nous avons écouté,
Et demandons silence après l'avoir prêté.

LIRIOPE *chante.*

Phinée est plus aimé qu'Andromède n'est belle,
Bien qu'ici-bas tout cède à ses attraits;
Comme il n'est point de si doux traits,
Il n'est point de cœur si fidèle.
De mille appas son visage semé
La rend une merveille;
Mais quoiqu'elle soit sans pareille
Phinée est encor plus aimé.

Bien que le juste ciel fasse voir que sans crime
On la préfère aux nymphes de la mer,
Ce n'est que de savoir aimer
Qu'elle-même veut qu'on l'estime;
Chacun, d'amour pour elle consumé,
D'un cœur lui fait un temple:
Mais quoiqu'elle soit sans exemple,
Phinée est encor plus aimé.

Enfin, si ses beaux yeux passent pour un miracle,
C'est un miracle aussi que son amour,
Pour qui Vénus en ce beau jour
A prononcé ce digne oracle:
Le ciel lui-même, en la voyant charmé,

[1] *Liriope qui rend son change au page* est encore d'une étrange galanterie.

La juge incomparable;
Mais quoiqu'il l'ait faite adorable,
Phinée est encor plus aimé.

(Cet air chanté, le page de Phinée et cette nymphe font un dialogue en musique, dont chaque couplet a pour refrain l'oracle que Vénus a prononcé au premier acte en faveur de ces deux amants, chanté par les deux voix unies, et répété par le chœur entier de la musique.)

LE PAGE.

Heureux amant!

LIRIOPE.

Heureuse amante!

LE PAGE.

Ils n'ont qu'une ame.

LIRIOPE.

Ils n'ont tous deux qu'un cœur.

LE PAGE.

Joignons nos voix pour chanter leur bonheur.

LIRIOPE.

Joignons nos voix pour bénir leur attente.

LE PAGE et LIRIOPE.

Andromède ce soir aura l'illustre époux
Qui seul est digne d'elle, et dont seule elle est digne.
Préparons son hymen, où, pour faveur insigne,
Les dieux ont résolu de se joindre avec nous.

CHOEUR.

Préparons son hymen, où, pour faveur insigne,
Les dieux ont résolu de se joindre avec nous.

LE PAGE.

Le ciel le veut.

LIRIOPE.

Vénus l'ordonne.

LE PAGE.

L'amour les joint.

LIRIOPE.

L'hymen va les unir.

LE PAGE.

Douce union que chacun doit bénir!

LIRIOPE.

Heureuse amour qu'un tel succès couronne!

LE PAGE et LIRIOPE.

Andromède ce soir aura l'illustre époux
qui seul est digne d'elle, et dont seule elle est digne.
Préparons son hymen, où, pour faveur insigne,
Les dieux ont résolu de se joindre avec nous.

CHŒUR.

Préparons son hymen, où, pour faveur insigne,
Les dieux ont résolu de se joindre avec nous.

ANDROMÈDE.

Il n'en faut point mentir, leur accord m'a surprise.

PHINÉE.

Madame, c'est ainsi que tout me favorise,
Et que tous vos sujets soupirent en ces lieux
Après l'heureux effet de cet arrêt des dieux,
Que leurs souhaits unis[1]....

[1] Voici une de ces choses étranges que j'ai promis de remarquer; ce sont ces scènes de galanterie bourgeoise, aussi éloignées de la dignité de la tragédie que des graces de l'opéra; c'est cette Andromède qui demande à ses filles d'honneur laquelle est amoureuse de Persée : c'est ce page qui chante une chanson insipide; c'est

SCÈNE III.

PHINÉE, ANDROMÈDE, TIMANTE; CHOEUR DE NYMPHES, UN PAGE, SUITE DE PHINÉE.

TIMANTE.

Ah, seigneur! ah, madame!

PHINÉE.

Que nous veux-tu, Timante, et qui trouble ton ame?

TIMANTE.

Le pire des malheurs.

PHINÉE.

Le roi seroit-il mort?

TIMANTE.

Non, seigneur; mais enfin le triste choix du sort
Vient de tomber.... Hélas! pourrai-je vous le dire?

ANDROMÈDE.

Est-ce sur quelque objet pour qui ton cœur soupire?

TIMANTE.

Soupirer à vos yeux du pire de ses coups,
N'est-ce pas dire assez qu'il est tombé sur vous?

PHINÉE.

Qui te fait nous donner de si vaines alarmes?

Andromède qui rend sérénade pour sérénade; c'est *Approchez, Liriope, et rendez-lui son change*, etc. Il semble que tout cela ait été fait pour la noce d'un bourgeois de la rue Thibautodé.

Mais que l'on considère que les Français n'avaient aucun modèle dans ce genre; nous n'avons rien de supportable avant Quinault dans le lyrique.

TIMANTE.

Si vous n'en croyez pas mes soupirs et mes larmes,
Vous en croirez le roi, qui bientôt à vos yeux
La va livrer lui-même aux ministres des dieux.

PHINÉE.

C'est nous faire, Timante, un conte ridicule;
Et je tiendrois le roi bien simple et bien crédule,
Si plus qu'une déesse il en croyoit le sort.

TIMANTE.

Le roi non plus que vous ne l'a pas cru d'abord;
Il a fait par trois fois essayer sa malice,
Et l'a vu par trois fois faire même injustice;
Du vase par trois fois ce beau nom est sorti.

PHINÉE.

Et toutes les trois fois le sort en a menti.
Le ciel a fait pour vous une autre destinée;
Son ordre est immuable, il veut notre hyménée;
Il le veut, il y met le bonheur de ces lieux;
Et ce n'est pas au sort à démentir les dieux.

ANDROMÈDE.

Assez souvent le ciel par quelque fausse joie
Se plaît à prévenir les maux qu'il nous envoie[1];
Du moins il m'a rendu quelques moments bien doux

[1] Le plus grand fruit que l'on puisse recueillir de cette pièce, c'est d'en comparer les situations et les expressions avec celles de l'*Iphigénie* de Racine. Iphigénie, dans les mêmes circonstances, dit à son amant:

Je meurs dans cet espoir satisfaite et tranquille;
Si je n'ai pas vécu la compagne d'Achille,
J'espère que du moins un heureux avenir

Par ce flatteur espoir que j'allois être à vous.
Mais puisque ce n'étoit qu'une trompeuse attente,
Gardez mon souvenir, et je mourrai contente.

PHINÉE.

Et vous mourrez contente! Et j'ai pu mériter
Qu'avec contentement vous puissiez me quitter!
Détacher sans regret votre ame de la mienne!
Vouloir que je le voie, et que je m'en souvienne!
Et mon fidèle amour qui reçut votre foi
Vous trouve indifférente entre la mort et moi!
Oui, je m'en souviendrai, vous le voulez, madame;
J'accepte le supplice où vous livrez mon ame:
Mais, quelque peu d'amour que vous me fassiez voir,
Le mien n'oubliera pas les lois de son devoir.
Je dois malgré le sort, je dois malgré vous-même,
Si vous aimez si mal, vous montrer comme on aime,
Et faire reconnoître aux yeux qui m'ont charmé
Que j'étois digne au moins d'être un peu mieux aimé.
Vous l'avouerez bientôt, et j'aurai cette gloire
Qui dans tout l'avenir suivra notre mémoire,
Que pour se voir quitter avec contentement
Un amant tel que moi n'en est pas moins amant.

ANDROMÈDE.

C'est donc trop peu pour moi que des malheurs si proches
Si vous ne les croissez par d'injustes reproches!

A vos faits immortels joindra mon souvenir;
Et qu'un jour mon trépas, source de votre gloire,
Ouvrira le récit d'une si belle histoire, etc.

C'est là qu'on trouve la perfection du style; c'est là que tous les écrivains, soit en prose, soit en vers, doivent chercher un modèle.

Vous quitter sans regret! les dieux me sont témoins
Que j'en montrerois plus si je vous aimois moins.
C'est pour vous trop aimer que je parois tout autre;
J'étouffe ma douleur pour n'aigrir pas la vôtre;
Je retiens mes soupirs de peur de vous fâcher,
Et me montre insensible afin de moins toucher.
Hélas! si vous savez faire voir comme on aime,
Du moins vous voyez mal quand l'amour est extrême.
Oui, Phinée, et je doute, en courant à la mort,
Lequel m'est plus cruel, ou de vous, ou du sort.

PHINÉE.

Hélas! qu'il étoit grand quand je l'ai cru s'éteindre[1],
Votre amour! et qu'à tort ma flamme osoit s'en plaindre!
Princesse, vous pouvez me quitter sans regret;
Vous ne perdez en moi qu'un amant indiscret,
Qu'un amant téméraire, et qui même a l'audace
D'accuser votre amour quand vous lui faites grace.
Mais pour moi, dont la perte est sans comparaison,
Qui perds en vous perdant et lumière et raison,
Je n'ai que ma douleur qui m'aveugle et me guide;
Dessus toute mon ame elle seule préside;
Elle y régne, et je céde entier à son transport;
Mais je ne céde pas aux caprices du sort.
Que le roi par scrupule à sa rigueur défère,
Qu'une indigne équité le fasse injuste père,
La reine et mon amour sauront bien empêcher
Qu'un choix si criminel ne coûte un sang si cher.

[1] De longs discours, et si peu naturels dans une situation si violente, si affreuse, si inattendue, sont pires que le page qui veut faire enfuir le soleil, et que Liriope qui lui rend son change.

J'ose tout, je puis tout après un tel oracle.

TIMANTE.

La reine est hors d'état d'y joindre aucun obstacle;
Surprise comme vous d'un tel événement,
Elle en a de douleur perdu tout sentiment;
Et sans doute le roi livrera la princesse
Avant qu'on l'ait pu voir sortir de sa foiblesse.

PHINÉE.

Eh bien! mon amour seul saura jusqu'au trépas,
Malgré tous....

ANDROMÈDE.

Le roi vient; ne vous emportez pas.

SCÈNE IV.

CÉPHÉE, PHINÉE, ANDROMÈDE, PERSÉE, TIMANTE; UN PAGE, CHOEUR DE NYMPHES, SUITE DU ROI ET DE PHINÉE.

CÉPHÉE.

Ma fille, si tu sais les nouvelles funestes
De ce dernier effort des colères célestes,
Si tu sais de ton sort l'impitoyable cours,
Qui fait le plus cruel du plus beau de nos jours,
Épargne ma douleur, juges-en par sa cause,
Et va sans me forcer à te dire autre chose[1].

[1] Cela est encore plus mauvais que tout ce que nous avons vu. Les inepties du page et de Liriope sont sans conséquence; mais un père qui sacrifie froidement sa fille, *sans lui dire autre chose*, joint l'atrocité au ridicule.

ANDROMÈDE.

Seigneur, je vous l'avoue, il est bien rigoureux
De tout perdre au moment qu'on se doit croire heu
Et le coup qui surprend un espoir légitime
Porte plus d'une mort au cœur de la victime.
Mais enfin il est juste, et je le dois bénir;
La cause des malheurs les doit faire finir.
Le ciel, qui se repent sitôt de ses caresses,
Verra plus de constance en moi qu'en ses promesse
Heureuse, si mes jours un peu précipités
Satisfont à ces dieux pour moi seule irrités,
Si je suis la dernière à leur courroux offerte,
Si le salut public peut naître de ma perte!
Malheureuse pourtant de ce qu'un si grand bien
Vous a déjà coûté d'autre sang que le mien,
Et que je ne suis pas la première et l'unique
Qui rende à votre état la sûreté publique!

PHINÉE.

Quoi! vous vous obstinez encore à me trahir?

ANDROMÈDE.

Je vous plains, je me plains, mais je dois obéir.

PHINÉE.

Honteuse obéissance à qui votre amour cède!

CÉPHÉE.

Obéissance illustre, et digne d'Andromède!
Son nom comblé par là d'un immortel honneur....

PHINÉE.

Je l'empêcherai bien, ce funeste bonheur.
Andromède est à moi, vous me l'avez donnée;
Le ciel pour notre hymen a pris cette journée;

Vénus l'a commandé : qui me la peut ôter?
Le sort auprès des dieux se doit-il écouter?
Ah! si j'en vois ici les infames ministres
S'apprêter aux effets de ses ordres sinistres....

CÉPHÉE.

Apprenez que le sort n'agit que sous les dieux,
Et souffrez comme moi le bonheur de ces lieux.[1]
Votre perte n'est rien auprès de ma misère;
Vous n'êtes qu'amoureux, Phinée, et je suis père.
Il est d'autres objets dignes de votre foi,
Mais il n'est point ailleurs d'autres filles pour moi.
Songez donc mieux qu'un père à ces affreux ravages
Que par-tout de ce monstre épandirent les rages;
Et n'en rappelez pas l'épouvantable horreur,
Pour trop croire et trop suivre une aveugle fureur.

PHINÉE.

Que de nouveau ce monstre entré dessus vos terres
Fasse à tous vos sujets d'impitoyables guerres,
Le sang de tout un peuple est trop bien employé
Quand celui de ses rois en peut être payé;
Et je ne connois point d'autre perte publique
Que celle où vous condamne un sort si tyrannique.

CÉPHÉE.

Craignez ces mêmes dieux qui président au sort.

PHINÉE.

Qu'entre eux-mêmes ces dieux se montrent donc d'accord.
Quelle crainte après tout me pourroit y résoudre?
S'ils m'ôtent Andromède, ont-ils quelque autre foudre?

[1] Ce Céphée est ici plus insupportable que jamais; il sacrifie sa fille de trop bon cœur.

Il n'est plus de respect qui puisse rien sur moi;
Andromède est mon sort, et mes dieux, et mon roi.
Punissez un impie, et perdez un rebelle;
Satisfaites le sort en m'exposant pour elle;
J'y cours: mais autrement je jure ses beaux yeux,
Et mes uniques rois, et mes uniques dieux....[1]

(Ici le tonnerre commence à rouler avec un si grand bruit, et accompagné d'éclairs redoublés avec tant de promptitude, que cette feinte donne de l'épouvante aussi bien que de l'admiration, tant elle approche du naturel. On voit cependant descendre Éole avec huit vents, dont quatre sont à ses deux côtés, en sorte toutefois que les deux plus proches sont portés sur le même nuage que lui, et les deux plus éloignés sont comme volant en l'air tout contre ce même nuage. Les quatre autres paroissent deux à deux au milieu de l'air sur les aîles du théâtre, deux à la main gauche et deux à la droite; ce qui n'empêche pas Phinée de continuer ses blasphèmes.)

[1] Il s'agit bien ici de *beaux yeux*, et d'*uniques rois*, et d'*uniques dieux*. Voyez comme Achille parle dans *Iphigénie*.

Cette scène a encore beaucoup de conformité avec l'*Iphigénie* de Racine. Andromède dit:

> Seigneur, je vous l'avoue, il est bien douloureux
> De tout perdre au moment que l'on croit être heureux!

Iphigénie s'exprime ainsi:

> J'ose vous dire ici qu'en l'état où je suis
> Peut-être assez d'honneurs environnoient ma vie
> Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie,
> Ni qu'en me l'arrachant un sévère destin
> Si près de ma naissance en eût marqué la fin.

Jamais un sentiment naturel et touchant ne fut plus éloigné de l'emphase tragique, ni exprimé avec une élégance plus noble et plus simple; jamais on n'a mis plus de charmes dans la véritable éloquence.

SCÈNE V.

ÉOLE, HUIT VENTS; CÉPHÉE, PERSÉE, PHINÉE, ANDROMÈDE; CHOEUR DE NYMPHES, SUITE DU ROI ET DE PHINÉE.

CÉPHÉE.

Arrêtez; ce nuage enferme une tempête
Qui peut-être déjà menace votre tête.
N'irritez plus les dieux déjà trop irrités.

PHINÉE.

Qu'il crève, ce nuage, et que ces déités....

CÉPHÉE.

Ne les irritez plus, vous dis-je, et prenez garde....

PHINÉE.

A les trop irriter qu'est-ce que je hasarde?
Que peut craindre un amant quand il voit tout perdu?
Tombe, tombe sur moi leur foudre s'il m'est dû;
Mais s'il est quelque main assez lâche et traîtresse
Pour suivre leur caprice et saisir ma princesse,
Seigneur, encor un coup, je jure ses beaux yeux,
Et mes uniques rois, et mes uniques dieux....

ÉOLE, *au milieu de l'air.*

Téméraire mortel, n'en dis pas davantage;
Tu n'obliges que trop les dieux à te haïr:
Quoi que pense attenter l'orgueil de ton courage,
Ils ont trop de moyens de se faire obéir.
    Connois-moi pour ton infortune;
    Je suis Éole, roi des vents.

Partez, mes orageux suivants,
Faites ce qu'ordonne Neptune.

(Ce commandement d'Éole produit un spectacle étrange et merveilleux tout ensemble. Les deux vents qui étoient à ses côtés suspendus en l'air, s'envolent, l'un à gauche et l'autre à droite: deux autres remontent avec lui dans le ciel sur le même nuage qui les vient d'apporter; deux autres, qui étoient à sa main gauche sur les aîles du théâtre, s'avancent au milieu de l'air, où, ayant fait un tour, ainsi que deux tourbillons, ils passent au côté droit du théâtre, d'où les deux derniers fondent sur Andromède, et, l'ayant saisie chacun par un bras, ils l'enlèvent de l'autre côté jusque dans les nues.)

ANDROMÈDE.

O ciel!

CÉPHÉE.

Ils l'ont saisie, et l'enlèvent en l'air.

PHINÉE.

Ah! ne présumez pas ainsi me la voler;
Je vous suivrai par-tout malgré votre surprise.

SCÈNE VI.

CÉPHÉE, PERSÉE; SUITE DU ROI.

PERSÉE.

Seigneur, un tel péril ne veut point de remise;
Mais espérez encor, je vole à son secours,
Et vais forcer le sort à prendre un autre cours[1].

[1] Persée qui *va forcer le sort à prendre un autre cours* n'est pas le Persée de Quinault.

CÉPHÉE.

Vingt amants pour Nérée en firent l'entreprise,
Mais il n'est point d'effort que ce monstre ne brise.
Tous voulurent sauver ses attraits adorés,
Tous furent avec elle à l'instant dévorés.

PERSÉE.

Le ciel aime Andromède, il veut son hyménée,
Seigneur; et si les vents l'arrachent à Phinée,
Ce n'est que pour la rendre à quelque illustre époux
Qui soit plus digne d'elle, et plus digne de vous;
A quelque autre par là les dieux l'ont réservée.
Vous saurez qui je suis quand je l'aurai sauvée.
Adieu. Par des chemins aux hommes inconnus
Je vais mettre en effet l'oracle de Vénus.
Le temps nous est trop cher pour le perdre en paroles.

CÉPHÉE.

Moi, qui ne puis former d'espérances frivoles,
Pour ne voir point courir ce grand cœur au trépas,
Je vais faire des vœux qu'on n'écoutera pas.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Il se fait ici une si étrange métamorphose, qu'il semble qu'avant que de sortir de ce jardin Persée ait découvert cette monstrueuse tête de Méduse qu'il porte par-tout sous son bouclier. Les myrtes et les jasmins qui le composoient sont devenus des rochers affreux, dont les masses inégalement escarpées et bossues suivent si parfaitement le caprice de la nature, qu'il semble qu'elle ait plus contribué que l'art à les placer ainsi des deux côtés du théâtre : c'est en quoi l'artifice de l'ouvrier est merveilleux, et se fait voir d'autant plus, qu'il prend soin de se cacher. Les vagues s'emparent de toute la scène, à la réserve de cinq ou six pieds qu'elles laissent pour leur servir de rivage; elles sont dans une agitation continuelle, et composent comme un golfe enfermé entre ces deux rangs de falaises: on en voit l'embouchure se dégorger dans la pleine mer, qui paroît si vaste et d'une si grande étendue, qu'on jureroit que les vaisseaux qui flottent près de l'horison, dont la vue est bornée, sont éloignés de plus de six lieues de ceux qui les considèrent. Il n'y a personne qui ne juge que cet horrible spectacle est le funeste appareil de l'injustice des dieux et du supplice d'Andromède : aussi la voit-on au haut des nues, d'où les deux vents qui l'ont enlevée l'apportent avec impétuosité et l'attachent au pied d'un de ces rochers.

SCÈNE I.

ANDROMÈDE *au pied d'un rocher;* DEUX VENTS *qui l'y attachent;* TIMANTE; CHOEUR DE PEUPLE *sur le rivage.*

TIMANTE.

Allons voir, chers amis, ce qu'elle est devenue.

La princesse, et mourir, s'il se peut, à sa vue.

CHŒUR.

La voilà que ces vents achèvent d'attacher,
En infames bourreaux, à ce fatal rocher.

TIMANTE.

Oui, c'est elle sans doute. Ah! l'indigne spectacle!

CHŒUR.

Si le ciel n'est injuste, il lui doit un miracle.

(Les vents s'envolent.)

TIMANTE.

Il en fera voir un, s'il en croit nos desirs.

ANDROMÈDE.

O dieux!

TIMANTE.

Avec respect écoutons ses soupirs;
Et puissent les accents de ses premières plaintes
Porter dans tous nos cœurs de mortelles atteintes!

ANDROMÈDE.

Affreuse image du trépas
Qu'un triste honneur m'avoit fardée,
Surprenantes horreurs, épouvantable idée,
Qui tantôt ne m'ébranliez pas,
Que l'on vous conçoit mal quand on vous envisage
Avec un peu d'éloignement[1]!
Qu'on vous méprise alors! qu'on vous brave aisément!

[1] On doit remarquer un défaut que Corneille n'a pu éviter dans aucune de ses pièces de théâtre; c'est de faire parler le poëte à la place du personnage; c'est de mettre en froids raisonnements, en maximes générales, ce qui doit être en sentiment; défaut dans lequel Racine n'est jamais tombé.

Mais que la grandeur de courage
Devient d'un difficile usage
Lorsqu'on touche au dernier moment!

Ici seule, et de toutes parts
A mon destin abandonnée,
Ici que je n'ai plus ni parents, ni Phinée,
Sur qui détourner mes regards,
L'attente de la mort de tout mon cœur s'empare:
Il n'a qu'elle à considérer;
Et, quoi que de ce monstre il s'ose figurer,
Ma constance qui s'y prépare
Le trouve d'autant plus barbare
Qu'il diffère à me dévorer.

Étrange effet de mes malheurs!
Mon ame traînante, abattue,
N'a qu'un moment à vivre, et ce moment me tue
A force de vives douleurs.
Ma frayeur a pour moi mille mortelles feintes,
Cependant que la mort me fuit;
Je pâme au moindre vent, je meurs au moindre brui
Et mes espérances éteintes
N'attendent la fin de mes craintes
Que du monstre qui les produit.

Qu'il tarde à suivre mes desirs!
Et que sa cruelle paresse
A ce cœur dont ma flamme est encor la maîtresse
Coûte d'amers et longs soupirs!

O toi, dont jusqu'ici la douceur m'a suivie,
Va-t-en, souvenir indiscret;
Et, cessant de me faire un entretien secret
De ce prince qui m'a servie,
Laisse-moi sortir de la vie
Avec un peu moins de regret.

C'est assez que tout l'univers
Conspire à faire mes supplices;
Ne les redouble point, toi qui fus mes délices,
En me montrant ce que je perds;
Laisse-moi....

SCÈNE II.

CASSIOPE, ANDROMÈDE, TIMANTE;
CHŒUR DE PEUPLE.

CASSIOPE.

Me voici, qui seule ai fait le crime,
Me voici, justes dieux, prenez votre victime;
S'il est quelque justice encore parmi vous,
C'est à moi seule, à moi qu'est dû votre courroux.
Punir les innocents, et laisser les coupables,
Inhumains! est-ce en être, est-ce en être capables?
A moi tout le supplice, à moi tout le forfait.
Que faites-vous, cruels? qu'avez-vous presque fait?
Andromède est ici votre plus rare ouvrage;
Andromède est ici votre plus digne image;
Elle rassemble en soi vos attraits divisés:

On vous connoîtra moins si vous la détruisez.
  Ah! je découvre enfin d'où provient tant de haine;
Vous en êtes jaloux plus que je n'en fus vaine;
Si vous la laissiez vivre, envieux tout-puissants,
Elle auroit plus que vous et d'autels et d'encens;
Chacun préféreroit le portrait au modéle,
Et bientôt l'univers n'adoreroit plus qu'elle[1].

ANDROMÈDE.

En l'état où je suis le sort m'est-il trop doux,
Si vous ne me donnez de quoi craindre pour vous?
Faut-il encor ce comble à des malheurs extrêmes?
Qu'espérez-vous, madame, à force de blasphèmes?

CASSIOPE.

Attirer et leur monstre et leur foudre sur moi:
Mais je ne les irrite, hélas! que contre toi;
Sur ton sang innocent retombent tous mes crimes;
Seule tu leur tiens lieu de mille autres victimes;
Et pour punir ta mère ils n'ont, ces cruels dieux,
Ni monstre dans la mer, ni foudre dans les cieux.
Aussi savent-ils bien que se prendre à ta vie,
C'est percer de mon cœur la plus tendre partie;
Que je souffre bien plus en te voyant périr,

[1] Voilà encore un des grands défauts de Corneille; il cherche des pensées, des traits d'esprit, et, qui pis est, d'un esprit faux, quand il ne faut exprimer que la douleur. Cassiope découvre d'où provient tant de haine; c'est de jalousie: et Clytemnestre, dans *Iphigénie*, ne s'exprime pas ainsi.

Mais, malgré ce défaut, il y a des moments de chaleur dans le discours de Cassiope; on remarquera seulement qu'Andromède, enchaînée sur son rocher, et sur le point d'être dévorée, n'est pas en état de faire la conversation.

Et qu'ils me feroient grace en me faisant mourir.
Ma fille, c'est donc là cet heureux hyménée,
Cette illustre union par Vénus ordonnée,
Qu'avecque tant de pompe il falloit préparer,
Et que ces mêmes dieux devoient tant honorer!
   Ce que nos yeux ont vu n'étoit-ce donc qu'un songe,
Déesse? ou ne viens-tu que pour dire un mensonge?
Nous aurois-tu parlé sans l'aveu du Destin?
Est-ce ainsi qu'à nos maux le ciel trouve une fin?
Est-ce ainsi qu'Androméde en reçoit les caresses?
Si contre elle l'envie émeut quelques déesses,
L'amour en sa faveur n'arme-t-il point de dieux?
Sont-ils tous devenus, ou sans cœur, ou sans yeux?
Le maître souverain de toute la nature
Pour de moindres beautés a changé de figure;
Neptune a soupiré pour de moindres appas;
Elle en montre à Phébus que Daphné n'avoit pas;
Et l'Amour en Psyché voyoit bien moins de charmes,
Quand pour elle il daigna se blesser de ses armes.
   Qui dérobe à tes yeux le droit de tout charmer,
Ma fille? au vif éclat qu'ils sément dans la mer,
Les tritons amoureux, malgré leurs néréides,
Devroient déja sortir de leurs grottes humides,
Aux fureurs de leur monstre à l'envi s'opposer,
Contre ce même écueil eux-mêmes l'écraser,
Et de ses os brisés, de sa rage étouffée,
Au pied de ton rocher t'élever un trophée.

ANDROMÈDE, *voyant venir le monstre de loin.*

Renouveler le crime, est-ce pour les fléchir?
Vous hâtez mon supplice au lieu de m'affranchir.

Vous appelez le monstre. Ah! du moins à sa vue
Quittez la vanité qui m'a déja perdue.
Il n'est mortel ni dieu qui m'ose secourir.
Il vient; consolez-vous, et me laissez mourir.

CASSIOPE.

Je le vois, c'en est fait. Parois du moins, Phinée,
Pour sauver la beauté qui t'étoit destinée;
Parois, il en est temps; viens en dépit des dieux
Sauver ton Andromède, ou périr à ses yeux;
L'amour te le commande, et l'honneur t'en convie;
Peux-tu, si tu la perds, aimer encor la vie?

ANDROMÈDE.

Il n'a manque d'amour, ni manque de valeur;
Mais sans doute, madame, il est mort de douleur:
Et comme il a du cœur et sait que je l'adore,
Il périroit ici s'il respiroit encore.

CASSIOPE.

Dis plutôt que l'ingrat n'ose te mériter.
Toi donc, qui plus que lui t'osois tantôt vanter,
Viens, amant inconnu, dont la haute origine,
Si nous t'en voulons croire, est royale ou divine;
Viens en donner la preuve, et, par un prompt secours,
Fais-nous voir quelle foi l'on doit à tes discours;
Supplante ton rival par une illustre audace;
Viens à droit de conquête en occuper la place:
Andromède est à toi si tu l'oses gagner.
Quoi! lâches, le péril vous la fait dédaigner!
Il éteint en tous deux ces flammes sans secondes!
Allons, mon désespoir, jusqu'au milieu des ondes
Faire servir l'effort de nos bras impuissants

D'exemple et de reproche à leurs feux languissants;
Faisons ce que tous deux devroient faire avec joie;
Détournons sa fureur dessus une autre proie:
Heureuse si mon sang la pouvoit assouvir!
Allons. Mais qui m'arrête? Ah! c'est mal me servir.

(On voit ici Persée descendre du haut des nues.)

SCÈNE III.

ANDROMÈDE, *attachée au rocher;* PERSÉE, *en l'air, sur le cheval Pégase;* CASSIOPE, TIMANTE et LE CHOEUR *sur le rivage.*

TIMANTE, *montrant Persée à Cassiope, et l'empêchant de se jeter dans la mer.*

Courez-vous à la mort quand on vole à votre aide?
Voyez par quels chemins on secourt Andromède;
Quel héros, ou quel dieu sur ce cheval ailé....

CASSIOPE.

Ah! c'est cet inconnu par mes cris appelé,
C'est lui-même. Seigneur, que mon ame étonnée....

PERSÉE, *en l'air, sur le cheval Pégase.*

Reine, voyez par là si je vaux bien Phinée,
Si j'étois moins que lui digne de votre choix,
Et si le sang des dieux céde à celui des rois.

CASSIOPE.

Rien n'égale, seigneur, un amour si fidéle;
Combattez donc pour vous en combattant pour elle:
Vous ne trouverez point de sentiments ingrats.

PERSÉE, *à Andromède.*

Adorable princesse, avouez-en mon bras.

CHŒUR DE MUSIQUE, *pendant que Persée combat le monstre.*

Courage, enfant des dieux, elle est votre conquête;
Et jamais amant ni guerrier
Ne vit ceindre sa tête
D'un si beau myrte ou d'un si beau laurier.

UNE VOIX *seule.*

Andromède est le prix qui suit votre victoire:
Combattez, combattez;
Et vos plaisirs et votre gloire
Rendront jaloux les dieux dont vous sortez.

LE CHŒUR *répète.*

Courage, enfant des dieux, elle est votre conquête;
Et jamais amant ni guerrier
Ne vit ceindre sa tête
D'un si beau myrte ou d'un si beau laurier.

TIMANTE, *à la reine.*

Voyez de quel effet notre attente est suivie,
Madame; elle est sauvée, et le monstre est sans vie.

PERSÉE, *ayant tué le monstre.*

Rendez graces au dieu qui m'en a fait vainqueur.

CASSIOPE.

O ciel! que ne vous puis-je assez ouvrir mon cœur!
L'oracle de Vénus enfin s'est fait entendre:
Voilà ce dernier choix qui nous devoit tout rendre;
Et vous êtes, seigneur, l'incomparable époux
Par qui le sang des dieux se doit joindre avec nous.
Ne pense plus, ma fille, à ton ingrat Phinée;
C'est à ce grand héros que le sort t'a donnée;
C'est pour lui que le ciel te destine aujourd'hui;

Il est digne de toi, rends-toi digne de lui.

PERSÉE.

Il faut la mériter par mille autres services;
Un peu d'espoir suffit pour de tels sacrifices.
Princesse, cependant quittez ces tristes lieux,
Pour rendre à votre cour tout l'éclat de vos yeux.
Ces vents, ces mêmes vents qui vous ont enlevée,
Vont rendre de tout point ma victoire achevée:
L'ordre que leur prescrit mon père Jupiter
Jusqu'en votre palais les force à vous porter,
Les force à vous remettre où tantôt leur surprise...,

ANDROMÈDE.

D'une frayeur mortelle à peine encor remise,
Pardonnez, grand héros, si mon étonnement
N'a pas la liberté d'aucun remerciement.

PERSÉE.

Venez, tyrans des mers, réparer votre crime,
Venez restituer cette illustre victime;
Méritez votre grace, impétueux mutins,
Par votre obéissance au maître des destins.

(Les vents obéissent aussitôt à ce commandement de Persée; et on les voit en un moment détacher cette princesse, et la reporter par-dessus les flots jusqu'au lieu d'où ils l'avoient apportée au commencement de cet acte. En même temps Persée revole en haut sur son cheval ailé; et, après avoir fait une caracole admirable au milieu de l'air, il tire du même côté qu'on a vu disparoître la princesse: tandis qu'il vole, tout le rivage retentit de cris de joie et de chants de victoire.)

CASSIOPE, *voyant Persée revoler en haut après sa victoire.*

Peuple, qu'à pleine voix l'alégresse publique

Après un tel miracle en triomphe s'explique,
Et fasse retentir sur ce rivage heureux
L'immortelle valeur d'un bras si généreux.

CHŒUR.

Le monstre est mort, crions victoire,
Victoire tous, victoire à pleine voix;
Que nos campagnes et nos bois
Ne résonnent que de sa gloire.
Princesse, elle vous donne enfin l'illustre époux
Qui seul étoit digne de vous.

Vous êtes sa digne conquête.
Victoire tous, victoire à son amour!
C'est lui qui nous rend ce beau jour,
C'est lui qui calme la tempête:
Et c'est lui qui vous donne enfin l'illustre époux
Qui seul étoit digne de vous.

CASSIOPE, *après que Persée a disparu.*

Dieux! j'étois sur ces bords immobile de joie!
Allons voir où ces vents ont reporté leur proie,
Embrasser ce vainqueur, et demander au roi
L'effet du juste espoir qu'il a reçu de moi.

SCÈNE IV.

CYMODOCE, ÉPHYRE, CYDIPPE.

(Ces trois néréides s'élèvent du milieu des flots.)

CYMODOCE.

ıinsi notre colère est de tout point bravée!
ıinsi notre victime à nos yeux enlevée
'a croître les douceurs de ses contentements
'ar le juste mépris de nos ressentiments.

ÉPHYRE.

'oute notre fureur, toute notre vengeance
emble avec son destin être d'intelligence,
'agir qu'en sa faveur, et ses plus rudes coups
'e font que lui donner un plus illustre époux.

CYDIPPE.

e sort, qui jusqu'ici nous a donné le change,
mmole à ses beautés le monstre qui nous venge;
)u même sacrifice, et dans le même lieu,
)e victime qu'elle est, elle devient le dieu.
Cessons dorénavant, cessons d'être immortelles,
'uisque les immortels trahissent nos querelles,
)u'une beauté commune est plus chère à leurs yeux;
'ar son libérateur est sans doute un des dieux.
ıutre qu'un dieu n'eût pu nous ôter cette proie;
ıutre qu'un dieu n'eût pu prendre une telle voie:
't ce cheval ailé fût péri mille fois
ıvant que de voler sous un indigne poids.

CYMODOCE.

Oui, c'est sans doute un dieu qui vient de la défendre.
Mais il n'est pas, mes sœurs, encor temps de nous rend
Et puisqu'un dieu pour elle ose nous outrager,
Il faut trouver aussi des dieux pour nous venger.
Du sang de notre monstre encore toutes teintes,
Au palais de Neptune allons porter nos plaintes,
Lui demander raison de l'immortel affront
Qu'une telle défaite imprime à notre front.

CYDIPPE.

Je crois qu'il nous prévient, les ondes en bouillonnent:
Les conques des tritons dans ces rochers résonnent.
C'est lui-même, parlons.

SCÈNE V.

NEPTUNE, LES TROIS NÉRÉIDES.

NEPTUNE, *dans son char formé d'une grande conque de nacre, et tiré par deux chevaux marins.*

Je sais vos déplaisirs,
Mes filles; et je viens au bruit de vos soupirs,
De l'affront qu'on vous fait plus que vous en colère.
C'est moi que tyrannise un superbe de frère,
Qui dans mon propre état m'osant faire la loi,
M'envoie un de ses fils pour triompher de moi.
Qu'il règne dans le ciel, qu'il règne sur la terre;
Qu'il gouverne à son gré l'éclat de son tonnerre;
Que même du Destin il soit indépendant;
Mais qu'il me laisse à moi gouverner mon trident.

C'est bien assez pour lui d'un si grand avantage,
Sans me venir braver encor dans mon partage.
Après cet attentat sur l'empire des mers,
Même honte à leur tour menace les enfers;
Aussi leur souverain prendra notre querelle:
Je vais l'intéresser avec Junon pour elle;
Et tous trois, assemblant notre pouvoir en un,
Nous saurons bien dompter notre tyran commun.
Adieu. Consolez-vous, nymphes trop outragées;
Je périrai moi-même, ou vous serez vengées:
Et j'ai su du Destin, qui se ligue avec nous
Qu'Andromède ici-bas n'aura jamais d'époux.

(Il fond au milieu de la mer.)

CYMODOCE.

Après le doux espoir d'une telle promesse
Reprenons, chères sœurs, une entière alégresse.

(Les néréides se plongent aussi dans la mer.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Les vagues fondent sous le théâtre, et ces hideuses masses de pierres dont elles battoient le pied font place à la magnificence d'un palais royal. On ne le voit pas tout entier; on n'en voit que le vestibule, ou plutôt la grande salle, qui doit servir aux noces de Persée et d'Andromède. Deux rangs de colonnes de chaque côté, l'un de rondes, et l'autre de quarrées, en font les ornements : elles sont enrichies de statues de marbre blanc d'une grandeur naturelle; et leurs bases, corniches, amortissements, étalent tout ce que peut la justesse de l'architecture. Le frontispice suit le même ordre; et, par trois portes dont il est percé, il fait voir trois allées de cyprès où l'œil s'enfonce à perte de vue.

SCÈNE I.

ANDROMÈDE, PERSÉE; CHOEUR DE NYMPHES, SUITE DE PERSÉE.

PERSÉE.

Que me permettez-vous, madame, d'espérer?
Mon amour jusqu'à vous a-t-il lieu d'aspirer?
Et puis-je, en cette illustre et charmante journée,
Prétendre jusqu'au cœur que possédoit Phinée?

ANDROMÈDE.

Laissez-moi l'oublier, puisqu'on me donne à vous;
Et s'il l'a possédé n'en soyez point jaloux.

Le choix du roi l'y mit, le choix du roi l'en chasse;
Ce même choix du roi vous y donne sa place;
N'exigez rien de plus : je ne sais point haïr;
Je ne sais point aimer, mais je sais obéir:
Je sais porter ce cœur à tout ce qu'on m'ordonne,
Il suit aveuglément la main qui vous le donne;
De sorte, grand héros, qu'après le choix du roi,
Ce que vous demandez est plus à vous qu'à moi.

PERSÉE.

Que je puisse abuser ainsi de sa puissance!
Hasarder vos plaisirs sur votre obéissance!
Et de libérateur de vos rares beautés
M'élever en tyran dessus vos volontés!
Princesse, mon bonheur vous auroit mal servie,
S'il vous faisoit esclave en vous rendant la vie;
Et s'il n'avoit sauvé des jours si précieux
Que pour les attacher sous un joug odieux.
C'est aux courages bas, c'est aux amants vulgaires,
A faire agir pour eux l'autorité des pères.
Souffrez à mon amour des chemins différents.
J'ai vu parler pour moi les dieux et vos parents;
Je sens que mon espoir s'enfle de leur suffrage;
Mais je n'en veux enfin tirer autre avantage
Que de pouvoir ici faire hommage à vos yeux
du choix de vos parents, et du vouloir des dieux.
Ils vous donnent à moi, je vous rends à vous même;
Et comme enfin c'est vous et non pas moi que j'aime,
J'aime mieux m'exposer à perdre un bien si doux
Que de vous obtenir d'un autre que de vous.
Je garde cet espoir, et hasarde le reste;

Et, me soit votre choix ou propice ou funeste,
Je bénirai l'arrêt qu'en feront vos desirs,
Si ma mort vous épargne un peu de déplaisirs.
Remplissez mon espoir ou trompez mon attente,
Je mourrai sans regret si vous vivez contente;
Et mon trépas n'aura que d'aimables moments
S'il vous ôte un obstacle à vos contentements.

ANDROMÈDE.

C'est trop d'être vainqueur dans la même journée
Et de ma retenue et de ma destinée.
Après que par le roi vos vœux sont exaucés,
Vous parler d'obéir c'étoit vous dire assez:
Mais vous voulez douter, afin que je m'explique,
Et que votre victoire en devienne publique.
Sachez donc....

PERSÉE.

Non, madame; où j'ai tant d'intérêt,
Ce n'est pas devant moi qu'il faut faire l'arrêt.
L'excès de vos bontés pourroit en ma présence
Faire à vos sentiments un peu de violence;
Ce bras vainqueur du monstre, et qui vous rend le jour
Pourroit en ma faveur séduire votre amour;
La pitié de mes maux pourroit même surprendre
Ce cœur trop généreux pour s'en vouloir défendre;
Et le moyen qu'un cœur ou séduit ou surpris
Fût juste en ses faveurs, ou juste en ses mépris?
De tout ce que j'ai fait ne voyez que ma flamme;
De tout ce qu'on vous dit ne croyez que votre ame;
Ne me répondez point, et consultez-la bien:
Faites votre bonheur sans aucun soin du mien:

Je lui voudrois du mal s'il retranchoit du vôtre,
S'il vous pouvoit coûter un soupir pour quelque autre,
Et si, quittant pour moi quelques destins meilleurs,
Votre devoir laissoit votre tendresse ailleurs.
Je vous le dis encor dans ma plus douce attente,
Je mourrai trop content si vous vivez contente,
Et si, l'heur de ma vie ayant sauvé vos jours,
La gloire de ma mort assure vos amours.
Adieu. Je vais attendre ou triomphe ou supplice,
L'un comme effet de grace, et l'autre de justice.

ANDROMÈDE.

A ces profonds respects qu'ici vous me rendez
Je ne réplique point, vous me le défendez;
Mais, quoique votre amour me condamne au silence,
Je vous dirai, seigneur, malgré votre défense,
Qu'un héros tel que vous ne sauroit ignorer
Qu'ayant tout mérité l'on doit tout espérer.

SCÈNE II.

ANDROMÈDE, CHŒUR DE NYMPHES.

ANDROMÈDE.

Nymphes, l'auriez-vous cru qu'en moins d'une journée
J'aimasse de la sorte un autre que Phinée?
Le roi l'a commandé, mais de mon sentiment
Je m'offrois en secret à son commandement.
Ma flamme impatiente invoquoit sa puissance,
Et couroit au-devant de mon obéissance.
Je fais plus; au seul nom de mon premier vainqueur,

L'amour à la colère abandonne mon cœur;
Et ce captif rebelle, ayant brisé sa chaîne,
Va jusques au dédain, s'il ne passe à la haine.
Que direz-vous d'un change et si prompt et si grand,
Qui dans ce même cœur moi-même me surprend?

AGLANTE.

Que pour faire un bonheur promis par tant d'oracles
Cette grande journée est celle des miracles,
Et qu'il n'est pas aux dieux besoin de plus d'effort
A changer votre cœur qu'à changer votre sort.
Cet empire absolu qu'ils ont dessus nos ames
Éteint comme il leur plaît et rallume nos flammes,
Et verse dans nos cœurs, pour se faire obéir,
Des principes secrets d'aimer et de haïr.
Nous en voyons au vôtre en cette haute estime
Que vous nous témoignez pour ce bras magnanime:
Au défaut de l'amour que Phinée emportoit,
Il lui donnoit dès-lors tout ce qui lui restoit;
Dès-lors ces mêmes dieux, dont l'ordre s'exécute,
Le penchoient du côté qu'ils préparoient sa chute;
Et cette haute estime attendant ce beau jour
N'étoit qu'un beau degré pour monter à l'amour.

CÉPHALIE.

Un digne amour succède à cette haute estime:
Si je puis toutefois vous le dire sans crime,
C'est hasarder beaucoup que croire entièrement
L'impétuosité d'un si prompt changement.
Comme pour vous Phinée eut toujours quelques charmes
Peut-être il ne lui faut qu'un soupir et deux larmes[1]

[1] C'est là un des plus étranges vers qu'on ait jamais faits en

Pour dissiper un peu de cette avidité
Qui d'un si gros torrent suit la rapidité.
Deux amants que sépare une légère offense
Rentrent d'un seul coup d'œil en pleine intelligence.
Vous reverrez en lui ce qui le fit aimer,
Les mêmes qualités qu'il vous plut estimer....

ANDROMÈDE.

Et j'y verrai de plus cette ame lâche et basse
Jusqu'à m'abandonner à toute ma disgrace;
Cet ingrat trop aimé qui n'osa me sauver,
Qui me voyant périr voulut se conserver,
Et crut s'être acquitté devant ce que nous sommes,
En querellant les dieux et menaçant les hommes.
S'il eût.... Mais le voici; voyons si ses discours
Rompront de ce torrent ou grossiront le cours.

SCÈNE III.

ANDROMÈDE, PHINÉE, AMMON; CHŒUR DE NYMPHES, SUITE DE PHINÉE.

PHINÉE.

Sur un bruit qui m'étonne, et que je ne puis croire[1],
Madame, mon amour, jaloux de votre gloire,

quelque genre que ce puisse être; mais ce n'est qu'un vers aisé à corriger, au lieu que les froids et inutiles discours d'Andromède et du chœur des nymphes ne peuvent être embellis.

[1] Le rôle de Phinée devient ridicule quand il fait des reproches à la princesse de ce qu'on la donne à celui qui l'a sauvée; il ne tenait qu'à lui de se mettre dans une barque, et d'aller combattre le monstre. Ce personnage est trop avili.

Vient savoir s'il est vrai que vous soyez d'accord,
Par un change honteux, de l'arrêt de ma mort.
Je ne suis point surpris que le roi, que la reine,
Suivent les mouvements d'une foiblesse humaine;
Tout ce qui me surprend, ce sont vos volontés.
On vous donne à Persée, et vous y consentez!
Et toute votre foi demeure sans défense
Alors que de mon bien on fait sa récompense!

ANDROMÈDE.

Oui, j'y consens, Phinée, et j'y dois consentir;
Et quel que soit ce bien qu'il a su garantir,
Sans vous faire injustice on en fait son salaire,
Quand il a fait pour moi ce que vous deviez faire.
De quel front osez-vous me nommer votre bien,
Vous qu'on a vu tantôt n'y prétendre plus rien?
Quoi! vous consentirez qu'un monstre me dévore,
Et ce monstre étant mort je suis à vous encore!
Quand je sors de péril vous revenez à moi!
Vous avez de l'amour, et je vous dois ma foi!
C'étoit de sa fureur qu'il me falloit défendre,
Si vous vouliez garder quelque droit d'y prétendre:
Ce demi-dieu n'a fait, quoi que vous prétendiez,
Que m'arracher au monstre à qui vous me cédiez.
Quittez donc cette vaine et téméraire idée;
Ne me demandez plus quand vous m'avez cédée.
Ce doit être pour vous même chose aujourd'hui,
Ou de me voir au monstre, ou de me voir à lui.

PHINÉE.

Qu'ai-je oublié pour vous de ce que j'ai pu faire?
N'ai-je pas des dieux même attiré la colère?

Lorsque je vis Éole armé pour m'en punir,
Fut-il en mon pouvoir de vous mieux retenir?
N'eurent-ils pas besoin d'un éclat de tonnerre,
Ses ministres ailés, pour me jeter par terre?
Et voyant mes efforts avorter sans effets,
Quels pleurs n'ai-je versés, et quels vœux n'ai-je faits?

ANDROMÈDE.

Vous avez donc pour moi daigné verser des larmes,
Lorsque pour me défendre un autre a pris les armes!
Et dedans mon péril vos sentiments ingrats
S'amusoient à des vœux quand il falloit des bras!

PHINÉE.

Que pouvois-je de plus, ayant vu pour Nérée
De vingt amants armés la troupe dévorée?
Devois-je encor promettre un succès à ma main,
Qu'on voyoit au-dessus de tout l'effort humain?
Devois-je me flatter de l'espoir d'un miracle?

ANDROMÈDE.

Vous deviez l'espérer sur la foi d'un oracle[1] :
Le ciel l'avoit promis par un arrêt si doux!
Il l'a fait par un autre, il l'auroit fait par vous.
Mais quand vous auriez cru votre perte assurée,
Du moins ces vingt amants dévorés pour Nérée
Vous laissoient un exemple et noble et glorieux,
Si vous n'eussiez pas craint de périr à mes yeux.
Ils voyoient de leur mort la même certitude;
Mais avec plus d'amour et moins d'ingratitude,
Tous voulurent mourir pour leur objet mourant.

[1] Ces contestations sont bien froides.

Que leur amour du vôtre étoit bien différent!
L'effort de leur courage a produit vos alarmes,
Vous a réduit aux vœux, vous a réduit aux larmes;
Et, quoique plus heureuse en un semblable sort,
Je vois d'un œil jaloux la gloire de sa mort.
Elle avoit vingt amants qui voulurent la suivre,
Et je n'en avois qu'un, qui m'a voulu survivre.
Encor ces vingt amants qui vous ont alarmé
N'étoient pas tous aimés, et vous étiez aimé:
Ils n'avoient la plupart qu'une foible espérance,
Et vous aviez, Phinée, une entière assurance;
Vous possédiez mon cœur, vous possédiez ma foi;
N'étoit-ce point assez pour mourir avec moi?
Pouviez-vous?...

PHINÉE.

Ah! de grace, imputez-moi, madame
Les crimes les plus noirs dont soit capable une ame;
Mais ne soupçonnez point ce malheureux amant
De vous pouvoir jamais survivre un seul moment.
J'épargnois à mes yeux un funeste spectacle,
Où mes bras impuissants n'avoient pu mettre obstacle.
Et tenois ma main prête à servir ma douleur
Au moindre et premier bruit qu'eût fait votre malheur.

ANDROMÈDE.

Et vos respects trouvoient une digne matière
A me laisser l'honneur de périr la première[1]!
Ah! c'étoit à mes yeux qu'il falloit y courir,
Si vous aviez pour moi cette ardeur de mourir.

[1] Andromède accable trop ce Phinée.

Vous ne me deviez pas envier cette joie
De voir offrir au monstre une première proie:
Vous m'auriez de la mort adouci les horreurs;
Vous m'auriez fait du monstre adorer les fureurs;
Et lui voyant ouvrir ce gouffre épouvantable,
Je l'aurois regardé comme un port favorable,
Comme un vivant sépulcre où mon cœur amoureux
Eût brûlé de rejoindre un amant généreux.
J'aurois désavoué la valeur de Persée;
En me sauvant la vie il m'auroit offensée;
Et de ce même bras qu'il m'auroit conservé
Je vous immolerois ce qu'il m'auroit sauvé.
Ma mort auroit déja couronné votre perte,
Et la bonté du ciel ne l'auroit pas soufferte;
C'est à votre refus que les dieux ont remis
En de plus dignes mains ce qu'ils m'avoient promis.
Mon cœur eût mieux aimé le tenir de la vôtre;
Mais je vis par un autre, et vivrai pour un autre.
Vous n'avez aucun lieu d'en devenir jaloux,
Puisque sur ce rocher j'étois morte pour vous:
Qui pouvoit le souffrir peut me voir sans envie
Vivre pour un héros de qui je tiens la vie;
Et quand l'amour encor me parleroit pour lui,
Je ne puis disposer des conquêtes d'autrui.
Adieu.

SCÈNE IV.

PHINÉE, AMMON; SUITE DE PHINÉE.

PHINÉE.

Vous voulez donc que j'en fasse la mienne,
Cruelle, et que ma foi de mon bras vous obtienne?
Eh bien! nous l'irons voir, ce bienheureux vainqueur,
Qui, triomphant d'un monstre, a dompté votre cœur.
C'étoit trop peu pour lui d'une seule victoire,
S'il n'eût dedans ce cœur triomphé de ma gloire!
Mais si sa main au monstre arrache un bien si cher,
La mienne à son bonheur saura bien l'arracher;
Et vainqueur de tous deux en une seule tête,
De ce qui fut mon bien je ferai ma conquête.
La force me rendra ce que ne peut l'amour.
Allons-y, chers amis, et montrons dès ce jour....

AMMON.

Seigneur, auparavant d'une ame plus remise
Daignez voir le succès d'une telle entreprise.
Savez-vous que Persée est fils de Jupiter,
Et qu'ainsi vous avez le foudre à redouter?

PHINÉE.

Je sais que Danaé fut son indigne mère;
L'or qui plut dans son sein l'y forma d'adultère:
Mais le pur sang des rois n'est pas moins précieux,
Ni moins chéri du ciel que les crimes des dieux[1].

[1] Ces quatre vers sont beaux; c'est la condamnation de presque toutes les fables de l'antiquité.

AMMON.

Mais vous ne savez pas, seigneur, que son épée
De l'horrible Méduse a la tête coupée,
Que sous son bouclier il la porte en tous lieux,
Et que c'est fait de vous s'il en frappe vos yeux.

PHINÉE.

On dit que ce prodige est pire qu'un tonnerre,
Qu'il ne faut que le voir pour n'être plus que pierre,
Et que naguère Atlas, qui ne s'en put cacher,
A cet aspect fatal devint un grand rocher.
Soit une vérité, soit un conte, n'importe;
Si la valeur ne peut, que le nombre l'emporte.
Puisque Andromède enfin vouloit me voir périr,
Ou triompher d'un monstre afin de l'acquérir,
Que, fière de se voir l'objet de tant d'oracles.
Elle veut que pour elle on fasse des miracles,
Cette tête est un monstre aussi bien que celui
Dont cet heureux rival la délivre aujourd'hui;
Et nous aurons ainsi dans un seul adversaire
Et monstres à combattre, et miracles à faire.
Peut-être quelques dieux prendront notre parti,
Quoique de leur monarque il se dise sorti;
Et Junon pour le moins prendra notre querelle
Contre l'amour furtif d'un époux infidèle.

(Junon se fait voir dans un char superbe tiré par deux paons, et si bien enrichi, qu'il paroît digne de l'orgueil de la déesse qui s'y fait porter. Elle se promène au milieu de l'air, dont nos poëtes lui attribuent l'empire, et y fait plusieurs tours, tantôt à droite et tantôt à gauche, cependant qu'elle assure Phinée de sa protection.)

SCÈNE V.

JUNON, *dans son char, au milieu de l'air;* PHINÉE, AMMON; SUITE DE PHINÉE.

JUNON.

N'en doute point, Phinée, et cesse d'endurer.

PHINÉE.

Elle-même paroît pour nous en assurer.

JUNON.

Je ne serai pas seule; ainsi que moi Neptune
S'intéresse à ton infortune;
Et déja la noire Alecton,
Du fond des enfers déchaînée,
A, par les ordres de Pluton,
De mille cœurs pour toi la fureur mutinée:
Fort de tant de seconds, ose, et sers mon courroux
Contre l'indigne sang de mon perfide époux.

PHINÉE.

Nous te suivons, déesse; et dessous tes auspices
Nous franchirons sans peur les plus noirs précipices.
Que craindrons-nous, amis? nous avons dieux pour dieux,
Oracle pour oracle, et la faveur des cieux
D'un contrepoids égal dessus nous balancée
N'est pas entièrement du côté de Persée.

JUNON.

Je te le dis encore, ose, et sers mon courroux
Contre l'indigne sang de mon perfide époux.

(Junon remonte dans le ciel.)

AMMON.

Sous tes commandements, nous y courons, déesse,
Le cœur plein d'espérance, et l'ame d'alégresse.
Allons, seigneur, allons assembler vos amis;
Courons au grand succès qu'elle vous a promis:
Aussi bien le roi vient, il faut quitter la place,
De peur....

PHINÉE.

Non, demeurez pour voir ce qui se passe;
Et songez à m'en faire un fidèle rapport,
Tandis que je m'apprête à cet illustre effort.

SCÈNE VI.

CÉPHÉE, CASSIOPE, ANDROMÈDE, PERSÉE, AMMON, TIMANTE; CHOEUR DE PEUPLE.

TIMANTE.

Seigneur, le souvenir des plus âpres supplices,
Quand un tel bien les suit, n'a jamais que délices.
Si d'un mal sans pareil nous nous vîmes surpris,
Nous bénissons le ciel d'un tel mal à ce prix;
Et voyant quel époux il donne à la princesse,
La douleur s'en termine en ces chants d'alégresse.

LE CHOEUR *chante.*

Vivez, vivez, heureux amants,
Dans les douceurs que l'amour vous inspire;
Vivez heureux, et vivez si long-temps,
Qu'au bout d'un siécle entier on puisse encor vous dire
Vivez, heureux amants.

Que les plaisirs les plus charmants
Fassent les jours d'une si belle vie;
Qu'ils soient sans tache, et que tous leurs moment
Fassent redire même à la voix de l'envie,
Vivez, heureux amants.

Que les peuples les plus puissants,
Dans nos souhaits à pleins vœux nous secondent!
Qu'aux dieux pour vous ils prodiguent l'encens,
Et des bouts de la terre à l'envi nous répondent,
Vivez, heureux amants.

CÉPHÉE.

Allons, amis, allons, dans ce comble de joie,
Rendre graces au ciel de l'heur qu'il nous envoie.
Allons dedans le temple avecque mille vœux
De cet illustre hymen achever les beaux nœuds.
Allons sacrifier à Jupiter son père,
Le prier de souffrir ce que nous pensons faire,
Et ne s'offenser pas que ce noble lien
Fasse un mélange heureux de son sang et du mien.

CASSIOPE.

Souffrez qu'auparavant par d'autres sacrifices
Nous nous rendions des eaux les déités propices.
Neptune est irrité, les nymphes de la mer
ont de nouveaux sujets encor de s'animer;
Et comme mon orgueil fit naître leur colère,
Par mes soumissions je dois les satisfaire.
Sur leurs sables, témoins de tant de vanités,
Je vais sacrifier à leurs divinités;
Et conduisant ma fille à ce même rivage,

De ces mêmes beautés leur rendre un plein hommage,
Joindre nos vœux au sang des taureaux immolés:
Puis nous vous rejoindrons au temple où vous allez.

PERSÉE.

Souffrez qu'en même temps de ma fière marâtre
Je tâche d'apaiser la haine opiniâtre;
Qu'un pareil sacrifice et de semblables vœux
Tirent d'elle l'aveu qui peut me rendre heureux.
Vous savez que Junon à ce lien préside,
Que sans elle l'hymen marche d'un pied timide,
Et que sa jalousie aime à persécuter
Quiconque ainsi que moi sort de son Jupiter.

CÉPHÉE.

Je suis ravi de voir qu'au milieu de vos flammes
De si dignes respects régnent dessus vos ames.
Allez, j'immolerai pour vous à Jupiter,
Et je ne vois plus rien enfin à redouter.
Des dieux les moins benins l'éternelle puissance
Ne veut de nous qu'amour et que reconnoissance;
Et jamais leur courroux ne montre de rigueurs
Que n'abatte aussitôt l'abaissement des cœurs.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

L'architecte ne s'est pas épuisé en la structure de ce palais royal. Le temple qui lui succède a tant d'avantages sur lui, qu'il fait mépriser ce qu'on admiroit : aussi est-il juste que la demeure des dieux l'emporte sur celle des hommes; et l'art du sieur Torelli est ici d'autant plus merveilleux, qu'il fait paroître une grande diversité en ces deux décorations, quoiqu'elles soient presque la même chose. On voit encore en celle-ci deux rangs de colonnes comme en l'autre, mais d'un ordre si différent, qu'on n'y remarque aucun rapport. Celles-ci sont de porphyre; et tous les accompagnements qui les soutiennent et qui les finissent, de bronze ciselé, dont la gravure représente quantité de dieux et de déesses. La réflexion des lumières sur ce bronze en fait sortir un jour tout extraordinaire. Un grand et superbe dôme couvre le milieu de ce temple magnifique; il est par-tout enrichi du même métal; et, au-devant de ce dôme, l'artifice de l'ouvrier jette une galerie toute brillante d'or et d'azur. Le dessous de cette galerie laisse voir le dedans du temple par trois portes d'argent ouvragées à jour : on y verroit Céphée sacrifiant à Jupiter pour le mariage de sa fille, n'étoit que l'attention que les spectateurs prêteroient à ce sacrifice les détourneroit de celle qu'ils doivent à ce qui se passe dans le parvis que représente le théâtre.

SCÈNE I.

PHINÉE, AMMON.

AMMON.

Vos amis assemblés brûlent tous de vous suivre,

Et Junon dans son temple entre vos mains le livre.
Ce rival, presque seul au pied de son autel,
Semble attendre à genoux l'honneur du coup mortel.
Là, comme la déesse agréera la victime,
Plus les lieux seront saints, moindre en sera le crime;
Et son aveu changeant de nom à l'attentat,
Ce sera sacrifice au lieu d'assassinat.

PHINÉE.

Que me sert que Junon, que Neptune propice,
Que tous les dieux ensemble aiment ce sacrifice,
Si la seule déesse à qui je fais des vœux
Ne m'en voit que d'un œil d'autant plus rigoureux,
Et si ce coup sensible au cœur de l'inhumaine
D'un injuste mépris fait une juste haine?
   Ami, quelque fureur qui puisse m'agiter,
Je cherche à l'acquérir, et non à l'irriter;
Et m'immoler l'objet de sa nouvelle flamme,
Ce n'est pas le chemin de rentrer dans son ame.

AMMON.

Mais, seigneur, vous touchez à ce moment fatal
Qui pour jamais la donne à cet heureux rival.
En cette extrémité que prétendez-vous faire?

PHINÉE.

Tout, hormis l'irriter; tout, hormis lui déplaire,
Soupirer à ses pieds, pleurer à ses genoux,
Trembler devant sa haine, adorer son courroux[1].

[1] Corneille passe pour avoir dédaigné de parler d'amour; il en parle pourtant, et beaucoup, dans toutes ses pièces, sans en excepter une seule. C'était sans doute dans cet ouvrage, qui est moitié tragédie, moitié opéra, qu'il devait traiter cette passion; mais il fallait

AMMON.

Quittez, quittez, seigneur, un respect si funeste;
Otez-vous ce rival, et hasardez le reste:
En dût-elle à jamais dédaigner vos soupirs,
La vengeance elle seule a de si doux plaisirs....

PHINÉE.

N'en cherchons les douceurs, ami, que les dernières;
Rarement un amant les peut goûter entières;
Et quand de sa vengeance elles sont tout le fruit,
Ce sont fausses douceurs que l'amertume suit.
La mort de son rival, les pleurs de son ingrate,
Ont bien je ne sais quoi qui dans l'abord le flatte;
Mais de ce cher objet s'en voyant plus haï,
Plus il s'en est flatté, plus il s'en croit trahi.
Sous d'éternels regrets son ame est abattue,
Et sa propre vengeance incessamment le tue.
Ce n'est pas que je veuille enfin la négliger:
Si je ne puis fléchir, je cours à me venger;
Mais souffre à mon amour, mais souffre à ma foiblesse,
Encore un peu d'effort auprès de ma princesse.
Un amant véritable espère jusqu'au bout
Tant qu'il voit un moment qui peut lui rendre tout.
L'inconstante, peut-être encor tout étonnée,
N'étoit pas bien à soi quand elle s'est donnée:
Et la reconnoissance a fait plus que l'amour
En faveur d'une main qui lui rendoit le jour.
Au sortir du péril, pâle encore et tremblante,
L'image de la mort devant ses yeux errante,

en parler autrement, et ne point dire qu'*un véritable amant espère jusqu'au bout*, etc.

Elle a cru tout devoir à son libérateur:
Mais souvent le devoir ne donne pas le cœur;
Il agit rarement sans un peu d'imposture,
Et fait peu de présents dont ce cœur ne murmure.
Peut-être, ami, peut-être après ce grand effroi
Son amour en secret aura parlé pour moi:
Les traits mal effacés de tant d'heureux services,
Les douceurs d'un beau feu qui furent ses délices,
D'un regret amoureux touchant son souvenir,
Auront en ma faveur surpris quelque soupir,
Qui, s'échappant d'un cœur qu'elle force à ma perte,
M'en aura pu laisser la porte encore ouverte.
Ah! si ce triste hymen se pouvoit éloigner!

AMMON.

Quoi! vous voulez encor vous faire dédaigner?
Sous ce honteux espoir votre fureur se dompte?

PHINÉE.

Que veux-tu? ne sois point le témoin de ma honte:
Andromède revient; va trouver nos amis,
Va préparer leurs bras à ce qu'ils m'ont promis.
Ou mes nouveaux respects fléchiront l'inhumaine,
Ou ses nouveaux mépris animeront ma haine;
Et tu verras mes feux changés en juste horreur
Armer mes désespoirs, et hâter ma fureur.

AMMON.

Je vous plains; mais enfin j'obéis, et vous laisse.

SCÈNE II.

CASSIOPE, ANDROMÈDE, PHINÉE,
SUITE DE LA REINE.

PHINÉE.

Une seconde fois, adorable princesse[1],
Malgré de vos rigueurs l'impérieuse loi....

ANDROMÈDE.

Quoi! vous voyez la reine, et vous parlez à moi!

PHINÉE.

C'est de vous seule aussi que j'ai droit de me plaindre.
Je serois trop heureux de la voir vous contraindre,
Et n'accuserois plus votre infidélité
Si vous vous excusiez sur son autorité.
Au nom de cette amour autrefois si puissante,
Aidez un peu la mienne à vous faire innocente;
Dites-moi que votre ame à regret obéit,
Qu'un rigoureux devoir malgré vous me trahit;
Donnez-moi lieu de dire, « Elle-même elle en pleure,
« Elle change forcée, et son cœur me demeure; »
Et soudain, de la reine embrassant les genoux,
Vous m'y verrez mourir sans me plaindre de vous.
Mais que lui puis-je, hélas! demander pour remède
Quand la main qui me tue est celle d'Andromède,
Et que son cœur léger ne court au changement

[1] On ne doit jamais rien dire une seconde fois : cette scène n'est qu'une répétition de la précédente.

Qu'avec la vanité d'y courir justement?

CASSIOPE.

Et quel droit sur ce cœur pouvoit garder Phinée
Quand Persée a trouvé la place abandonnée,
Et n'a fait autre chose, en prenant son parti,
Que s'emparer d'un lieu dont vous étiez sorti;
Mais sorti, le dirai-je, et pourrez-vous l'entendre?
Oui, sorti lâchement, de peur de le défendre?
Ainsi nous n'avons fait que le récompenser
D'un bien où votre bras venoit de renoncer,
Que vous cédiez au monstre, à lui-même, à tout autre:
Si c'est une injustice, examinons la vôtre.
La voyant exposée aux rigueurs de son sort,
Vous vous étiez déja consolé de sa mort;
Et quand par un héros le ciel l'a garantie,
Vous ne vous pouvez plus consoler de sa vie.

PHINÉE.

Ah! madame!....

CASSIOPE.

Eh bien! soit, vous avez soupiré
Autant que l'a pu faire un cœur désespéré.
Jamais aucun tourment n'égala votre peine;
Certes, quelque douleur dont votre ame fût pleine,
Ce désespoir illustre et ces nobles regrets
Lui devoient un peu plus que des soupirs secrets.
A ce défaut Persée....

PHINÉE.

Ah! c'en est trop, madame;
Ce nom rend malgré moi la fureur à mon ame:
Je me force au respect; mais toujours le vanter,

C'est me forcer moi-même à ne rien respecter.
Qu'a-t-il fait, après tout, si digne de vous plaire,
Qu'avec un tel secours tout autre n'eût pu faire?
Et, tout héros qu'il est, qu'eût-il osé pour vous
S'il n'eût eu que sa flamme et son bras comme nous?
Mille et mille auroient fait des actions plus belles,
Si le ciel comme à lui leur eût prêté des ailes;
Et vous les auriez vus encor plus généreux,
S'ils eussent vu le monstre et le péril sous eux:
On s'expose aisément quand on n'a rien à craindre.
Combattre un ennemi qui ne pouvoit l'atteindre,
Voir sa victoire sûre et daigner l'accepter,
C'est tout le rare exploit dont il se peut vanter;
Et je ne comprends point ni quelle en est la gloire,
Ni quel grand prix mérite une telle victoire.

CASSIOPE.

Et votre aveuglement sera bien moins compris,
Qui d'un sujet d'estime en fait un de mépris.
Le ciel, qui mieux que nous connoît ce que nous somm
Mesure ses faveurs au mérite des hommes;
Et d'un pareil secours vous auriez eu l'appui,
S'il eût pu voir en vous mêmes vertus qu'en lui.
Ce sont graces d'en haut rares et singulières,
Qui n'en descendent point pour des ames vulgaires;
Ou, pour en mieux parler, la justice des cieux
Garde ce privilége au digne sang des dieux;
C'est par là que leur roi vient d'avouer sa race.

ANDROMÈDE.

Je dirai plus, Phinée; et, pour vous faire grace,
Je veux ne rien devoir à cet heureux secours

Dont ce vaillant guerrier a conservé mes jours;
Je veux fermer les yeux sur toute cette gloire,
Oublier mon péril, oublier sa victoire,
Et, quel qu'en soit enfin le mérite ou l'éclat,
Ne juger entre vous que depuis le combat.
Voyez ce qu'il a fait, lorsque après ces alarmes,
Me voyant tout acquise au bonheur de ses armes,
Ayant pour lui les dieux, ayant pour lui le roi,
Dans sa victoire même il s'est vaincu pour moi.
Il m'a sacrifié tout ce haut avantage;
De toute sa conquête il m'a fait un hommage;
Il m'en a fait un don; et fort de tant de voix,
Au péril de tout perdre, il met tout à mon choix;
Il veut tenir pour grace un si juste salaire;
Il réduit son bonheur à ne me point déplaire;
Préférant mes refus, préférant son trépas,
A l'effet de ses vœux qui ne me plairoit pas.
En usez-vous de même? et votre violence
Garde-t-elle pour moi la même déférence?
Vous avez contre vous et les dieux et le roi,
Et vous voulez encor m'obtenir malgré moi!
Sous ombre d'une foi qui se tient en réserve
Je dois à votre amour ce qu'un autre conserve;
A moins que d'être ingrate à mon libérateur,
A moins que d'adorer un lâche adorateur,
Que d'être à mes parents, aux dieux même rebelle,
Vous crierez après moi sans cesse, A l'infidéle!
C'étoit aux yeux du monstre, au pied de ce rocher,
Que l'effet de ma foi se devoit rechercher;
Mon ame, encor pour vous de même ardeur pressée,

Vous eût tendu la main au mépris de Persée,
Et cru plus glorieux qu'on m'eût vue aujourd'hui
Expirer avec vous que régner avec lui.
Mais, puisque vous m'avez envié cette joie,
Cessez de m'envier ce que le ciel m'envoie;
Et souffrez que je tâche enfin à mériter
Au refus de Phinée, un fils de Jupiter.

PHINÉE.

Je perds donc temps, madame, et votre ame obstinée
N'a plus amour, ni foi, ni pitié pour Phinée?
Un peu de vanité qui flatte vos parents,
Et d'un rival adroit les respects apparents,
Font plus en un moment, avec leurs artifices,
Que n'ont fait en six ans ma flamme et mes services?
Je ne vous dirai point que de pareils respects
A tout autre que vous pourroient être suspects,
Que qui peut se priver de la personne aimée
N'a qu'une ardeur civile et fort mal allumée,
Que dans ma violence on doit voir plus d'amour:
C'est un présent des cieux, faites-lui votre cour;
Plus fidéle qu'à moi, tenez-lui mieux parole;
J'en vais rougir pour vous, cependant qu'il me vole;
Mais ce rival peut-être, après m'avoir volé,
Ne sera pas toujours sur ce cheval ailé.

ANDROMÈDE.

Il n'en a pas besoin s'il n'a que vous à craindre.

PHINÉE.

Il peut avec le temps être le plus à plaindre.

ANDROMÈDE.

Il porte à son côté de quoi l'en garantir.

PHINÉE.

Vous l'attendez ici, je vais l'en avertir.

CASSIOPE.

Son amour peut sans vous nous rendre cet office.

PHINÉE.

Le mien s'efforcera pour ce dernier service.
Vous pouvez cependant divertir vos esprits
A rendre compte au roi de vos justes mépris.

SCÈNE III.

CÉPHÉE, CASSIOPE, ANDROMÈDE;
SUITE DU ROI ET DE LA REINE.

CÉPHÉE.

Que faisoit là Phinée? est-il si téméraire[1]
Que ce que font les dieux il pense à le défaire?

CASSIOPE.

Après avoir prié, soupiré, menacé,
Il vous a vu, seigneur, et l'orage a passé.

CÉPHÉE.

Et vous prêtiez l'oreille à ses discours frivoles?

CASSIOPE.

Un amant qui perd tout peut perdre des paroles;
Et l'écouter sans trouble et sans rien hasarder,
C'est la moindre faveur qu'on lui puisse accorder
Mais, seigneur, dites-nous si Jupiter propice
Se déclare en faveur de votre sacrifice,

[1] Cette scène est encore plus froide.

Si de notre famille il se rend le soutien,
S'il consent l'union de notre sang au sien.

CÉPHÉE.

Jamais les feux sacrés et la mort des victimes
N'ont daigné mieux répondre à des vœux légitimes.
Tous auspices heureux; et le grand Jupiter
Par des signes plus clairs ne pouvoit l'accepter,
A moins qu'y joindre encor l'honneur de sa présence,
Et de sa propre bouche assurer l'alliance.

CASSIOPE.

Les nymphes de la mer nous en ont fait autant;
Toutes ont hors des flots paru presque à l'instant:
Et leurs benins regards envoyés au rivage
Avecque notre encens ont reçu notre hommage;
Après le sacrifice honoré de leurs yeux,
Où Neptune à l'envi mêloit ses demi-dieux,
Toutes ont témoigné d'un penchement de tête
Consentir au bonheur que le ciel nous apprête:
Et nos soumissions désarmant leurs dédains,
Toutes ont pour adieu battu l'onde des mains.
Que si même bonheur suit les vœux de Persée,
Qu'il ait vu de Junon sa prière exaucée,
Nous n'avons plus à craindre aucun sinistre effet.

CÉPHÉE.

Les dieux ne laissent point leur ouvrage imparfait;
N'en doutez point, madame, aussi bien que Neptune,
Junon consentira notre bonne fortune.
Mais que nous veut Aglante?

SCÈNE IV.

CÉPHÉE, CASSIOPE, ANDROMÈDE, AGLANTE,
SUITE DU ROI ET DE LA REINE.

AGLANTE.

Ah! seigneur, au secours!
Du généreux Persée on attaque les jours.
Presque au sortir du temple une troupe mutine
Vient de l'environner, et déja l'assassine.
Phinée en les joignant, furieux et jaloux,
Leur a crié: Main basse! à lui seul, donnez tous.
Ceux qui l'accompagnoient tout aussitôt se rendent;
Clyte et Nylée encor vaillamment le défendent;
Mais ce sont vains efforts de peu d'autres suivis,
Et je viens toute en pleurs vous en donner avis.

CASSIOPE.

Dieux, est-ce là l'effet de tant d'heureux présages?
Allez, gardes, allez signaler vos courages;
Allez perdre ce traître, et punir ce voleur
Qui prétend sous le nombre accabler la valeur.

CÉPHÉE.

Modérez vos frayeurs, et vous, séchez vos larmes.
Le ciel n'a pas besoin du secours de nos armes;
Il a de ce héros trop pris les intérêts,
Pour n'avoir pas pour lui des miracles tout prêts:
Et peut-être bientôt sur ce lâche adversaire
Vous entendrez tomber le foudre de son père.
Jugez de l'avenir par ce qui s'est passé;

Les dieux achèveront ce qu'ils ont commencé;
Oui, les dieux à leur sang doivent ce privilége:
Y mêler notre main, c'est faire un sacrilége.

CASSIOPE.

Seigneur, sur cet espoir hasarder ce héros,
C'est trop....

SCÈNE V.

CÉPHÉE, CASSIOPE, ANDROMÈDE, PHORBAS, AGLANTE; SUITE DU ROI ET DE LA REINE.

PHORBAS.

Mettez, grand roi, votre esprit en repos;
La tête de Méduse a puni tous ces traîtres.

CÉPHÉE.

Le ciel n'est point menteur, et les dieux sont nos maître

PHORBAS.

Aussitôt que Persée a pu voir son rival*,
« Descendons, a-t-il dit, en un combat égal;

* C'est dans ce récit, comme Voltaire l'a observé dans la préface de la pièce, qu'on trouve des vers où l'on reconnaît le pinceau de Corneille; mais ils ne sont pas les seuls qui eussent mérité d'être remarqués. Il est vrai qu'on ne joue plus ni *Andromède*, ni *la Toison d'Or*, et que ces pièces ne sont guère lues que des gens de lettres; mais il nous semble qu'elles étaient plus dignes de l'attention de Voltaire: c'est par elles que Corneille peut être regardé comme le créateur de l'opéra, et elles prouvent que son génie s'étendait à toutes les branches de l'art dramatique. Il y a d'ailleurs dans l'une et dans l'autre des scènes très bien faites, et des vers auxquels

« Quoique j'aie en ma main un entier avantage,
« Je ne veux que mon bras, ne prends que ton courage.
« Prends, prends cet avantage, et j'userai du mien, »
Dit Phinée; et soudain, sans plus répondre rien,
Les siens donnent en foule, et leur troupe pressée
Fait choir Ménale et Clyte aux pieds du grand Persée.
Il s'écrie aussitôt, « Amis, fermez les yeux,
« Et sauvez vos regards de ce présent des cieux:
« J'atteste qu'on m'y force, et n'en fais plus d'excuse. »
Il découvre à ces mots la tête de Méduse[1].

Voltaire aurait rendu plus de justice, s'il eût été moins prévenu en faveur de Quinault. On convient que ce dernier poëte était appelé par la nature au genre lyrique; et Corneille, qui le devança en traitant le sujet d'*Andromède*, et en donnant la première idée des tragédies à machines, mêlées de chants, lui assigna son véritable domaine. Quinault perfectionna très heureusement ce que Corneille n'avait qu'ébauché; et son opéra de *Persée*, comme le dit Voltaire, est en effet très supérieur à *Andromède;* ce qui n'empêche pas que, dans cette dernière pièce, et dans *la Toison d'Or*, il n'y ait des scènes et des vers que Quinault n'eût pas été capable de faire: les lecteurs instruits les remarqueront assez. P.

[1] Voici presque le seul morceau où l'on retrouve Corneille. Cette image des guerriers pétrifiés par la tête de Méduse est imitée d'Ovide:

Immotusque silex armataque mansit imago.

Quinault n'a point exprimé ce qu'Ovide et Corneille ont si bien peint.

Je ne ferai point ici de remarque sur cette phrase, qui n'est pas française, *descendons en un combat;* sur ces mots, *ne prends que ton courage; fait choir Ménale; sauvez vos regards.* Je n'ai presque point examiné le style de cette pièce; il est trop négligé et trop incorrect: la pièce d'ailleurs est oubliée, et il n'y a que celles qui sont restées au théâtre sur lesquelles on puisse entrer dans des détails utiles.

Soudain j'entends des cris qu'on ne peut achever;
J'entends gémir les uns, les autres se sauver;
J'entends le repentir succéder à l'audace;
J'entends Phinée enfin qui lui demande grace.
« Perfide, il n'est plus temps, lui dit Persée. » Il fuit:
J'entends comme à grands pas ce vainqueur le poursu
Comme il court se venger de qui l'osoit surprendre;
Je l'entends s'éloigner, puis je cesse d'entendre.
Alors, ouvrant les yeux par son ordre fermés,
Je vois tous ces méchants en pierre transformés;
Mais l'un plein de fureur, et l'autre plein de crainte,
En porte sur le front l'image encore empreinte;
Et tel vouloit frapper, dont le coup suspendu
Demeure en sa statue à demi descendu;
Tant cet affreux prodige[1]....

SCÈNE VI.

CÉPHÉE, CASSIOPE, ANDROMÈDE, PERSÉE, PHORBAS, AGLANTE; SUITE DU ROI ET DE LA REINE.

CÉPHÉE, *à Persée.*

Est-il puni, ce lâche,
Cet impie?

PERSÉE.

Oui, seigneur; et si sa mort vous fâche,
Si c'est de votre sang avoir fait peu d'état....

[1] Cette description paraît digne des bons ouvrages de Corneille.

CÉPHÉE.

Il n'est plus de ma race après son attentat;
Ce crime l'en dégrade, et ce coup téméraire
Efface de mon sang l'illustre caractère.
Perdons-en la mémoire, et faisons-la céder
A l'heur de vous revoir et de vous posséder,
Vous que le juste ciel, remplissant son oracle,
Par miracle nous donne, et nous rend par miracle.
   Entrons dedans ce temple, où l'on n'attend que v
Pour nous unir aux dieux par des liens si doux;
Entrons sans différer.

(Les portes se ferment comme ils veulent entrer.)

Mais quel nouveau prodige
Dans cet excès de joie à craindre nous oblige?
Qui nous ferme la porte, et nous défend d'entrer
Où tout notre bonheur se devoit rencontrer?

PERSÉE.

Puissant maître du foudre, est-il quelque tempête
Que le destin jaloux à dissiper m'apprête?
Quelle nouvelle épreuve attaque ma vertu?
Après ce qu'elle a fait la désavouerois-tu?
Ou si c'est que le prix dont tu la vois suivie
Au bonheur de ton fils te fait porter envie?

SCÈNE VII.

MERCURE[1], CÉPHÉE, CASSIOPE, ANDROMÈDE, PERSÉE, PHORBAS, AGLANTE; SUITE DU ROI ET DE LA REINE.

MERCURE, *au milieu de l'air.*

Roi, reine, et vous princesse, et vous heureux vainqueur,
Que Jupiter mon père
Tient pour mon digne frère,
Ne craignez plus du sort la jalouse rigueur.
Ces portes du temple fermées,
Dont vos ames sont alarmées,
Vous marquent des faveurs où tout le ciel consent:
Tous les dieux sont d'accord de ce bonheur suprême;
Et leur monarque tout-puissant
Vous le vient apprendre lui-même.

(Mercure revole en haut.)

CASSIOPE.

Redoublons donc nos vœux, redoublons nos ferveurs
Pour mériter du ciel ces nouvelles faveurs.

CHOEUR DE MUSIQUE.

Maître des dieux, hâte-toi de paroître,
Et de verser sur ton sang et nos rois
Les graces que garde ton choix
A ceux que tu fais naître.

[1] On pouvait se passer de Mercure.

Fais choir sur eux de nouvelles couronnes,
Et fais-nous voir, par un heur accompli,
Qu'ils ont tous dignement rempli
Le rang que tu leur donnes.

(Tandis qu'on chante, Jupiter descend du ciel dans un trône tout éclatant d'or et de lumière, enfermé dans un nuage qui l'environne. A ses deux côtés, deux autres nuages apportent jusqu'à terre Junon et Neptune, apaisés par les sacrifices des amants; ils se déploient en rond autour de celui de Jupiter, et, occupant toute la face du théâtre, ils font le plus agréable spectacle de toute cette représentation.)

SCÈNE VIII.

JUPITER, JUNON, NEPTUNE, CÉPHÉE, CASSIOPE, ANDROMÈDE, PERSÉE, PHORBAS, AGLANTE; SUITE DU ROI ET DE LA REINE.

JUPITER, *dans son trône, au milieu de l'air.*

Des noces de mon fils la terre n'est pas digne,
La gloire en appartient aux cieux,
Et c'est là ce bonheur insigne
Qu'en vous fermant mon temple ont annoncé les dieux
Roi, reine, et vous amants, venez sans jalousie
Vivre à jamais en ce brillant séjour,
Où le nectar et l'ambroisie
Vous seront comme à nous prodigués chaque jour:
Et quand la nuit aura tendu ses voiles,
Vos corps semés de nouvelles étoiles,
Du haut du ciel éclairant aux mortels,

Leur apprendront qu'il vous faut des autels.

JUNON, *à Persée.*

Junon même y consent, et votre sacrifice
A calmé les fureurs de son esprit jaloux.

NEPTUNE, *à Cassiope.*

Neptune n'est pas moins propice,
Et vos encens désarment son courroux.

JUNON.

Venez, héros, et vous, Céphée,
Prendre là haut vos places de ma main.

NEPTUNE.

Reine, venez; que ma haine étouffée
Vous conduise elle-même à cet heur souverain.

PERSÉE.

Accablés et surpris d'une faveur si grande....

JUNON.

Arrêtez là votre remerciement:
L'obéissance est le seul compliment
Qu'agrée un dieu quand il commande.

(Sitôt que Junon a dit ces vers, elle fait prendre place au roi et à Persée auprès d'elle. Neptune fait le même honneur à la reine et à la princesse Andromède; et tous ensemble remontent dans le ciel qui les attend, cependant que le peuple, pour acclamation publique, chante ces vers qui viennent d'être prononcés par Jupiter.)

CHŒUR.

Allez, amants, allez sans jalousie
Vivre à jamais en ce brillant séjour,
Où le nectar et l'ambroisie
Vous seront comme aux dieux prodigués chaque jour:

Et quand la nuit aura tendu ses voiles,
Vos corps semés de nouvelles étoiles,
Du haut du ciel éclairant aux mortels,
Leur apprendront qu'il vous faut des autels.

FIN D'ANDROMÈDE.

EXAMEN D'ANDROMÈDE[1].

Le sujet de cette pièce est si connu par ce qu'en dit Ovide aux quatrième et cinquième livres de ses *Métamorphoses*, qu'il n'est point besoin d'en importuner le lecteur. Je me contenterai de lui rendre compte de ce que j'y ai changé, tant par la liberté de l'art, que par la nécessité de l'ordre du théâtre, et pour donner plus d'éclat à sa représentation.

En premier lieu, j'ai cru plus à propos de faire Cassiope vaine de la beauté de sa fille que de la sienne propre, d'autant qu'il est fort extraordinaire qu'une femme dont la fille est en âge d'être mariée ait encore d'assez beaux restes pour s'en vanter si hautement, et qu'il n'est pas vraisemblable que cet orgueil de

[1] Cet examen est un peu long pour un ouvrage dont le principal mérite est de prouver que Corneille n'a pas été seulement le fondateur de la tragédie et de la comédie, mais qu'il a ouvert le premier la carrière de l'opéra, et que son génie dramatique l'appelait, sinon à perfectionner, du moins à créer tous les genres. Cette fécondité en matière de création est véritablement un de ses plus beaux titres de gloire, et ce qu'on ne doit jamais perdre de vue, si l'on veut à-la-fois se faire une idée juste, et donner la mesure exacte de son génie. Il avait plus de soixante-quatre ans lorsqu'à l'invitation de Molière, il fit, dans la comédie-ballet de *Psyché*, représentée à Versailles, ces vers charmants que tout le monde a retenus, et où l'Amour paraît si séduisant en convenant qu'il est jaloux :

Je le suis, ma Psyché, de toute la nature, etc. P.

Cassiope pour elle-même eût attendu si tard à éclater, vu que c'est dans la jeunesse que la beauté est plus parfaite, et que le jugement étant moins formé donne plus de lieu à des vanités de cette nature, et non pas alors que cette même beauté commence d'être sur le retour, et que l'âge a mûri l'esprit de la personne qui s'en seroit enorgueillie en un autre temps.

Ensuite, j'ai supposé que l'oracle d'Ammon n'avoit pas condamné précisément Andromède à être dévorée par le monstre, mais qu'il avoit ordonné seulement qu'on lui exposât tous les mois une fille, qu'on jetât le sort pour voir celle qui lui devoit être livrée; et que, cet ordre ayant déja été exécuté cinq fois, on étoit au jour qu'il le falloit suivre pour la sixième, qui par là devient un jour illustre, remarquable et attendu, non seulement par tous les acteurs de la tragédie, mais par tous les sujets d'un roi.

J'ai introduit Persée comme un chevalier errant qui s'est arrêté depuis un mois dans la cour de Céphée, et non pas comme se rencontrant par hasard dans le temps qu'Andromède est attachée au rocher. Je lui ai donné de l'amour pour elle, qu'il n'ose découvrir, parcequ'il la voit promise à Phinée, mais qu'il nourrit toutefois d'un peu d'espoir, parcequ'il voit son mariage différé jusqu'à la fin des malheurs publics. Je l'ai fait plus généreux qu'il n'est dans Ovide, où il n'entreprend la délivrance de cette princesse qu'après que ses parents l'ont assuré qu'elle l'épouseroit sitôt qu'il l'auroit délivrée. J'ai changé aussi la qualité de Phinée, que j'ai fait seulement neveu du roi, dont Ovide le nomme frère, le mariage de deux cousins me semblant plus

supportable dans nos façons de vivre, que celui de l'oncle et de la niéce, qui eût paru un peu plus étrange à mes auditeurs.

Les peintres, qui cherchent à faire voir leur art dans les nudités, ne manquent jamais à nous représenter Andromède nue au pied du rocher où elle est attachée, quoique Ovide n'en parle point. Ils me pardonneront si je ne les ai pas suivis en cette invention, comme j'ai fait en celle du cheval Pégase, sur lequel ils montent Persée pour combattre le monstre, quoique Ovide ne lui donne que des ailes aux talons. Ce changement donne lieu à une machine tout extraordinaire et merveilleuse, et empêche que Persée ne soit pris pour Mercure; outre qu'ils ne le mettent pas en cet équipage sans fondement, vu que le même Ovide raconte que sitôt que Persée eut coupé la monstrueuse tête de Méduse, Pégase tout ailé sortit de cette Gorgone, et que Persée s'en put saisir dès-lors pour faire ses courses par le milieu de l'air.

Nos globes célestes où l'on marque pour constellations Céphée, Cassiope, Persée, et Andromède, m'ont donné jour à les faire enlever tous quatre au ciel sur la fin de la piéce, pour y faire les noces de ces amants, comme si la terre n'en étoit pas digne.

Au reste, comme Ovide ne nomme point la ville où il fait arriver cette aventure, je ne me suis point non plus enhardi à la nommer. Il dit pour toute chose que Céphée régnoit en Éthiopie: sans désigner sous quel climat. La topographie moderne de ces contrées-là n'est pas fort connue, et celle du temps de Céphée encore moins. Je me contenterai donc de vous dire

qu'il falloit que Céphée régnât en quelque pays maritime, et que sa ville capitale fût sur le bord de la mer.

Je sais bien qu'au rapport de Pline, les habitants de Joppé, qu'on nomme aujourd'hui Jaffa dans la Palestine, ont prétendu que cette histoire s'étoit passée chez eux: ils envoyèrent à Rome des os de poisson d'une grandeur extraordinaire, qu'ils disoient être du monstre à qui Androméde avoit été exposée. Ils montroient un rocher proche de leur ville où ils assuroient qu'elle avoit été attachée; et encore maintenant ils se vantent de ces marques d'antiquités à nos pélerins qui vont en Jérusalem, et prennent terre en leur port. Il se peut faire que cela parte d'une affectation autrefois assez ordinaire aux peuples du paganisme, qui s'attribuoient à haute gloire d'avoir chez eux ces vestiges de la vieille fable, que l'erreur commune y faisoit passer pour histoire. Ils se croyoient par là bien fondés à se donner cette prérogative d'être d'une origine plus ancienne que leurs voisins, et prenoient avidement toutes sortes d'occasions de satisfaire à cette ambition. Ainsi il n'a fallu que la rencontre par hasard de ces os monstrueux que la mer avoit jetés sur leurs rivages, pour leur donner lieu de s'emparer de cette fiction, et de placer la scène de cette aventure au pied de leurs rochers. Pour moi, je me suis attaché à Ovide qui la fait arriver en Éthiopie, où il met le royaume de Céphée par ces vers :

Æthiopum populos, Cepheïaque conspicit arva;
Illic immeritam maternæ pendere linguæ
Andromedam pœnas, etc.

Il se pouvoit faire que Céphée eût conquis cette

ville de Joppé, et la Syrie même où elle est située. Pline l'assure au vingt-neuvième chapitre du sixième livre, par cette raison que l'histoire d'Andromède s'y est passée, *Æthiopiam imperitasse Syriæ Cephei regis ætate patet Andromedæ fabulis*. Mais ceux qui voudront contester cette opinion peuvent répondre que ce n'est que prouver une erreur par une autre erreur, et éclaircir une chose douteuse par une encore plus incertaine. Quoi qu'il en soit, celle d'Ovide ne peut subsister avec celle-là; et, quelque bons yeux qu'eût Persée, il est impossible qu'il découvrît d'une seule vue l'Éthiopie et Joppé; ce qu'il auroit dû faire, si ce qu'entend ce poëte par *Cepheïa arva* n'étoit autre chose que son territoire.

Le même Ovide dans quelqu'une de ses épîtres ne fait pas Andromède blanche, mais basanée,

Andromede patriæ fusca colore suæ.

Néanmoins, dans la métamorphose, il nous en donne une autre idée à former, lorsqu'il dit que, n'eût été ses cheveux qui voltigeoient au gré du vent, et les larmes qui lui couloient des yeux, Persée l'eût prise pour une statue de marbre :

Marmoreum ratus esset opus.

Ce qui semble ne se pouvoir entendre que du marbre blanc, étant assez inouï que l'on compare la beauté d'une fille à une autre sorte de marbre. D'ailleurs, pour la préférer à celle des Néréides que jamais on n'a fait noires, il falloit que son teint eût quelque rapport avec le leur, et que par conséquent elle n'eût pas celui que communément nous donnons aux Éthiopiens. Disons

donc qu'elle étoit blanche, puisqu'à moins de cela il n'auroit pas été vraisemblable que Persée, qui étoit né dans la Grèce, fût devenu amoureux d'elle. Nous aurons de ce parti le consentement de tous les peintres, et l'autorité du grand Héliodore, qui n'a fondé la blancheur de sa Chariclée que sur un tableau d'Andromède. Pline, au huitième chapitre de son cinquième livre, fait mention de certains peuples d'Afrique qu'il appelle *Leuco-Æthiopes*. Si l'on s'arrête à l'étymologie de leur nom, ces peuples devoient être blancs, et nous en pouvons faire les sujets de Céphée, pour donner à cette tragédie toute la justesse dont elle a besoin touchant la couleur des personnages qu'elle introduit sur la scène.

Vous y trouverez cet ordre gardé dans les changements de théâtre, que chaque acte aussi bien que le prologue a sa décoration particulière, et du moins une machine volante, avec un concert de musique que je n'ai employé qu'à satisfaire les oreilles des spectateurs, tandis que leurs yeux sont arrêtés à voir descendre ou remonter une machine, ou s'attachent à quelque chose qui les empêche de prêter attention à ce que pourroient dire les acteurs, comme fait le combat de Persée contre le monstre. Mais je me suis bien gardé de faire rien chanter qui fût nécessaire à l'intelligence de la pièce, parceque communément les paroles qui se chantent étant mal entendues des auditeurs, pour la confusion qu'y apporte la diversité des voix qui les prononcent ensemble, elles auroient fait une grande obscurité dans le corps de l'ouvrage, si elles avoient eu à les instruire de quelque chose qui fût important

Il n'en va pas de même des machines, qui ne sont pas dans cette tragédie comme des agréments détachés; elles en font en quelque sorte le nœud et le dénouement, et y sont si nécessaires, que vous n'en sauriez retrancher aucune, que vous ne fassiez tomber tout l'édifice.

Les diverses décorations dont les pièces de cette nature ont besoin, nous obligeant à placer les parties de l'action en divers lieux particuliers, nous forcent de pousser un peu au-delà de l'ordinaire l'étendue du lieu général qui les renferme ensemble, et en constitue l'unité. Il est malaisé qu'une ville y suffise: il y faut ajouter quelques dehors voisins, comme est ici le rivage de la mer. C'est la seule décoration que la fable m'a fournie; les quatre autres sont de pure invention. Il auroit été superflu de les spécifier dans les vers, puisqu'elles sont présentes à la vue; et je ne tiens pas qu'il soit besoin qu'elles soient si propres à ce qui s'y passe, qu'il ne se soit pu passer ailleurs aussi commodément; il suffit qu'il n'y ait pas de raison pourquoi il se doive plutôt passer ailleurs qu'au lieu où il se passe. Par exemple, le premier acte est une place publique proche du temple, où se doit jeter le sort pour savoir quelle victime on doit ce jour-là livrer au monstre: tout ce qui s'y dit se diroit aussi bien dans un palais ou dans un jardin; mais il se dit aussi bien dans cette place qu'en ce jardin, ou dans ce palais. Nous pouvons choisir un lieu selon le vraisemblable ou le nécessaire; et il suffit qu'il n'y ait aucune répugnance du côté de l'action au choix que nous en faisons pour le rendre vraisemblable, puisque cette action ne nous présente pas toujours un

lieu nécessaire, comme est la mer et ses rochers au troisième acte, où l'on voit l'exposition d'Andromède, et le combat de Persée contre le monstre, qui ne pouvoit se faire ailleurs. Il faut néanmoins prendre garde à choisir d'ordinaire un lieu découvert, à cause des apparitions des dieux qu'on introduit. Andromède, au second acte, seroit aussi bien dans son cabinet que dans le jardin, où je la fais s'entretenir avec ses nymphes et avec son amant; mais comment se feroit l'apparition d'Éole dans ce cabinet? et comment les vents l'en pourroient-ils enlever, à moins que de la faire passer par la cheminée, comme nos sorciers? Par cette raison, il peut y avoir quelque chose à dire à celle de Junon, au quatrième acte, qui se passe dans la salle du palais royal; mais comme ce n'est qu'une apparition simple d'une déesse, qui peut se montrer et disparoître où et quand il lui plaît, et ne fait que parler aux acteurs, rien n'empêche qu'elle ne se soit faite dans un lieu fermé. J'ajoute que quand il y auroit quelque contradiction de ce côté-là, la disposition de nos théâtres seroit cause qu'elle ne seroit pas sensible aux spectateurs. Bien qu'ils représentent en effet des lieux fermés, comme une chambre ou une salle, ils ne sont fermés par le haut que de nuages; et quand on voit descendre le char de Junon du milieu de ces nuages, qui ont été continuellement en vue, on ne fait pas une réflexion assez prompte ni assez sévère sur le lieu, qui devroit être fermé d'un lambris, pour y trouver quelque manque de justesse.

L'oracle de Vénus, au premier acte, est inventé avec assez d'artifice pour porter les esprits dans un

sens contraire à sa vraie intelligence; mais il ne le faut pas prendre pour le vrai nœud de la pièce, autrement elle seroit achevée dès le troisième, où l'on en verroit le dénouement. L'action principale est le mariage de Persée avec Andromède; son nœud consiste en l'obstacle qui s'y rencontre du côté de Phinée, à qui elle est promise, et son dénouement en la mort de ce malheureux amant, après laquelle il n'y a plus d'obstacle. Je puis dire toutefois à ceux qui voudront prendre absolument cet oracle de Vénus pour le nœud de cette tragédie, que le troisième acte n'en éclaircit que les premiers vers, et que les derniers ne se font entendre que par l'apparition de Jupiter et des autres dieux, qui termine la pièce.

La diversité de la mesure et de la croisure des vers que j'y ai mêlés me donne occasion de tâcher à les justifier, et particulièrement les stances dont je me suis servi en beaucoup d'autres poëmes, et contre qui je vois quantité de gens d'esprit et savants au théâtre témoigner aversion. Leurs raisons sont diverses. Les uns ne les improuvent pas tout-à-fait, mais ils disent que c'est trop mendier l'acclamation populaire en faveur d'une antithèse, ou d'un trait spirituel qui ferme chacun de leurs couplets, et que cette affectation est une espèce de bassesse qui ravale trop la dignité de la tragédie. Je demeure d'accord que c'est quelque espèce de fard; mais puisqu'il embellit notre ouvrage, et nous aide à mieux atteindre le but de notre art, qui est de plaire, pourquoi devons-nous renoncer à cet avantage? Les anciens se servoient sans scrupule, et même dans les choses extérieures, de tout ce qui les y pouvoit

faire arriver; Euripide vêtoit ses héros malheureux d'habits déchirés, afin qu'ils fissent plus de pitié; et Aristophane fait commencer sa comédie des *Grenouilles* par Xanthias monté sur un âne, afin d'exciter plus aisément l'auditeur à rire. Cette objection n'est donc pas d'assez d'importance pour nous interdire l'usage d'une chose qui tout à-la-fois nous donne de la gloire, et de la satisfaction à nos spectateurs.

Il est vrai qu'il faut leur plaire selon les régles; et c'est ce qui rend l'objection des autres plus considérable, en ce qu'ils veulent trouver quelque chose d'irrégulier dans cette sorte de vers. Ils disent que bien qu'on parle en vers sur le théâtre, on est présumé ne parler qu'en prose; qu'il n'y a que cette sorte de vers que nous appelons alexandrins à qui l'usage laisse tenir nature de prose; que les stances ne sauroient passer que pour vers; et que par conséquent nous n'en pouvons mettre avec vraisemblance en la bouche d'un acteur, s'il n'a eu le loisir d'en faire, ou d'en faire faire par un autre, et de les apprendre par cœur.

J'avoue que les vers qu'on récite sur le théâtre sont présumés être prose: nous ne parlons pas d'ordinaire en vers, et sans cette fiction leur mesure et leur rime sortiroient du vraisemblable. Mais par quelle raison peut-on dire que les vers alexandrins tiennent nature de prose, et que ceux des stances n'en peuvent faire autant? Si nous en croyons Aristote, il faut se servir au théâtre des vers qui sont les moins vers, et qui se mêlent au langage commun, sans y penser, plus souvent que les autres. C'est par cette raison que les poëtes tragiques ont choisi l'ïambique, plutôt que l'hexamè-

tre, qu'ils ont laissé aux épopées, parcequ'en parlant sans dessein d'en faire, il se mêle dans notre discours plus d'ïambiques que d'hexamètres. Par cette même raison les vers de stances sont moins vers que les alexandrins ; parceque parmi notre langage commun il se coule plus de ces vers inégaux, les uns courts, les autres longs, avec des rimes croisées et éloignées les unes des autres, que de ceux dont la mesure est toujours égale, et les rimes toujours mariées. Si nous nous en rapportons à nos poëtes grecs, ils ne se sont pas tellement arrêtés aux ïambiques, qu'ils ne se soient servis d'anapestiques, de trochaïques, et d'hexamètres même, quand ils l'ont jugé à propos. Sénèque en a fait autant qu'eux; et les Espagnols, ses compatriotes, changent aussi souvent de genre de vers que de scènes. Mais l'usage de France est autre, à ce qu'on prétend, et ne souffre que les alexandrins à tenir lieu de prose. Sur quoi je ne puis m'empêcher de demander qui sont les maîtres de cet usage, et qui peut l'établir sur le théâtre, que ceux qui l'ont occupé avec gloire depuis trente ans, dont pas un ne s'est défendu de mêler des stances dans quelques uns des poëmes qu'ils y ont donnés; je ne dis pas dans tous, car il ne s'en offre pas d'occasion en tous, et elles n'ont pas bonne grace à exprimer tout: la colère, la fureur, la menace, et tels autres mouvements violents ne leur sont pas propres; mais les déplaisirs, les irrésolutions, les inquiétudes, les douces rêveries, et généralement tout ce qui peut souffrir à un acteur de prendre haleine, et de penser à ce qu'il doit dire ou résoudre, s'accommode merveilleusement avec leurs cadences inégales, et avec les pauses

qu'elles font faire à la fin de chaque couplet. La surprise agréable que fait à l'oreille ce changement de cadence imprévu, rappelle puissamment les attentions égarées; mais il y faut éviter le trop d'affectation. C'est par là que les stances du *Cid* sont inexcusables, et les mots de *peine* et *Chimène*, qui font la dernière rime de chaque strophe, marquent un jeu du côté du poëte, qui n'a rien de naturel du côté de l'acteur. Pour s'en écarter moins, il seroit bon de ne régler point toutes les strophes sur la même mesure, ni sur les mêmes croisures de rimes, ni sur le même nombre de vers. Leur inégalité en ces trois articles approcheroit davantage du discours ordinaire, et sentiroit l'emportement et les élans d'un esprit qui n'a que sa passion pour guide, et non pas la régularité d'un auteur qui les arrondit sur le même tour. J'y ai basardé celles de la Paix dans le prologue de *la Toison d'or*, et tout le dialogue de celui de cette pièce, qui ne m'a pas mal réussi. Dans tout ce que je fais dire aux dieux dans les machines, on trouvera le même ordre, ou le même désordre. Mais je ne pourrois approuver qu'un acteur, touché fortement de ce qui lui vient d'arriver dans la tragédie, se donnât la patience de faire des stances, ou prît soin d'en faire faire par un autre, et de les apprendre par cœur, pour exprimer son déplaisir devant les spectateurs. Ce sentiment étudié ne les toucheroit pas beaucoup, parceque cette étude marqueroit un esprit tranquille, et un effort de mémoire plutôt qu'un effet de passion; outre que ce ne seroit plus le sentiment présent de la personne qui parleroit, mais tout au plus celui qu'elle auroit eu en composant

ces vers, et qui seroit assez ralenti par cet effort de mémoire, pour faire que l'état de son ame ne répondît plus à ce qu'elle prononceroit. L'auditeur ne s'y laisseroit pas émouvoir, et le verroit trop prémédité pour le croire véritable; du moins c'est l'opinion de Perse, avec lequel je finis cette remarque:

Nec nocte paratum
Plorabit, qui me volet incurvasse querela.

DON SANCHE

D'ARAGON,

COMÉDIE HÉROÏQUE.

1651.

PRÉFACE DE VOLTAIRE.

Ce genre purement romanesque, dénué de tout ce qui peut émouvoir, et de tout ce qui fait l'ame de la tragédie, fut en vogue avant Corneille. *Don Bernard de Cabrera*, *Laure persécutée*, et plusieurs autres pièces, sont dans ce goût; c'est ce qu'on appelait *comédie héroïque*, genre mitoyen qui peut avoir ses beautés. La comédie de *l'Ambitieux* de Destouches est à peu près du même genre, quoique beaucoup au-dessous de *Don Sanche d'Aragon*, et même de *Laure*. Ces espèces de comédies furent inventées par les Espagnols. Il y en a beaucoup dans Lope de Vega. Celle-ci est tirée d'une pièce espagnole intitulée *El palacio confuso*, et du roman de *Pélage*.

Peut-être les comédies héroïques sont-elles préférables à ce qu'on appelle la *tragédie bourgeoise*, ou la *comédie larmoyante*. En effet, cette comédie larmoyante, absolument privée de comique, n'est au fond qu'un monstre né de l'impuissance d'être ou plaisant ou tragique.

Celui qui ne peut faire ni une vraie comédie, ni une vraie tragédie, tâche d'intéresser par des

aventures bourgeoises attendrissantes: il n'a pas le don du comique; il cherche à y suppléer par l'intérêt: il ne peut s'élever au cothurne; il rehausse un peu le brodequin.

Il peut arriver sans doute des aventures très funestes à de simples citoyens; mais elles sont bien moins attachantes que celles des souverains, dont le sort entraîne celui des nations. Un bourgeois peut être assassiné comme Pompée; mais la mort de Pompée fera toujours un tout autre effet que celle d'un bourgeois.

Si vous traitez les intérêts d'un bourgeois dans le style de Mithridate, il n'y a plus de convenance; si vous représentez une aventure terrible d'un homme du commun en style familier, cette diction familière, convenable au personnage, ne l'est plus au sujet. Il ne faut point transposer les bornes des arts: la comédie doit s'élever, et la tragédie doit s'abaisser à propos; mais ni l'une ni l'autre ne doit changer de nature.

Corneille prétend que le refus d'un suffrage illustre fit tomber son *Don Sanche*. Le suffrage qui lui manqua fut celui du grand Condé. Mais Corneille devait se souvenir que les dégoûts et les critiques du cardinal de Richelieu, homme plus accrédité dans la littérature que le grand Condé, n'avaient pu nuire au *Cid*. Il est plus

aisé à un prince de faire la guerre civile que d'anéantir un bon ouvrage. *Phèdre* se releva bientôt, malgré la cabale des hommes les plus puissants.

Si *Don Sanche* est presque oublié, s'il n'eut jamais un grand succès, c'est que trois princesses amoureuses d'un inconnu débitent les maximes les plus froides d'amour et de fierté; c'est qu'il ne s'agit que de savoir qui épousera ces princesses; c'est que personne ne se soucie qu'elles soient mariées ou non. Vous verrez toujours l'amour traité dans les pièces suivantes de Corneille du style froid et entortillé des mauvais romans de ce temps-là. Vous ne verrez jamais les sentiments du cœur développés avec cette noble simplicité, avec ce naturel tendre, avec cette élégance qui nous enchante dans le quatrième livre de Virgile, dans certains morceaux d'Ovide, dans plusieurs rôles de Racine; mérite que depuis Racine personne n'a connu parmi nous, dont aucun auteur n'a approché en Italie depuis le *Pastor fido*; mérite entièrement ignoré en Angleterre, et même dans le reste de l'Europe.

Corneille est trop grand par les belles scènes du *Cid*, de *Cinna*, des *Horaces*, de *Polyeucte*, de *Pompée*, etc., pour qu'on puisse le rabaisser en disant la vérité. Sa mémoire est respectable; la vérité l'est encore davantage. Ce commentaire

est principalement destiné à l'instruction des jeunes gens. La plupart de ceux qui ont voulu imiter Corneille, et qui ont cru qu'une intrigue froide, soutenue de quelques maximes de méchanceté qu'on appelle *politique*, et d'insolence qu'on appelle *grandeur*, pourrait soutenir leurs pièces, les ont vues tomber pour jamais. Corneille suppose toujours, dans tous les examens de ses pièces, depuis *Théodore* et *Pertharite*, quelque petit défaut qui a nui à ses ouvrages; et il oublie toujours que le froid, qui est le plus grand défaut, est ce qui les tue.

La grandeur héroïque de don Sanche, qui se croit fils d'un pêcheur, est d'une beauté dont le genre était inconnu en France; mais c'est la seule chose qui pût soutenir cette pièce, indigne d'ailleurs de l'auteur de *Cinna*. Le succès dépend presque toujours du sujet. Pourquoi Corneille choisit-il un roman espagnol, une comédie espagnole, pour son modèle, au lieu de choisir dans l'histoire romaine et dans la fable grecque?

C'eût été un très beau sujet qu'un soldat de fortune qui rétablit sur le trône sa maîtresse et sa mère sans les connaître. Mais il faudrait que dans un tel sujet tout fût grand et intéressant.

A MONSIEUR

DE ZUYLICHEM,

CONSEILLER ET SECRÉTAIRE DE MONSEIGNEUR LE PRINCE D'ORANGE.

MONSIEUR,

Voici un poëme d'une espéce nouvelle, et qui n'a point d'exemple chez les anciens. Vous connoissez l'humeur de nos François; ils aiment la nouveauté; et je hasarde *non tam meliora quàm nova*, sur l'espérance de les mieux divertir. C'étoit l'humeur des Grecs dès le temps d'Æschyle :

Illecebris erat et grata novitate morandus
Spectator.

Et, si je ne me trompe, c'étoit aussi celle des Romains :

Nec minimum meruere decus, vestigia græca
Ausi deserere....
Vel qui prætextas, vel qui docuere togatas.

Ainsi j'ai du moins des exemples d'avoir entrepris une chose qui n'en a point. Je vous avouerai toutefois qu'après l'avoir faite je me suis trouvé fort embarrassé à lui choisir un nom. Je n'ai jamais pu me résoudre à celui de tragédie, n'y voyant que les personnages qui en fussent dignes. Cela eût suffi au bon-homme Plaute, qui n'y cherchoit point d'autre finesse: parcequ'il y a des dieux et des rois dans son *Amphitryon,* il veut que c'en soit une; et parcequ'il y a des valets qui bouffonnent, il veut que ce soit aussi une comédie, et lui donne l'un et l'autre nom, par un composé qu'il forme exprès, de peur de ne lui donner pas tout ce qu'il croit lui appartenir. Mais c'est trop déférer aux personnages, et considérer trop peu l'action. Aristote en use autrement dans la définition qu'il fait de la tragédie, où il décrit les qualités que doit avoir celle-ci, et les effets qu'elle doit produire, sans parler aucunement de ceux-là: et j'ose m'imaginer que ceux qui ont restreint cette sorte de poëme aux personnes illustres n'en ont décidé que sur l'opinion qu'ils ont eue qu'il n'y avoit que la fortune des rois et des princes qui fût capable d'une action telle que ce grand maître de l'art nous prescrit. Cependant, quand il examine lui-même les qualités nécessaires au héros

de la tragédie, il ne touche point du tout à sa naissance, et ne s'attache qu'aux incidents de sa vie et à ses mœurs. Il demande un homme qui ne soit ni tout méchant ni tout bon; il le demande persécuté par quelqu'un de ses plus proches; il demande qu'il tombe en danger de mourir par une main obligée à le conserver : et je ne vois point que cela ne puisse arriver qu'à un prince, et que dans un moindre rang on soit à couvert de ces malheurs. L'histoire dédaigne de les marquer, à moins qu'ils n'aient accablé quelqu'une de ces grandes têtes; et c'est sans doute pourquoi jusqu'à présent la tragédie s'y est arrêtée. Elle a besoin de son appui pour les événements qu'elle traite; et comme ils n'ont de l'éclat que parcequ'ils sont hors de la vraisemblance ordinaire, ils ne seroient pas croyables sans son autorité, qui agit avec empire, et semble commander de croire ce qu'il veut persuader. Mais je ne comprends point ce qui lui défend de descendre plus bas, quand il s'y rencontre des actions qui méritent qu'elle prenne soin de les imiter; et je ne puis croire que l'hospitalité violée en la personne des filles de Scédase, qui n'étoit qu'un paysan de Leuctres, soit moins digne d'elle que l'assassinat d'Agamemnon par sa femme, ou la vengeance de cette

mort par Oreste sur sa propre mère; quitte pour chausser le cothurne un peu plus bas:

Et tragicus plerumque dolet sermone pedestri.

Je dirai plus, monsieur: la tragédie doit exciter de la pitié et de la crainte, et cela est de ses parties essentielles, puisqu'il entre dans sa définition. Or, s'il est vrai que ce dernier sentiment ne s'excite en nous par sa représentation que quand nous voyons souffrir nos semblables, et que leurs infortunes nous en font appréhender de pareilles, n'est-il pas vrai aussi qu'il y pourroit être excité plus fortement par la vue des malheurs arrivés aux personnes de notre condition, à qui nous ressemblons tout-à-fait, que par l'image de ceux qui font trébucher de leurs trônes les plus grands monarques, avec qui nous n'avons aucun rapport qu'en tant que nous sommes susceptibles des passions qui les ont jetés dans ce précipice; ce qui ne se rencontre pas toujours? Que si vous trouvez quelque apparence en ce raisonnement, et ne désapprouvez pas qu'on puisse faire une tragédie entre des personnes médiocres, quand leurs infortunes ne sont pas au-dessous de sa dignité; permettez-moi de conclure, *a simili,* que nous pouvons faire une comédie entre des personnes illustres,

quand nous en proposons quelque aventure qui ne s'éléve point au-dessus de sa portée. Et certes, après avoir lu dans Aristote que la tragédie est une imitation des actions, et non pas des hommes, je pense avoir quelque droit de dire la même chose de la comédie, et de prendre pour maxime que c'est par la seule considération des actions, sans aucun égard aux personnages, qu'on doit déterminer de quelle espéce est un poëme dramatique. Voilà, monsieur, bien du discours, dont il n'étoit pas besoin pour vous attirer à mon parti, et gagner votre suffrage en faveur du titre que j'ai donné à *Don Sanche.* Vous savez mieux que moi tout ce que je vous dis; mais comme j'en fais confidence au public, j'ai cru que vous ne vous offenseriez pas que je vous fisse souvenir des choses dont je lui dois quelque lumière. Je continuerai donc, s'il vous plaît, et lui dirai que *Don Sanche* est une véritable comédie, quoique tous les acteurs y soient ou rois ou grands d'Espagne, puisqu'on n'y voit naître aucun péril par qui nous puissions être portés à la pitié ou à la crainte. Notre aventurier Carlos n'y court aucun risque. Deux de ses rivaux sont trop jaloux de leur rang pour se commettre avec lui, et trop généreux pour lui dresser quelques supercheries.

Le mépris qu'ils en font sur l'incertitude de son origine ne détruit point en eux l'estime de sa valeur, et se change en respect sitôt qu'ils le peuvent soupçonner d'être ce qu'il est véritablement, quoiqu'il ne le sache pas. Le troisième lie la partie avec lui, mais elle est incontinent rompue par la reine; et quand même elle s'achèveroit par la perte de sa vie, la mort d'un ennemi par un ennemi n'a rien de pitoyable ni de terrible, et par conséquent rien de tragique. Il a de grands déplaisirs, et qui semblent vouloir quelque pitié de nous, lorsqu'il dit lui-même à une de ses maîtresses,

Je plaindrois un amant qui souffriroit mes peines;

mais nous ne voyons autre chose dans les comédies que des amants qui vont mourir, s'ils ne possédent ce qu'ils aiment; et de semblables douleurs ne préparent aucun effet tragique; on ne peut dire qu'elles aillent au-dessus de la comédie. Il tombe dans l'unique malheur qu'il appréhende: il est découvert pour fils d'un pêcheur; mais, en cet état même, il n'a garde de nous demander notre pitié, puisqu'il s'offense de celle de ses rivaux. Ce n'est point un héros à la mode d'Euripide, qui les habilloit de lambeaux pour mendier les larmes des spectateurs; celui-ci

soutient sa disgrace avec tant de fermeté, qu'il nous imprime plus d'admiration de son grand courage, que de compassion pour son infortune. Nous la craignons pour lui avant qu'elle arrive; mais cette crainte n'a sa source que dans l'intérêt que nous prenons d'ordinaire à ce qui touche le premier acteur, et se peut ranger *inter communia utriusque dramatis*, aussi bien que la reconnoissance qui fait le dénouement de cette pièce. La crainte tragique ne devance pas le malheur du héros, elle suit; elle n'est pas pour lui, elle est pour nous; et, se produisant par une prompte application que la vue de ses malheurs nous fait faire sur nous-mêmes, elle purge en nous les passions que nous en voyons être la cause. Enfin je ne vois rien en ce poëme qui puisse mériter le nom de tragédie, si nous ne voulons nous contenter de la définition qu'en donne Averroés, qui l'appelle simplement un art de louer. En ce cas, nous ne lui pourrons dénier ce titre sans nous aveugler volontairement, et ne vouloir pas voir que toutes ses parties ne sont qu'une peinture des puissantes impressions que les rares qualités d'un honnête homme font sur toutes sortes d'esprits, qui est une façon de louer assez ingénieuse, et hors du commun des panégyriques. Mais j'aurois mauvaise grace de me prévaloir

d'un auteur arabe, que je ne connois que sur la foi d'une traduction latine; et, puisque sa paraphrase abrége le texte d'Aristote en cet article, au lieu de l'étendre, je ferai mieux d'en croire ce dernier, qui ne permet point à cet ouvrage de prendre un nom plus relevé que celui de comédie. Ce n'est pas que je n'aie hésité quelque temps, sur ce que je n'y voyois rien qui pût émouvoir à rire. Cet agrément a été jusqu'ici tellement de la pratique de la comédie, que beaucoup ont cru qu'il étoit aussi de son essence; et je serois encore dans ce scrupule, si je n'en avois été guéri par votre M. Heinsius, de qui je viens d'apprendre heureusement que *Movere risum non constituit comœdiam, sed plebis aucupium est, et abusus.* Après l'autorité d'un si grand homme, je serois coupable de chercher d'autres raisons, et de craindre d'être mal fondé à soutenir que la comédie se peut passer du ridicule. J'ajoute à celle-ci l'épithète d'héroïque, pour satisfaire aucunement à la dignité de ses personnages, qui pourroit sembler profanée par la bassesse d'un titre que jamais on n'a appliqué si haut. Mais après tout, monsieur, ce n'est qu'un *interim*, jusqu'à ce que vous m'ayez appris comme j'ai dû l'intituler. Je ne vous l'adresse que pour vous l'abandonner entièrement : et si vos Elzéviers se

saisissent de ce poëme, comme ils ont fait de quelques uns des miens qui l'ont précédé, ils peuvent le faire voir à vos provinces sous le titre que vous lui jugerez plus convenable, et nous exécuterons ici l'arrêt que vous en aurez donné. J'attends de vous cette instruction avec impatience, pour m'affermir dans mes premières pensées, ou les rejeter comme de mauvaises tentations : elles flotteront jusque-là; et si vous ne me pouvez accorder la gloire d'avoir appuyé une nouveauté, vous me laisserez du moins celle d'avoir passablement défendu un paradoxe. Mais quand même vous m'ôteriez toutes les deux, je m'en consolerai fort aisément, parceque je suis très assuré que vous ne sauriez m'en ôter une qui m'est beaucoup plus précieuse; c'est celle d'être toute ma vie,

MONSIEUR,

Votre très humble et très
obéissant serviteur,
P. CORNEILLE.

ARGUMENT DE DON SANCHE.

Don Fernand, roi d'Aragon, chassé de ses états par la révolte de don Garcie d'Ayala, comte de Fuensalida, n'avoit plus sous son obéissance que la ville de Catalaïud et le territoire des environs, lorsque la reine dona Léonor, sa femme, accoucha d'un fils, qui fut nommé don Sanche. Ce déplorable prince, craignant qu'il ne demeurât exposé aux fureurs de ce rebelle, le fit aussitôt enlever par don Raymond de Moncade, son confident, afin de le faire nourrir secrètement. Ce cavalier, trouvant dans le village de Rubierça la femme d'un pêcheur nouvellement accouchée d'un enfant mort, lui donna celui-ci à nourrir, sans lui dire qui il étoit; mais seulement qu'un jour le roi et la reine d'Aragon le feroient grand lorsqu'elle lui feroit présenter par lui un petit écrin, qu'en même temps il lui donna. Le mari de cette pauvre femme étoit pour lors à la guerre; si bien que, revenant au bout d'un an, il prit aisément cet enfant pour sien, et l'éleva comme s'il en eût été le père. La reine ne put jamais savoir du roi où il avoit fait porter son fils; et tout ce qu'elle en tira, après beaucoup de prières, ce fut qu'elle le reconnoîtroit un jour quand on lui présenteroit cet écrin où il avoit mis leurs deux portraits, avec un billet de sa main et quelques autres piéces de remarque : mais, voyant qu'elle continuoit toujours à en vouloir savoir davantage, il arréta sa curiosité tout d'un coup, et il lui dit qu'il étoit mort. Il soutint après cela cette malheureuse guerre encore trois ou quatre ans, ayant toujours quelque nouveau désavantage, et mourut enfin de déplaisir et de fatigue, laissant ses affaires désespérées, et la reine grosse, à qui il

conseilla d'abandonner entièrement l'Aragon et de se réfugier en Castille: elle exécuta ses ordres, et y accoucha d'une fille nommée dona Elvire, qu'elle y éleva jusqu'à l'âge de vingt ans. Cependant le jeune prince don Sanche, qui se croyoit fils d'un pêcheur, dès qu'il en eut atteint seize, se dérobe de ses parents, et se jette dans les armées du roi de Castille, qui avoit de grandes guerres contre les Maures; et, de peur d'être connu pour ce qu'il pensoit être, il quitte le nom de Sanche qu'on lui avoit laissé, et prend celui de Carlos. Sous ce faux nom, il fait tant de merveilles, qu'il entre en grande considération auprès du roi don Alphonse, à qui il sauve la vie en un jour de bataille: mais comme ce monarque étoit près de le récompenser, il est surpris de la mort, et ne lui laisse autre chose que les favorables regards de la reine dona Isabelle, sa sœur et son héritière, et de la jeune princesse d'Aragon, dona Elvire, que l'admiration de ses belles actions avoit portées toutes deux jusqu'à l'aimer, mais d'un amour étouffé par le souvenir de ce qu'elles devoient à la dignité de leur naissance. Lui-même avoit conçu aussi de la passion pour toutes deux, sans oser prétendre à pas une, se croyant si fort indigne d'elles. Cependant tous les grands de Castille ne voyant point de rois voisins qui pussent épouser leur reine, prétendant à l'envi l'un de l'autre à son mariage, et étant près de former une guerre civile pour ce sujet, les états du royaume la supplient de choisir un mari, pour éviter les malheurs qu'ils prévoient devoir naître. Elle s'en excuse, comme ne connoissant pas assez particulièrement le mérite de ses prétendants, et leur commande de choisir eux-mêmes les trois qu'ils en jugent les plus dignes, les assurant que, s'il se rencontre quelqu'un entre ces trois pour qui elle puisse prendre quelque inclination, elle l'épousera. Ils obéissent, et lui nomment don Manrique de Lare, don Lope de Gusman, et don Alvar de

Lune, qui, bien que passionné pour la princesse dona Elvire, eût cru faire une lâcheté, et offenser sa reine, s'il eût rejeté l'honneur qu'il recevoit de son pays par cette nomination. D'autre côté, les Aragonois, ennuyés de la tyrannie de don Garcie et de don Ramire, son fils, les chassent de Saragosse, et, les ayant assiégés dans la forteresse de Jaca, envoient des députés à leurs princesses, réfugiées en Castille, pour les prier de revenir prendre possession d'un royaume qui leur appartenoit. Depuis leur départ, ces deux tyrans ayant été tués en la prise de Jaca, don Raymond, qu'ils y tenoient prisonnier depuis six ans, apprend à ces peuples que don Sanche, leur prince, étoit vivant, et part aussitôt pour le chercher à Rubierça, où il apprend que le pêcheur, qui le croyoit son fils, l'avoit perdu depuis huit ans, et l'étoit allé chercher en Castille, sur quelques nouvelles qu'il en avoit eues par un soldat qui avoit servi sous lui contre les Maures. Il pousse aussitôt de ce côté-là, et joint les députés comme ils étoient prêts d'arriver. C'est par son arrivée que l'aventurier Carlos est reconnu pour le prince don Sanche; après quoi la reine dona Isabelle se donne à lui, du consentement même des trois que ses états lui avoient nommés; et don Alvar en obtient la princesse dona Elvire, qui, par cette reconnoissance, se trouve être sa sœur.

PERSONNAGES.

D. ISABELLE, reine de Castille.
D. LÉONOR, reine d'Aragon.
D. ELVIRE, princesse d'Aragon.
BLANCHE, dame d'honneur de la reine de Castille.
CARLOS, cavalier inconnu, qui se trouve être don Sanche, roi d'Aragon.
D. RAYMOND DE MONCADE, favori du défunt roi d'Aragon.
D. LOPE DE GUSMAN, }
D. MANRIQUE DE LARE, } grands de Castille.
D. ALVAR DE LUNE, }

La scène est à Valladolid.

DON SANCHE

D'ARAGON.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

D. LÉONOR, D. ELVIRE.

D. LÉONOR.

ɔrès tant de malheurs, enfin le ciel propice[1]
ɜst résolu, ma fille, à nous faire justice :

[1] On a déja observé qu'il ne faut jamais manquer à la grande de faire connaître d'abord ses personnages et le lieu où ils nt. Voilà une mère et une fille dont on ne connaît les noms e dans la liste imprimée des acteurs. Comment les deviner? ımment savoir que la scène est à Valladolid? On ne sait pas ın plus quelle est cette reine de Castille dont on parle. Si votre jet est grand et connu, comme la mort de Pompée, vous pouz tout d'un coup entrer en matière; les spectateurs sont au it, l'action commence dès le premier vers, sans obscurité : mais, les héros de votre pièce sont tout nouveaux pour les spectaurs, faites connaître dès les premiers vers leurs noms, leurs inrêts, l'endroit où ils parlent.

Notre Aragon, pour nous presque tout révolté,
Enléve à nos tyrans ce qu'ils nous ont ôté,
Brise les fers honteux de leurs injustes chaînes,
Se remet sous nos lois, et reconnoît ses reines;
Et par ses députés, qu'aujourd'hui l'on attend,
Rend d'un si long exil le retour éclatant[1].
Comme nous, la Castille attend cette journée
Qui lui doit de sa reine assurer l'hyménée:
Nous l'allons voir ici faire choix d'un époux.
Que ne puis-je, ma fille, en dire autant de vous!
Nous allons en des lieux sur qui vingt ans d'absence
Nous laissent une foible et douteuse puissance:
Le trouble régne encore où vous devez régner;
Le peuple vous rappelle, et peut vous dédaigner,
Si vous ne lui portez, au retour de Castille[2],
Que l'avis d'une mère, et le nom d'une fille.
D'un mari valeureux les ordres et le bras
Sauroient bien mieux que nous assurer vos états,
Et par des actions nobles, grandes et belles,
Dissiper les mutins, et dompter les rebelles.
Vous ne pouvez manquer d'amants dignes de vous;
On aime votre sceptre, on vous aime; et, sur tous,
Du comte don Alvar la vertu non commune
Vous aima dans l'exil et durant l'infortune[3].

[1] Il semble, par la phrase, que ce soit l'exil qui retourne. La diction est aussi obscure que l'exposition.

[2] *Au retour de Castille* n'est pas plus français que le retour de l'exil, et est beaucoup plus obscur.

[3] *Le comte don Alvar qui aima dona Elvire sur tous* est bien moins français encore.

Qui vous aima sans sceptre, et se fit votre appui,
Quand vous le recouvrez, est bien digne de lui[1].

D. ELVIRE.

Ce comte est généreux, et me l'a fait paroître;
Aussi le ciel pour moi l'a voulu reconnoître,
Puisque les Castillans l'ont mis entre les trois
Dont à leur grande reine ils demandent le choix;
Et, comme ses rivaux lui cédent en mérite,
Un espoir à présent plus doux le sollicite:
Il régnera sans nous. Mais, madame, après tout,
Savez-vous à quel choix l'Aragon se résout,
Et quels troubles nouveaux j'y puis faire renaître
S'il voit que je lui méne un étranger pour maître?
Montons, de grace, au trône; et de là beaucoup mieux
Sur le choix d'un époux nous baisserons les yeux.

D. LÉONOR.

Vous les abaissez trop; une secréte flamme
A déja malgré moi fait ce choix dans votre ame[2]:
De l'inconnu Carlos l'éclatante valeur
Aux mérites du comte a fermé votre cœur.
Tout est illustre en lui, moi-même je l'avoue;
Mais son sang, que le ciel n'a formé que de boue,
Et dont il cache exprès la source obstinément....

D. ELVIRE.

Vous pourriez en juger plus favorablement;
Sa naissance inconnue est peut-être sans tache:
Vous la présumez basse à cause qu'il la cache;

[1] *Lui* ne se dit jamais des choses inanimées à la fin d'un vers. Cela paraît une bizarrerie de la langue, mais c'est une régle.

[2] Une secréte flamme qui fait un choix!

Mais combien a-t-on vu de princes déguisés
Signaler leur vertu sous des noms supposés,
Dompter des nations, gagner des diadèmes[1],
Sans qu'aucun les connût, sans se connoître eux-mêmes!

D. LÉONOR.

Quoi! voilà donc enfin de quoi vous vous flattez!

D. ELVIRE.

J'aime et prise en Carlos ses rares qualités.
Il n'est point d'ame noble à qui tant de vaillance
N'arrache cette estime et cette bienveillance;
Et l'innocent tribut de ces affections,
Que doit toute la terre aux belles actions,
N'a rien qui déshonore une jeune princesse.
En cette qualité, je l'aime et le caresse[2];
En cette qualité, ses devoirs assidus
Me rendent les respects à ma naissance dus.
Il fait sa cour chez moi comme un autre peut faire:
Il a trop de vertu pour être téméraire;
Et, si jamais ses vœux s'échappoient jusqu'à moi,
Je sais ce que je suis, et ce que je me doi.

D. LÉONOR.

Daigne le juste ciel vous donner le courage

[1] On ne dit point *gagner des diadèmes;* c'est peut-être encore une bizarrerie.

[2] Carlos, *en qui** *tant de vaillance arrache l'estime et la bienveillance;* et *l'innocent tribut des affections que toute la terre doit aux belles actions;* et dona Elvire qui *l'aime et le caresse en cette qualité!* il faut avouer que voilà un amas d'expressions impropres et de fautes contre la syntaxe, qui forment un étrange style.

* Le texte des bonnes éditions porte *à qui*. (*Note des éditeurs.*)

De vous en souvenir et le mettre en usage!

D. ELVIRE.

Vos ordres sur mon cœur sauront toujours régner.

D. LÉONOR.

Cependant ce Carlos vous doit accompagner,
Doit venir jusqu'aux lieux de votre obéissance
Vous rendre ces respects dûs à votre naissance;
Vous faire, comme ici, sa cour tout simplement?

D. ELVIRE.

De ses pareils la guerre est l'unique élément:
Accoutumés d'aller de victoire en victoire,
Ils cherchent en tous lieux les dangers et la gloire.
La prise de Séville, et les Maures défaits,
Laissent à la Castille une profonde paix:
S'y voyant sans emploi, sa grande ame inquiéte
Veut bien de don Garcie achever la défaite[1],
Et contre les efforts d'un reste de mutins
De toute sa valeur hâter nos bons destins.

D. LÉONOR.

Mais quand il vous aura dans le trône affermie,
Et jeté sous vos pieds la puissance ennemie[2],
S'en ira-t-il soudain aux climats étrangers
Chercher tout de nouveau la gloire et les dangers?

D. ELVIRE.

Madame, la reine entre[3].

[1] Il faudrait que ce don Garcie fût d'abord connu; le spectateur ne sait ni où il est, ni qui parle, ni de qui l'on parle.

[2] Jeter une puissance sous des pieds!

[3] Quelle reine? Rien n'est annoncé, rien n'est développé. C'est sur-tout dans ces sujets romanesques, entièrement inconnus au

SCÈNE II.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, BLANCHE.

D. LÉONOR.

Aujourd'hui donc, madame,
Vous allez d'un héros rendre heureuse la flamme,
Et, d'un mot, satisfaire aux plus ardents souhaits
Que poussent vers le ciel vos fidèles sujets[1].

D. ISABELLE.

Dites, dites plutôt qu'aujourd'hui, grandes reines,
Je m'impose à vos yeux la plus dure des gênes,
Et fais dessus moi-même un illustre attentat
Pour me sacrifier au repos de l'état.
Que c'est un sort fâcheux et triste que le nôtre
De ne pouvoir régner que sous les lois d'un autre;
Et qu'un sceptre soit cru d'un si grand poids pour nous[2]
Que pour le soutenir il nous faille un époux!
A peine ai-je deux mois porté le diadème,
Que de tous les côtés j'entends dire qu'on m'aime;

public, qu'il faut avoir soin de faire l'exposition la plus nette et la plus précise.

J'aimerois encor mieux qu'il déclinât son nom,
Et dît, Je suis Oreste, ou bien Agamemnon.

[1] Des souhaits qu'on pousse! et madame, qui va rendre heureuse la flamme!

[2] Et Isabelle qui fait un illustre attentat sur elle-même, et un sceptre qui est cru!

Si toutefois sans crime et sans m'en indigner
Je puis nommer amour une ardeur de régner.
L'ambition des grands à cet espoir ouverte
Semble pour m'acquérir s'apprêter à ma perte;
Et, pour trancher le cours de leurs dissensions,
Il faut fermer la porte à leurs prétentions;
Il m'en faut choisir un; eux-mêmes m'en convient,
Mon peuple m'en conjure, et mes états m'en prient;
Et même par mon ordre ils m'en proposent trois,
Dont mon cœur à leur gré peut faire un digne choix.
Don Lope de Gusman, don Manrique de Lare,
Et don Alvar de Lune, ont un mérite rare:
Mais que me sert ce choix qu'on fait en leur faveur,
Si pas un d'eux enfin n'a celui de mon cœur?

D. LÉONOR.

On vous les a nommés, mais sans vous les prescrire;
On vous obéira, quoi qu'il vous plaise élire[1]:
Si le cœur a choisi, vous pouvez faire un roi.

D. ISABELLE.

Madame, je suis reine, et dois régner sur moi
Le rang que nous tenons, jaloux de notre gloire,
Souvent dans un tel choix nous défend de nous croire,
Jette sur nos desirs un joug impérieux[2],
Et dédaigne l'avis et du cœur et des yeux.
Qu'on ouvre. Juste ciel, vois ma peine, et m'inspire
Et ce que je dois faire, et ce que je dois dire!

[1] Cela n'est ni élégant, ni harmonieux.
[2] Un joug impérieux jeté sur des desirs!

SCÈNE III.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, BLANCHE, D. LOPE, D. MANRIQUE, D. ALVAR, CARLOS.

D. ISABELLE.

Avant que de choisir je demande un serment,
Comtes, qu'on agréra mon choix aveuglément;
Que les deux méprisés, et tous les trois peut-être,
De ma main, quel qu'il soit, accepteront un maître:
Car enfin je suis libre à disposer de moi;
Le choix de mes états ne m'est point une loi:
D'une troupe importune il m'a débarrassée,
Et d'eux tous sur vous trois détourné ma pensée,
Mais sans nécessité de l'arrêter sur vous.
J'aime à savoir par là qu'on vous préfère à tous;
Vous m'en êtes plus chers et plus considérables;
J'y vois de vos vertus les preuves honorables;
J'y vois la haute estime où sont vos grands exploits:
Mais quoique mon dessein soit d'y borner mon choix,
Le ciel en un moment quelquefois nous éclaire.
Je veux, en le faisant, pouvoir ne pas le faire[1],
Et que vous avouiez que, pour devenir roi,
Quiconque me plaira n'a besoin que de moi.

[1] Quel vers! nous avons déja dit qu'on doit éviter ce mot *faire* autant qu'on le peut.

D. LOPE.

C'est une autorité qui vous demeure entière;
Votre état avec vous n'agit que par prière,
Et ne vous a pour nous fait voir ses sentiments
Que par obéissance à vos commandements.
Ce n'est point ni son choix ni l'éclat de ma race[1]
Qui me font, grande reine, espérer cette grace:
Je l'attends de vous seule et de votre bonté,
Comme on attend un bien qu'on n'a pas mérité,
Et dont, sans regarder service ni famille,
Vous pouvez faire part au moindre de Castille[2].
C'est à nous d'obéir, et non d'en murmurer:
Mais vous nous permettrez toutefois d'espérer
Que vous ne ferez choir cette faveur insigne,
Ce bonheur d'être à vous, que sur le moins indigne;
Et que votre vertu vous fera trop savoir
Qu'il n'est pas bon d'user de tout votre pouvoir.
Voilà mon sentiment.

D. ISABELLE.

Parlez, vous, don Manrique.

D. MANRIQUE.

Madame, puisqu'il faut qu'à vos yeux je m'explique,
Quoique votre discours nous ait fait des leçons

[1] *Ce n'est point* est ici un solécisme; il faut *ce n'est ni son choix.*

[2] *Au moindre de Castille* est un barbarisme; il faut *au moindre guerrier, au moindre gentilhomme de la Castille.* La plus grande faute est que cela n'est pas vrai; elle ne peut choisir le moindre sujet de la Castille.

Capables d'ouvrir l'ame à de justes soupçons,
Je vous dirai pourtant, comme à ma souveraine,
Que pour faire un vrai roi vous le fassiez en reine;
Que vous laisser borner, c'est vous-même affoiblir
La dignité du rang qui le doit ennoblir;
Et qu'à prendre pour loi le choix qu'on vous propose,
Le roi que vous feriez vous devroit peu de chose,
Puisqu'il tiendroit les noms de monarque et d'époux
Du choix de vos états aussi bien que de vous.
  Pour moi, qui vous aimai sans sceptre et sans couronne
Qui n'ai jamais eu d'yeux que pour votre personne,
Que même le feu roi daigna considérer
Jusqu'à souffrir ma flamme et me faire espérer,
J'oserai me promettre un sort assez propice
De cet aveu d'un frère et quatre ans de service;
Et sur ce doux espoir dussé-je me trahir,
Puisque vous le voulez, je jure d'obéir.

D. ISABELLE.

C'est comme il faut m'aimer. Et don Alvar de Lune?

D. ALVAR.

Je ne vous ferai point de harangue importune.
Choisissez hors des trois, tranchez absolument;
Je jure d'obéir, madame, aveuglément.

D. ISABELLE.

Sous les profonds respects de cette déférence
Vous nous cachez peut-être un peu d'indifférence;
Et, comme votre cœur n'est pas sans autre amour,
Vous savez des deux parts faire bien votre cour.

D. ALVAR.

Madame....

D. ISABELLE.

C'est assez; que chacun prenne place.

(*Ici les trois reines prennent chacune un fauteuil, et, après que les trois comtes et le reste des grands qui sont présents se sont assis sur des bancs préparés exprès, Carlos, y voyant une place vuide, s'y veut seoir, et don Manrique l'en empêche.*)

D. MANRIQUE.

Tout beau, tout beau, Carlos! d'où vous vient cette audace[1]?
Et quel titre en ce rang a pu vous établir?

CARLOS.

J'ai vu la place vuide, et cru la bien remplir.

D. MANRIQUE.

Un soldat bien remplir une place de comte!

CARLOS.

Seigneur, ce que je suis ne me fait point de honte.
Depuis plus de six ans il ne s'est fait combat
Qui ne m'ait bien acquis ce grand nom de soldat:
J'en avois pour témoin le feu roi votre frère,
Madame; et par trois fois.....

D. MANRIQUE.

Nous vous avons vu faire[2],

[1] *Tout beau, tout beau*, pourrait être ailleurs bas et familier, mais ici je le crois très bien placé; cette manière de parler est assez convenable d'un seigneur très fier à un soldat de fortune. Cela forme une situation singulière et intéressante, inconnue jusque-là au théâtre. Elle donne lieu très naturellement à Carlos de parler dignement de ses grandes actions. La vertu qui s'élève quand on veut l'avilir produit presque toujours de belles choses.

[2] *Faire* est ici plus supportable; mais il n'est que supportable. Racine n'aurait jamais dit, *nous vous avons vu faire*.

Et savons mieux que vous ce que peut votre bras.

D. ISABELLE.

Vous en êtes instruits, et je ne le suis pas[1];
Laissez-le me l'apprendre. Il importe aux monarques
Qui veulent aux vertus rendre de dignes marques[2]
De les savoir connoître, et ne pas ignorer
Ceux d'entre leurs sujets qu'ils doivent honorer.

D. MANRIQUE.

Je ne me croyois pas être ici pour l'entendre[3].

D. ISABELLE.

Comte, encore une fois laissez-le me l'apprendre:
Nous aurons temps pour tout. Et vous, parlez, Carlos.

CARLOS.

Je dirai qui je suis, madame, en peu de mots.
On m'appelle soldat: je fais gloire de l'être*;
Au feu roi par trois fois je le fis bien paroître.
L'étendard de Castille, à ses yeux enlevé,
Des mains des ennemis par moi seul fut sauvé:
Cette seule action rétablit la bataille,

[1] Elle devrait certainement le savoir; Carlos est à sa cour; Carlos a fait des actions connues de tout le monde; il a sauvé la Castille, et elle dit qu'elle n'en sait rien! Il était aisé de sauver cette faute; et la reine, qui a de l'inclination pour Carlos, pouvait prendre un autre tour. Observez qu'il faut *et je ne le suis pas*. S'il y avait là plusieurs reines, elles diraient *nous ne le sommes pas*, et non *nous ne les sommes pas*. Ce *le* est neutre: on a déja fait cette remarque; mais on peut la répéter pour les étrangers.

[2] *Rendre de dignes marques* est un barbarisme.

[3] C'est un solécisme; il faut *je ne croyais pas être ici*.

* Voltaire a imité ce vers dans D. Pèdre, roi de Castille:

Vous m'appelez soldat, et je le suis, sans doute. P.

Fit rechasser le Maure au pied de sa muraille,
Et, rendant le courage aux plus timides cœurs,
Rappela les vaincus, et défit les vainqueurs.
Ce même roi me vit dedans l'Andalousie[1]
Dégager sa personne en prodiguant ma vie,
Quand, tout percé de coups sur un monceau de morts,
Je lui fis si long-temps bouclier de mon corps,
Qu'enfin autour de lui ses troupes ralliées,
Celles qui l'enfermoient furent sacrifiées;
Et le même escadron qui vint le secourir
Le ramena vainqueur, et moi prêt à mourir.
Je montai le premier sur les murs de Séville,
Et tins la brèche ouverte aux troupes de Castille.
Je ne vous parle point d'assez d'autres exploits,
Qui n'ont pas pour témoins eu les yeux de mes rois.
Tel me voit, et m'entend, et me méprise encore,
Qui gémiroit sans moi dans les prisons du Maure.

D. MANRIQUE.

Nous parlez-vous, Carlos, pour don Lope et pour moi?

CARLOS.

Je parle seulement de ce qu'a vu le roi,
Seigneur; et qui voudra parle à sa conscience.
Voilà dont le feu roi me promit récompense[2];
Mais la mort le surprit comme il la résolvoit.

D. ISABELLE.

Il se fût acquitté de ce qu'il vous devoit;

[1] On a déja fait voir combien *dedans* est vicieux, et sur-tout quand il s'agit d'une province; c'est alors un solécisme.

[2] *Voilà dont* est un solécisme; il faut, *voilà les services*, *les exploits*, *les actions dont*, etc.

Et moi, comme héritant son sceptre et sa couronne,
Je prends sur moi sa dette, et je vous la fais bonne[1].
Seyez-vous, et quittons ces petits différents.

D. LOPE.

Souffrez qu'auparavant il nomme ses parents.
Nous ne contestons point l'honneur de sa vaillance,
Madame; et, s'il en faut notre reconnoissance,
Nous avouerons tous deux qu'en ces combats derniers
L'un et l'autre, sans lui, nous étions prisonniers;
Mais enfin la valeur, sans l'éclat de la race,
N'eut jamais aucun droit d'occuper cette place.

CARLOS.

Se pare qui voudra des noms de ses aïeux[2]:
Moi, je ne veux porter que moi-même en tous lieux;
Je ne veux rien devoir à ceux qui m'ont fait naître,
Et suis assez connu sans les faire connoître.
Mais, pour en quelque sorte obéir à vos lois[3],
Seigneur, pour mes parents je nomme mes exploits;
Ma valeur est ma race, et mon bras est mon père.

D. LOPE.

Vous le voyez, madame, et la preuve en est claire,
Sans doute il n'est pas noble.

[1] Je prends sur moi sa dette, et je vous la fais bonne,

est trop trivial; c'est le style des marchands.

[2] Cette tirade était digne d'être imitée par Corneille; et l'on voit que, si elle n'était pas dans l'espagnol, il l'aurait faite. Il est vrai que *mon bras est mon père* est trop forcé.

[3] Quand *pour* est suivi d'un verbe, il ne faut ni d'adverbe entre deux, ni rien qui tienne lieu d'adverbe.

D. ISABELLE.

Eh bien! je l'ennoblis,
Quelle que soit sa race et de qui qu'il soit fils[1].
Qu'on ne conteste plus.

D. MANRIQUE.

Encore un mot, de grace.

D. ISABELLE.

Don Manrique, à la fin c'est prendre trop d'audace.
Ne puis-je l'ennoblir si vous n'y consentez?

D. MANRIQUE.

Oui, mais ce rang n'est dû qu'aux hautes dignités;
Tout autre qu'un marquis ou comte le profane.

D. ISABELLE, *à Carlos.*

Eh bien! seyez-vous donc, marquis de Santillane,
Comte de Peñafiel, gouverneur de Burgos.
Don Manrique, est-ce assez pour faire seoir Carlos?
Vous reste-t-il encor quelque scrupule en l'ame?

(*D. Manrique et D. Lope se lèvent, et Carlos se sied.*)

D. MANRIQUE.

Achevez, achevez; faites-le roi, madame:
Par ces marques d'honneur l'élever jusqu'à nous,
C'est moins nous l'égaler que l'approcher de vous.
Ce préambule adroit n'étoit pas sans mystère;
Et ces nouveaux serments qu'il nous a fallu faire
Montroient bien dans votre ame un tel choix préparé.
Enfin vous le pouvez, et nous l'avons juré.

[1] Il faut éviter soigneusement ces cacophonies. On a déja remarqué cette faute.

Je suis prêt d'obéir; et, loin d'y contredire,
Je laisse entre ses mains et vous et votre empire.
Je sors avant ce choix; non que j'en sois jaloux,
Mais de peur que mon front n'en rougisse pour vous.

D. ISABELLE.

Arrêtez, insolent: votre reine pardonne
Ce qu'une indigne crainte imprudemment soupçonne;
Et, pour la démentir, veut bien vous assurer
Qu'au choix de ses états elle veut demeurer[1];
Que vous tenez encor même rang dans son ame;
Qu'elle prend vos transports pour un excès de flamme;
Et qu'au lieu d'en punir le zèle injurieux[2],
Sur un crime d'amour elle ferme les yeux.

D. MANRIQUE.

Madame, excusez donc si quelque antipathie....

D. ISABELLE.

Ne faites point ici de fausse modestie[3];
J'ai trop vu votre orgueil pour le justifier,
Et sais bien les moyens de vous humilier.
Soit que j'aime Carlos, soit que par simple estime
Je rende à ses vertus un honneur légitime,
Vous devez respecter, quels que soient mes desseins,
Ou le choix de mon cœur, ou l'œuvre de mes mains.

[1] *Demeurer au choix* est un barbarisme; il faut, *s'en tenir au choix*, ou *demeurer attachée au choix des états*.

[2] Le zèle injurieux d'un excès de flamme!

[3] *Faire de fausse modestie*, barbarisme et solécisme; il faut, *n'affectez point ici de fausse modestie*. Mais il ne s'agit pas ici de modestie, quand Manrique parle d'antipathie : c'est jouer au propos interrompu.

Je l'ai fait votre égal; et, quoiqu'on s'en mutine,
Sachez qu'à plus encor ma faveur le destine.
Je veux qu'aujourd'hui même il puisse plus que moi:
J'en ai fait un marquis, je veux qu'il fasse un roi.
S'il a tant de valeur que vous-mêmes le dites,
Il sait quelle est la vôtre, et connoît vos mérites;
Et jugera de vous avec plus de raison
Que moi, qui n'en connois que la race et le nom.
Marquis, prenez ma bague, et la donnez pour marque[1]
Au plus digne des trois que j'en fasse un monarque.
Je vous laisse y penser tout ce reste du jour.
Rivaux ambitieux, faites-lui votre cour:
Qui me rapportera l'anneau que je lui donne
Recevra sur-le-champ ma main et ma couronne.
Allons, reines, allons, et laissons-les juger
De quel côté l'amour avoit su m'engager.

SCÈNE IV.

D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR, CARLOS.

D. LOPE.

Eh bien! seigneur marquis, nous direz-vous, de grace,

[1] La bague du marquis vaut bien l'anneau royal d'Astrate. Cela est tout espagnol.

. . . . Et la donnez pour marque
Au plus digne des trois que j'en fasse un monarque;

barbarisme et solécisme.

Ce que pour vous gagner il est besoin qu'on fasse?
Vous êtes notre juge, il faut vous adoucir.

CARLOS.

Vous y pourriez peut-être assez mal réussir.
Quittez ces contre-temps de froide raillerie.

D. MANRIQUE.

Il n'en est pas saison, quand il faut qu'on vous prie.

CARLOS.

Ne raillons ni prions, et demeurons amis.
Je sais ce que la reine en mes mains a remis;
J'en userai fort bien: vous n'avez rien à craindre;
Et pas un de vous trois n'aura lieu de se plaindre.
Je n'entreprendrai point de juger entre vous
Qui mérite le mieux le nom de son époux;
Je serois téméraire, et m'en sens incapable;
Et peut-être quelqu'un m'en tiendroit récusable.
Je m'en récuse donc, afin de vous donner
Un juge que sans honte on ne peut soupçonner;
Ce sera votre épée, et votre bras lui-même.
Comtes, de cet anneau dépend le diadème:
Il vaut bien un combat; vous avez tous du cœur:
Et je le garde....

D. LOPE.

A qui, Carlos?

CARLOS.

A mon vainqueur[1].
Qui pourra me l'ôter l'ira rendre à la reine;

[1] Cela est digne de la tragédie la plus sublime. Dès qu'il s'agit de grandeur, il y en a toujours dans les pièces espagnoles. Mais ces grands traits de lumière, qui percent l'ombre de temps en

Ce sera du plus digne une preuve certaine.
Prenez entre vous l'ordre et du temps et du lieu;
Je m'y rendrai sur l'heure, et vais l'attendre. Adieu.

SCÈNE V.

D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR.

D. LOPE.

Vous voyez l'arrogance.

D. ALVAR.

Ainsi les grands courages
Savent en généreux repousser les outrages.

D. MANRIQUE.

Il se méprend pourtant s'il pense qu'aujourd'hui
Nous daignions mesurer notre épée avec lui.

D. ALVAR.

Refuser un combat!

D. LOPE.

Des généraux d'armée,
Jaloux de leur honneur et de leur renommée,
Ne se commettent point contre un aventurier.

D. ALVAR.

Ne mettez point si bas un si vaillant guerrier:
Qu'il soit ce qu'en voudra présumer votre haine,
Il doit être pour nous ce qu'a voulu la reine.

temps, ne suffisent pas; il faut un grand intérêt: nulle langueur ne doit l'interrompre; les raisonnements politiques, les froids discours d'amour le glacent, et les pensées recherchées, les tours forcés, l'affaiblissent.

D. LOPE.

La reine, qui nous brave, et, sans égard au sang,
Ose souiller ainsi l'éclat de notre rang!

D. ALVAR.

Les rois de leurs faveurs ne sont jamais comptables,
Ils font, comme il leur plaît, et défont nos semblables[1].

D. MANRIQUE.

Envers les majestés vous êtes bien discret.
Voyez-vous cependant qu'elle l'aime en secret?

D. ALVAR.

Dites, si vous voulez, qu'ils sont d'intelligence,
Qu'elle a de sa valeur si haute confiance,
Qu'elle espère par là faire approuver son choix,
Et se rendre avec gloire au vainqueur de tous trois;
Qu'elle nous hait dans l'ame autant qu'elle l'adore:
C'est à nous d'honorer ce que la reine honore.

D. MANRIQUE.

Vous la respectez fort: mais y prétendez-vous?
On dit que l'Aragon a des charmes si doux....

D. ALVAR.

Qu'ils me soient doux ou non, je ne crois pas sans crime
Pouvoir de mon pays désavouer l'estime;
Et, puisqu'il m'a jugé digne d'être son roi,
Je soutiendrai par-tout l'état qu'il fait de moi.
Je vais donc disputer, sans que rien me retarde,
Au marquis don Carlos cet anneau qu'il nous garde;
Et, si sur sa valeur je le puis emporter,

[1] Cela n'était pas vrai dans ce temps-là; un roi de Castille ou d'Aragon n'avait pas le droit de destituer un homme titré.

J'attendrai de vous deux qui voudra me l'ôter :
Le champ vous sera libre.

D. LOPE.

A la bonne heure, comte ;
Nous vous irons alors le disputer sans honte ;
Nous ne dédaignons point un si digne rival :
Mais pour votre marquis, qu'il cherche son égal.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I[1].

D. ISABELLE, BLANCHE.

D. ISABELLE.

Blanche, as-tu rien connu d'égal à ma misère?
Tu vois tous mes desirs condamnés à se taire,
Mon cœur faire un beau choix sans oser l'accepter,
Et nourrir un beau feu sans l'oser écouter.
Vois par là ce que c'est, Blanche, que d'être reine.

[1] Cette scène et toutes les longues dissertations sur l'amour et la fierté ont toujours un défaut; et ce vice, le plus grand de tous, c'est l'ennui. On ne va au théâtre que pour être ému; l'ame veut toujours être hors d'elle-même, soit par la gaieté, soit par l'attendrissement, et au moins par la curiosité. Aucun de ces buts n'est atteint, quand une Blanche dit à sa reine, *vous l'avez honoré sans vous déshonorer*, et que la reine réplique que, *pour honorer sa générosité*, *l'amour s'est joué de son autorité*. etc.

Les scènes suivantes de cet acte sont à peu près dans le même goût; et tout le nœud consiste à différer le combat annoncé, sans aucun évènement qui attache, sans aucun sentiment qui intéresse.

Il y a de l'amour, comme dans toutes les pièces de Corneille; et cet amour est froid, parcequ'il n'est qu'amour. Ces reines, qui se passionnent froidement pour un aventurier, ajouteraient la plus grande indécence à l'ennui de cette intrigue, si le spectateur ne se doutait pas que Carlos est autre chose qu'un soldat de fortune. On a condamné l'infante du *Cid*, non seulement parcequ'elle est inutile, mais parcequ'elle ne parle que de son amour

Comptable de moi-même au nom de souveraine,
Et sujette à jamais du trône où je me voi,
Je puis tout pour tout autre, et ne puis rien pour moi.
O sceptres! s'il est vrai que tout vous soit possible,
Pourquoi ne pouvez-vous rendre un cœur insensible?
Pourquoi permettez-vous qu'il soit d'autres appas,
Ou que l'on ait des yeux pour ne les croire pas?

BLANCHE.

Je présumois tantôt que vous les alliez croire;
J'en ai plus d'une fois tremblé pour votre gloire.
Ce qu'à vos trois amants vous avez fait jurer
Au choix de don Carlos sembloit tout préparer:
Je le nommois pour vous. Mais enfin par l'issue
Ma crainte s'est trouvée heureusement déçue;
L'effort de votre amour a su se modérer;
Vous l'avez honoré sans vous déshonorer,

pour Rodrigue. On condamna de même, dans son *Don Sanche*, trois princesses éprises d'un inconnu, qui a fait de bien moins grandes choses que le Cid; et le pis de tout cela, c'est que l'amour de ces princesses ne produit rien du tout dans la pièce. Ces fautes sont des auteurs espagnols; mais Corneille ne devait pas les imiter.

A l'égard du style, il est à-la-fois incorrect et recherché, obscur et faible, dur et traînant; il n'a rien de cette élégance et de ce piquant qui sont absolument nécessaires dans un pareil sujet.

Il faudrait charger les pages de remarques plus longues que le texte, si on voulait critiquer en détail les expressions. Les remarques sur le premier acte peuvent suffire pour faire voir aux commençants ce qu'ils doivent imiter, et ce qu'ils ne doivent pas suivre. Les solécismes et les barbarismes dont cette pièce fourmille seront assez sentis. Comme Corneille n'avait point encore de rivaux, il écrivait avec une extrême négligence; et quand il fut éclipsé par Racine, il écrivit encore plus mal.

Et satisfait ensemble, en trompant mon attente,
La grandeur d'une reine et l'ardeur d'une amante.

D. ISABELLE.

Dis que pour honorer sa générosité
Mon amour s'est joué de mon autorité,
Et qu'il a fait servir, en trompant ton attente,
Le pouvoir de la reine au courroux de l'amante.
D'abord par ce discours, qui t'a semblé suspect,
Je voulois seulement essayer leur respect[1],
Soutenir jusqu'au bout la dignité de reine,
Et, comme enfin ce choix me donnoit de la peine,
Perdre quelques moments, choisir un peu plus tard:
J'allois nommer pourtant, et nommer au hasard:
Mais tu sais quel orgueil ont lors montré les comtes,
Combien d'affronts pour lui, combien pour moi de honte
Certes, il est bien dur à qui se voit régner
De montrer quelque estime, et la voir dédaigner.
Sous ombre de venger sa grandeur méprisée,
L'amour à la faveur trouve une pente aisée:
A l'intérêt du sceptre aussitôt attaché,
Il agit d'autant plus qu'il se croit bien caché,
Et s'ose imaginer qu'il ne fait rien paroître

[1] *Essayer le respect; un choix qui donne de la peine; il est bien dur à qui se voit régner; l'amour à la faveur trouve une pente aisée; il est attaché à l'intérêt du sceptre; un outrage invisible revêtu de gloire!* Que dire d'un pareil galimatias! il faut se taire, et ne pas continuer d'inutiles remarques sur une pièce qu'il n'est pas possible de lire. Il y a quelques beaux morceaux sur la fin. Nous en parlerons avec d'autant plus de plaisir, que nous ressentons plus de peine à être obligés de critiquer toujours. C'est suivant ce principe que nous ne les reprenons qu'au cinquième acte.

Que ce change de nom ne fasse méconnoître.
J'ai fait Carlos marquis, et comte, et gouverneur;
Il doit à ses jaloux tous ces titres d'honneur:
M'en voulant faire avare, ils m'en faisoient prodigue,
Ce torrent grossissoit, rencontrant cette digue:
C'étoit plus les punir que le favoriser.
L'amour me parloit trop, j'ai voulu l'amuser;
Par ces profusions j'ai cru le satisfaire,
Et, l'ayant satisfait, l'obliger à se taire;
Mais, hélàs! en mon cœur il avoit tant d'appui,
Que je n'ai pu jamais prononcer contre lui,
Et n'ai mis en ses mains ce don du diadème
Qu'afin de l'obliger à s'exclure lui-même.
Ainsi, pour apaiser les murmures du cœur,
Mon refus a porté les marques de faveur;
Et, revêtant de gloire un invisible outrage,
De peur d'en faire un roi je l'ai fait davantage:
Outre qu'indifférente aux vœux de tous les trois
J'espérois que l'amour pourroit suivre son choix,
Et que le moindre d'eux de soi-même estimable
Recevroit de sa main la qualité d'aimable.
Voilà, Blanche, où j'en suis; voilà ce que j'ai fait;
Voilà les vrais motifs dont tu voyois l'effet:
Car mon ame pour lui, quoique ardemment pressée,
Ne sauroit se permettre une indigne pensée;
Et je mourrois encore avant que m'accorder
Ce qu'en secret mon cœur ose me demander.
Mais enfin je vois bien que je me suis trompée
De m'en être remise à qui porte une épée,
Et trouve occasion, dessous cette couleur,

De venger le mépris qu'on fait de sa valeur.
Je devois par mon choix étouffer cent querelles;
Et l'ordre que j'y tiens en forme de nouvelles,
Et jette entre les grands, amoureux de mon rang,
Une nécessité de répandre du sang.
Mais j'y saurai pourvoir.

BLANCHE.

C'est un pénible ouvrage
D'arrêter un combat qu'autorise l'usage,
Que les lois ont réglé, que les rois vos aïeux
Daignoient assez souvent honorer de leurs yeux:
On ne s'en dédit point sans quelque ignominie;
Et l'honneur aux grands cœurs est plus cher que la vie.

D. ISABELLE.

Je sais ce que tu dis, et n'irai pas de front
Faire un commandement qu'ils prendroient pour affron
Lorsque le déshonneur souille l'obéissance*,
Les rois peuvent douter de leur toute-puissance:
Qui la hasarde alors n'en sait pas bien user;
Et qui veut pouvoir tout, ne doit pas tout oser.
Je romprai ce combat feignant de le permettre,
Et je le tiens rompu si je puis le remettre.
Les reines d'Aragon pourront même m'aider.
Voici déja Carlos que je viens de mander.

* Des vers tels que ceux-ci méritaient bien d'être remarqués. A une représentation de la pièce, dont nous fûmes témoins, et qui eut lieu à l'époque où les parlements refusaient d'enregistrer quelques édits de Louis XV, ils furent applaudis de manière à donner de l'inquiétude au gouvernement, qui les fit supprimer à la représentation suivante. P.

Demeure, et tu verras avec combien d'adresse
Ma gloire de mon ame est toujours la maîtresse.

SCÈNE II.

D. ISABELLE, CARLOS, BLANCHE.

D. ISABELLE.

Vous avez bien servi, marquis, et jusqu'ici
Vos armes ont pour nous dignement réussi:
Je pense avoir aussi bien payé vos services.
Malgré vos envieux et leurs mauvais offices,
J'ai fait beaucoup pour vous, et tout ce que j'ai fait
Ne vous a pas coûté seulement un souhait.
Si cette récompense est pourtant si petite
Qu'elle ne puisse aller jusqu'à votre mérite,
S'il vous en reste encor quelque autre à souhaiter,
Parlez, et donnez-moi moyen de m'acquitter.

CARLOS.

Après tant de faveurs à pleines mains versées,
Dont mon cœur n'eût osé concevoir les pensées,
Surpris, troublé, confus, accablé de bienfaits,
Que j'osasse former encor quelques souhaits!

D. ISABELLE.

Vous êtes donc content; et j'ai lieu de me plaindre.

CARLOS.

De moi?

D. ISABELLE.

De vous, marquis. Je vous parle sans feindre:
Écoutez. Votre bras a bien servi l'état,

Tant que vous n'avez eu que le nom de soldat;
Dès que je vous fais grand, sitôt que je vous donne
Le droit de disposer de ma propre personne,
Ce même bras s'apprête à troubler mon repos,
Comme si le marquis cessoit d'être Carlos,
Ou que cette grandeur ne fût qu'un avantage
Qui dût à sa ruine armer votre courage.
Les trois comtes en sont les plus fermes soutiens:
Vous attaquez en eux ses appuis et les miens;
C'est son sang le plus pur que vous voulez répandre:
Et vous pouvez juger l'honneur qu'on leur doit rendre,
Puisque ce même état, me demandant un roi,
Les a jugés eux trois les plus dignes de moi.
Peut-être un peu d'orgueil vous a mis dans la tête
Qu'à venger leur mépris ce prétexte est honnête;
Vous en avez suivi la première chaleur:
Mais leur mépris va-t-il jusqu'à votre valeur?
N'en ont-ils pas rendu témoignage à ma vue?
Ils ont fait peu d'état d'une race inconnue,
Ils ont douté d'un sort que vous voulez cacher:
Quand un doute si juste auroit dû vous toucher,
J'avois pris quelque soin de vous venger moi-même.
Remettre entre vos mains le don du diadème,
Ce n'étoit pas, marquis, vous venger à demi.
Je vous ai fait leur juge, et non leur ennemi;
Et si sous votre choix j'ai voulu les réduire,
C'est pour vous faire honneur, et non pour les détruire:
C'est votre seul avis, non leur sang que je veux;
Et c'est m'entendre mal que vous armer contre eux.
N'auriez-vous point pensé que, si ce grand courage

Vous pouvoit sur tous trois donner quelque avantage,
On diroit que l'état, me cherchant un époux,
N'en auroit pu trouver de comparable à vous?
Ah! si je vous croyois si vain, si téméraire....

CARLOS.

Madame, arrêtez là votre juste colère;
Je suis assez coupable, et n'ai que trop osé,
Sans choisir pour me perdre un crime supposé.
Je ne me défends point des sentiments d'estime
Que vos moindres sujets auroient pour vous sans crime.
Lorsque je vois en vous les célestes accords
Des graces de l'esprit et des beautés du corps,
Je puis, de tant d'attraits l'ame toute ravie,
Sur l'heur de votre époux jeter un œil d'envie;
Je puis contre le ciel en secret murmurer
De n'être pas né roi pour pouvoir espérer;
Et, les yeux éblouis de cet éclat suprême,
Baisser soudain la vue, et rentrer en moi-même:
Mais que je laisse aller d'ambitieux soupirs,
Un ridicule espoir, de criminels desirs!....
Je vous aime, madame, et vous estime en reine;
Et quand j'aurois des feux dignes de votre haine,
Si votre ame, sensible à ces indignes feux,
Se pouvoit oublier jusqu'à souffrir mes vœux;
Si, par quelque malheur que je ne puis comprendre,
Du trône jusqu'à moi je la voyois descendre,
Commençant aussitôt à vous moins estimer,
Je cesserois sans doute aussi de vous aimer.
L'amour que j'ai pour vous est tout à votre gloire:
Je ne vous prétends point pour fruit de ma victoire;

Je combats vos amants, sans dessein d'acquérir
Que l'heur d'en faire voir le plus digne, et mourir;
Et tiendrois mon destin assez digne d'envie,
S'il le faisoit connoître aux dépens de ma vie.
Seroit-ce à vos faveurs répondre pleinement
Que hasarder ce choix à mon seul jugement?
Il vous doit un époux, à la Castille un maître:
Je puis en mal juger, je puis les mal connoître.
Je sais qu'ainsi que moi le démon des combats
Peut donner au moins digne et vous et vos états;
Mais du moins si le sort des armes journalières
En laisse par ma mort de mauvaises lumières,
Elle m'en ôtera la honte et le regret;
Et même, si votre ame en aime un en secret,
Et que ce triste choix rencontre mal le vôtre,
Je ne vous verrai point, entre les bras d'un autre,
Reprocher à Carlos par de muets soupirs
Qu'il est l'unique auteur de tous vos déplaisirs.

D. ISABELLE.

Ne cherchez point d'excuse à douter de ma flamme,
Marquis; je puis aimer, puisqu'enfin je suis femme;
Mais, si j'aime, c'est mal me faire votre cour
Qu'exposer au trépas l'objet de mon amour;
Et toute votre ardeur se seroit modérée
A m'avoir dans ce doute assez considérée:
Je le veux éclaircir, et vous mieux éclairer,
Afin de vous apprendre à me considérer.

Je ne le cèle point, j'aime, Carlos, oui, j'aime;
Mais l'amour de l'état, plus fort que de moi-même,
Cherche, au lieu de l'objet le plus doux à mes yeux,

Le plus digne héros de régner en ces lieux;
Et, craignant que mes feux osassent me séduire,
J'ai voulu m'en remettre à vous pour m'en instruire.
Mais je crois qu'il suffit que cet objet d'amour
Perde le trône et moi, sans perdre encor le jour;
Et mon cœur qu'on lui vole en souffre assez d'alarmes,
Sans que sa mort pour moi me demande des larmes.

CARLOS.

Ah! si le ciel tantôt me daignoit inspirer
En quel heureux amant je vous dois révérer,
Que par une facile et soudaine victoire....

D. ISABELLE.

Ne pensez qu'à défendre et vous et votre gloire.
Quel qu'il soit, les respects qui l'auroient épargné
Lui donneroient un prix qu'il auroit mal gagné;
Et céder à mes feux plutôt qu'à son mérite
Ne seroit que me rendre au juge que j'évite.
Je n'abuserai point du pouvoir absolu
Pour défendre un combat entre vous résolu;
Je blesserois par là l'honneur de tous les quatre:
Les lois vous l'ont permis, je vous verrai combattre;
C'est à moi, comme reine, à nommer le vainqueur.
Dites-moi cependant, qui montre plus de cœur?
Qui des trois le premier éprouve la fortune?

CARLOS.

Don Alvar.

D. ISABELLE.

Don Alvar!

CARLOS.

Oui, don Alvar de Lune.

D. ISABELLE.

On dit qu'il aime ailleurs.

CARLOS.

On le dit; mais enfin
Lui seul jusqu'ici tente un si noble destin.

D. ISABELLE.

Je devine à peu près quel intérêt l'engage;
Et nous verrons demain quel sera son courage.

CARLOS.

Vous ne m'avez donné que ce jour pour ce choix.

D. ISABELLE.

J'aime mieux au lieu d'un vous en accorder trois.

CARLOS.

Madame, son cartel marque cette journée.

D. ISABELLE.

C'est peu que son cartel, si je ne l'ai donnée:
Qu'on le fasse venir pour la voir différer.
Je vais pour vos combats faire tout préparer.
Adieu. Souvenez-vous sur-tout de ma défense;
Et vous aurez demain l'honneur de ma présence.

SCÈNE III.

CARLOS.

Consens-tu qu'on diffère, honneur? le consens-tu?
Cet ordre n'a-t-il rien qui souille ma vertu?
N'ai-je point à rougir de cette déférence
Que d'un combat illustre achète la licence?
Tu murmures, ce semble? Achève; explique-toi.
La reine a-t-elle droit de te faire la loi?

Tu n'es point son sujet, l'Aragon m'a vu naître.
O ciel! je m'en souviens; et j'ose encor paroître!
Et je puis, sous les noms de comte et de marquis,
D'un malheureux pêcheur reconnoître le fils!
Honteuse obscurité, qui seule me fais craindre!
Injurieux destin, qui seul me rends à plaindre!
Plus on m'en fait sortir, plus je crains d'y rentrer;
Et crois ne t'avoir fui que pour te rencontrer.
Ton cruel souvenir sans fin me persécute;
Du rang où l'on m'éléve il me montre la chute.
Lasse-toi désormais de me faire trembler;
Je parle à mon honneur, ne viens point le troubler.
Laisse-le sans remords m'approcher des couronnes,
Et ne viens point m'ôter plus que tu ne me donnes.
Je n'ai plus rien à toi: la guerre a consumé
Tout cet indigne sang dont tu m'avois formé;
J'ai quitté jusqu'au nom que je tiens de ta haine,
Et ne puis.... Mais voici ma véritable reine.

SCÈNE IV.

D. ELVIRE, CARLOS.

D. ELVIRE.

Ah, Carlos! car j'ai peine à vous nommer marquis,
Non qu'un titre si beau ne vous soit bien acquis,
Non qu'avecque justice il ne vous appartienne,
Mais parcequ'il vous vient d'autre main que la mienne,
Et que je présumois n'appartenir qu'à moi

D'élever votre gloire au rang où je la voi.
Je me consolerois toutefois avec joie
Des faveurs que sans moi le ciel sur vous déploie,
Et verrois sans envie agrandir un héros,
Si le marquis tenoit ce qu'a promis Carlos,
S'il avoit comme lui son bras à mon service.
Je venois à la reine en demander justice;
Mais, puisque je vous vois, vous m'en ferez raison.
Je vous accuse donc, non pas de trahison,
Pour un cœur généreux cette tache est trop noire,
Mais d'un peu seulement de manque de mémoire.

CARLOS.

Moi, madame?

D. ELVIRE.

Écoutez mes plaintes en repos.
Je me plains du marquis, et non pas de Carlos.
Carlos de tout son cœur me tiendroit sa parole:
Mais ce qu'il m'a donné, le marquis me le vole;
C'est lui seul qui dispose ainsi du bien d'autrui,
Et prodigue son bras quand il n'est plus à lui.
Carlos se souviendroit que sa haute vaillance
Doit ranger don Garcie à mon obéissance;
Qu'elle doit affermir mon sceptre dans ma main;
Qu'il doit m'accompagner peut-être dès demain:
Mais ce Carlos n'est plus, le marquis lui succéde,
Qu'une autre soif de gloire, un autre objet posséde,
Et qui, du même bras que m'engageoit sa foi,
Entreprend trois combats pour une autre que moi.
Hélas! si ces honneurs dont vous comble la reine
Réduisent mon espoir en une attente vaine;

Si les nouveaux desseins que vous en concevez
Vous ont fait oublier ce que vous me devez,
Rendez-lui ces honneurs qu'un tel oubli profane;
Rendez-lui Peñafiel, Burgos, et Santillane;
L'Aragon a de quoi vous payer ces refus,
Et vous donner encor quelque chose de plus.

CARLOS.

Et Carlos, et marquis, je suis à vous, madame;
Le changement de rang ne change point mon ame:
Mais vous trouverez bon que, par ces trois défis,
Carlos tâche à payer ce que doit le marquis.
Vous réserver mon bras noirci d'une infamie
Attireroit sur vous la fortune ennemie,
Et vous hasarderoit, par cette lâcheté,
Au juste châtiment qu'il auroit mérité.
Quand deux occasions pressent un grand courage,
L'honneur à la plus proche évidemment l'engage,
Et lui fait préférer, sans le rendre inconstant,
Celle qui se présente à celle qui l'attend.
Ce n'est pas toutefois, madame, qu'il l'oublie:
Mais bien que je vous doive immoler don Garcie,
J'ai vu que vers la reine on perdoit le respect,
Que d'un indigne amour son cœur étoit suspect;
Pour m'avoir honoré je l'ai vue outragée,
Et ne puis m'acquitter qu'après l'avoir vengée.

D. ELVIRE.

C'est me faire une excuse où je ne comprends rien,
Sinon que son service est préférable au mien,
Qu'avant que de me suivre on doit mourir pour elle,
Et qu'étant son sujet il faut m'être infidèle.

CARLOS.

Ce n'est point en sujet que je cours au combat;
Peut-être suis-je né dedans quelque autre état:
Mais, par un zéle entier et pour l'une et pour l'autre,
J'embrasse également son service et le vôtre;
Et les plus grands périls n'ont rien de hasardeux
Que j'ose refuser pour aucune des deux.
Quoique engagé demain à combattre pour elle,
S'il falloit aujourd'hui venger votre querelle,
Tout ce que je lui dois ne m'empêcheroit pas
De m'exposer pour vous à plus de trois combats.
Je voudrois toutes deux pouvoir vous satisfaire,
Vous, sans manquer vers elle; elle, sans vous déplaire:
Cependant je ne puis servir elle ni vous
Sans de l'une ou de l'autre allumer le courroux.
  Je plaindrois un amant qui souffriroit mes peines,
Et, tel pour deux beautés que je suis pour deux reines,
Se verroit déchiré par un égal amour,
Tel que sont mes respects dans l'une et l'autre cour:
L'ame d'un tel amant, tristement balancée,
Sur d'éternels soucis voit flotter sa pensée;
Et, ne pouvant résoudre à quels vœux se borner,
N'ose rien acquérir, ni rien abandonner:
Il n'aime qu'avec trouble, il ne voit qu'avec crainte;
Tout ce qu'il entreprend donne sujet de plainte;
Ses hommages par-tout ont de fausses couleurs,
Et son plus grand service est un grand crime ailleurs.

D. ELVIRE.

Aussi sont-ce d'amour les premières maximes,
Que partager son ame est le plus grand des crimes.

Un cœur n'est à personne alors qu'il est à deux;
Aussitôt qu'il les offre il dérobe ses vœux;
Ce qu'il a de constance, à choisir trop timide,
Le rend vers l'une ou l'autre incessamment perfide;
Et, comme il n'est enfin ni rigueurs ni mépris
Qui d'un pareil amour ne soient un digne prix,
Il ne peut mériter d'aucun œil qui le charme,
En servant, un regard, en mourant une larme.

CARLOS.

Vous seriez bien sévère envers un tel amant.

D. ELVIRE.

Allons voir si la reine agiroit autrement,
S'il en devroit attendre un plus léger supplice.
Cependant don Alvar le premier entre en lice;
Et vous savez l'amour qu'il m'a toujours fait voir.

CARLOS.

Je sais combien sur lui vous avez de pouvoir.

D. ELVIRE.

Quand vous le combattrez, pensez à ce que j'aime,
Et ménagez son sang comme le vôtre même.

CARLOS.

Quoi! m'ordonneriez-vous qu'ici j'en fisse un roi?

D. ELVIRE.

Je vous dis seulement que vous pensiez à moi.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

D. ELVIRE, D. ALVAR.

D. ELVIRE.

Vous pouvez donc m'aimer, et d'une ame bien saine
Entreprendre un combat pour acquérir la reine!
Quel astre agit sur vous avec tant de rigueur,
Qu'il force votre bras à trahir votre cœur?
L'honneur, me dites-vous, vers l'amour vous excuse:
Ou cet honneur se trompe, ou cet amour s'abuse;
Et je ne comprends point, dans un si mauvais tour,
Ni quel est cet honneur, ni quel est cet amour.
Tout l'honneur d'un amant, c'est d'être amant fidèle;
Si vous m'aimez encor, que prétendez-vous d'elle?
Et, si vous l'acquérez, que voulez-vous de moi?
Aurez-vous droit alors de lui manquer de foi?
La mépriserez-vous, quand vous l'aurez acquise?

D. ALVAR.

Qu'étant né son sujet jamais je la méprise!

D. ELVIRE.

Que me voulez-vous donc? vaincu par don Carlos,
Aurez-vous quelque grace à troubler mon repos?
En serez-vous plus digne? et, par cette victoire,
Répandra-t-il sur vous un rayon de sa gloire?

D. ALVAR.

Que j'ose présenter ma défaite à vos yeux!

D. ELVIRE.

Que me veut donc enfin ce cœur ambitieux?

D. ALVAR.

Que vous preniez pitié de l'état déplorable
Où votre long refus réduit un misérable.
Mes vœux mieux écoutés, par un heureux effet,
M'auroient su garantir de l'honneur qu'on m'a fait;
Et l'état par son choix ne m'eût pas mis en peine
De manquer à ma gloire, ou d'acquérir ma reine.
Votre refus m'expose à cette dure loi
D'entreprendre un combat qui n'est que contre moi;
J'en crains également l'une et l'autre fortune.
Et le moyen aussi que j'en souhaite aucune?
Ni vaincu, ni vainqueur, je ne puis être à vous:
Vaincu, j'en suis indigne, et vainqueur, son époux;
Et le destin m'y traite avec tant d'injustice,
Que son plus beau succès me tient lieu de supplice.
Aussi, quand mon devoir ose la disputer,
Je ne veux l'acquérir que pour vous mériter,
Que pour montrer qu'en vous j'adorois la personne,
Et me pouvois ailleurs promettre une couronne.
Fasse le juste ciel que j'y puisse, ou mourir,
Ou ne la mériter que pour vous acquérir!

D. ELVIRE.

Ce sont vœux superflus de vouloir un miracle
Où votre gloire oppose un invincible obstacle;
Et la reine pour moi vous saura bien payer
Du temps qu'un peu d'amour vous fit mal employer.

Ma couronne est douteuse, et la sienne affermie;
L'avantage du change en ôte l'infamie.
Allez; n'en perdez pas la digne occasion,
Poursuivez-la sans honte et sans confusion.
La légèreté même où tant d'honneur engage
Est moins légèreté que grandeur de courage:
Mais gardez que Carlos ne me venge de vous.

D. ALVAR.

Ah! laissez-moi, madame, adorer ce courroux.
J'avois cru jusqu'ici mon combat magnanime;
Mais je suis trop heureux s'il passe pour un crime,
Et si, quand de vos lois l'honneur me fait sortir,
Vous m'estimez assez pour vous en ressentir.
De ce crime vers vous quels que soient les supplices,
Du moins il m'a valu plus que tous mes services,
Puisqu'il me fait connoître, alors qu'il vous déplaît,
Que vous daignez en moi prendre quelque intérêt.

D. ELVIRE.

Le crime, don Alvar, dont je semble irritée,
C'est qu'on me persécute après m'avoir quittée;
Et, pour vous dire encor quelque chose de plus,
Je me fâche d'entendre accuser mes refus.
Je suis reine sans sceptre, et n'en ai que le titre;
Le pouvoir m'en est dû, le temps en est l'arbitre.
Si vous m'avez servie en généreux amant
Quand j'ai reçu du ciel le plus dur traitement,
J'ai tâché d'y répondre avec toute l'estime
Que pouvoit en attendre un cœur si magnanime.
Pouvois-je en cet exil davantage sur moi?
Je ne veux point d'époux que je n'en fasse un roi;

Et je n'ai pas une ame assez basse et commune
Pour en faire un appui de ma triste fortune.
C'est chez moi, don Alvar, dans la pompe et l'éclat,
Que me le doit choisir le bien de mon état.
Il falloit arracher mon sceptre à mon rebelle,
Le remettre en ma main pour le recevoir d'elle;
Je vous aurois peut-être alors considéré
Plus que ne m'a permis un sort si déploré:
Mais une occasion plus prompte et plus brillante
A surpris cependant votre amour chancelante;
Et, soit que votre cœur s'y trouvât disposé,
Soit qu'un si long refus l'y laissât exposé,
Je ne vous blâme point de l'avoir acceptée:
De plus constants que vous l'auroient bien écoutée.
Quelle qu'en soit pourtant la cause ou la douleur,
Vous pouviez l'embrasser avec moins de chaleur,
Combattre le dernier, et, par quelque apparence,
Témoigner que l'honneur vous faisoit violence;
De cette illusion l'artifice secret
M'eût forcée à vous plaindre, et vous perdre à regret:
Mais courir au-devant, et vouloir bien qu'on voie
Que vos vœux mal reçus m'échappent avec joie!

D. ALVAR.

Vous auriez donc voulu que l'honneur d'un tel choix
Eût montré votre amant le plus lâche des trois?
Que pour lui cette gloire eût eu trop peu d'amorces,
Jusqu'à ce qu'un rival eût épuisé ses forces?
Que....

D. ELVIRE.

Vous achèverez au sortir du combat,

Si toutefois Carlos vous en laisse en état.
Voilà vos deux rivaux avec qui je vous laisse;
Et vous dirai demain pour qui je m'intéresse.

D. ALVAR.

Hélas! pour le bien voir je n'ai que trop de jour.

SCÈNE II.

D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR.

D. MANRIQUE.

Qui vous traite le mieux, la fortune, ou l'amour?
La reine charme-t-elle auprès de done Elvire?

D. ALVAR.

Si j'emporte la bague, il faudra vous le dire.

D. LOPE.

Carlos vous nuit par-tout, du moins à ce qu'on croit.

D. ALVAR.

Il fait plus d'un jaloux, du moins à ce qu'on voit.

D. LOPE.

Il devroit par pitié vous céder l'une ou l'autre.

D. ALVAR.

Plaignant mon intérêt, n'oubliez pas le vôtre.

D. MANRIQUE.

De vrai, la presse est grande à qui le fera roi.

D. ALVAR.

Je vous plains fort tous deux, s'il vient à bout de moi.

D. MANRIQUE.

Mais si vous le vainquez, serons-nous fort à plaindre?

D. ALVAR.

Quand je l'aurai vaincu, vous aurez fort à craindre.

D. LOPE.

Oui, de vous voir long-temps hors de combat pour nous.

D. ALVAR.

Nous aurons essuyé les plus dangereux coups.

D. MANRIQUE.

L'heure nous tardera d'en voir l'expérience.

D. ALVAR.

On pourra vous guérir de cette impatience.

D. LOPE.

De grace, faites donc que ce soit promptement.

SCÈNE III.

D. ISABELLE, D. MANRIQUE, D. ALVAR,
D. LOPE.

D. ISABELLE.

Laissez-moi, don Alvar, leur parler un moment:
Je n'entreprendrai rien à votre préjudice;
Et mon dessein ne va qu'à vous faire justice,
Qu'à vous favoriser plus que vous ne voulez.

D. ALVAR.

Je ne sais qu'obéir alors que vous parlez.

SCÈNE IV.

D. ISABELLE, D. MANRIQUE, D. LOPE.

D. ISABELLE.

Comtes, je ne veux plus donner lieu qu'on murmure
Que choisir par autrui c'est me faire une injure;
Et, puisque de ma main le choix sera plus beau,
Je veux choisir moi-même, et reprendre l'anneau.
Je ferai plus pour vous : des trois qu'on me propose,
J'en exclus don Alvar; vous en savez la cause:
Je ne veux point gêner un cœur plein d'autres feux,
Et vous ôte un rival pour le rendre à ses vœux.
Qui n'aime que par force aime qu'on le néglige;
Et mon refus du moins autant que vous l'oblige.
Vous êtes donc les seuls que je veux regarder:
Mais, avant qu'à choisir j'ose me hasarder,
Je voudrois voir en vous quelque preuve certaine
Qu'en moi c'est moi qu'on aime, et non l'éclat de reine.
L'amour n'est, ce dit-on, qu'une union d'esprits;
Et je tiendrois des deux celui-là mieux épris
Qui favoriseroit ce que je favorise,
Et ne mépriseroit que ce que je méprise,
Qui prendroit en m'aimant même cœur, mêmes yeux:
Si vous ne m'entendez, je vais m'expliquer mieux.
Aux vertus de Carlos j'ai paru libérale:
Je voudrois en tous deux voir une estime égale,
Qu'il trouvât même honneur, même justice en vous;
Car ne présumez pas que je prenne un époux

Pour m'exposer moi-même à ce honteux outrage
Qu'un roi fait de ma main détruise mon ouvrage;
N'y pensez l'un ni l'autre, à moins qu'un digne effet
Suive de votre part ce que pour lui j'ai fait;
Et que par cet aveu je demeure assurée
Que tout ce qui m'a plu doit être de durée.

D. MANRIQUE.

Toujours Carlos, madame! et toujours son bonheur
Fait dépendre de lui le nôtre, et votre cœur!
Mais puisque c'est par là qu'il faut enfin vous plaire,
Vous-même apprenez-nous ce que nous pouvons faire.
Nous l'estimons tous deux un des braves guerriers
A qui jamais la guerre ait donné des lauriers:
Notre liberté même est due à sa vaillance;
Et, quoiqu'il ait tantôt montré quelque insolence,
Dont nous a dû piquer l'honneur de notre rang,
Vous avez suppléé l'obscurité du sang.
Ce qu'il vous plaît qu'il soit, il est digne de l'être.
Nous lui devons beaucoup, et l'allions reconnoître,
L'honorer en soldat, et lui faire du bien;
Mais après vos faveurs nous ne pouvons plus rien:
Qui pouvoit pour Carlos ne peut plus pour un comte;
Il n'est rien en nos mains qu'il en reçût sans honte;
Et vous avez pris soin de le payer pour nous.

D. ISABELLE.

Il en est en vos mains des présents assez doux,
Qui purgeroient vos noms de toute ingratitude,
Et mon ame pour lui de toute inquiétude;
Il en est dont sans honte il seroit possesseur:
En un mot, vous avez l'un et l'autre une sœur;

Et je veux que le roi qu'il me plaira de faire,
En recevant ma main, le fasse son beau-frére;
Et que par cet hymen son destin affermi
Ne puisse en mon époux trouver son ennemi.
  Ce n'est pas, après tout, que j'en craigne la haine;
Je sais qu'en cet état je serai toujours reine,
Et qu'un tel roi jamais, quel que soit son projet,
Ne sera sous ce nom que mon premier sujet;
Mais je ne me plais pas à contraindre personne,
Et moins que tous un cœur à qui le mien se donne.
Répondez donc tous deux: n'y consentez vous pas?

D. MANRIQUE.

Oui, madame, aux plus longs et plus cruels trépas,
Plutôt qu'à voir jamais de pareils hyménées
Ternir en un moment l'éclat de mille années.
Ne cherchez point par là cette union d'esprits:
Votre sceptre, madame, est trop cher à ce prix;
Et jamais....

D. ISABELLE.

Ainsi donc vous me faites connoître
Que ce que je l'ai fait il est digne de l'être,
Que je puis suppléer l'obscurité du sang?

D. MANRIQUE.

Oui, bien pour l'élever jusques à notre rang.
Jamais un souverain ne doit compte à personne
Des dignités qu'il fait, et des grandeurs qu'il donne:
S'il est d'un sort indigne ou l'auteur ou l'appui,
Comme il le fait lui seul, la honte est toute à lui.
Mais disposer d'un sang que j'ai reçu sans tache!
Avant que le souiller il faut qu'on me l'arrache;

J'en dois compte aux aïeux dont il est hérité,
A toute leur famille, à la postérité.

D. ISABELLE.

Et moi, Manrique, et moi, qui n'en dois aucun compte
J'en disposerai seule, et j'en aurai la honte.
Mais quelle extravagance a pu vous figurer
Que je me donne à vous pour vous déshonorer,
Que mon sceptre en vos mains porte quelque infamie?
Si je suis jusque-là de moi-même ennemie,
En quelle qualité, de sujet, ou d'amant,
M'osez-vous expliquer ce noble sentiment?
Ah! si vous n'apprenez à parler d'autre sorte....

D. LOPE.

Madame, pardonnez à l'ardeur qui l'emporte;
Il devoit s'excuser avec plus de douceur.
Nous avons en effet l'un et l'autre une sœur;
Mais, si j'ose en parler avec quelque franchise,
A d'autres qu'au marquis l'une et l'autre est promise.

D. ISABELLE.

A qui, don Lope?

D. MANRIQUE.

A moi, madame.

D. ISABELLE.

Et l'autre?

D. LOPE.

A moi.

D. ISABELLE.

J'ai donc tort parmi vous de vouloir faire un roi.
Allez, heureux amants, allez voir vos maîtresses;
Et, parmi les douceurs de vos dignes caresses,

N'oubliez pas de dire à ces jeunes esprits
Que vous faites du trône un généreux mépris.
Je vous l'ai déja dit, je ne force personne,
Et rends grace à l'état des amants qu'il me donne.

D. LOPE.

Écoutez-nous, de grace.

D. ISABELLE.

Et que me direz-vous?
Que la constance est belle au jugement de tous?
Qu'il n'est point de grandeurs qui la doivent séduire?
Quelques autres que vous m'en sauront mieux instruire;
Et, si cette vertu ne se doit point forcer,
Peut-être qu'à mon tour je saurai l'exercer.

D. LOPE.

Exercez-la, madame, et souffrez qu'on s'explique.
Vous connoîtrez du moins don Lope et don Manrique,
Qu'un vertueux amour qu'ils ont tous deux pour vous
Ne pouvant rendre heureux sans en faire un jaloux,
Porte à tarir ainsi la source des querelles
Qu'entre les grands rivaux on voit si naturelles.
Ils se sont l'un à l'autre attachés par ces nœuds
Qui n'auront leur effet que pour le malheureux:
Il me devra sa sœur, s'il faut qu'il vous obtienne;
Et si je suis à vous, je lui devrai la mienne.
Celui qui doit vous perdre, ainsi, malgré son sort,
A s'approcher de vous fait encor son effort;
Ainsi, pour consoler l'une ou l'autre infortune,
L'une et l'autre est promise, et nous n'en devons qu'une:
Nous ignorons laquelle; et vous la choisirez,
Puisque enfin c'est la sœur du roi que vous ferez.

Jugez donc si Carlos en peut être beau-frère,
Et si vous devez rompre un nœud si salutaire,
Hasarder un repos à votre état si doux,
Qu'affermit sous vos lois la concorde entre nous.

D. ISABELLE.

Et ne savez-vous point qu'étant ce que vous êtes,
Vos sœurs par conséquent mes premières sujettes,
Les donner sans mon ordre, et même malgré moi,
C'est dans mon propre état m'oser faire la loi?

D. MANRIQUE.

Agissez donc enfin, madame, en souveraine,
Et souffrez qu'on s'excuse, ou commandez en reine;
Nous vous obéirons, mais sans y consentir;
Et, pour vous dire tout avant que de sortir,
Carlos est généreux, il connoît sa naissance;
Qu'il se juge en secret sur cette connoissance;
Et, s'il trouve son sang digne d'un tel honneur,
Qu'il vienne, nous tiendrons l'alliance à bonheur;
Qu'il choisisse des deux, et l'épouse, s'il l'ose.
Nous n'avons plus, madame, à vous dire autre chose
Mettre en un tel hasard le choix de leur époux,
C'est jusqu'où nous pouvons nous abaisser pour vous;
Mais, encore une fois, que Carlos y regarde,
Et pense à quels périls cet hymen le hasarde.

D. ISABELLE.

Vous-même gardez bien, pour le trop dédaigner,
Que je ne montre enfin comme je sais régner.

SCÈNE V.

D. ISABELLE.

Quel est ce mouvement qui tous deux les mutine,
Lorsque l'obéissance au trône les destine?
Est-ce orgueil? est-ce envie? est-ce animosité,
Défiance, mépris, ou générosité?
N'est-ce point que le ciel ne consent qu'avec peine
Cette triste union d'un sujet à sa reine,
Et jette un prompt obstacle aux plus aisés desseins
Qui laissent choir mon sceptre en leurs indignes mains?
Mes yeux n'ont-ils horreur d'une telle bassesse
Que pour s'abaisser trop lorsque je les abaisse?
Quel destin à ma gloire oppose mon ardeur?
Quel destin à ma flamme oppose ma grandeur?
Si ce n'est que par là que je m'en puis défendre,
Ciel, laisse-moi donner ce que je n'ose prendre;
Et, puisque enfin pour moi tu n'as point fait de rois,
Souffre de mes sujets le moins indigne choix.

SCÈNE VI.

D. ISABELLE, BLANCHE.

D. ISABELLE.

Blanche, j'ai perdu temps.

BLANCHE.

Je l'ai perdu de même.

D. ISABELLE.

Les comtes à ce prix fuient le diadème.

BLANCHE.

Et Carlos ne veut point de fortune à ce prix.

D. ISABELLE.

Rend-il haine pour haine, et mépris pour mépris?

BLANCHE.

Non, madame, au contraire, il estime ces dames
Dignes des plus grands cœurs, et des plus belles flammes.

D. ISABELLE.

Et qui l'empêche donc d'aimer, et de choisir?

BLANCHE.

Quelque secret obstacle arrête son desir.
Tout le bien qu'il en dit ne passe point l'estime;
Charmantes qu'elles sont, les aimer c'est un crime.
Il ne s'excuse point sur l'inégalité;
Il semble plutôt craindre une infidélité;
Et ses discours obscurs, sous un confus mélange,
M'ont fait voir malgré lui comme une horreur du change,
Comme une aversion qui n'a pour fondement
Que les secrets liens d'un autre attachement.

D. ISABELLE.

Il aimeroit ailleurs?

BLANCHE.

Oui, si je ne m'abuse,
Il aime en lieu plus haut que n'est ce qu'il refuse;
Et, si je ne craignois votre juste courroux,
J'oserois deviner, madame, que c'est vous.

D. ISABELLE.

Ah! ce n'est pas pour moi qu'il est si téméraire;

Tantôt dans ses respects j'ai trop vu le contraire:
Si l'éclat de mon sceptre avoit pu le charmer,
Il ne m'auroit jamais défendu de l'aimer.
S'il aime en lieu si haut, il aime done Elvire;
Il doit l'accompagner jusque dans son empire;
Et fait à mes amants ces défis généreux,
Non pas pour m'acquérir, mais pour se venger d'eux.
Je l'ai donc agrandi pour le voir disparoître,
Et qu'une reine, ingrate à l'égal de ce traître,
M'enléve, après vingt ans de refuge en ces lieux,
Ce qu'avoit mon état de plus doux à mes yeux!
Non, j'ai pris trop de soin de conserver sa vie.
Qu'il combatte, qu'il meure, et j'en serai ravie.
Je saurai par sa mort à quels vœux m'engager,
Et j'aimerai des trois qui m'en saura venger.

BLANCHE.

Que vous peut offenser sa flamme ou sa retraite,
Puisque vous n'aspirez qu'à vous en voir défaite?
Je ne sais pas s'il aime ou done Elvire, ou vous,
Mais je ne comprends point ce mouvement jaloux.

D. ISABELLE.

Tu ne le comprends point! et c'est ce qui m'étonne:
Je veux donner son cœur, non que son cœur le donne;
Je veux que son respect l'empêche de m'aimer,
Non des flammes qu'une autre a su mieux allumer:
Je veux bien plus; qu'il m'aime, et qu'un juste silence
Fasse à des feux pareils pareille violence;
Que l'inégalité lui donne même ennui;
Qu'il souffre autant pour moi que je souffre pour lui;
Que, par le seul dessein d'affermir sa fortune,

Et non point par amour, il se donne à quelqu'une;
Que par mon ordre seul il s'y laisse obliger;
Que ce soit m'obéir, et non me négliger;
Et que, voyant ma flamme à l'honorer trop prompte,
Il m'ôte de péril sans me faire de honte.
Car enfin il l'a vue, et la connoît trop bien:
Mais il aspire au trône, et ce n'est pas au mien;
Il me préfère une autre, et cette préférence
Forme de son respect la trompeuse apparence:
Faux respect, qui me brave, et veut régner sans moi!

BLANCHE.

Pour aimer donc Elvire, il n'est pas encor roi.

D. ISABELLE.

Elle est reine, et peut tout sur l'esprit de sa mère.

BLANCHE.

Si ce n'est un faux bruit, le ciel lui rend un frère.
Don Sanche n'est point mort, et vient ici, dit-on,
Avec les députés qu'on attend d'Aragon;
C'est ce qu'en arrivant leurs gens ont fait entendre.

D. ISABELLE.

Blanche, s'il est ainsi, que d'heur j'en dois attendre!
L'injustice du ciel, faute d'autres objets,
Me forçoit d'abaisser mes yeux sur mes sujets,
Ne voyant point de prince égal à ma naissance
Qui ne fût sous l'hymen, ou Maure, ou dans l'enfance:
Mais, s'il lui rend un frère, il m'envoie un époux.
Comtes, je n'ai plus d'yeux pour Carlos ni pour vous;
Et devenant par là reine de ma rivale,
J'aurai droit d'empêcher qu'elle ne se ravale;
Et ne souffrirai pas qu'elle ait plus de bonheur

Que ne m'en ont permis ces tristes lois d'honneur.

BLANCHE.

La belle occasion que votre jalousie,
Douteuse encor qu'elle est, a promptement saisie!

D. ISABELLE.

Allons l'examiner, Blanche; et tâchons de voir
Quelle juste espérance on peut en concevoir.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

D. LÉONOR, D. MANRIQUE, D. LOPE.

D. MANRIQUE.

Quoique l'espoir d'un trône et l'amour d'une reine
Soient des biens que jamais on ne céda sans peine,
Quoiqu'à l'un de nous deux elle ait promis sa foi,
Nous cessons de prétendre où nous voyons un roi.
Dans notre ambition nous savons nous connoître;
Et, bénissant le ciel qui nous donne un tel maître,
Ce prince qu'il vous rend après tant de travaux
Trouve en nous des sujets, et non pas des rivaux:
Heureux si l'Aragon, joint avec la Castille,
Du sang de deux grands rois ne fait qu'une famille!
Nous vous en conjurons, loin d'en être jaloux,
Comme étant l'un et l'autre à l'état plus qu'à nous;
Et tous impatients d'en voir la force unie
Des Maures, nos voisins, dompter la tyrannie,
Nous renonçons sans honte à ce choix glorieux,
Qui d'une grande reine abaissoit trop les yeux.

D. LÉONOR.

La générosité de votre déférence,

Comtes, flatte trop tôt ma nouvelle espérance:
D'un avis si douteux j'attends fort peu de fruit;
Et ce grand bruit enfin peut-être n'est qu'un bruit.
Mais jugez-en tous deux, et me daignez apprendre
Ce qu'avecque raison mon cœur en doit attendre.
Les troubles d'Aragon vous sont assez connus;
Je vous en ai souvent tous deux entretenus,
Et ne vous redis point quelles longues misères
Chassèrent don Fernand du trône de ses pères.
Il y voyoit déja monter ses ennemis,
Ce prince malheureux, quand j'accouchai d'un fils:
On le nomma don Sanche; et, pour cacher sa vie
Aux barbares fureurs du traître don Garcie,
A peine eus-je loisir de lui dire un adieu,
Qu'il le fit enlever sans me dire en quel lieu;
Et je n'en pus jamais savoir que quelques marques,
Pour reconnoître un jour le sang de nos monarques.
Trop inutiles soins contre un si mauvais sort!
Lui-même au bout d'un an m'apprit qu'il étoit mort.
Quatre ans après il meurt, et me laisse une fille
Dont je vins par son ordre accoucher en Castille.
Il me souvient toujours de ses derniers propos;
Il mourut en mes bras avec ces tristes mots:
« Je meurs, et je vous laisse en un sort déplorable!
« Le ciel vous puisse un jour être plus favorable!
« Don Raimond a pour vous des secrets importants,
« Et vous les apprendra quand il en sera temps:
« Fuyez dans la Castille. » A ces mots il expire,
Et jamais don Raimond ne me voulut rien dire.
Je partis sans lumière en ces obscurités:

Mais le voyant venir avec ces députés,
Et que c'est par leurs gens que ce grand bruit éclate,
(Voyez qu'en sa faveur aisément on se flatte!)
J'ai cru que du secret le temps étoit venu,
Et que don Sanche étoit ce mystère inconnu;
Qu'il l'amenoit ici reconnoître sa mère.
Hélas! que c'est en vain que mon amour l'espère!
A ma confusion ce bruit s'est éclairci;
Bien loin de l'amener, ils le cherchent ici:
Voyez quelle apparence, et si cette province
A jamais su le nom de ce malheureux prince.

D. LOPE.

Si vous croyez au nom, vous croirez son trépas,
Et qu'on cherche don Sanche où don Sanche n'est pas;
Mais si vous en voulez croire la voix publique,
Et que notre pensée avec elle s'explique,
Ou le ciel pour jamais a repris ce héros,
Ou cet illustre prince est le vaillant Carlos.
Nous le dirons tous deux, quoique suspects d'envie,
C'est un miracle pur que le cours de sa vie.
Cette haute vertu qui charme tant d'esprits,
Cette fière valeur qui brave nos mépris,
Ce port majestueux qui, tout inconnu même,
A plus d'accès que nous auprès du diadème;
Deux reines qu'à l'envi nous voyons l'estimer,
Et qui peut-être ont peine à ne le pas aimer;
Ce prompt consentement d'un peuple qui l'adore:
Madame, après cela j'ose le dire encore,
Ou le ciel pour jamais a repris ce héros,
Ou cet illustre prince est le vaillant Carlos.

Nous avons méprisé sa naissance inconnue;
Mais à ce peu de jour nous recouvrons la vue,
Et verrions à regret qu'il fallût aujourd'hui
Céder notre espérance à tout autre qu'à lui.

D. LÉONOR.

Il en a le mérite, et non pas la naissance;
Et lui-même il en donne assez de connoissance,
Abandonnant la reine à choisir parmi vous
Un roi pour la Castille, et pour elle un époux.

D. MANRIQUE.

Et ne voyez-vous pas que sa valeur s'apprête
A faire sur tous trois cette illustre conquête?
Oubliez-vous déja qu'il a dit à vos yeux
Qu'il ne veut rien devoir au nom de ses aïeux?
Son grand cœur se dérobe à ce haut avantage,
Pour devoir sa grandeur entière à son courage;
Dans une cour si belle et si pleine d'appas,
Avez-vous remarqué qu'il aime en lieu plus bas?

D. LÉONOR.

Le voici, nous saurons ce que lui-même en pense.

SCÈNE II.

D. LÉONOR, CARLOS, D. MANRIQUE, D. LOPE.

CARLOS.

Madame, sauvez-moi d'un honneur qui m'offense:
Un peuple opiniâtre à m'arracher mon nom
Veut que je sois don Sanche, et prince d'Aragon.

Puisque par sa présence il faut que ce bruit meure,
Dois-je être, en l'attendant, le fantôme d'une heure?
Ou si c'est une erreur qui lui promet ce roi,
Souffrez-vous qu'elle abuse et de vous et de moi?

D. LÉONOR.

Quoi que vous présumiez de la voix populaire,
Par de secrets rayons le ciel souvent l'éclaire:
Vous apprendrez par là du moins les vœux de tous,
Et quelle opinion les peuples ont de vous.

D. LOPE.

Prince, ne cachez plus ce que le ciel découvre;
Ne fermez pas nos yeux quand sa main nous les ouvre.
Vous devez être las de nous faire faillir.
Nous ignorons quel fruit vous en vouliez cueillir,
Mais nous avions pour vous une estime assez haute
Pour n'être pas forcés à commettre une faute;
Et notre honneur, au vôtre en aveugle opposé,
Méritoit par pitié d'être désabusé.
Notre orgueil n'est pas tel, qu'il s'attache aux personnes,
Ou qu'il ose oublier ce qu'il doit aux couronnes;
Et s'il n'a pas eu d'yeux pour un roi déguisé,
Si l'inconnu Carlos s'en est vu méprisé,
Nous respectons don Sanche, et l'acceptons pour maître,
Sitôt qu'à notre reine il se fera connoître:
Et sans doute son cœur nous en avouera bien.
Hâtez cette union de votre sceptre au sien,
Seigneur, et d'un soldat quittant la fausse image,
Recevez, comme roi, notre premier hommage.

CARLOS.

Comtes, ces faux respects dont je me vois surpris

Sont plus injurieux encor que vos mépris.
Je pense avoir rendu mon nom assez illustre
Pour n'avoir pas besoin qu'on lui donne un faux lustre.
Reprenez vos honneurs où je n'ai point de part.
J'imputois ce faux bruit aux fureurs du hasard,
Et doutois qu'il pût être une ame assez hardie
Pour ériger Carlos en roi de comédie:
Mais, puisque c'est un jeu de votre belle humeur,
Sachez que les vaillants honorent la valeur;
Et que tous vos pareils auroient quelque scrupule
A faire de la mienne un éclat ridicule.
Si c'est votre dessein d'en réjouir ces lieux,
Quand vous m'aurez vaincu vous me raillerez mieux:
La raillerie est belle après une victoire;
On la fait avec grace aussi bien qu'avec gloire.
Mais vous précipitez un peu trop ce dessein:
La bague de la reine est encore en ma main;
Et l'inconnu Carlos, sans nommer sa famille,
Vous sert encor d'obstacle au trône de Castille.
Ce bras, qui vous sauvà de la captivité,
Peut s'opposer encore à votre avidité.

D. MANRIQUE.

Pour n'être que Carlos, vous parlez bien en maître;
Et tranchez bien du prince, en déniant de l'être.
Si nous avons tantôt jusqu'au bout défendu
L'honneur qu'à notre rang nous voyions être dû,
Nous saurons bien encor jusqu'au bout le défendre;
Mais ce que nous devons, nous aimons à le rendre.
Que vous soyez don Sanche, ou qu'un autre le soit,
L'un et l'autre de nous lui rendra ce qu'il doit.

Pour le nouveau marquis, quoique l'honneur l'irrite,
Qu'il sache qu'on l'honore autant qu'il le mérite;
Mais que, pour nous combattre, il faut que le bon sang
Aide un peu sa valeur à soutenir ce rang.
Qu'il n'y prétende point à moins qu'il se déclare:
Non que nous demandions qu'il soit Guzman, ou Lare:
Qu'il soit noble, il suffit pour nous traiter d'égal;
Nous le verrons tous deux comme un digne rival;
Et si don Sanche enfin n'est qu'une attente vaine,
Nous lui disputerons cet anneau de la reine.
Qu'il souffre cependant, quoique brave guerrier,
Que notre bras dédaigne un simple aventurier.
Nous vous laissons, madame, éclaircir ce mystère:
Le sang a des secrets qu'entend mieux une mère;
Et, dans les différents qu'avec lui nous avons,
Nous craignons d'oublier ce que nous vous devons.

SCÈNE III.

D. LÉONOR, CARLOS.

CARLOS.

Madame, vous voyez comme l'orgueil me traite;
Pour me faire un honneur on veut que je l'achète:
Mais, s'il faut qu'il m'en coûte un secret de vingt ans,
Cet anneau dans mes mains pourra briller long-temps.

D. LÉONOR.

Laissons là ce combat, et parlons de don Sanche.
Ce bruit est grand pour vous, toute la cour y penche:
De grace, dites-moi, vous connoissez-vous bien?

CARLOS.

Plût à Dieu qu'en mon sort je ne connusse rien!
Si j'étois quelque enfant épargné des tempêtes,
Livré dans un désert à la merci des bêtes,
Exposé par la crainte ou par l'inimitié,
Rencontré par hasard, et nourri par pitié,
Mon orgueil à ce bruit prendroit quelque espérance
Sur votre incertitude, et sur mon ignorance;
Je me figurerois ces destins merveilleux,
Qui tiroient du néant les héros fabuleux,
Et me revêtirois des brillantes chimères
Qu'osa former pour eux le loisir de nos pères:
Car enfin je suis vain, et mon ambition
Ne peut s'examiner sans indignation;
Je ne puis regarder sceptre ni diadème
Qu'ils n'emportent mon ame au-delà d'elle-même:
Inutiles élans d'un vol impétueux
Que pousse vers le ciel un cœur présomptueux,
Que soutiennent en l'air quelques exploits de guerre,
Et qu'un coup d'œil sur moi rabat soudain à terre!
Je ne suis point don Sanche, et connois mes parents;
Ce bruit me donne en vain un nom que je vous rends;
Gardez-le pour ce prince: une heure ou deux peut-être
Avec vos députés vous le feront connoître.
Laissez-moi cependant à cette obscurité
Qui ne fait que justice à ma témérité.

D. LÉONOR.

En vain donc je me flatte, et ce que j'aime à croire
N'est qu'une illusion que me fait votre gloire.
Mon cœur vous en dédit; un secret mouvement,

Qui le penche vers vous, malgré moi vous dément:
Mais je ne puis juger quelle source l'anime,
Si c'est l'ardeur du sang, ou l'effort de l'estime;
Si la nature agit, ou si c'est le desir;
Si c'est vous reconnoître, ou si c'est vous choisir.
Je veux bien toutefois étouffer ce murmure
Comme de vos vertus une aimable imposture,
Condamner, pour vous plaire, un bruit qui m'est si doux;
Mais où sera mon fils s'il ne vit point en vous?
On veut qu'il soit ici; je n'en vois aucun signe:
On connoît, hormis vous, quiconque en seroit digne;
Et le vrai sang des rois, sous le sort abattu,
Peut cacher sa naissance, et non pas sa vertu:
Il porte sur le front un luisant caractère
Qui parle malgré lui de tout ce qu'il veut taire;
Et celni que le ciel sur le vôtre avoit mis
Pouvoit seul m'éblouir si vous l'eussiez permis.
Vous ne l'êtes donc point, puisque vous me le dites;
Mais vous êtes à craindre avec tant de mérites.
Souffrez que j'en demeure à cette obscurité.
Je ne condamne point votre témérité;
Mon estime au contraire est pour vous si puissante,
Qu'il ne tiendra qu'à vous que mon cœur n'y consente:
Votre sang avec moi n'a qu'à se déclarer,
Et je vous donne après liberté d'espérer.
Que si même à ce prix vous cachez votre race,
Ne me refusez point du moins une autre grace:
Ne vous préparez plus à nous accompagner;
Nous n'avons plus besoin de secours pour régner.
La mort de don Garcie a puni tous ses crimes,

Et rendu l'Aragon à ses rois légitimes;
N'en cherchez plus la gloire, et quels que soient vos vœux,
Ne me contraignez point à plus que je ne veux.
Le prix de la valeur doit avoir ses limites;
Et je vous crains enfin avec tant de mérites.
C'est assez vous en dire. Adieu: pensez-y bien,
Et faites-vous connoître, ou n'aspirez à rien.

SCÈNE IV.

CARLOS, BLANCHE.

BLANCHE.

Qui ne vous craindra point, si les reines vous craignent?

CARLOS.

Elles se font raison lorsqu'elles me dédaignent.

BLANCHE.

Dédaigner un héros qu'on reconnoît pour roi!

CARLOS.

N'aide point à l'envie à se jouer de moi,
Blanche, et si tu te plais à seconder sa haine,
Du moins respecte en moi l'ouvrage de ta reine.

BLANCHE.

La reine même en vous ne voit plus aujourd'hui
Qu'un prince que le ciel nous montre malgré lui.
Mais c'est trop la tenir dedans l'incertitude;
Ce silence vers elle est une ingratitude:
Ce qu'a fait pour Carlos sa générosité
Méritoit de don Sanche une civilité.

CARLOS.

Ah! nom fatal pour moi, que tu me persécutes,
Et prépares mon ame à d'effroyables chutes!

SCÈNE V.

D. ISABELLE, CARLOS, BLANCHE.

CARLOS.

Madame, commandez qu'on me laisse en repos,
Qu'on ne confonde plus don Sanche avec Carlos;
C'est faire au nom d'un prince une trop longue injure:
Je ne veux que celui de votre créature;
Et si le sort jaloux, qui semble me flatter,
Veut m'élever plus haut pour m'en précipiter,
Souffrez qu'en m'éloignant je dérobe ma tête
A l'indigne revers que sa fureur m'apprête.
Je le vois de trop loin pour l'attendre en ce lieu;
Souffrez que je l'évite en vous disant adieu;
Souffrez....

D. ISABELLE.

Quoi! ce grand cœur redoute une couronne!
Quand on le croit monarque, il frémit, il s'étonne!
Il veut fuir cette gloire, et se laisse alarmer
De ce que sa vertu force d'en présumer!

CARLOS.

Ah! vous ne voyez pas que cette erreur commune
N'est qu'une trahison de ma bonne fortune;
Que déja mes secrets sont à demi trahis.

Je lui cachois en vain ma race et mon pays;
En vain sous un faux nom je me faisois connoître,
Pour lui faire oublier ce qu'elle m'a fait naître;
Elle a déja trouvé mon pays et mon nom.
  Je suis Sanche, madame, et né dans l'Aragon;
Et je crois déja voir sa malice funeste
Détruire votre ouvrage en découvrant le reste,
Et faire voir ici, par un honteux effet,
Quel comte et quel marquis votre faveur a fait.

D. ISABELLE.

Pourrois-je alors manquer de force ou de courage
Pour empêcher le sort d'abattre mon ouvrage?
Ne me dérobez point ce qu'il ne peut ternir;
Et la main qui l'a fait saura le soutenir.
Mais vous vous en formez une vaine menace
Pour faire un beau prétexte à l'amour qui vous chasse.
Je ne demande plus d'où partoit ce dédain,
Quand j'ai voulu vous faire un hymen de ma main.
Allez dans l'Aragon suivre votre princesse,
Mais allez-y du moins sans feindre une foiblesse;
Et, puisque ce grand cœur s'attache à ses appas,
Montrez en la suivant que vous ne fuyez pas.

CARLOS.

Ah! madame, plutôt apprenez tous mes crimes;
Ma tête est à vos pieds, s'il vous faut des victimes.
  Tout chétif que je suis, je dois vous avouer
Qu'en me plaignant du sort j'ai de quoi m'en louer:
S'il m'a fait en naissant quelque désavantage,
Il m'a donné d'un roi le nom et le courage;
Et, depuis que mon cœur est capable d'aimer,

A moins que d'une reine, il n'a pu s'enflammer;
Voilà mon premier crime, et je ne puis vous dire
Qui m'a fait infidèle, ou vous, ou donc Elvire;
Mais je sais que ce cœur, des deux parts engagé,
Se donnant à vous deux, ne s'est point partagé,
Toujours prêt d'embrasser son service et le vôtre,
Toujours prêt à mourir et pour l'une et pour l'autre.
Pour n'en adorer qu'une, il eût fallu choisir;
Et ce choix eût été du moins quelque desir,
Quelque espoir outrageux d'être mieux reçu d'elle,
Et j'ai cru moins de crime à paroître infidèle.
Qui n'a rien à prétendre en peut bien aimer deux,
Et perdre en plus d'un lieu des soupirs et des vœux;
Voilà mon second crime: et quoique ma souffrance
Jamais à ce beau feu n'ait permis d'espérance,
Je ne puis, sans mourir d'un désespoir jaloux,
Voir dans les bras d'un autre, ou donc Elvire, ou vous.
Voyant que votre choix m'apprêtoit ce martyre,
Je voulois m'y soustraire en suivant donc Elvire,
Et languir auprès d'elle, attendant que le sort,
Par un semblable hymen, m'eût envoyé la mort.
Depuis, l'occasion, que vous-même avez faite,
M'a fait quitter le soin d'une telle retraite.
Ce trouble a quelque temps amusé ma douleur;
J'ai cru par ces combats reculer mon malheur.
Le coup de votre perte est devenu moins rude,
Lorsque j'en ai vu l'heure en quelque incertitude,
Et que j'ai pu me faire une si douce loi
Que ma mort vous donnât un plus vaillant que moi.
Mais je n'ai plus, madame, aucun combat à faire.

Je vois pour vous don Sanche un époux nécessaire:
Car ce n'est point l'amour qui fait l'hymen des rois;
Les raisons de l'état réglent toujours leur choix:
Leur sévère grandeur jamais ne se ravale,
Ayant devant les yeux un prince qui l'égale;
Et, puisque le saint nœud qui le fait votre époux
Arrête comme sœur done Elvire avec vous,
Que je ne puis la voir sans voir ce qui me tue,
Permettez que j'évite une fatale vue,
Et que je porte ailleurs les criminels soupirs
D'un reste malheureux de tant de déplaisirs.

D. ISABELLE.

Vous m'en dites assez pour mériter ma haine,
Si je laissois agir les sentiments de reine;
Par un trouble secret je les sens confondus:
Partez, je le consens, et ne les troublez plus.
Mais non: pour fuir don Sanche, attendez qu'on le voie.
Ce bruit peut être faux, et me rendre ma joie.
Que dis-je? Allez, marquis, j'y consens de nouveau;
Mais, avant que partir, donnez-lui mon anneau;
Si ce n'est toutefois une faveur trop grande
Que pour tant de faveurs une reine demande.

CARLOS.

Vous voulez que je meure, et je dois obéir,
Dût cette obéissance à mon sort me trahir:
Je recevrai pour grace un si juste supplice,
S'il en rompt la menace, et prévient la malice,
Et souffre que Carlos, en donnant cet anneau,
Emporte ce faux nom et sa gloire au tombeau.
C'est l'unique bonheur où ce coupable aspire.

D. ISABELLE.

Que n'êtes-vous don Sanche? Ah, ciel! qu'osé-je dire?
Adieu : ne croyez pas ce soupir indiscret.

CARLOS.

Il m'en a dit assez pour mourir sans regret.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

D. ALVAR, D. ELVIRE.

D. ALVAR.

Enfin, après un sort à mes vœux si contraire,
Je dois bénir le ciel qui vous renvoie un frère;
Puisque de notre reine il doit être l'époux,
Cette heureuse union me laisse tout à vous.
Je me vois affranchi d'un honneur tyrannique,
D'un joug que m'imposoit cette faveur publique,
D'un choix qui me forçoit à vouloir être roi:
Je n'ai plus de combat à faire contre moi,
Plus à craindre le prix d'une triste victoire;
Et l'infidélité que vous faisoit ma gloire
Consent que mon amour, de ses lois dégagé,
Vous rende un inconstant qui n'a jamais changé.

D. ELVIRE.

Vous êtes généreux, mais votre impatience
Sur un bruit incertain prend trop de confiance;
Et cette prompte ardeur de rentrer dans mes fers
Me console trop tôt d'un trône que je perds.
Ma perte n'est encor qu'une rumeur confuse
Qui du nom de Carlos, malgré Carlos, abuse;

Et vous ne savez pas, à vous en bien parler,
Par quelle offre et quels vœux on m'en peut consoler.
Plus que vous ne pensez la couronne m'est chère;
Je perds plus qu'on ne croit, si Carlos est mon frère.
Attendez les effets que produiront ces bruits;
Attendez que je sache au vrai ce que je suis,
Si le ciel m'ôte ou laisse enfin le diadème,
S'il vous faut m'obtenir d'un frère ou de moi-même,
Si, par l'ordre d'autrui, je vous dois écouter,
Ou si j'ai seulement mon cœur à consulter.

D. ALVAR.

Ah! ce n'est qu'à ce cœur que le mien vous demande,
Madame, c'est lui seul que je veux qui m'entende;
Et mon propre bonheur m'accableroit d'ennui
Si je n'étois à vous que par l'ordre d'autrui.
Pourrois-je de ce frère implorer la puissance,
Pour ne vous obtenir que par obéissance;
Et, par un lâche abus de son autorité,
M'élever en tyran sur votre volonté?

D. ELVIRE.

Avec peu de raison vous craignez qu'il arrive
Qu'il ait des sentiments que mon ame ne suive:
Le digne sang des rois n'a point d'yeux que leurs yeux,
Et leurs premiers sujets obéissent le mieux.
Mais vous êtes étrange avec vos déférences,
Dont les soumissions cherchent des assurances.
Vous ne craignez d'agir contre ce que je veux,
Que pour tirer de moi que j'accepte vos vœux,
Et vous obstineriez dans ce respect extrême
Jusques à me forcer à dire, « Je vous aime. »

Ce mot est un peu rude à prononcer pour nous;
Souffrez qu'à m'expliquer j'en trouve de plus doux.
Je vous dirai beaucoup, sans pourtant vous rien dire.
Je sais depuis quel temps vous aimez done Elvire;
Je sais ce que je dois, je sais ce que je puis:
Mais, encore une fois, sachons ce que je suis;
Et, si vous n'aspirez qu'au bonheur de me plaire,
Tâchez d'approfondir ce dangereux mystère.
Carlos a tant de lieu de vous considérer,
Que, s'il devient mon roi, vous devez espérer.

D. ALVAR.

Madame....

D. ELVIRE.

En ma faveur donnez-vous cette peine,
Et me laissez, de grace, entretenir la reine.

D. ALVAR.

J'obéis avec joie, et ferai mon pouvoir
A vous dire bientôt ce qui s'en peut savoir.

SCÈNE II.

D. LÉONOR, D. ELVIRE,

D. LÉONOR.

Don Alvar me fuit-il?

D. ELVIRE.

Madame, à ma prière
Il va dans tous ces bruits chercher quelque lumière.
J'ai craint, en vous voyant, un secours pour ses feux,
Et de défendre mal mon cœur contre vous deux.

D. LÉONOR.

Ne pourra-t-il jamais gagner votre courage?

D. ELVIRE.

Il peut tout obtenir, ayant votre suffrage.

D. LÉONOR.

Je lui puis donc enfin promettre votre foi?

D. ELVIRE.

Oui, si vous lui gagnez celui du nouveau roi.

D. LÉONOR.

Et si ce bruit est faux, si vous demeurez reine?

D. ELVIRE.

Que vous puis-je répondre, en étant incertaine?

D. LÉONOR.

En cette incertitude on peut faire espérer.

D. ELVIRE.

On peut attendre aussi pour en délibérer:
On agit autrement quand le pouvoir suprême....

SCÈNE III.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE.

D. ISABELLE.

J'interromps vos secrets, mais j'y prends part moi-m
Et j'ai tant d'intérêt de connoître ce fils,
Que j'ose demander ce qui s'en est appris.

D. LÉONOR.

Vous ne m'en voyez point davantage éclaircie.

D. ISABELLE.

Mais de qui tenez-vous la mort de don Garcie,

Vu que, depuis un mois qu'il vient des députés,
On parloit seulement de peuples révoltés?

D. LÉONOR.

Je vous puis sur ce point aisément satisfaire;
Leurs gens m'en ont donné la raison assez claire.
On assiégeoit encore, alors qu'ils sont partis,
Dedans leur dernier fort don Garcie et son fils:
On l'a pris tôt après; et soudain par sa prise
Don Raimond prisonnier recouvrant sa franchise,
Les voyant tous deux morts, publie à haute voix
Que nous avions un roi du vrai sang de nos rois,
Que don Sanche vivoit, et part en diligence
Pour rendre à l'Aragon le bien de sa présence:
Il joint nos députés hier sur la fin du jour,
Et leur dit que ce prince étoit en votre cour.
C'est tout ce que j'ai pu tirer d'un domestique:
Outre qu'avec ces gens rarement on s'explique,
Comme ils entendent mal, leur rapport est confus:
Mais bientôt don Raimond vous dira le surplus.
Que nous veut cependant Blanche tout étonnée?

SCÈNE IV.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, BLANCHE.

BLANCHE.

Ah! madame!

D. ISABELLE.

Qu'as tu?

BLANCHE.

La funeste journée!

Votre Carlos....

D. ISABELLE.

Eh bien?

BLANCHE.

Son père est en ces lieux,

Et n'est....

D. ISABELLE.

Quoi?

BLANCHE.

Qu'un pêcheur.

D. ISABELLE.

Qui te l'a dit?

BLANCHE.

Mes ye

D. ISABELLE.

Tes yeux!

BLANCHE.

Mes propres yeux.

D. ISABELLE.

Que j'ai peine à les croire!

D. LÉONOR.

Voudriez-vous, madame, en apprendre l'histoire?

D. ELVIRE.

Que le ciel est injuste!

D. ISABELLE.

Il l'est, et nous fait voir,

Par cet injuste effet, son absolu pouvoir,

Qui du sang le plus vil tire une ame si belle,

Et forme une vertu qui n'a lustre que d'elle.
Parle, Blanche, et dis-nous comme il voit ce malheur.

BLANCHE.

Avec beaucoup de honte, et plus encor de cœur.
Du haut de l'escalier je le voyois descendre;
En vain de ce faux bruit il se vouloit défendre;
Votre cour, obstinée à lui changer de nom,
Murmuroit tout autour, « Don Sanche d'Aragon, »
Quand un chétif vieillard le saisit et l'embrasse.
Lui qui le reconnoît frémit de sa disgrace;
Puis, laissant la nature à ses pleins mouvements,
Répond avec tendresse à ses embrassements.
Ses pleurs mêlent aux siens une fierté sincère;
On n'entend que soupirs : « Ah, mon fils! ah, mon père!
« O jour trois fois heureux! moment trop attendu!
« Tu m'as rendu la vie! » et, « vous m'avez perdu! »
Chose étrange! à ces cris de douleur et de joie,
Un grand peuple accouru ne veut pas qu'on les croie;
Il s'aveugle soi-même : et ce pauvre pêcheur,
En dépit de Carlos, passe pour imposteur.
Dans les bras de ce fils on lui fait mille hontes;
C'est un fourbe, un méchant suborné par les comtes.
Eux-mêmes (admirez leur générosité)
S'efforcent d'affermir cette incrédulité :
Non qu'ils prennent sur eux de si lâches pratiques;
Mais ils en font auteur un de leurs domestiques,
Qui, pensant bien leur plaire, a si mal à propos
Instruit ce malheureux pour affronter Carlos.
Avec avidité cette histoire est reçue;
Chacun la tient trop vraie aussitôt qu'elle est sue;

Et, pour plus de croyance à cette trahison,
Les comtes font traîner ce bon-homme en prison.
Carlos rend témoignage en vain contre soi-même;
Les vérités qu'il dit cèdent au stratagème:
Et, dans le déshonneur qui l'accable aujourd'hui
Ses plus grands envieux l'en sauvent malgré lui.
Il tempête, il menace, et, bouillant de colère,
Il crie à pleine voix qu'on lui rende son père:
On tremble devant lui, sans croire son courroux;
Et rien.... Mais le voici qui vient s'en plaindre à vous.

SCÈNE V.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, BLANCHE, CARLOS, D. MANRIQUE, D. LOPE.

CARLOS.

Eh bien! madame, enfin on connoît ma naissance;
Voilà le digne fruit de mon obéissance.
J'ai prévu ce malheur, et l'aurois évité
Si vos commandements ne m'eussent arrêté.
Ils m'ont livré, madame, à ce moment funeste;
Et l'on m'arrache encor le seul bien qui me reste!
On me vole mon père! on le fait criminel!
On attache à son nom un opprobre éternel!
Je suis fils d'un pêcheur, mais non pas d'un infame;
La bassesse du sang ne va point jusqu'à l'ame;
Et je renonce aux noms de comte et de marquis
Avec bien plus d'honneur qu'aux sentiments de fils;

Rien n'en peut effacer le sacré caractère.
De grace, commandez qu'on me rende mon père :
Ce doit leur être assez de savoir qui je suis,
Sans m'accabler encor par de nouveaux ennuis.

D. MANRIQUE.

Forcez ce grand courage à conserver sa gloire,
Madame, et l'empêchez lui-même de se croire.
Nous n'avons pu souffrir qu'un bras qui tant de fois
A fait trembler le Maure, et triompher nos rois,
Reçût de sa naissance une tache éternelle;
Tant de valeur mérite une source plus belle.
Aidez ainsi que nous ce peuple à s'abuser;
Il aime son erreur, daignez l'autoriser:
A tant de beaux exploits rendez cette justice,
Et de notre pitié soutenez l'artifice.

CARLOS.

Je suis bien malheureux si je vous fais pitié[1]!
Reprenez votre orgueil et votre inimitié.
Après que ma fortune a soûlé votre envie,
Vous plaignez aisément mon entrée à la vie;
Et, me croyant par elle à jamais abattu,

[1] Tout ce que dit ici Carlos est grand, sans enflure, et d'une beauté vraie. Il n'y a que ce vers, pris de l'espagnol, dont le bon goût puisse être mécontent:

A l'exemple du ciel, j'ai fait beaucoup de rien.

Ces traits hardis surprennent souvent le parterre; mais y a-t-il rien de moins convenable que de se comparer à Dieu? quel rapport les actions d'un soldat qui s'est élevé peuvent-elles avoir avec la création? On ne saurait être trop en garde contre ces hyperboles audacieuses, qui peuvent éblouir des jeunes gens, que tous les hommes sensés réprouvent, et dont vous ne trouverez

Vous exercez sans peine une haute vertu.
Peut-être elle ne fait qu'une embûche à la mienne :
La gloire de mon nom vaut bien qu'on la retienne ;
Mais son plus bel éclat seroit trop acheté,
Si je le retenois par une lâcheté.
Si ma naissance est basse, elle est du moins sans tache :
Puisque vous la savez, je veux bien qu'on la sache.
Sanche, fils d'un pêcheur, et non d'un imposteur,
De deux comtes jadis fut le libérateur ;
Sanche, fils d'un pêcheur, mettoit naguère en peine
Deux illustres rivaux sur le choix de leur reine ;
Sanche, fils d'un pêcheur, tient encore en sa main
De quoi faire bientôt tout l'heur d'un souverain ;
Sanche enfin, malgré lui, dedans cette province,
Quoique fils d'un pêcheur, a passé pour un prince.
Voilà ce qu'a pu faire, et qu'a fait à vos yeux
Un cœur que ravaloit le nom de ses aïeux.
La gloire qui m'en reste après cette disgrace
Éclate encore assez pour honorer ma race,
Et paroîtra plus grande à qui comprendra bien
Qu'à l'exemple du ciel j'ai fait beaucoup de rien.

D. LOPE.

Cette noble fierté désavoue un tel père,

jamais d'exemple, ni dans Virgile, ni dans Cicéron, ni dans Horace, ni dans Racine.

Remarquez encore que le mot de *ciel* n'est pas ici à sa place, attendu que Dieu a créé le ciel et la terre, et qu'on ne peut dire en cette occasion que *le ciel a fait beaucoup de rien.*

* Cette remarque ne nous paraît qu'une vaine subtilité. Le ciel est pris ici pour Dieu lui-même, et ne peut avoir d'autre sens. P.

Et, par un témoignage à soi-même contraire,
Obscurcit de nouveau ce qu'on voit éclairci.
Non, le fils d'un pêcheur ne parle point ainsi,
Et son ame paroît si dignement formée,
Que j'en crois plus que lui l'erreur que j'ai semée.
Je le soutiens, Carlos, vous n'êtes point son fils;
La justice du ciel ne peut l'avoir permis:
Les tendresses du sang vous font une imposture,
Et je démens pour vous la voix de la nature.
Ne vous repentez point de tant de dignités
Dont il vous plut orner ses rares qualités:
Jamais plus digne main ne fit plus digne ouvrage,
Madame; il les relève avec ce grand courage;
Et vous ne leur pouviez trouver plus haut appui,
Puisque même le sort est au-dessous de lui.

D. ISABELLE.

La générosité qu'en tous les trois j'admire
Me met en un état de n'avoir que leur dire,
Et, dans la nouveauté de ces événements,
Par un illustre effort prévient mes sentiments.
Ils paroîtront en vain, comtes, s'ils vous excitent
A lui rendre l'honneur que ses hauts faits méritent,
Et ne dédaigner pas l'illustre et rare objet
D'une haute valeur qui part d'un sang abject:
Vous courez au-devant avec tant de franchise,
Qu'autant que du pêcheur je m'en trouve surprise.
Et vous, que par mon ordre ici j'ai retenu,
Sanche, puisqu'à ce nom vous êtes reconnu,
Miraculeux héros, dont la gloire refuse
L'avantageuse erreur d'un peuple qui s'abuse,

Parmi les déplaisirs que vous en recevez,
Puis-je vous consoler d'un sort que vous bravez?
Puis-je vous demander ce que je vous vois faire?
Je vous tiens malheureux d'être né d'un tel père;
Mais je vous tiens ensemble heureux au dernier point
D'être né d'un tel père, et de n'en rougir point[1],
Et de ce qu'un grand cœur, mis dans l'autre balance,
Emporte encor si haut une telle naissance.

SCÈNE VI.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, CARLOS, D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR, BLANCHE.

D. ALVAR.

Princesses, admirez l'orgueil d'un prisonnier,
Qu'en faveur de son fils on veut calomnier.
Ce malheureux pêcheur, par promesse ni crainte,
Ne sauroit se résoudre à souffrir une feinte.
J'ai voulu lui parler, et n'en fais que sortir;
J'ai tâché, mais en vain, de lui faire sentir
Combien mal à propos sa présence importune
D'un fils si généreux renverse la fortune,
Et qu'il le perd d'honneur, à moins que d'avouer
Que c'est un lâche tour qu'on le force à jouer;
J'ai même à ces raisons ajouté la menace:

[1] Ce vers est très beau, et digne de Corneille. Au reste, le dénouement est à l'espagnole.

Rien ne peut l'ébranler, Sanche est toujours sa race;
Et quant à ce qu'il perd de fortune et d'honneur,
Il dit qu'il a de quoi le faire grand seigneur,
Et que plus de cent fois il a su de sa femme
(Voyez qu'il est crédule et simple au fond de l'ame)
Que voyant ce présent, qu'en mes mains il a mis,
La reine d'Aragon agrandiroit son fils.

(*à dona Léonor.*)

Si vous le recevez avec autant de joie,
Madame, que par moi ce vieillard vous l'envoie,
Vous donnerez sans doute à cet illustre fils
Un rang encor plus haut que celui de marquis.
Ce bon-homme en paroît l'ame toute comblée.

(*Don Alvar présente à dona Léonor un petit écrin qui s'ouvre sans clef, au moyen d'un ressort secret.*)

D. ISABELLE.

Madame, à cet aspect vous paroissez troublée!

D. LÉONOR.

J'ai bien sujet de l'être en recevant ce don,
Madame, j'en saurai si mon fils vit, ou non;
Et c'est où le feu roi, déguisant sa naissance,
D'un sort si précieux mit la reconnoissance.
Disons ce qu'il enferme avant que de l'ouvrir.
Ah! Sanche, si par là je puis le découvrir,
Vous pouvez être sûr d'un entier avantage
Dans les lieux dont le ciel a fait notre partage;
Et qu'après ce trésor que vous m'aurez rendu
Vous recevrez le prix qui vous en sera dû.
Mais à ce doux transport c'est déja trop permettre;
Trouvons notre bonheur avant que d'en promettre.

Ce présent donc enferme un tissu de cheveux
Que reçut don Fernand pour arrhes de mes vœux,
Son portrait et le mien, deux pierres les plus rares
Que forme le soleil sous les climats barbares,
Et, pour un témoignage encore plus certain,
Un billet que lui-même écrivit de sa main.

SCÈNE VII.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, CARLOS, D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR, BLANCHE, UN GARDE.

LE GARDE.

Madame, don Raimond vous demande audience.

D. LÉONOR.

Qu'il entre. Pardonnez à mon impatience
Si l'ardeur de le voir et de l'entretenir
Avant votre congé l'ose faire venir.

D. ISABELLE.

Vous pouvez commander dans toute la Castille,
Et je ne vous vois plus qu'avec des yeux de fille.

SCÈNE VIII.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, CARLOS, D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR, BLANCHE, D. RAIMOND.

D. LÉONOR.

Laissez là, don Raimond, la mort de nos tyrans,
Et rendez seulement don Sanche à ses parents.
Vit-il? peut-il braver nos fières destinées?

D. RAIMOND.

Sortant d'une prison de plus de six années,
Je l'ai cherché, madame, où, pour les mieux braver,
Par l'ordre du feu roi je le fis élever,
Avec tant de secret, que même un second père
Qui l'estime son fils, ignore ce mystère.
Ainsi qu'en votre cour Sanche y fut son vrai nom,
Et l'on n'en retrancha que cet illustre Don.
Là, j'ai su qu'à seize ans son généreux courage
S'indigna des emplois de ce faux parentage;
Qu'impatient déja d'être si mal tombé,
A sa fausse bassesse il s'étoit dérobé;
Que, déguisant son nom, et cachant sa famille,
Il avoit fait merveille aux guerres de Castille,
D'où quelque sien voisin, depuis peu de retour,
L'avoit vu plein de gloire, et fort bien à la cour;
Que du bruit de son nom elle étoit toute pleine;
Qu'il étoit connu même et chéri de la reine:
Si bien que ce pêcheur, d'aise tout transporté,

Avoit couru chercher ce fils si fort vanté.

D. LÉONOR.

Don Raimond, si vos yeux pouvoient le reconnoître....

D. RAIMOND.

Oui, je le vois, madame. Ah! seigneur! ah! mon maître!

D. LOPE.

Nous l'avions bien jugé: grand prince, rendez-vous;
La vérité paroît, cédez aux vœux de tous.

D. LÉONOR.

Don Sanche, voulez-vous être seul incrédule?

CARLOS.

Je crains encor du sort un revers ridicule:
Mais, madame, voyez si le billet du roi
Accorde à don Raimond ce qu'il vous dit de moi.

D. LÉONOR *ouvre l'écrin, et en tire un billet qu'elle lit.*

« Pour tromper un tyran je vous trompe vous-même.
« Vous reverrez ce fils que je vous fais pleurer:
« Cette erreur lui peut rendre un jour le diadème;
« Et je vous l'ai caché pour le mieux assurer.
« Si ma feinte vers vous passe pour criminelle,
« Pardonnez-moi les maux qu'elle vous fait souffrir,
« De crainte que les soins de l'amour maternelle
« Par leurs empressements le fissent découvrir.
« Nugne, un pauvre pêcheur, s'en croit être le père;
« Sa femme en son absence accouchant d'un fils mort,
« Elle reçut le vôtre, et sut si bien se taire,
« Que le père et le fils en ignorent le sort.
« Elle-même l'ignore; et d'un si grand échange
« Elle sait seulement qu'il n'est pas de son sang,
« Et croit que ce présent, par un miracle étrange,

« Doit un jour par vos mains lui rendre son vrai rang.
« A ces marques un jour daignez le reconnoître;
« Et puisse l'Aragon, retournant sous vos lois,
« Apprendre ainsi que vous, de moi qui l'ai vu naître,
« Que Sanche, fils de Nugne, est le sang de ses rois!

« DON FERNAND D'ARAGON. »

Ah! mon fils, s'il en faut encore davantage,
Croyez-en vos vertus et votre grand courage.

CARLOS, *à dona Léonor.*

Ce seroit mal répondre à ce rare bonheur
Que vouloir me défendre encor d'un tel honneur.
(*à dona Isabelle.*)
Je reprends toutefois Nugne pour mon vrai père,
Si vous ne m'ordonnez, madame, que j'espère.

D. ISABELLE.

C'est trop peu d'espérer, quand tout vous est acquis.
Je vous avois fait tort en vous faisant marquis;
Et vous n'aurez pas lieu désormais de vous plaindre
De ce retardement où j'ai su vous contraindre.
Et pour moi, que le ciel destinoit pour un roi
Digne de la Castille, et digne encor de moi,
J'avois mis cette bague en des mains assez bonnes
Pour la rendre à don Sanche, et joindre nos couronnes.

CARLOS.

Je ne m'étonne plus de l'orgueil de mes vœux
Qui sans le partager donnoient mon cœur à deux;
Dans les obscurités d'une telle aventure
L'amour se confondoit avecque la nature.

D. ELVIRE.

Le nôtre y répondoit sans faire honte au rang,

Et le mien vous payoit ce que devoit le sang.

CARLOS, *à dona Elvire.*

Si vous m'aimez encore, et m'honorez en frère,
Un époux de ma main pourroit-il vous déplaire?

D. ELVIRE.

Si don Alvar de Lune est cet illustre époux,
Il vaut bien à mes yeux tout ce qui n'est point vous.

CARLOS, *à dona Elvire.*

Il honoroit en moi la vertu toute nue.
(*à don Manrique et à don Lope.*)
Et vous, qui dédaigniez ma naissance inconnue,
Comtes, et les premiers en cet événement
Jugiez en ma faveur si véritablement,
Votre dédain fut juste autant que son estime;
C'est la même vertu sous une autre maxime.

D. RAIMOND, *à dona Isabelle.*

Souffrez qu'à l'Aragon il daigne se montrer.
Nos députés, madame, impatients d'entrer....

D. ISABELLE.

Il vaut mieux leur donner audience publique,
Afin qu'aux yeux de tous ce miracle s'explique.
Allons; et cependant qu'on mette en liberté
Celui par qui tant d'heur nous vient d'être apporté;
Et qu'on l'amène ici, plus heureux qu'il ne pense,
Recevoir de ses soins la digne récompense.

FIN DE DON SANCHE.

VARIANTES DE DON SANCHE.

Page 413, *vers* 1.

Demeure, et sois témoin avec combien d'adresse....

Page 414, *vers* 17.

Mais ont-ils méprisé vous ou votre valeur?

Page 420, *vers* 12.

Carlos de tout son cœur me garderoit parole.

Page 439, *dernier vers.*

Et l'empêcherai bien d'avoir plus de bonheur.

EXAMEN
DE DON SANCHE D'ARAGON.

Cette pièce est toute d'invention, mais elle n'est pas toute de la mienne. Ce qu'a de fastueux le premier acte est tiré d'une comédie espagnole, intitulée *El Palacio confuso;* et la double reconnoissance qui finit le cinquième est prise du roman de don Pélage. Elle eut d'abord grand éclat sur le théâtre; mais une disgrace particulière fit avorter toute sa bonne fortune. Le refus d'un illustre suffrage dissipa les applaudissements que le public lui avoit donnés trop libéralement, et anéantit si bien tous les arrêts que Paris et le reste de la cour avoient prononcés en sa faveur, qu'au bout de quelque temps elle se trouva reléguée dans les provinces, où elle conserve encore son premier lustre.

Le sujet n'a pas grand artifice. C'est un inconnu, assez honnête homme pour se faire aimer de deux reines. L'inégalité des conditions met un obstacle au bien qu'elles lui veulent durant quatre actes et demi; et quand il faut de nécessité finir la pièce, un bonhomme semble tomber des nues pour faire développer le secret de sa naissance, qui le rend mari de l'une, en le faisant reconnoître pour frère de l'autre:

Hæc eadem a summo expectes minimoque poetâ.

Don Raimond et ce pêcheur ne suivent point la

régle que j'ai voulu établir, de n'introduire aucun acteur qui ne fût insinué dès le premier acte, ou appelé par quelqu'un de ceux qu'on y a connus. Il m'étoit aisé d'y faire dire à la reine dona Léonor ce qu'elle dit à l'entrée du quatrième; mais si elle eût fait savoir qu'elle eût eu un fils, et que le roi, son mari, lui eût appris en mourant que don Raimond avoit un secret à lui révéler, on eût trop tôt deviné que Carlos étoit ce prince. On peut dire de don Raimond qu'il vient avec les députés d'Aragon dont il est parlé au premier acte, et qu'ainsi il satisfait aucunement à cette régle; mais ce n'est que par hasard qu'il vient avec eux. C'étoit le pêcheur qu'il étoit allé chercher, et non pas eux; et il ne les joint sur le chemin qu'à cause de ce qu'il a appris chez ce pêcheur, qui, de son côté, vient en Castille de son seul mouvement, sans y être amené par aucun incident dont on ait parlé dans la protase; et il n'a point de raison d'arriver ce jour-là plutôt qu'un autre, sinon que la piéce n'auroit pu finir s'il ne fût arrivé.

L'unité de jour y est si peu violentée, qu'on peut soutenir que l'action ne demande pour sa durée que le temps de sa représentation. Pour celle de lieu, j'ai déja dit que je n'en parlerois plus sur les piéces qui restoient à examiner. Les sentiments du second acte ont autant ou plus de délicatesse qu'aucuns que j'aie mis sur le théâtre. L'amour des deux reines pour Carlos y paroît très visible, malgré le soin et l'adresse que toutes les deux apportent à le cacher dans leurs différents caractères, dont l'un marque plus d'orgueil, et l'autre plus de tendresse. La confidence qu'y fait

celle de Castille avec Blanche est assez ingénieuse; et, par une réflexion sur ce qui s'est passé au premier acte, elle prend occasion de faire savoir aux spectateurs sa passion pour ce brave inconnu, qu'elle a si bien vengé du mépris qu'en ont fait les comtes. Ainsi on ne peut dire qu'elle choisisse sans raison ce jour-là plutôt qu'un autre pour lui en confier le secret, puisqu'il paroît qu'elle le sait déja, et qu'elles ne font que raisonner ensemble sur ce qu'on vient de voir représenter.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS LE TOME SIXIÈME.

FIN DU TOME SIXIÈME.

